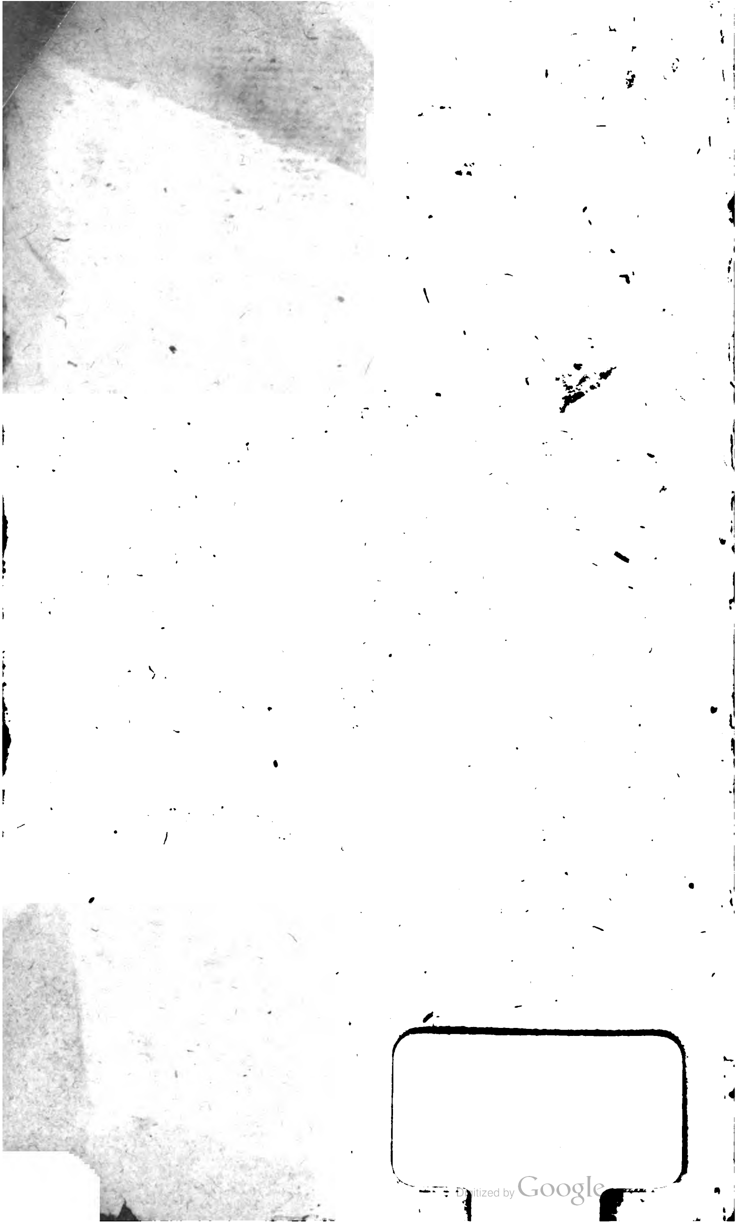




# HISTOIRE
## DU
# BAS-EMPIRE.

TOME XV.

# HISTOIRE
## DU
# BAS-EMPIRE,

EN COMMENÇANT

A CONSTANTIN LE GRAND.

*PAR MONSIEUR LE BEAU,*

*Professeur Émérite en l'UNIVERSITÉ de Paris, Professeur d'Éloquence au COLLEGE ROYAL, Secrétaire ordinaire de MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, & Secrétaire perpétuel de l'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.*

TOME QUINZIEME.



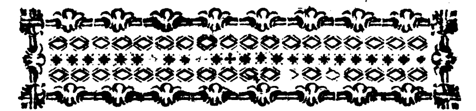
*A PARIS,*

Chez { SAILLANT & NYON, rue de-Beauvais; Veuve DESAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXXIII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*





# SOMMAIRE

## DU

## LIVRE SOIXANTE-DIXIEME.

I. *Générosité de Manuel.* II. *Théodora entreprend de rétablir le culte des Images.* III. *Jean Lécanomante chassé.* IV. *Fin de l'héréſie des Iconoclaſtes.* V. *Théophile abſous après ſa mort.* VI. *Solemnité pour le rétabliſſement du culte des Images.* VII. *Méthodius calomnié & juſtifié.* VIII. *Vaine entrepriſe des Saraſins.* IX. *Malheureuſe expédition en Abaſgie.* X. *En Crete.* XI. *En Aſie.* XII. *Echange des priſonniers.* XIII. *Les Eſclavons ſubjugués en Grece.* XIV. *Ignace ſuccède à Méthodius.* XV. *Converſion des Chazares.* XVI. *Ravages des Pauliciens.* XVII. *Commencemens de Baſile.* XVIII. *Les Macédoniens retournent dans leur pays.* XIX. *Baſile à Conſtantinople.* XX. *Il*

*devient riche.* XXI. *Premier Ecuyer de l'Empereur.* XXII. *Expédition en Egypte.* XXIII. *Converſion du roi des Bulgares.* XXIV. *Et de la nation.* XXV. *Mariage de Michel.* XXVI. *Troubles dans le Palaîs.* XXVII. *Aſſaſſinat de Théoctiſte.* XXVIII. *Théodora quitte le gouvernement.* XXIX. *Baſile grand Chambellan.* XXX. *Débauches de Michel.* XXXI. *Courſes de Cirque.* XXXII. *Diſſipation des finances.* XXXIII. *Ordres cruels donnés dans la débauche.* XXXIV. *Bardas Céſar.* XXXV. *Théodora renfermée avec ſes filles.* XXXVI. *Gouvernement de Bardas.* XXXVII. *Bardas irrité contre Ignace.* XXXVIII. *Photius Patriarche.* XXXIX. *Ignace perſécuté.* XL. *Photius veut tromper le Pape.* XLI. *Prudente conduite du Pape.* XLII. *Concile où Ignace eſt dépoſé.* XLIII. *Traitemens cruels faits à Ignace pour le faire renoncer à ſon Siége.* XLIV. *Zele du Pape pour Ignace.* XLV. *Fourberie de Photius.* XLVI. *Concile & lettres du Pape contre Photius.* XLVII. *Guerre contre les Saraſins.* XLVIII. *Autre défaite de Michel.* XLIX. *Ravages d'Omar.* L. *Défaite d'Omar.* LI. *Ba-*

*timens de Michel.* LII. *Irruption des Russes.* LIII. *Les os de Copronyme & de Jean Lécanomante brûlés.* LIV. *Michel fait épouser à Basile sa concubine.* LV. *Complot formé contre Bardas.* LVI. *Assassinat de Bardas.* LVII. *Suites de ce meurtre.* LVIII. *Conduite de Photius.* LIX. *Les Légats du Pape ne sont pas reçus à Constantinople.* LX. *Photius prononce contre le Pape une sentence de déposition.* LXI. *Basile associé à l'Empire.* LXII. *Complot & punition de Symbace.* LXIII. *Michel veut faire périr Basile.* LXIV. *Il fait un nouvel Empereur.* LXV. *Mort de Michel.* LXVI. *Fin tragique des meurtriers de Michel.*





# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

## LIVRE SOIXANTE-DIXIEME.

### MICHEL III. dit L'IVROGNE.

MICHEL III. Ann. 842.

I. Générosité de Manuel. Cedr. pag. 533.

JAMAIS Théophile n'avoit mieux servi l'Empire, qu'en choisissant Theodora pour le gouverner pendant la minorité de son fils, âgé de trois ans. Il lui avoit donné pour conseil le Patrice Théoctiste, avec Manuel & Bardas; l'un oncle, l'autre frere de l'Impératrice, & les avoit nom-

MICHEL III.
Ann. 842.
*Zon. tom. II. pag.* 152.
*Manass. pag.* 101.
*Contin. Theo. pag.* 92.
*Genes. pag.* 37.

més tuteurs du jeune Prince. Manuel étoit ſans contredit le premier homme de l'Empire tant par ſa vertu que par ſa valeur; & il parut bien en cette occaſion qu'il n'auroit tenu qu'à lui de ſe mettre à la place de ſon pupille. Dès que Théophile eut expiré, il fit aſſembler dans le Cirque les ſoldats & le peuple, & leur demanda ſelon la coutume le ſerment de fidélité. On crut qu'il le demandoit pour lui-même, & l'on s'écria de toutes parts, *vive Manuel, longues années à Manuel.* Mais ce grand homme plus offenſé qu'honoré de ces acclamations, *arrêtez*, dit-il; *vous avez un Empereur; mon devoir & mon plus grand honneur eſt de défendre ſon enfance, & de lui conſerver au prix de mon ſang l'héritage de ſon pere.* En même temps il cria le premier, *vive Michel & Théodora.* Après quelques momens de ſilence, il s'éleva quelques voix qui répéterent les mêmes paroles. Enfin toute l'aſſemblée plutôt pour obéir à Manuel que par aucun autre motif, prêta le ſerment ordinaire, & ſe ſépara remplie d'ad-

miration pour cette ame généreuse, qui refusoit un honneur tant de fois arraché par la violence & acheté par les crimes les plus noirs.

MICHEL III. Ann. 842.

II. Théodora entreprend de rétablir le culte des Images.

*Leo. pag. 457. Cedr. pag. 534. & seqq. Zon. tom. II. pag. 153, 154, 155. Manass. pag. 100, 101, 102. Joël pag. 179. Contin. Theo. pag. 92. & seqq. Sym. pag. 428. & seqq. Georg. pag. 526, 527, 528. Genes. pag. 37 & seqq. Orat. in fest. tum restitut. Imag. apud Combesis. Bolland. in Theodora. Fleuri Hist. eccles. l. 48. art. 6.*

Quoique Théophile au lit de la mort eût fait jurer Théodora & Théoctiste qu'ils ne permettroient jamais le culte des Images, ils ne se croyoient pas obligés à garder un serment téméraire. Mais la difficulté étoit d'obtenir le consentement de Manuel, qui d'ailleurs assez indifférent sur ces questions théologiques, pensoit que pour éviter de nouveaux troubles, il falloit laisser les choses dans l'état où les avoit mises le défunt Empereur. Une maladie qui le conduisit en peu de jours aux portes de la mort, fit plus sur son esprit que n'auroient pû faire les plus fortes remontrances. Les Moines de Stude, en qui il avoit une confiance particuliere, lui insinuerent qu'un moyen infaillible de recouvrer la santé étoit de promettre à Dieu la réparation de l'injure faite aux saintes images. Il suivit leur conseil, & dès qu'il eut repris ses forces, il se montra disposé

à l'exécution de sa promesse. Rien n'arrêtoit plus l'Impératrice que la crainte d'exciter dans l'Etat une commotion dangereuse au commencement d'une minorité. Elle voyoit la plus grande partie du Sénat, presque tous les Seigneurs de la Cour, la plupart des Métropolitains attachés à l'hérésie. Elle redoutoit surtout l'esprit hardi & turbulent du Patriarche Jean Lécanomante, dont la fureur avoit allumé le feu de la persécution. Résolue d'écarter ce violent Iconoclaste, elle convoqua chez Théoctiste les Prélats, les Abbés, les Sénateurs Orthodoxes; elle y fit appeller aussi ceux du parti hérétique, qu'elle sçavoit être de bonne foi dans l'erreur & ne pêcher que par ignorance. Dans cette nombreuse assemblée, qui se tenoit sans la participation du Patriarche, la question des images fut débattue avec une pleine liberté; on produisit les témoignages de l'Ecriture & des Peres; les objections des Iconoclastes furent réfutées. L'hérésie étant confondue & réduite au silence, ses par-

MICHEL III.

ANN. 842.

tisans se rendirent à la lumiere de la vérité, & tous unanimement souscrivirent un décret pour le rétablissement de l'ancien culte.

MICHEL III. Ann. 842.

III. Jean lécanomante chassé.

Afin d'achever ce grand ouvrage, on convint qu'il falloit éloigner le Patriarche, principal auteur de tout le désordre. L'Impératrice lui fit dire, que les principaux personnages de l'Eglise & du Sénat s'accordoient à demander le rétablissement des images; que s'il y consentoit, l'Eglise jouiroit d'une paix solide & reprendroit son ancienne splendeur; que s'il persistoit dans son sentiment, il eût à sortir sur le champ de Constantinople, & à se retirer dans sa maison de campagne, où les Prélats Orthodoxes iroient conférer avec lui pour l'instruire ou le convaincre. Théodora qui connoissoit l'opiniâtreté de Jean, étoit persuadée qu'il renonceroit plutôt à l'épiscopat qu'à l'hérésie; & c'étoit à cette extrémité qu'elle vouloit le réduire. Mais pouvoit-elle prévoir l'artifice qu'il mit en œuvre à dessein de soulever le peuple? Il demanda du

MICHEL III. Ann. 842.

temps pour délibérer ; & dès que l'envoyé de l'Impératrice fut parti, il s'ouvrit les veines du ventre, mais avec précaution, & laissa couler le sang ; en même temps il appelle du secours & s'écrie qu'on est venu l'assassiner par ordre de l'Impératrice. Bientôt toute la ville est en allarme. L'envoyé n'étoit pas encore de retour que l'Impératrice apprend cette nouvelle par les cris séditieux qui se font entendre de toutes parts. Sur le champ elle envoye Bardas pour s'instruire de la cause de ce tumulte ; il arrive au palais patriarcal au milieu d'une foule de peuple, & fait visiter les blessures du Patriarche en présence de tout le monde. On découvre l'imposture ; ses domestiques mêmes le décelent, & montrent l'instrument dont sa malice avoit fait usage. L'indignation publique se tourne contre lui-même ; on l'abandonne ; l'Impératrice lui envoye ordre de sortir de la ville ; il est contraint d'obéir.

IV. Fin de l'hé-

Délivré de cet indigne Prélat, qui deshonoroit depuis six ans la Chaire

Patriarcale, Théodora rappelle les exilés, ouvre les prisons aux Confesseurs & fait assembler un Concile. La liberté étant rétablie, le parti orthodoxe se trouva le plus nombreux. On prononça la déposition de Jean Lécanomante; Méthodius fut élu à sa place. C'étoit la juste récompense de tant de maux qu'il avoit soufferts. On déclara par un décret solemnel que les images de Jesus-Christ & des Saints seroient remises en honneur; que les Prélats chassés de leur siége pour avoir soutenu la saine doctrine, rentreroient en possession de leur dignité; que ceux au contraire qui demeureroient obstinés dans l'erreur, seroient dépouillés de l'épiscopat. Ainsi cette hérésie meurtriere, qui depuis près de six vingts ans n'avoit cessé que dans de courts intervalles de désoler l'Eglise & l'Etat, rassassiée de supplices & abreuvée de sang, fut enfin ensevelie.

MICHEL III.

Ann. 842.

résie des Iconoclastes.

Théodora prenoit une part sensible au triomphe de l'Eglise, que ses soins avoient préparé. Mais la joie se mêloit dans son cœur au sentiment

V.
Théophile absous après sa mort.

MICHEL III. Ann. 842.

d'une douleur amere. Elle avoit tendrement aimé Théophile. Voyant détruire ce qu'il avoit établi, chaque décret du Concile lui sembloit être pour son mari un arrêt de condamnation. Pour effacer ces taches imprimées à sa mémoire, elle s'avisa d'un expédient tout-à-fait nouveau, & qui montroit en elle moins de lumiere que d'amour conjugal. Elle supplia les Peres du Concile d'accorder à son mari une indulgence générale de tout le mal qu'il avoit commis dans la cause des images, & d'arrêter par leurs prieres les effets de la justice divine. Elle leur demandoit cette grace au nom des saintes images, comme une récompense de son zele à les rétablir. Une demande si peu attendue étonna les Evêques; ils demeuroient dans le silence. Enfin Méthodius prenant la parole : «Princesse, dit-il, le désir que vous témoignez du salut de votre époux, est légitime. Une tendre piété vous l'inspire, & la religion ne le désapprouve pas. Mais cette même religion nous apprend, qu'il n'est pas

» en notre pouvoir de le satisfaire. » Les clefs du Ciel ne nous ont été » confiées, que pour l'ouvrir à ceux » qui pendant leur vie, font effort » pour y entrer. Nous pouvons, il est » vrai, par nos prieres soulager les » ames de ceux qui sont sortis de ce » monde avec des fautes légeres & » dans des sentimens de pénitence. » Mais pour ceux qui meurent hors » du sein de l'Eglise, ou chargés de » crimes qu'ils n'ont pas même com- » mencé d'expier par une vraie dou- » leur, ils reçoivent dans l'autre mon- » de l'arrêt irrévocable d'une con- » damnation éternelle. Nos prieres » ne peuvent diminuer leurs peines. » Eh bien! répliqua l'Impératrice, » puisqu'un regret sincere est un com- » mencement de pénitence, je ne suis » pas sans espoir pour le salut de » Théophile. J'étois à côté de son lit, » prête à recevoir ses derniers sou- » pirs; quoiqu'abîmée dans la dou- » leur, je trouvois encore assez de » force pour l'exhorter à reconnoître » son erreur; je lui représentois les » suites funestes de son trépas, les

MICHEL III.
Ann. 842.

MICHEL III. Ann. 842.

» supplices de l'autre vie, l'exclusion » des graces & des prieres de l'Eglise, » les malédictions, l'horreur publique » dont sa mémoire seroit flétrie. Dieu » toucha son cœur en même temps » que ma voix tremblante frappoit ses » oreilles; il soupira, il implora la » miséricorde divine; il me demanda » quelques images; baisa avec fer- » veur celles que je lui présentai, & » expira dans les transports de la plus » vive componction ». Après avoir ainsi parlé elle se retira pour laisser aux Evéques la liberté de délibérer. Quoique plusieurs d'entre eux dou- tassent de la fidélité de ce récit, ce- pendant tous s'accorderent à dire, que supposé le repentir de Théophile au moment de la mort, ils le décla- roient absous de l'excommunication qu'il avoit encourue. Tout le Clergé de Constantinople à la suite de l'Im- pératrice fit pour lui une neuvaine dans l'Eglise de Sainte Sophie; & ce fut alors une opinion commune, que l'Empereur ayant mérité l'enfer, avoit été délivré des peines éternel- les après sa mort par l'absolution des

Evêques & par les prieres des fidéles.

La paix de l'Eglise étant solidement affermie, l'Impératrice voulut célébrer cet heureux événement par une fête qu'elle indiqua pour le premier Dimanche de Carême. Les habitans des provinces voisines accoururent à cette solemnité. Les Moines descendirent en foule du mont Olympe, du mont Ida, du mont Athos, la plupart portant sur leurs corps les preuves honorables de leur constance dans les tourments de la persécution. On passa la nuit en prieres dans l'Eglise de sainte Marie de Blaquernes; & le lendemain toute l'assemblée se rendit en procession à sainte Sophie. L'Eglise étoit magnifiquement ornée; & pour solemniser le triomphe des images, l'Impératrice y avoit rassemblé toutes celles qui avoient échappé aux Iconoclastes. Après la célébration de l'Office divin, elle donna un grand festin aux Evêques & aux Grands de l'Etat. Pendant le repas comme elle fixoit souvent les yeux sur le célebre confesseur Théophane, qui venoit d'être fait Arche-

MICHEL III.

Ann. 842.

VI. Solemnité pour le rétablissement du culte des Images.

MICHEL III.
Ann. 842.

vêque de Nicée, il lui en demanda la cause. *J'admire*, dit-elle, *votre patience, & je déteste la cruauté de ceux qui ont chargé votre front des caracteres que j'y vois imprimés. Détestez donc l'Empereur Théophile, détestez votre mari*, répliqua Théophane; *je lui ai promis de lui faire lire ces caracteres, & je lui tiendrai parole; devant ce Juge aussi incorruptible que sévere, aux yeux duquel la pourpre des Empereurs n'a pas plus d'éclat que le sac qui couvre le pauvre.* A ces mots, Théodora pénétrée d'une vive douleur, *Est-ce donc là*, s'écria-t-elle, *l'effet de vos paroles? Ne m'avez-vous pas tous promis de vous intéresser pour le salut du malheureux Théophile? Et vous vous préparez à l'accuser devant le Tribunal de Dieu?* Comme elle fondoit en larmes, Méthodius élevant sa voix, réprimanda l'impitoyable Théophane, & consola l'Impératrice en lui protestant qu'ils tiendroient leur promesse; & que Théophane lui-même, à l'exemple du divin Médiateur, seroit le premier à demander grace pour ses persécuteurs. Ce jour

eſt encore célébré dans l'Egliſe Grecque ; on le nomme la Fête de l'Orthodoxie.

MICHEL III. Ann. 842.

VII. Méthodius calomnié & juſtifié.

Jean Lécanomante enfermé dans un Monaſtere, ſe conſumoit de rage & de dépit. L'Impératrice ayant appris qu'il s'emportoit à la vue des ſaintes images, juſqu'à leur crever les yeux, voulut d'abord lui faire le même traitement. Mais s'étant laiſſée fléchir, elle ſe contenta de lui faire donner deux cents coups de fouet. Ce méchant homme loin de ſe corriger par le châtiment, réſolut de perdre Méthodius. De concert avec ſes partiſans, il ſuborna contre lui une veuve. C'étoit la mere de Métrophane, dont la ſainteté fit oublier dans la ſuite l'infamie de celle qui lui avoit donné le jour. Il fut évêque de Smyrne & ſignala ſon zéle en faveur d'Ignace contre Photius. Cette femme s'étant laiſſé corrompre par l'argent des Iconoclaſtes, accuſa le ſaint Prélat de lui avoir fait violence. Une accuſation ſi grave mit en mouvement toute la ville de Conſtantinople. Les Orthodoxes d'un côté, les Iconoclaſ-

MICHEL III. Ann. 842.

tes de l'autre s'intéressoient avec une égale ardeur dans une cause, où l'hérésie devoit tirer un extrême avantage de la condamnation de son plus grand ennemi. Le tribunal fut composé de Prélats & de Magistrats séculiers. On fit comparoître la femme qui exposa effrontément le prétendu crime de Méthodius. Celui-ci demeuroit dans le silence & ses adversaires triomphoient déja, lorsque Manuel persuadé de son innocence, fit étaler aux yeux de l'accusatrice les instrumens de la question la plus rigoureuse, & lui déclara qu'on ne pouvoit la croire sur sa parole dans une accusation de cette importance, & que pour preuve de la vérité il lui falloit endurer la torture. Effrayée de cette menace, qu'on se préparoit à exécuter, elle avoua qu'elle avoit été séduite; elle nomma les suborneurs & spécifia la somme d'argent qu'elle avoit reçue, ainsi que le lieu de sa maison dans lequel on la trouveroit. On la trouva en effet, & la conviction d'une si noire calomnie porta le dernier coup au parti des Icono-

claftes. Les calomniateurs alloient fubir la peine qu'ils avoient méritée, fi Méthodius n'eût pas encore donné une preuve de fa douceur, en demandant grace pour ces fcélérats. La feule vengeance qu'il exigea d'eux, fut que tous les ans dans la proceffion folemnelle qui fe feroit à fainte Sophie en mémoire du rétabliffement des images, ils marcheroient à la tête une torche à la main; & qu'ils feroient témoins de l'anathême qu'on prononceroit contre l'héréfie. C'étoit une forte d'amende honorable, à laquelle ils furent affujettis tant qu'ils vêcurent.

MICHEL III. Ann. 842.

VIII. Vaine entreprife des Sarafins. *Georg. pag.* 528.

La mort de Théophile parut aux Sarafins une occafion favorable pour attaquer Conftantinople. Ils mirent en mer une flotte de quatre cents voiles, commandée par Apodinar. Mais une violente tempête fit échouer ce projet. Les vaiffeaux furent brifés & fubmergés fur la côte de Lycie, près du Cap Chélidonien. Il n'en retourna que fept en Syrie.

Ann. 843.

IX. Malheureufe

Théoctifte étoit le plus puiffant des tuteurs du jeune Empereur. Prudent & expérimenté dans les affaires

MICHEL III.

Ann. 843. expédition en Abasgie. *Contin. Theo. pag. 126.*

du gouvernement, admis à tous les Conseils, il tenoit le premier rang après l'Impératrice. Mais non content des talens qu'il possédoit, il vouloit briller par ceux qu'il n'avoit pas. Il crut qu'il manqueroit quelque chose à sa gloire, s'il n'y ajoutoit pas celle que donnent les armes. Il fit la guerre & fut toujours battu Dès le commencement du nouveau regne, il se chargea d'une expédition en Abasgie, & se mit en mer avec une flotte nombreuse. Une partie de ses vaisseaux fut abîmée par une tempête. Ceux qui gagnerent le rivage, ne furent pas plus heureux; ils devinrent la proie des Sarasins qui égorgerent tous les soldats. Théoctiste échappé du massacre revint à Constantinople. Ce mauvais succès lui attira les railleries publiques; mais ne le corrigea pas. Il n'en fut que plus ardent à chercher de nouvelles occasions de réparer un échec qu'il n'imputoit qu'à la fortune.

Ann. 844. X. En Crete.

Une seconde défaite causée par son imprudence un an après, lui fournit encore des raisons d'apolo-

gie. Théodora entreprit d'illustrer sa régence par le recouvrement de l'isle de Crete. Elle équippa une grande flotte qui fut chargée de troupes: Ce formidable appareil surprit les Sarasins, qui n'étant pas préparés à soutenir un si puissant effort, eurent recours à la ruse. Ils firent courir le bruit que depuis le départ de la flotte, l'Impératrice avoit ôté la couronne à son fils, pour faire un nouvel Empereur qu'elle avoit choisi pour époux. Ils avoient gagné par argent quelques Officiers pour donner crédit à cette nouvelle. Théoctiste assez fier & assez puissant pour disputer la couronne à tout autre qu'à son maître légitime, part aussi-tôt pour Constantinople, abandonnant son armée à la merci des Sarasins, qui en firent un grand carnage.

MICHEL III.

Ann. 844.

*Leo. pag.* 457.

*Contin. Theo. pag.* 126.

*Sym. pag.* 433.

*Georg. pag.* 528, 529.

De si fâcheux revers n'étoient pas encore d'assez fortes leçons pour cet homme vain & présomptueux. Les Sarasins lui en donnerent l'année suivante une troisieme plus terrible que les autres, & qui acheva de convaincre tout l'Empire, excepté lui seul,

Ann. 845.

XI. En Asie.

MICHEL III. Ann. 845.

qu'il n'étoit pas né pour la guerre. Omar Emir de Mélitine étant entré dans l'Asie, Théodora toujours prévenue en faveur de Théoctiste, parce qu'il lui étoit fidélement attaché, le chargea de cette expédition. Il partit avec un armée plus nombreuse que celles qu'il avoit perdues. Mais ce ne fut que pour essuyer une plus sanglante défaite. Il fut battu près du mont Taurus & prit la fuite, laissant sur la place quarante mille hommes de ses troupes. La plus grande partie de ceux qui restoient, redoutant son caractere dur & implacable, se donnerent aux Sarasins, embrasserent le Mahométisme & s'enrôlerent dans leur armée. De ce nombre étoit Théophane le Pharganite, renommé pour sa force & pour sa valeur, qui dans la suite ayant obtenu secrettement son pardon de l'Empereur, s'échappa des mains des Sarasins, rentra au service de l'Empire, & fut fait Grand-Maître de la garderobe. Le vaincu trouva encore moyen de se disculper auprès de l'Impératrice; elle lui sacrifia même son propre fre-

re, qu'elle n'aimoit pas. Théoctiste, on ne sait par quelle raison, rejetta sur lui la cause de sa défaite, & Bardas eut ordre de s'éloigner de la Cour. Au contraire le favori, malgré ses infortunes, demeura en possession de tout le crédit & de tout l'éclat, qui pourroit suivre les plus brillantes victoires. Il fit bâtir un superbe palais, des bains magnifiques, & planter des jardins délicieux. Comme il se sentoit d'autant plus chargé de la haine publique, qu'il étoit dans une plus haute faveur à la Cour, il se fit donner un appartement dans le palais de l'Empereur, le ferma d'une porte de fer, & obtint une garde pour la sûreté de sa personne, précautions sinistres, qui furent toujours des pronostics plutôt que des préservatifs d'une fin funeste.

MICHEL III. Ann. 845.

XII. Echange des prisonniers. Abulfarage.

Ces défaites réitérées avoient fait perdre à l'Empire beaucoup de soldats, dont un assez grand nombre étoient prisonniers chez les Sarasins. L'Impératrice proposa donc un échange & le Calife l'accepta. Il restoit à Constantinople des Sarasins pris dans

MICHEL III. Ann. 845.

les guerres de Théophile. Les commissaires des deux nations se rendirent avec leurs prisonniers au bord du fleuve Lamese à une journée de Tarse. Ils étoient séparés par un pont. On y faisoit passer en même temps un Grec & un Sarasin. Le Calife Motasem zélé pour une secte de Mahométans, qui traitoit d'hérétiques les Musulmans de différente doctrine, avoit ordonné de ne délivrer que ceux qui déclareroient qu'ils croyoient l'Alcoran créé, & que dans l'autre vie on ne verroit pas Dieu face à face. A chaque prisonnier que les Sarasins recevoient, ils s'écrioient *Dieu est grand*; c'étoit le cri ordinaire de leur nation. Les Grecs à l'arrivée d'un des leurs chantoient *Kyrie eleison*. On n'en délivra de chaque côté que cinq mille trois cens soixante. Après cet échange les Sarasins entrerent en armes sur les terres de l'Empire pendant l'hiver. Mais cette incursion leur devint funeste. Plusieurs moururent de froid; d'autres furent pris; le plus grand nombre se noya au passage d'une riviere. Il

MICHEL III.

Ann. 846.

XIII.
Les Esclavons subjugués en Grece.

*Const. Porph. de adm. imp. c. 50.*

Il y avoit plus de soixante ans que Staurace sous le regne de Constantin fils d'Irene, avoit chassé de la Grece les Esclavons. Mais pendant que les princes Iconoclastes s'occupoient à faire la guerre aux images, cette nation remuante étoit rentrée dans le pays, qu'elle ravageoit impunément. Théodora ne crut pas devoir abandonner aux Barbares cette belle contrée. Elle fit lever des troupes dans la Thrace, la Macédoine & la partie de l'Illyrie qui appartenoit encore à l'Empire, & mit à leur tête Théoctiste son premier écuyer, moins élevé en honneur, mais plus habile dans la guerre que Théoctiste le tuteur. Ce Général, entré en Thessalie, battit les Esclavons autant de fois qu'ils oserent en venir aux mains, & les chassa devant lui jusqu'au fond du Péloponnèse. Deux peuplades d'Esclavons nommés Ezérites & Milinges, cantonnés dans les défilés du mont Taygete, qu'on nommoit alors Pentadactyle, depuis Sparte jusqu'à la mer, ne purent y être forcés, & Théoctiste se contenta de

MICHEL III.
Ann. 846.

leur impoſer un tribut. Les Ezérites établis à l'Orient de la montagne, conſentirent à payer tous les ans trois cents pieces d'or, qui ne font gueres que quatre mille livres de notre monnoie; les Milinges à l'Occident n'en payoient que ſoixante. C'étoit tout ce qu'on pouvoit tirer d'un peuple pauvre, dépourvu des reſſources du commerce. Théoctiſte demeura dans le pays en qualité de préteur; & ces peuples reſterent en paix ſous des Gouverneurs Grecs, juſqu'au regne de Conſtantin Porphyrogenete.

XIV.
Ignace ſuccède à Méthodius.

*Leo. pag.* 460. *Contin. Theo. pag.* 120. *Sym. pag.* 434, 435. *Georg. pag.* 532. *Joël. pag.* 179. *Oriens Chriſt. tom. I. pag.* 244. 245. *Mich. Monac. de ,anct. Ignatio apud Surium.*

L'Impératrice avoit rappellé les Confeſſeurs exilés. Pour effacer toutes les traces de la perſécution, elle fit rapporter à Conſtantinople les corps de ceux qui étoient morts en exil. C'étoit Méthodius qui lui avoit inſpiré cette pieuſe penſée. La tranſlation de Nicéphore fut célébrée avec la pompe la plus ſolemnelle; ce ſaint Patriarche mort depuis dix-huit ans, avoit été inhumé dans un Monaſtere au-delà du Boſphore. Méthodius ſe tranſporta lui-même à ſon tombeau. L'Empereur, le Sénat, une foule

d'habitans, un cierge à la main, allerent au-devant jusques sur le Bosphore. Le corps fut porté d'abord à sainte Sophie, & ensuite à l'Eglise des Apôtres, où il fut enterré le 13 Mars 846. Après avoir rendu cet honneur à Nicéphore, Méthodius alla réjoindre dans le ciel ce généreux athlete, dont il avoit partagé les combats. Il mourut le 14 Juin, & eut pour successeur Ignace, auparavant connu sous le nom de Nicétas. C'étoit le troisieme fils de Michel Rhangabé. Léon l'Arménien l'avoit fait eunuque pour lui ôter l'espérance de monter sur le Trône de son pere. Il s'étoit attaché aux célebres Confesseurs Joannice & Théophane, qui l'avoient instruit & formé à la vertu. Ayant embrassé la vie monastique, il prit le nom d'Ignace, & fonda lui-même plusieurs Monasteres. Il étoit dans sa quarante-huitieme année, lorsque son éminente sainteté plus encore que son illustre naissance, l'éleva sur le siege de Constantinople.

MICHEL III.

Ann. 846.

*Bolland. in Theodora.*

*Fleury, hist. ecclef. l. 48. art. 22.*

Peu de temps après l'élection d'Ignace, les Chazares firent savoir à

Ann. 847.

MICHEL III.
Ann. 847.
XV.
Conversion des Chazares.
*Bolland in Cyrillo & Methodio nonâ Martii.*

Théodora qu'ils desiroient embrasser le Christianisme, & la prierent d'envoyer quelqu'un pour les instruire. Leur religion n'avoit été jusqu'alors qu'un mélange de Judaïsme & de Mahométisme. Ils promettoient en reconnoissance d'être désormais constamment attachés à l'Empire, & commencerent par renvoyer tout ce qu'ils avoient de prisonniers. Constantin surnommé le Philosophe, qui prit alors le nom de Cyrille, fut choisi pour cette mission. Arrivé dans la Chersonèse Taurique, il apprit la langue Slavonne que parloient les Chazares; il inventa l'alphabet Slavon, ces peuples n'ayant point encore d'écriture alphabétique, & traduisit l'Evangile & les parties de l'Ecriture-Sainte, qu'il crut les plus utiles à leur instruction. Ses travaux furent couronnés du succès; toute la nation étant devenue chrétienne, il y laissa des Prêtres, & passa chez les Moraves, qui desiroient suivre l'exemple des Chazares. Il y demeura quatre ans & demi avec son frere Méthodius; & ces deux Ministres de l'Evangile

en établirent la croyance dans cette contrée. Ils vinrent à Rome sous le Pontificat d'Adrien II, & furent faits Evêques. Méthodius après la mort de son frere, fut employé avec le même succès à la conversion de la Bohême.

MICHEL III.
Ann. 847.

Ces peuples s'étoient portés d'eux-mêmes à embrasser le Christianisme ; Théodora voulut contraindre les Pauliciens de renoncer à leurs erreurs. Cette secte impie, animée par les rigueurs qu'on employoit pour la détruire, se multiplioit de jour en jour, & se vengeoit par des assassinats. Ils avoient massacré Thomas, Evêque de Néocésarée, & Paracondace Gouverneur de la Province. Théodora résolut de les convertir ou de les exterminer. Elle envoya dans ce dessein Léon fils d'Argyre, Andronic fils de Ducas, & Sudalis qui porterent chez ce malheureux peuple les supplices & la mort. Ils en firent, dit-on, périr cent mille, dont les biens furent confisqués. Le reste fugitif & caché dans les bois, menoit une vie sauvage. Le Pont, la Cappadoce, la petite Ar-

Ann. 848.
XVI.
Ravages des Pauliciens.
*Petrus Siculus.*
*Cedr. pag.* 541, 542.
*Zon. tom II. pag.* 156.
*Contin. Theo. pag.* 193, 104.
*Const. Porph. in themate Coloniæ.*
*De l'Isle ad-not. in Tabul. geog. ex Const. Porph.*
*Fleury, hist. eccles. l.* 48. *art.* 35.

MICHEL III. Ann. 848.

ménie étoient infeſtées de leurs brigandages. Ils étoient ſans chef, Sergius qui les avoit commandés ayant été tué à coups de hache dans une forêt. Un avanturier, d'une audace déterminée, vint ſe mettre à leur tête. C'étoit le Manichéen Carbeas, attaché au ſervice de Théodote Méliſſene, Préfet d'Orient. Ayant appris que ſon pere avoit été exécuté à mort, il s'enfuit de chez ſon maître, raſſembla cinq mille Pauliciens, & ſe refugia auprès de l'Emir de Mélitine, qui l'envoya au Calife. Ce Prince charmé de ſuſciter à l'Empire un implacable ennemi, l'aſſura de ſa protection, & lui donna pour habitation le mont Argée en Cappadoce. Bientôt les Pauliciens diſperſés ſe rendirent auprès de lui, enſorte que le terrain du mont Argée ſe trouvant trop étroit pour les contenir, Carbeas leur fit bâtir une nouvelle ville ſur les confins du Theme de Colonée, dans l'Arménie mineure. Cette ville qu'il nomma Téphrique ou Tibrique devint un repaire de brigands & de ſcélérats. C'étoit l'aſyle de tous les

Pauliciens, auxquels on donnoit la chasse dans le reste de l'Empire. Les libertins, les banqueroutiers, les meurtriers, les gens poursuivis pour crime s'y refugioient pour y jouir de l'impunité & de la liberté. Ils se joignirent avec Omar Emir de Mélitine, & Alim Emir de Tarse pour ravager les terres de l'Empire. Alim s'étant séparé des deux autres, périt en Arménie avec toute son armée. Omar demeura uni avec Carbeas, & saccagea les Provinces d'alentour. Pétronas frere de l'Impératrice fut envoyé pour réprimer leurs incursions. Il paroît qu'au lieu de les attaquer, il se tint sur la défensive, & qu'il se contenta de ne se pas laisser battre.

MICHEL III. Ann. 848.

Les conseils secrets de la Providence élevoient alors par degrés, dans la Cour de Constantinople, un Macédonien nommé Basile, qu'elle avoit tiré de la poussiere, pour le placer un jour sur le Trône. Il étoit né sous le regne de Michel Rhangabé de parens pauvres, qui gagnoient leur vie du travail de leurs mains, dans une

Ann. 851.

XVII. Commencemens de Basile. *Leo. pag.* 458, 459, 460. *Cedr. pag.* 557. & *seqq.* *Zon. tom.* *II. pag.* 163,

bourgade voisine d'Andrinople. Cette contrée de la Thrace faisoit alors partie du gouvernement de Macédoine. Lorsque Basile fut Empereur, on lui forgea une généalogie, qui faisoit descendre son pere des Arsacides, & sa mere de Constantin le Grand. On voulut même lui faire accroire, que sa famille tant du côté paternel que du côté maternel, remontoit au Grand Alexandre. Ces fables adoptées par plusieurs Historiens, accréditées sur-tout par son petit-fils Constantin Porphyrogenete, étoient de l'invention de Photius, qui regagna par ces mensonges flatteurs les bonnes graces du Prince, qu'il avoit mérité de perdre. Je vais rapporter les principaux événemens de la vie de Basile, jusqu'au temps où il parvint à la charge de premier Ecuyer. Il étoit encore au berceau, lorsque Crum prit Andrinople, où se trouvoit alors sa famille; & il fut transporté en Bulgarie avec les autres habitans. Ces malheureux exilés conserverent leur religion; ils la firent même connoître aux Bulgares,

MICHEL III.
Ann. 851.
164, 165, 173.
*Manass. pag.* 105, 106, 107.
*Glycas pag.* 294, 297.
*Joël. pag.* 179.
*Const. Porph. pag.* 133. & *seqq.*
*Sym. pag.* 433, 434.
*Georg. pag.* 529. & *seqq.*
*Genes. pag.* 51, 52, 53.
*Du Cange Fam. Byz. pag.* 138.
*M. de Guignes, hist. des Huns, pag.* 510, 512.

dont plusieurs l'embrasserent dès-lors. Zocus successeur de Crum, après Deucom, qui n'avoit régné que peu de temps, Prince féroce & inhumain, irrité des progrès du Christianisme, fit mourir Manuel, archevêque d'Andrinople, avec un grand nombre d'autres, parmi lesquels plusieurs parens de Basile reçurent la couronne du martyre.

MICHEL III.
Ann. 851.

XVIII.
Les Macédoniens retournent dans leurs pays.

Cruellement traités par Mortagon successeur de Zocus, & depuis par Baldimer petit-fils de Crum, les Chrétiens résolurent de se tirer des mains de ces Barbares. Entre ceux qu'on avoit conduits en Bulgarie se trouvoit un guerrier nommé Cordyle. Il se déroba du pays, & alla demander à l'Empereur des vaisseaux pour transporter ses compatriotes à Constantinople. Théophile alors Empereur envoya un nombre suffisant de barques, qui se tinrent à l'ancre au bord du pont Euxin. Cordyle l'ayant fait savoir aux Macédoniens, ils commencerent à marcher vers la mer avec leurs familles & leurs effets. Les Bulgares les poursuivirent; & il

MICHEL III.
Ann. 851.

y eut un grand combat, où les Macédoniens animés par Cordyle, & par leur déſeſpoir, défirent entiérement les Bulgares. Ils approchoient du rivage où les barques les attendoient, lorſqu'ils virent accourir derriere eux un nombre innombrable de Hongrois. Ce nouveau peuple étoit un mélange de Turcs, de Chazares & d'Igours, qui d'abord établis au nord des Palus Méotides, chaſſés enſuite par les Patzinaces, vinrent ſe jetter dans la grande Moravie, où ils furent connus ſous le nom de Hongrois. Ce nom venoit de celui d'Onogours, donné par corruption aux Hordes d'Igours, qui ayant paſſé le Volga, ſe joignirent aux Turcs originaires du même pays. Ils ſe nommoient auſſi Madgiares, du nom d'une Horde de Chazares, qui ſe mêla avec eux. A leur vue, les Macédoniens ſe crurent perdus; ils ſe préparerent cependant à combattre. Les Hongrois leur firent dire, qu'ils ne s'oppoſeroient pas à leur embarquement, pourvu qu'ils leur abandonnaſſent tout leur bagage. Sur le refus

de se laisser dépouiller, il fallut en venir aux mains; & deux jours de suite les Macédoniens mirent en fuite les Hongrois. Délivrés enfin de ces ennemis, ils s'embarquerent & arriverent à Constantinople, où l'Empereur les reçut avec joie, & les renvoya dans leur patrie.

MICHEL III. Ann. 851.

XIX. Basile à Constantinople.

Basile avoit alors vingt-cinq ans. Son pere étant mort, il se mit au service de Zanzès, gouverneur de Macédoine. Mais ne trouvant pas dans cet état de quoi faire subsister sa mere & ses freres encore en bas âge, il résolut d'aller à Constantinople. Jamais les fortunes ne sont plus rapides que dans un état qui se forme ou qui se détruit. Basile étoit bien fait & d'une taille avantageuse. Les graces de son extérieur étoient accompagnées d'une force de corps extraordinaire. Il quitta sa mere & sa famille qui fondoit en larmes, leur promettant avec confiance un état plus heureux. Son dessein étoit de s'attacher à quelque grand de l'Empire, & de s'avancer à son service. Arrivé sur le soir à Constantinople, où il ne portoit que les

MICHEL III.
Ann. 851.

livrées de la misere, comme il n'y connoissoit personne, fatigué du chemin, il se reposa sur les dégrés de l'Eglise de saint Diomede, voisine de la porte de la ville, & s'y endormit. Tout est miracle aux yeux du vulgaire dans les commencemens de la fortune d'un homme, qui du dernier rang s'éleve aux premieres dignités de la terre. Les Historiens de ces temps-là, soit par crédulité, soit par flatterie, sement les prodiges sur tous les pas de Basile; on me permettra de n'en pas rapporter un seul. Le Gardien de l'Eglise y rentrant, la nuit déja fermée, apperçoit ce jeune homme, il en a compassion, lui donne l'hospitalité; & satisfait de ses réponses, il le met en état d'entrer au service de quelque personne considérable. Un cousin de l'Empereur, nommé le petit Théophile, à cause de sa taille, fréquentoit ce Monastere: il se piquoit d'avoir à sa suite les domestiques les plus grands & les mieux faits: il prend Basile à son service; & après avoir éprouvé son intelligence, sa vigueur & son zele, il le fait son

écuyer, & lui donne le nom de Céphalas, parce qu'il avoit la tête fort grosse.

MICHEL III.
Ann. 851.
XX.
Il devient riche.

Céphalas suivit Théophile dans le Péloponnèse, où l'Impératrice l'envoyoit. Il s'acquit dans cette Province plus de considération que son maître; & lorsque Théophile partit pour Constantinople, après s'être acquitté de la commission dont il avoit été chargé, Basile qu'il laissa malade à Patras, trouva les plus grands secours dans la générosité d'une veuve extrêmement riche, nommée Daniélis. Non contente de lui avoir procuré la santé, elle le combla de richesses, lui donna trente Esclaves, lui forma un équipage & un train honnête, persuadée qu'un homme de ce mérite ne pouvoit manquer de parvenir. Elle ne lui demanda pour toute reconnoissance que d'adopter pour son frere, un fils unique qu'elle avoit, & de contribuer à son avancement. Basile devenu presque aussi opulent que son maître, continua de le servir avec le même zele qu'auparavant. Il acheta de grandes terres en Macédoine, &

borna toute ſa vanité à enrichir ſa mere & ſa famille.

MICHEL III. Ann. 851.

XXI. Premier Ecuyér de l'Empereur.

Quelque temps après ſon retour, Antigone fils de Bardas, & neveu de l'Impératrice fit un grand feſtin aux principaux Seigneurs de la Cour. Il invita les députés des Bulgares, qui ſe trouvoient pour lors à Conſtantinople, où le Roi des Bulgares avoit toujours des réſidens en temps de paix. Ces Barbares vantoient la force d'un de leurs domeſtiques, qui, diſoient-ils, n'avoit pas encore trouvé ſon pareil à la lutte. Théophile qui étoit du feſtin crut ſe faire honneur en gageant contre eux que ce lutteur invincible ne tiendroit pas contre un de ſes gens. On fait venir dans la ſalle Baſile & le Bulgare. Baſile l'eut à peine ſaiſi, qu'il le terraſſa au grand étonnement des convives. Cet exploit valut à Baſile une grande victoire dans l'eſprit du peuple. On ne parloit à Conſtantinople que de ſa force extraordinaire. L'Empereur en voulut faire uſage pour lui-même. Il avoit acheté un cheval parfaitement beau, mais indomptable; aucun de

ſes Ecuyers n'oſoit le monter, & l'Empereur dans ſon impatience commanda de lui couper les jarrets. Baſile qui ſe trouvoit préſent à la ſuite de ſon maître, s'offrit à le monter & à le réduire. On le prit au mot, & il tint parole. L'Empereur charmé de ſa vigueur & de ſon adreſſe, le demanda ſur le champ à Théophile; il lui donna place entre ſes Ecuyers; & bientôt ayant fait l'épreuve de la ſupériorité de ſes talens, il le mit à leur tête.

MICHEL III.
Ann. 851.

Les Saraſins continuoient de fournir des ſecours aux Pauliciens, qui ravageoient le Pont & la Cappadoce. Théodora, dont les troupes avoient ſi mal réuſſi en Aſie, ſous la conduite de Théoctiſte, eſpéra plus de ſuccès dans une Province plus éloignée, où les Saraſins ne s'attendoient pas à être attaqués. Une flotte de trois cens vaiſſeaux alla ſous trois commandans aborder à la côte d'Egypte. Un des généraux ſuivi de cent voiles força l'entrée du port de Damiette. Entre le port & la ville étoit une paſſe ou barre, où l'on n'avoit

Ann. 852.
XXII.
Expédition en Egypte.
Abulfarage.

MICHEL III. Ann. 852.

de l'eau que jusqu'à la ceinture. Les Grecs s'y jetterent, & trouverent la ville deserte. Ils la pillerent & y mirent le feu. Les habitans se sauvoient à Mesra, capitale du pays. Ils l'abandonnerent encore à l'approche des Grecs, qui les ayant poursuivis jusque-là, pillerent aussi cette grande ville. Ils emmenerent six cens femmes. Une infinité d'autres avoient péri dans la fuite avec leurs enfans.

Ann. 853. XXIII. Conversion du Roi des Bulgares. *Cedr. pag.* 539, 540, 541. *Leó. pag.* 460, 462. *Zon. tom. II. pag.* 155, 156. *Anast. in Nicotao. Contin. Theo. pag.* 101, 102, 103. *Sym. pag.* 435, 439, 440. *Georg. pag.* 532, 534. *Gen. s. pag.* 41, 46.

La conversion des Bulgares est l'événement le plus mémorable de ce regne ; voici quelle en fut l'occasion. Leur Roi Bogoris persuadé que le temps étoit venu de venger les Bulgares, tandis que l'Empire étoit gouverné par une femme, envoya lui déclarer la guerre. Théodora répondit avec courage, que s'il entroit sur les terres de l'Empire, elle iroit audevant de lui, & qu'elle espéroit le vaincre ; mais que si elle étoit vaincue, il auroit encore à rougir de n'avoir combattu qu'une femme. Le roi Barbare étonné d'une réponse si fiere, conçut de l'estime pour cette Princesse, & renouvella le traité de

paix. Dans le cours de la négociation l'Impératrice offrit à Bogoris telle somme d'argent qu'il voudroit pour la rançon d'un Moine nommé Théodore Cupharas, depuis long-temps prisonnier en Bulgarie, dont elle respectoit la sainteté. Bogoris convint d'en faire un échange avec sa sœur; elle avoit été prise trente-huit ans auparavant sous le regne de Léon l'Arménien, & étoit retenue dans la Cour de Constantinople, sans que Mortagon ni son successeur se fussent mis en peine de la délivrer. Cette Princesse au berceau lorsqu'elle fut prise, avoit été baptisée & élevée dans la Religion chrétienne, dont elle étoit très-instruite. De retour auprès de son frere, elle ne cessoit de lui en faire l'éloge, & de l'exhorter à l'embrasser & à renoncer aux illusions de l'idolâtrie. Le Moine Théodore avoit déja jetté dans l'esprit de Bogoris quelques semences de Christianisme. Sa sœur acheva de l'ébranler, & le ciel sembloit agir de concert avec la Princesse. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans la Bulgarie,

MICHEL III.

Ann. 853.

*Annal. Metens. Annal. Bertin. Sigeb. Chron. Regino Chr. Bolland. in Theodora. Du Cange fam. Bulgar. pag. 310, 311. Du Pin, Diss. I. de antiq. eccles. disc. c. 11. Fleury, hist. eccles. l. 50. art. 49 & suiv.*

MICHEL III
Ann. 853.

Bogoris eut recours au Dieu de sa sœur, & ce fléau cessa presque aussitôt. Il étoit convaincu ; mais la crainte de soulever ses sujets, entêtés de leurs superstitions, le retenoit. Il fallut l'effrayer pour le faire plier sous le joug de l'Evangile. Il faisoit peindre une galerie de son Palais, par le Moine Méthodius, qui passoit pour le meilleur peintre de ce temps-là. Ce Prince naturellement dur & féroce, lui recommanda de faire choix d'un sujet terrible. Méthodius représenta le jugement dernier & les supplices des réprouvés avec les circonstances les plus capables d'inspirer la frayeur. L'explication de ce tableau glaça d'effroi Bogoris lui-même ; il commença de craindre Dieu plus que ses sujets. Il fit savoir à Théodora qu'il n'attendoit qu'un Ministre de la Religion chrétienne pour recevoir le baptême ; elle lui envoya un Archevêque qui le baptisa pendant la nuit, & lui donna le nom de Michel.

XXIV.
Et de la Nation.

Malgré les précautions de Bogoris pour tenir la chose secrette, le bruit s'en répandit bientôt dans tout le

pays. Les Bulgares se révoltent ; pour conserver leurs Dieux, ils veulent se défaire de leur Roi. Un nombre innombrable de séditieux vient attaquer son Palais. Plein de courage & fortifié par le secours du Ciel, portant une croix sur sa poitrine, il sort à la tête de quarante-huit de ses domestiques, fond sur les rebelles, & porte l'effroi dans cette multitude tumultueuse. Ils prennent la fuite, & revenus de leur épouvante, ils se rendent à la religion victorieuse. L'Impératrice leur envoye Cyrille qui devient l'apôtre des Bulgares, comme il l'avoit été des Chazares & des Moraves. Les Annales Françoises rapportent que Louis, roi de Germanie voulut aussi contribuer à la conversion des Bulgares. Il étoit lié d'amitié avec Bogoris, & sur sa demande, il lui envoya des Evêques & des Prêtres. Mais ces Ministres trouvant dans le pays d'autres missionnaires, déja envoyés par le Pape, ne voulurent pas entrer en concurrence avec eux, & retournerent en Germanie. Dans la suite cette conquête spirituelle cau-

sa beaucoup de jalousie & de vives contestations entre Rome & Constantinople.

MICHEL III.

Ann. 854.

XXV. Mariage de Michel.

Leo. pag. 457, 458. Sym. pag. 433. Georg. pag. 529.

Michel n'avoit encore que quinze ans ; mais il étoit prématuré pour la débauche. Emporté par un tempérament fougueux, il n'étoit retenu ni par la religion, ni par l'autorité de sa mere & de ses tuteurs, ni par la crainte de la honte publique, attachée aux desordres des Princes. Il devint éperdument amoureux d'Eudocie, fille d'Inger, grand trésorier, qui étoit de l'illustre famille des Martinaces. La beauté de cette fille embrasa le jeune Prince, & ses artifices séducteurs le tinrent enchaîné. Ce fut en vain que pour le retirer de cette habitude criminelle, sa mere lui fit épouser une autre Eudocie, fille de Décapolite, auquel les Historiens ne donnent aucun titre, mais qui doit cependant avoir été d'un rang supérieur à Inger. Michel accepta cette Eudocie pour femme, & garda pour maîtresse l'autre Eudocie, qu'on distingue par le surnom d'Ingérine.

Le libertinage du Prince troubla

la tranquillité de la Cour ; elle devint orageuse, pleine d'intrigues & de noirs forfaits. Les gens de bien les plus affectionnés au Souverain furent les victimes des ambitieux & des fourbes, les vrais ennemis de leur maître qu'ils trahissoient en servant ses passions. Damien premier chambellan du Prince, & bien avant dans sa confiance, se laissa gagner par Bardas, depuis huit ans éloigné de la Cour, & qui devoit bientôt le détruire lui-même. Il obtint son retour d'abord à Constantinople, ensuite au Palais, où Bardas se fit par ses libéralités autant de créatures qu'il y avoit d'Officiers. Il n'aspiroit à rien moins qu'à l'Empire ; & pour y parvenir, il ne falloit qu'écarter d'auprès de l'Empereur ceux qui avoient assez de génie pour pénétrer ses mauvais desseins, & assez de zele pour s'y opposer. Michel demeuré seul devoit être aisément renversé. Bardas profita d'abord d'une brouillerie survenue entre Théoctiste & Manuel. Il se joignit à Théoctiste pour rendre suspect au Prince le plus fidele de ses tuteurs.

MICHEL III.

Ann. 854.

XXVI. Troubles dans le Palais.

*Leo. pag.* 460, 461, 462.
*Cedr. pag.* 542, 543, 544.
*Zon. tom. II. pag.* 156, 157, 158.
*Glycas, pag.* 242.
*Manass. pag.* 103, 104.
*Contin Theoph. pag.* 104. & *seqq.*
*Sym. pag.* 435.
*Georg. pag.* 532, 533.
*Genes. pag.* 41, 42, 43.

MICHEL III.

Ann. 854.

Manuel faussement accusé, prévint avec sagesse les suites funestes de la calomnie ; il se retira de la Cour pour vivre en simple particulier dans sa maison, séquestré de toute affaire, & n'allant au Palais que lorsqu'il y étoit mandé pour quelque délibération importante. Il changea dans la suite cette maison en Monastere, & y mourut dans la pratique des vertus chrétiennes.

XXVII. Assassinat de Théoctiste.

Après s'être servi de Théoctiste pour éloigner Manuel, Bardas entreprit de se défaire de Théoctiste même. Il engagea Damien dans ce complot, en lui représentant que l'Empereur étoit en âge de régner par lui-même ; qu'il étoit temps de le tirer de l'esclavage, où le retenoit sa mere gouvernée par ce tuteur impérieux. Damien, homme de peu d'esprit, qui n'avoit d'autre sentiment que celui d'une aveugle tendresse pour son Prince, se laissa facilement persuader. Un coup d'autorité que Théodora venoit de faire, indisposa le jeune Prince contre elle. Son Gouverneur étoit un homme sans mérite,

placé par l'intrigue dans ce poste important. Il n'avoit réussi qu'à corrompre son éleve par l'exemple de sa vie déréglée, & par la bassesse de ses inclinations. L'Impératrice long-temps dupe de son hypocrisie, & prévenue par des témoignages infideles, jusqu'à lui confier l'éducation de son fils, n'avoit pu s'en défaire lorsqu'elle eut reconnu son mauvais choix. Il s'étoit attaché les plus puissans de la Cour, & sur-tout son éleve par ses criminelles complaisances. Michel qui sortoit de ses mains, trop content de ses services, vouloit l'élever aux premieres dignités. Mais l'Impératrice s'arma cette fois de fermeté pour s'y opposer. *C'étoit*, disoit-elle, *avilir le Prince & l'Empire, que d'abandonner à des mains indignes les grands emplois, qui ne se soutiennent dans leur éclat que par le mérite de ceux qui les exercent.* Bardas profita de cette résistance pour animer l'Empereur contre Théoctiste; *c'étoit lui*, disoit-il, *qui faisoit agir & parler l'Impératrice. A leurs yeux Michel étoit & seroit toujours un enfant; il ne manquoit à*

MICHEL III.
Ann. 854.

MICHEL III.

Ann. 854.

*Théoctiste que le nom d'Empereur, qu'il étoit sur le point de prendre ; le complot étoit formé. Théoctiste alloit épouser Théodora, ou l'une de ses filles ; on devoit crever les yeux à Michel, & le tenir enfermé dans un Monastere, si l'on jugeoit à propos de le laisser vivre.* Il n'en falloit pas tant pour allumer la colere du jeune Empereur. La mort de Théoctiste est arrêtée ; Bardas presse l'exécution. On convient de le tuer, lorsqu'il viendroit à l'appartement de l'Impératrice. L'Empereur voulut être lui-même témoin du meurtre & donner le signal. Lorsqu'il sut que Théoctiste approchoit, il s'avance au milieu de ses gardes, suivi de Damien & de Théophane le Pharganite, & se mettant au-devant de Théoctiste qui tenoit en ses mains des papiers, qu'il alloit, selon sa coutume, communiquer à Théodora, *à qui vas tu*, lui dit-il, *rendre compte de mes affaires ? C'est à moi qu'il appartient de les entendre. Lis-moi ces papiers.* Théoctiste tout tremblant en ayant fait la lecture, reçoit ordre de retourner chez lui. A peine a-t-il fait quelques

quelques pas, qu'il entend le ſignal de ſa mort; *tuez, tuez*, crioit Michel: parole horrible & inouie dans la bouche d'un Prince. Théoctiſte qui n'étoit pas accompagné, double le pas & fuit vers le cirque. Bardas le devance & le prenant par les cheveux, lui frappe le viſage à coups de poing. Maniacès commandant des gardes de nuit, étonné de voir traiter ſi outrageuſement le grand Logothete, veut le défendre; Bardas écarte cet Officier, en lui diſant, que c'eſt un ordre de l'Empereur; & comme le peuple accouroit en tumulte, il tire ſon épée, menace de tuer le premier qui oſera prendre le parti du coupable, ordonne à ſes ſatellites de le mettre en pieces. L'Empereur arrive à l'inſtant & réitere le même ordre. Mais aucun n'oſant mettre la main ſur un perſonnage ſi reſpectable, on le conduit en priſon, ſous prétexte de prendre du temps pour le juger ſelon les formes. Dès que l'Empereur fut de retour au palais, comme on craignoit que l'Impératrice ne fit élargir le priſonnier au moment qu'elle apprendroit ſa

MICHEL III.
Ann. 854.

détention, on envoya un assassin qui le massacra dans la prison. Manuel apprenant ce meurtre & s'attendant à un pareil traitement, loin de prendre de l'effroi, alla lui-même au-devant de la mort qu'il avoit tant de fois affrontée dans les batailles; & ayant rencontré Bardas; *courage*, lui dit-il; *ne remets l'épée dans le fourreau qu'après avoir sacrifié toutes tes victimes*. Cette hardiesse imposa au lâche Bardas; il n'osa pas attaquer un homme qui méprisoit ses attaques.

XXVIII.
Théodora quitte le gouvernement.

Théodora détestoit son frere, dont elle connoissoit la noirceur. Manuel & Théoctiste avoient toute sa confiance. A la nouvelle de cet horrible assassinat, elle accourt toute éplorée à l'appartement de son fils; elle l'accable des plus sanglans reproches, & voyant Bardas paroître à ses yeux, *monstre d'ingratitude & de perfidie*, s'écrie-t-elle, *tu méritois la mort; je ne t'ai donc épargné que pour la perte de celui, dont les conseils m'ont engagée à te laisser la vie? Mon gouvernement étoit sans tache; c'est toi qui l'as souillé de sang; c'est toi qui mets*

*le poignard aux mains de mon fils. Tremble malheureux ; l'exemple que tu viens de donner, tournera contre toi-même. Puisse le ciel te punir seul, & ne pas confondre ta tête avec celle de mon fils que tu instruits aux assassinats.* Elle sort en le chargeant des plus terribles imprécations ; ensuite revenue à elle-même, elle fait réflexion qu'après une si violente invective, il ne lui reste d'autre parti que la retraite. En effet, dans ce moment-là même, on prenoit dans le conseil du Prince des mesures pour la dépouiller du gouvernement. Mais cette fiere Princesse prévint Bardas ; elle fait assembler les Sénateurs, & leur dit : « Avant que de me décharger du soin » des affaires, j'ai voulu vous instruire de l'état où elles se trouvent aujourd'hui. Je laisse dans le trésor » cent quatre-vingt-dix mille livres » pesant d'or, & trois cens mille livres d'argent. Ce sont les épargnes » de mon mari & les miennes. Je ne » compte pas le mobilier qui est immense. J'ai voulu vous en instruire, » pour prévenir les discours de ceux

MICHEL III.

Ann. 854.

MICHEL III. Ann. 854.

» qui pourroient, après ma retraite, » m'imputer d'avoir laissé l'Etat épui- » sé ». Elle fait alors entrer les Receveurs du trésor, qui attestent la vérité de ses paroles, & les confirment par leurs registres. Après cette vérification elle remercie les Sénateurs des conseils dont ils l'ont aidée pendant son administration; envoye à l'Empereur tout ce qui concerne le gouvernement, & sort du palais. Aussi-tôt Michel qui ne cherchoit plus qu'à la mortifier, lui renvoye les Princesses ses filles, Thécle, Anne & Anastasie; & pour la priver de celle qu'elle chérissoit avec prédilection, il fait enfermer Pulchérie dans un Monastere.

XXIX. Basile grand Chambellan.

Bardas revêtu de la dignité de Logothete à la place de Théoctiste, ne voyoit plus auprès de l'Empereur que Damien qui pût lui faire ombrage. Dès qu'il n'eut plus besoin de lui pour ruiner les autres, il ne le regarda plus que comme un rival incommode; & sut apprêter la calomnie avec tant d'habilité, qu'il parvint à le rendre odieux au Prince. Damien per-

dit sa charge qui demeura quelque temps vacante. Un poste si important fut l'objet de toutes les intrigues. Bardas s'efforçoit d'y placer une de ses créatures ; chaque courtisan sollicitoit pour celui dont il espéroit davantage. L'Empereur les trompa tous; il préféra Basile, déja grand écuyer ; & Bardas mécontent de ce choix ne put s'empêcher de dire à ses partisans: *Nous avons écarté le renard, pour faire place au lion qui nous dévorera tous.*

MICHEL III. Ann. 854.

On ne fut pas long-temps à s'appercevoir que l'Impératrice ne se trompoit pas sur le compte de son fils. Tant de trésors furent bientôt dissipés. Jamais la Puissance souveraine n'avoit été plus horriblement avilie. Un Empereur de seize ans, né avec les inclinations les plus basses, élevé par un homme qui ne lui avoit appris que le mal, devenu son maître au moment où ses passions se déchaînoient avec violence, se livra sans réserve aux excès de la dissolution la plus outrée. Aux premiers signes qu'il donna de son caractere, tous les li-

Ann. 855.

XXX. Débauches de Michel.

*Cedr. pag.* 544, 545, 552, 553, 554. *Zon. tom. II. pag.* 157, 162, 163. *Manass. pag.* 102, 103. *Glycas, pag.* 291, 292. *Joël. pag.* 179. *Contin. Theo. pag.* 107, 108, 122. *& seqq.*

MICHEL III.
Ann. 855.
*Sym. pag. 476. & seqq. Const. Porph pag. 151. & seqq. Genes. pag. 49.*

bertins de l'Empire accoururent autour de lui, & firent du palais un lieu de débauche. Les repas prolongés jusqu'à l'ivresse, les intrigues scandaleuses, les entretiens licentieux, les courses du cirque, telles étoient les occupations les plus sérieuses de l'Empereur. Ses jeux étoient des farces impies, dans lesquelles une boufonnerie sacrilége contrefaisoit nos saintes cérémonies, & même nos plus augustes mysteres. Chacun de ses courtisans portoit le titre d'un Métropolitain; il prenoit lui-même le nom d'Archevéque de Colonée. Le patriarche étoit un certain Théophile, effronté blasphémateur, que l'Empereur avoit nommé *Himere*, c'est-à-dire, *aimable & charmant*, & que toute la ville nommoit *le Porc*, à cause de sa physionomie & de ses mœurs. Cette troupe exécrable se faisoit un divertissement d'outrager Dieu même, dans la personne du saint Patriarche Ignace. Lorsque ce Prélat à la tête de son Clergé faisoit des processions dans la ville, ces misérables ayant l'Empereur au milieu d'eux, alloient

à sa rencontre montés sur des ânes, comme un chœur de Satyres, jouant des instrumens, chantant des chansons infâmes sur le ton des Pseaumes, & insultant à la piété des fidéles par des gestes obscenes. Michel n'épargnoit pas même sa mere. La décence de l'histoire ne me permet pas de raconter en détail l'insolence pleine de bassesse avec laquelle il la traita un jour, l'ayant mandée au palais pour recevoir, disoit-il, la bénédiction du Patriarche. Il suffit de dire que ce Patriarche étoit l'impudent Théophile, revêtu des habits pontificaux, & assis à côté de l'Empereur. L'Impératrice qui le prenant pour Ignace, s'étoit prosternée à ses pieds, l'ayant reconnu à la grossiereté brutale avec laquelle il l'insulta, s'enfuit en frémissant d'horreur au milieu des éclats de rire de son fils & de ses courtisans; alors se retournant vers Michel, *tremble*, dit-elle, *fils impie & dénaturé; Dieu t'a livré à ton sens réprouvé; il étendra un jour son bras pour te punir.*

MICHEL III.

Ann. 855.

L'occupation la moins criminelle

MICHEL III.
Ann. 855.
XXXI.
Courses du Cirque.

du jeune Empereur étoient les courses du cirque. Confondu avec les cochers, & portant la livrée de la faction bleue, il disputoit d'égal à égal une indécente victoire. Il étoit si passionné pour ce divertissement qu'il en faisoit l'affaire la plus importante de son Empire. Un jour qu'il se préparoit à courir, il apperçut des flambeaux allumés sur la colline de saint Auxence, au-delà du Bosphore. C'étoit un signal qui annonçoit une incursion de Sarasins. L'Empereur allarmé, non pas de l'approche des ennemis, mais de la crainte que les spectateurs distraits par ce signal menaçant, ne donnassent pas au spectacle toute l'attention dont il étoit jaloux, se mit en course; & si-tôt que les jeux furent achevés, il ordonna de supprimer à l'avenir tous ces signaux importuns. C'étoit un établissement salutaire. Dès que les Sarasins paroissoient en Asie, la nouvelle en étoit répandue en peu de temps au moyen des flambeaux placés sur des lieux élevés, dont la lumiere se communiquoit de proche en proche depuis le

château de Lule, près de Tarse jusqu'à Constantinople. Sur cet avis les habitans des campagnes se retiroient dans les places de sûreté. Michel aima mieux exposer l'Asie entiere à un pillage imprévu, que de manquer d'applaudissemens lorsqu'il se donnoit en spectacle. Une autre fois comme il étoit déja sur un char, attendant le signal pour partir de la barriere, un courrier envoyé par le Gouverneur de Bithynie vint annoncer au premier Secrétaire d'Etat, que l'Emir de Mélitine à la tête d'une armée avoit traversé l'Asie, & qu'il étoit à Malagines. Le Ministre ayant aussi-tôt conduit le courrier à l'Empereur, fut terrassé par un coup d'œil terrible, *de quoi t'avises-tu, misérable*, lui dit Michel, *de venir m'interrompre dans un moment si critique? Ne vois-tu pas qu'il s'agit actuellement pour moi de prendre la droite sur ce cocher, & que c'est de là que dépend le succès de ma course?* Son impiété bisarre & peu d'accord avec elle-même, mêloit la religion à ses jeux; il alloit recevoir le prix dans l'Eglise de Blaquernes,

MICHEL III.
Ann. 855.

MICHEL III. Ann. 855.

où la ſtatue de la ſainte Vierge magnifiquement parée lui mettoit une couronne ſur la tête. Non content de ſe deshonorer lui-même, il forçoit les premiers Officiers de l'Empire de prendre les livrées du Cirque, & de courir avec lui. Un jour tombé de ſon char, il penſa périr au milieu du Cirque. Quelquefois traverſant les rues de Conſtantinople à cheval avec ſon infâme cortege de libertins, il deſcendoit dans la cabane d'une pauvre femme ou d'un artiſan, prenoit tout ce qui s'y trouvoit de vin & de viande, apprêtoit lui-même le repas, dreſſoit la table; & prenant place avec la famille, buvoit & mangeoit avec excès; puis il s'en retournoit ivre, blâmant & plaignant beaucoup ſes prédéceſſeurs qu'un faſte orgueilleux avoit privés, diſoit-il, des plaiſirs ſimples & populaires. Ces parties de débauche lui firent donner le ſurnom d'*Ivrogne*, qui le diſtingue entre les Empereurs de ſon nom.

XXXII. Diſſipation des finances.

Rien n'étoit capable de le réveiller de cette honteuſe létargie. Les fléaux dont ſon regne fut affligé, ne purent

suspendre un moment le cours de ses indignes plaisirs. Outre les dépenses énormes qu'il faisoit en chevaux, l'argent du trésor se versoit à grands flots sur les cochers du Cirque, sur des femmes perdues, sur des hommes encore plus infâmes, ministres ou compagnons de ses désordres. Il vouloit être parrain de tous les enfans des cochers; & le moindre présent qu'il leur faisoit à cette occasion, étoit de cinquante livres d'or; souvent il en donnoit quatre fois autant. Une brutalité de Théophile fut récompensée de cent livres d'or. Pour fournir à ces folles largesses, il fouilla dans le trésor des Eglises. Il pilla les autels, fondit les statues d'or & d'argent & même les vases sacrés. Toutes ces richesses étant bientôt épuisées, il ne lui restoit de ressources que dans ces ouvrages d'or si renommés, précieux monumens de la magnificence de son pere. Il s'en trouva le poids de vingt mille livres. Peu de temps avant sa mort, il ordonna de les convertir en especes, & de fondre tout l'or & tout l'argent de la garde-robbe Impériale.

Lorsqu'il mourut, il en avoit dissipé la plus grande partie; & quelques jours de plus auroient consumé le reste.

MICHEL III. Ann. 855.

XXXIII. Ordres cruels donnés dans la débauche.

Pour comble de malheur, sans être naturellement cruel, il le devenoit dans l'ivresse. Ses repas finissoient le plus souvent par quelque sanglante tragédie. Plein de vin, mais altéré de sang, passant tout-à-coup d'une joie tumultueuse aux accès d'une sombre fureur, sans aucune raison, même sans aucun prétexte, il ordonnoit de trancher la tête, de crever les yeux, de couper les pieds & les mains, de brûler vif. Le plus souvent on se dispensoit d'obéir, autrement nul de ses Officiers n'auroit échappé à la mort. Mais malheur à ceux qui avoient des ennemis à la Cour; l'ordre étoit sur le champ exécuté. L'Empereur revenu de son ivresse, apprenant le lendemain ce qu'il avoit commandé la veille, savoit bon gré à ses Officiers de n'avoir pas obéi, ou s'affligeoit lorsqu'on avoit suivi ses ordres. Mais ce regret ne l'empêchoit pas de se mettre dès le même jour dans le même

état, & de s'abandonner encore à une ivresse furieuse & sanguinaire.

MICHEL III.
Ann. 856.

XXXIV.
Bardas, César.

*Leo. pag.* 461, 462, 468.
*Cedr. pag.* 545.
*Zon. tom II. pag.* 158.
*Glycas, pag.* 292.
*Contin. Theo. pag.* 108, 109.
*Sym. pag.* 435, 436.
*Georg. pag.* 533, 534.
*Nicet. vita Ign.*
*Bolland. in Theodora.*

Bardas étoit le plus odieux des courtisans. Il découvrit une conjuration tramée contre sa personne par le grand écuyer. On devoit massacrer Bardas à son retour d'une maison de campagne qu'il avoit près de Constantinople. Les conjurés eurent la tête tranchée dans le Cirque. Ce fut à cette occasion que Basile fut revêtu de la charge de grand écuyer, & Bardas fait Curopalate; le crédit de celui-ci croissant toujours avec son zele perfide à servir les débauches de l'Empereur, on le vit bientôt après élevé au rang de César. Il signala sa nouvelle dignité par de grandes largesses, à l'exemple des anciens consuls. Il se fit promener par la ville sur un char brillant, jettant quantité d'argent au peuple.

XXXV.
Théodora renfermée avec ses filles.

Théodora fut soupçonnée d'avoir formé le complot contre Bardas; & ce frere inhumain lui eût volontiers ôté la vie; elle n'auroit pas trouvé de défense dans la tendresse de son fils, en qui l'abrutissement de la dé-

MICHEL III. Ann. 856.

bauche étouffoit tous les sentimens de la nature. Mais la crainte de l'indignation publique retint Bardas ; il se contenta d'enfermer sa sœur & ses nieces. Comme elle revenoit avec ses filles de l'Eglise de sainte Marie de Blaquernes, où la piété les conduisoit tous les jours, son autre frere Pétronas les enleva, & les transporta au palais de Carien. L'Empereur voulut en vain engager le Patriarche à leur donner le voile ; il répondit, qu'en entrant dans le patriarcat, il avoit fait serment de ne rien entreprendre contre le service ou la gloire du Prince, & que cette violence déshonoreroit l'Empereur. On les dépouilla de tout l'éclat qui convenoit à leur naissance ; on les réduisit à l'état de simples particulieres. Théodora vêcut ainsi jusqu'à la premiere année du regne de Basile ; elle est révérée comme Sainte, dans l'Eglise Grecque. Son fils & ses deux freres causerent tous ses malheurs. Elle fut plus heureuse de la part de ses filles qui suivirent fidélement ses exemples. De ses trois sœurs, Calomarie, Sophie &

Iréne, dont la vertu égaloit la beauté, Calomarie épousa le Patrice Arsaber, maître de la Milice; Sophie, Constantin Babuzique, qui fut revêtu de la même dignité; Iréne la plus jeune & la plus vertueuse fut mariée à Serge, frere de Photius, dont elle eut deux fils, Etienne & Bardas, qui furent tous deux maîtres de la Milice. Iréne resta veuve de bonne heure & passa le reste de ses jours dans les exercices d'une piété exemplaire, au milieu d'une Cour corrompue. Son occupation fut de visiter les prisons, d'aller y secourir les malheureux, & de solliciter leur prompte délivrance, lorsqu'elle les croyoit innocens.

MICHEL III. Ann. 856.

XXXVI. Gouvernement de Bardas.

*Cedr. pag.* 547, 550. *Zon. tom. II. pag.* 160, 161. *Contin. Theo. pag.* 115, 119, 120. *Sym. pag.* 439. *Georg. pag.* 534.

Bardas César n'avoit plus qu'un pas à faire pour monter au trône, où son ambition aspiroit. Aussi voyoit-il avec plaisir l'Empereur se plonger de plus en plus dans la débauche; & tandis que le jeune Prince passoit les jours dans le Cirque, & les nuits à table, Bardas disposoit des charges & des emplois, vendoit la justice, réformoit les tribunaux, ranimoit l'étude des loix presque oubliées, & les faisoit

MICHEL III. Ann. 856. *Genes. pag. 46, 47.*

exécuter. L'ignorance & la barbarie des Empereurs précédens avoit flétri & desséché jusque dans la racine le germe des sciences & des lettres. Bardas, fort instruit lui-même, persuadé qu'elles sont l'ornement d'un Empire, prit soin de les faire revivre. Il employa pour cet effet le Philosophe Léon, qui depuis le regne de Théophile étoit retombé dans sa premiere obscurité. Il le mit à la tête de cette noble entreprise, & tira de son école des maîtres habiles en Philosophie, en Géométrie, en Astronomie, en Grammaire. Il leur assigna des pensions pour les mettre en état d'enseigner gratuitement, & les logea dans le palais de Magnaure, qui devint une académie. Pour animer les études renaissantes, il assistoit souvent lui-même aux leçons, il excitoit l'émulation de la jeunesse par des louanges & des récompenses. Il vint à bout en peu de temps de réveiller dans le cœur des hommes cette curiosité naturelle, qui s'éteint faute d'aliment, mais que le souffle bienfaisant d'un Prince peut aisément rallumer. Ces soins généreux

de Bardas ne mériteroient que des éloges, si le motif en eût été pur & désintéressé. Mais il ne travailloit à l'honneur de l'Empire que pour s'en rendre maître : c'étoit un palais qu'il faisoit rétablir & décorer pour s'y loger ensuite, & tandis qu'il corrigeoit les abus de l'Etat, il s'abandonnoit lui-même aux plus grands désordres. Il avoit deux fils, l'un, nommé Antigone, commandoit les troupes de la garde, l'autre, dont on ignore le nom, étoit Général des troupes d'Occident; il mourut jeune, mais avant que de mourir, il eut la honte & la douleur de se voir déshonoré par son propre pere. Bardas au mépris des loix divines & humaines, s'étant séparé de sa femme sans cause légitime, entretenoit avec sa bru publiquement un commerce scandaleux.

MICHEL III. Ann. 856.

Les remontrances réitérées du Patriarche Ignace ne servirent qu'à l'irriter. Enfin comme il eut l'audace de se présenter dans l'Eglise, à la fête de l'Epiphanie pour participer aux saints Mysteres, Ignace lui refusa la communion. Peu s'en fallut que Bardas

Ann. 857. XXXVII. Bardas irrité contre Ignace. Leo. pag. 463. Cedr. pag. 551.

outré de cet affront ne le tuât sur le champ : rien ne l'arrêta que l'intrépidité du Patriarche, qui présentant sa poitrine le menaçoit de la colere de Dieu. Il sortit de l'Église plein de fureur, & de ce moment il résolut de perdre Ignace. Il n'eut pas de peine à faire entrer l'Empereur dans ses sentimens de vengeance. Le refus de donner le voile à Théodora & à ses filles avoit irrité le Prince ; Bardas sçut empoisonner ce refus. Il fit encore usage d'un événement, qui faisoit alors grand bruit à Constantinople. Un inconnu nommé Gébon, arrivé depuis peu de Dyrrachium, en habit ecclésiastique, publioit qu'il étoit fils de Théodora, né de cette Princesse avant son mariage avec Théophile. Quoique cette fable fût dénuée de vraisemblance, & que cet imposteur donnât des marques de folie, il trouvoit néanmoins dans un grand peuple des esprits toujours disposés à croire sans examen tout ce qui se débite au désavantage des Princes. Michel l'avoit fait enfermer & garder étroitement dans l'isle d'Oxia ; mais aussi

MICHEL III.
Ann. 857.
*Zon. tom. II. pag.* 161, 162.
*Manass. pag.* 104, 105.
*Glycas, pag.* 243.
*Joël. pag.* 179.
*Contin. Theo. pag.* 120, 121, 122.
*Sym. pag.* 438, 439, 441, 442, 443.
*Georg. pag.* 535.
*Genes. pag.* 47, 48, 49.
*Anast. in Benedicto III. & Nicolao I.*
*Epistola Nicolai papa.*
*Libellus missus à Theognosto ad Nicolaum papam.*
*Nicet. vita Ign.*
*Bolland. in Theodorâ & in Lazaro, 23 Febr.*
*Vita Nicolai*

crédule que le peuple, il se persuada, sur le rapport de Bardas, qu'Ignace étoit l'auteur de cette imposture. Il résolut donc de le chasser de son siege, & de lui substituer un autre Patriarche. Bardas jetta les yeux sur Photius.

MICHEL III.

Ann. 857.

*Studitæ. Michel Synt. apud Surium 23 Oct. Oriens Christ. tom. I. pag. 245, 246, 247. Fleury, hist. eccles. l. 50. art. 2, 3, 4.*

XXXVIII. Photius Patriarche.

Personne n'étoit plus propre à seconder ses vues. Il ne manquoit à Photius que la probité pour être le plus grand personnage de son siecle. Né dans une famille illustre, beau-frere d'Iréne, sœur de l'Impératrice Théodora, il avoit reçu l'éducation la plus brillante. Riche, en état de se procurer un grand nombre de livres, avide de connoissances & de gloire, son génie facile, pénétrant, laborieux avoit embrassé toutes les sciences divines & humaines. Les deux ouvrages qui nous restent de lui, donnent la plus haute idée de l'étendue de son sçavoir. Celui qui porte le nom de *Bibliotheque*, suppose une lecture immense, & montre un jugement exquis. Le Nomocanon qui est une concordance du droit canonique & du droit civil, prouve qu'il étoit parfaitement

MICHEL III. Ann. 857.

instruit des loix de l'Eglise & de celles de l'Etat. Successeur de Basile dans la charge de grand écuyer, il remplissoit en même temps celle de premier secrétaire de l'Empereur. Mais la dignité de Patriarche, plus flateuse encore pour son ambition, le fit se prêter avec empressement aux desseins de Michel & de Bardas. Ignace étoit aimé de son peuple; on se servit de Grégoire Asbestas, évêque de Syracuse, pour le rendre odieux. Ce Prélat intriguant & vendu à l'iniquité, excommunié par Méthodius, & déposé par Ignace; étoit animé par la vengeance. Il s'insinuoit dans les familles, semant la calomnie contre Ignace, & relevant Photius par des éloges pompeux. On s'efforça d'engager Ignace à quitter volontairement son Eglise; sur son refus Bardas le fit chasser du palais patriarcal, le 23 Novembre, & reléguer dans l'isle de Térébinthe. Le même jour qu'il fut exilé, Gébon fut mis à mort; on lui coupa les bras & les jambes, on lui arracha les yeux. Bardas vouloit persuader au peuple, qu'ils étoient cou-

pables du même crime ; mais cette imposture trouva peu de crédit. En vain employa-t-on des Evêques & des Patrices pour engager Ignace à donner sa démission ; il demeura inébranlable. Cette violence révoltoit tous les esprits : plusieurs Prélats murmuroient hautement contre l'injustice, & déclaroient qu'ils ne reconnoîtroient point pour Patriarche, celui qu'on prétendoit lui substituer. Bardas, pour éviter un schisme, usa d'un stratagême d'une ame corrompue, qui entreprend de corrompre les autres. Il s'adressa en particulier à chacun de ces Evêques, & leur proposa d'abandonner Ignace à condition de lui succéder. Pas un seul ne refusa son consentement à ce prix. *L'Empereur*, ajoutoit-il, *vous tiendra parole ; mais pour mériter son estime, & pour éviter en même-temps tout soupçon, il faut, lorsqu'il vous offrira le patriarcat, faire d'abord semblant de le refuser par modestie.* Ils approuverent & suivirent ce conseil ; mais ils en furent la dupe, comme ils le méritoient. On les prit au mot, & Photius laïque choisi par

MICHEL III.
Ann. 857.

MICHEL III.
Ann. 857.

l'Empereur paſſa dans l'eſpace de ſix jours à l'épiſcopat ; il fut ſacré le jour de Noël, par Grégoire de Syracuſe.

XXXIX. Ignace perſécuté.

Photius patriarche crut n'avoir d'autre devoir à remplir que celui de la reconnoiſſance ; il la témoignoit à l'Empereur par ſes complaiſances. Ignace n'étoit à ſon avis qu'un cenſeur intraitable, qui faiſoit gloire d'une auſtérité farouche. Pour lui, ſouple courtiſan, il ſe plioit de bonne grace à toutes les inclinations du Prince. Il ne faiſoit que rire de ſes farces ſacriléges ; il étoit de tous ſes feſtins ; & l'on rapporte que dans un défi d'ivrognerie, Michel ayant bu cinquante verres de vin, Photius le ſurpaſſa de dix ſans s'enivrer. Ce talent & d'autres pareils lui donnoient une grande conſidération auprès de l'Empereur. Cependant Ignace manquoit du néceſſaire dans l'iſle de Térébinthe. Les eccléſiaſtiques qui lui demeuroient attachés, étoient déplacés, enfermés, déchirés de coups. Bardas fit entendre à l'Empereur, qu'Ignace criminel de leze-majeſté étoit traité avec trop d'indulgence. On envoya donc infor-

mer contre lui ; & quoiqu'on ne trouvât aucune apparence de preuve, on le transporta au promontoire d'Hérée, où il fut enfermé dans une étable de chevres. On l'en tira pour le traîner dans un bourg voisin de Constantinople, où le barbare Lalacon, capitaine de la garde, après l'avoir cruellement fouetté, l'enferma nud, chargé de chaînes & déja malade, dans un cachot glacé. Il y demeura quinze jours, presque sans nourriture. Ces cruautés exercées sur ce saint Prélat pour le forcer à donner sa démission, souleverent tous les Evêques suffragans de Constantinople ; ils s'assemblerent ; ils prononcerent anathême contre Photius, & contre eux-mêmes, s'ils avoient jamais la lâcheté de le reconnoître pour Patriarche. Photius de son côté oppose à ces Evêques un autre Synode qu'il assemble dans l'Eglise de Blaquernes, composé de Prélats, vendus à la Cour. Non content de déposer Ignace, il prononce la même sentence contre les Evêques fideles à leur Patriarche. Ils furent enfermés plusieurs jours dans

MICHEL III.
Ann. 857.

MICHEL III. Ann. 857.

une prison infecte. Ignace y fut transféré lui-même ; & comme sa présence les fortifioit, on l'envoya en exil à Mytiléne. Les autres après d'indignes traitemens furent bannis de la capitale. On coupa la langue au garde des Archives, parce qu'il s'en servoit pour confondre Bardas & Photius. Nicolas, abbé du Monastere de Stude, pour n'être pas témoin de tant d'injustices, s'étoit retiré à Prénete, port de Bithynie, vis-à-vis de Nicomédie. Bardas sçachant combien cette retraite pouvoit lui nuire dans l'esprit du peuple, rempli de la plus grande vénération pour Nicolas, engagea l'Empereur à passer avec lui en Bithynie. Ils allerent à Prénete, & employerent d'abord les plus vives sollicitations pour obtenir de Nicolas qu'il revînt à Constantinople. L'Abbé ne leur répondit que par des reproches & des menaces de la vengeance divine. L'Empereur irrité fit nommer un autre Abbé de Stude, & ne cessa tant qu'il vécut de persécuter Nicolas. Pour ne point interrompre ce récit, je vais rendre un compte succint des artifices

artifices & de la tyrannie de Photius, jusqu'à la mort de Bardas.

MICHEL III. Ann. 857.

XL. Photius veut tromper le Pape.

C'eût été pour Photius un grand avantage d'être appuyé de l'approbation du Pape; aussi fit-il tous ses efforts pour l'attirer dans son parti. Il lui députa deux Evêques, & lui manda qu'Ignace accablé de vieillesse & d'infirmités avoit renoncé à l'Episcopat, & s'étoit retiré dans un Monastere, où il étoit traité avec toute sorte de respects. Cet usurpateur hypocrite prenoit le ton de l'humilité apostolique : il gémissoit du fardeau terrible qu'on lui avoit imposé; le Clergé, les Métropolitains, l'Empereur, ce Prince si doux & si humain envers tous les autres, mais cruel envers lui seul, disoit-il, lui avoient fait violence pour le charger de l'Episcopat, malgré ses larmes & son désespoir. Il se prosternoit devant sa Sainteté pour lui demander ses prieres; il lui envoyoit une profession de foi entiérement Catholique. L'Empereur appuyoit ces mensonges d'une lettre très-respectueuse; il faisoit valoir son zele à réparer l'injure faite aux saints

MICHEL III. Ann. 857.

Images sous les regnes précédens; il prioit le Pape d'envoyer des Légats pour confirmer dans un Concile la condamnation des Iconoclastes. Cette Ambassade étoit la plus honorable; le patrice Arsaber, oncle de l'Empereur étoit accompagné de quatre Evêques, dont deux avoient été déposés par Ignace; & pour donner plus de force à leurs discours, ils portoient de riches présens.

XLI. Prudente conduite du Pape.

Il étoit difficile d'en imposer à Nicolas, assis alors sur la chaire de saint Pierre. Ce Pape dont la fermeté fit le caractere, ne voulut rien décider sur l'affaire de Photius sans un mûr examen. Il envoya deux Légats, auxquels il ne donna d'autre pouvoir que d'informer. Ils avoient ordre de se tenir séparés de la communion de Photius, jusqu'à leur retour. Il écrivoit à l'Empereur pour se plaindre qu'on eût déposé Ignace, sans consulter le saint Siege, & qu'on eût ordonné un laïc pour remplir sa place. Il réqueroit qu'Ignace fût interrogé, & l'affaire discutée dans un Concile en présence de ses Légats, sur le rap-

port desquels il formeroit sa décision. Il n'oublioit pas non plus les intérêts de l'Eglise de Rome ; il demandoit la restitution des patrimoines de saint Pierre en Calabre & en Sicile, & le rétablissement de la jurisdiction sur l'Illyrie & les provinces voisines, transférée par les Empereurs Grecs aux Patriarches de Constantinople. Il approuvoit la confession de foi de Photius ; mais il lui déclaroit qu'il ne pouvoit consentir à son élection, qu'après avoir reconnu qu'elle étoit conforme aux canons de l'Eglise.

MICHEL III.
Ann. 857.

XLII.
Concile où Ignace est déposé.

Les Légats chargés de ces lettres reçurent en chemin des présens de l'Empereur & de Photius, qui cherchoient d'avance à les séduire. Arrivés à Constantinople ils furent gardés à vue & séparés de toute communication, afin qu'ils ne pussent être instruits de la violence faite à Ignace. On les menaçoit des dernieres rigueurs, s'ils ne se prêtoient aux volontés du Prince. Ils se rendirent enfin, après avoir tenu huit mois contre les sollicitations, les promesses & les menaces. Cependant Photius pré-

MICHEL III. Ann. 857.

paroit le succès du Concile qui devoit lui assurer son usurpation. On fit revenir Ignace de Mytiléne : on le transféra dans l'isle de Térébinthe, où le Commandant de la flotte Impériale, nommé Nicétas, le traitoit inhumainement pour faire sa cour au Prince & au nouveau Patriarche. Le Concile s'assembla dans l'Eglise des Apôtres, & fut composé de trois cens dix-huit Evêques, comme le premier Concile de Nicée ; mais ce fut la seule ressemblance qui se trouva entre ces deux Conciles. Celui-ci ne fut qu'un brigandage. L'Empereur y assistoit à la tête de tous les Magistrats, dans l'appareil le plus formidable. Ignace y fut amené plutôt comme un criminel que comme un Evêque, & dès qu'il parut, il fut chargé d'injures par l'Empereur. Les Légats mêmes se déclarerent contre lui. Plusieurs Métropolitains oserent élever la voix pour le défendre ; mais on n'eut égard, ni à leurs justes demandes, ni à l'appel qu'Ignace interjettoit au saint Siege. Bardas s'emporta jusqu'à frapper à coups d'épée

MICHEL III.
Ann. 857.

l'Archevêque d'Ancyre qui faiſoit des remontrances à l'Empereur. On prétendit qu'Ignace étoit un intrus, ordonné ſans décret d'élection. Soixante & douze témoins ſubornés confirmoient par ſerment ce menſonge manifeſte, qu'une poſſeſſion paiſible de onze ans réfutoit aſſez. Enfin tous les efforts des partiſans de Photius pour arracher à Ignace un acte de renonciation étant inutiles, le Concile prononça la ſentence de dépoſition, & les Légats y ſouſcrivirent. On ne traita l'affaire des Iconoclaſtes que pour la forme; cette héréſie preſque entiérement éteinte n'étoit qu'un prétexte, dont s'étoit ſervi l'Empereur, pour engager le Pape à envoyer des Légats, comme s'il eût été queſtion de la foi. On fit lecture de la lettre du Pape à l'Empereur, mais falſifiée par Photius; il avoit eu ſoin d'en retrancher tout ce qui lui étoit contraire & favorable au ſaint Patriarche.

XLIII.
Traitemens cruels faits à Ignace pour

Le Concile s'étoit ter[illegible]é à la ſatisfaction de Photius; mais pour lui aſſurer une poſſeſſion tranquille, il

MICHEL III. Ann. 857.

le forcer à renoncer à son siege.

falloit obtenir la démission d'Ignace. Afin de l'y contraindre, on tenta de lasser sa patience par les traitemens les plus inhumains. Tourmenté d'une cruelle dyssenterie, il fut pendant quinze jours enfermé dans le sépulcre de Constantin Copronyme, livré à trois hommes barbares, qui après l'avoir meurtri de coups, tantôt l'étendoient en croix sur le marbre, nud en chemise, par un froid rigoureux; tantôt le tenoient des nuits entieres assis sur le tombeau, dont le haut étoit en arrête, comme sur un chevalet, avec des poids énormes attachés à ses pieds. Il demeura sept jours entiers sans autre nourriture qu'autant qu'il en falloit pour l'empêcher de mourir, tandis que les bourreaux se faisoient un divertissement cruel d'inventer de nouveaux tourmens. Enfin lorsque la douleur & la foiblesse lui eurent ôté l'usage de ses membre[illegible]n de ces scélérats ayant saisi un[illegible]ses mains, lui fit tracer une croix sur un papier, que Photius remplit ensuite d'un acte par lequel Ignace se reconnoissoit indigne du

siege de Constantinople, qu'il avoit usurpé contre les canons, & déshonoré par une conduite tyrannique. Après cette abdication prétendue, Ignace fut élargi. Le saint Prélat fit usage de sa liberté pour envoyer au Pape une requête, dans laquelle il lui rendoit compte de la persécution qu'il avoit soufferte, & le prioit de prendre en main sa défense. Elle étoit signée de dix Métropolitains, de quinze Evêques, & d'un grand nombre de Prêtres & de Moines. L'Abbé Théognoste qui l'avoit composée la porta lui-même à Rome en habit déguisé, & instruisit le Pape de tout le détail de cette criminelle entreprise. Cependant Photius pour achever son triomphe, engagea l'Empereur à un dernier acte de violence contre Ignace : on devoit le jour de la Pentecôte le transporter à l'Eglise des Apôtres, où monté sur le Jubé on le forceroit de lire l'acte de sa déposition, & de prononcer anathême contre lui-même, après quoi on lui créveroit les yeux & on lui couperoit la main droite. Tout étoit prêt pour l'exécu-

MICHEL III

Ann. 857.

MICHEL III.
Ann. 857.

tion de cet horrible projet, lorsque la nuit précédente Ignace averti que sa maison étoit environnée de soldats, se charge d'un fardeau & passe en habit d'esclave au milieu des gardes sans être reconnu. Il gagne le bord de la mer, & se sauve dans les isles de la Propontide. Là passant souvent d'une isle à l'autre, caché dans les cavernes, dans les forêts, sur les montagnes, ne vivant que d'aumônes, Patriarche & fils d'Empereur, il lui falloit éviter sans cesse les émissaires de Photius qui le cherchoient pour lui ôter la vie. Enfin un tremblement de terre qui se fit sentir par diverses secousses pendant quarante jours, parut être un effet terrible de la colere du Ciel. On crioit de toutes parts que Dieu soulevoit la nature contre les persécuteurs d'Ignace. Michel & Bardas effrayés eux-mêmes jurerent publiquement, qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Sur cette assurance il revint dans son Monastere.

XLIV.
Zele du Pape pour Ignace.

Les deux Légats du Pape de retour à Rome, se contenterent de lui rendre compte du résultat du Conci-

le ; ils eurent soin de lui cacher toutes les violences & les intrigues, auxquelles ils avoient eux-mêmes participé. Mais le Pape en apprit bien davantage par les actes que Léon, sécrétaire de l'Empereur lui apporta deux jours après avec une lettre de Michel & une autre de Photius. Michel demandoit au Pape la confirmation des décrets du Concile. La lettre de Photius étoit un discours artificieux, dicté par l'hypocrisie ; il déploroit son sort, d'avoir été forcé d'accepter le patriarcat, il regrettoit la vie douce & tranquille d'où on l'avoit arraché pour le jetter au milieu des orages d'un ministere laborieux, où il avoit sans cesse à combattre les désordres, le schisme, l'hérésie. On lui reprochoit d'avoir passé de l'état de laïc à l'Episcopat ; il s'en justifioit par l'exemple de Nectaire, de saint Ambroise, de saint Grégoire Thaumaturge & de plusieurs autres saints Prélats, & il faisoit en même-temps l'apologie de Nicéphore & de Taraise ses prédécesseurs. Quant à la jurisdiction d'Illyrie que le Pape

MICHEL III.
Ann. 857.

revendiquoit, il protestoit que loin de s'obstiner à la retenir, il regarderoit comme une grace d'être déchargé d'une partie de son fardeau; mais comme il s'agissoit de territoire & de limites de provinces, c'étoit, disoit-il, une affaire d'Etat, qui dépendoit du conseil de l'Empereur. Il faisoit un grand éloge des Légats, & tâchoit de prévenir le Pape au désavantage de ceux qui alloient à Rome implorer sa protection en faveur d'Ignace. Ces lettres & plus encore les actes du Concile firent connoître au Pape la prévarication de ses Légats. Il assembla son Clergé, & en présence de Léon, il déclara que ses Légats avoient contrevenu à ses ordres; qu'il n'avoit point consenti à la déposition d'Ignace, ni à l'ordination de Photius, & qu'il n'y consentiroit jamais, à moins que les crimes imputés à Ignace ne fussent prouvés juridiquement. Il renvoya Léon avec cette déclaration, & lui mit entre les mains deux lettres pour Photius & pour l'Empereur, dans lesquelles il réfutoit celles qu'il en avoit re-

ques. Il écrivit en même-temps, mais par une autre voie, une lettre circulaire à toute l'Eglise d'Orient : il y déclaroit que ses Légats avoient agi contre ses ordres en souscrivant à la déposition d'Ignace, & à l'élection de Photius. Il traitoit Ignace de saint & Photius de scélérat, il vouloit que tous les Evêques rendissent cette lettre publique.

XLV. Fourberie de Photius.

Photius supprima la lettre qui lui étoit adressée, & contrefit deux autres lettres, l'une d'Ignace au Pape, l'autre du Pape à lui-même. Dans la premiere Ignace invectivoit vivement contre l'Empereur ; dans l'autre le Pape s'excusoit à Photius de lui avoir d'abord été contraire ; il lui mandoit qu'il avoit enfin découvert la vérité ; qu'il lui renvoyoit la lettre d'Ignace sans avoir même voulu l'ouvrir ; il lui promettoit une amitié constante à l'avenir. Il se fit présenter ces lettres en pleine audience dans le palais Patriarcal par un fourbe déguisé en moine. Il les porte aussi-tôt à l'Empereur & à Bardas ; il leur représente Ignace comme un sujet perfi-

MICHEL III.
Ann. 857.

de, qui par ses calomnies s'efforce de rendre le Prince odieux aux étrangers ; crime qui seul méritoit la mort. On donne des gardes à Ignace ; on met ses domestiques à la question ; on interroge le porteur des lettres, qui est enfin convaincu d'avoir joué cette comédie de concert avec Photius. Bardas le fait fouetter ; mais Photius le dédommage en lui procurant un emploi assorti à sa condition. Cette imposture découverte fit grand éclat, sans diminuer cependant le crédit de Photius, auprès de Michel & de Bardas, qui croyoient tout permis pour perdre Ignace. Ils donnerent peu après une nouvelle preuve de leur haine. Les Russes, dont je parlerai dans la suite, ayant fait une irruption dans l'isle où étoit le Monastere d'Ignace, y renverserent un autel, que le saint Prélat consacra de nouveau après leur retraite. Photius fit grand bruit de ce qu'Ignace déposé usurpoit encore les fonctions de l'Episcopat ; & pour réparer cette prétendue profanation, l'Empereur envoya deux Archevêques & un Sénateur, qui fi-

rent porter l'autel au bord de la mer, l'y plongerent quarante fois pour le purifier, & le replacerent ensuite. Toutes les graces étoient pour Photius; les partisans d'Ignace au contraire n'éprouvoient que des rigueurs. En 864, le jour de l'Ascension, un tremblement de terre allarma toute la ville : pendant vingt-quatre heures la terre fit entendre dans ses entrailles d'horribles mugissemens; quantité d'édifices furent renversés; toutes les sources tarirent. Les habitans étoient en prieres. Basile, Archevêque de Thessalonique, crut l'occasion favorable pour faire rentrer Michel en lui-même; il lui représenta qu'il attiroit la colere de Dieu en contrefaisant par des jeux sacriléges les plus saintes cérémonies de la religion. Cette remontrance fut payée d'un châtiment cruel; l'Empereur lui fit rompre les dents & déchirer le corps à coups de fouets. Il plaisantoit lui-même sur le patriarcat de Photius : *Himere*, disoit-il, *est mon Patriarche; Photius est celui de Bardas; Ignace, celui des Chrétiens* : & Photius étoit content de ce

MICHEL III.
Ann. 857.

partage, aussi honteux pour lui que pour ce Prince insensé.

MICHEL III.

Ann. 857.

XLVI. Concile & lettres du Pape contre Photius.

Le Pape recevoit tous les jours de nouvelles plaintes de la conduite que ses Légats avoient tenue à Constantinople. Pour punir une prévarication qui déshonoroit l'Eglise Romaine, il convoqua un Concile de plusieurs provinces. L'Evêque Zacharie, un des Légats, convaincu par plusieurs témoins & par sa propre confession, fut déposé & excommunié. L'autre Légat, nommé Rodoalde, pour lors absent, fut dans la suite puni avec la même sévérité dans un autre Concile. Le Pape prononça la sentence d'interdiction contre Photius, sous peine d'anathême jusqu'à la mort, s'il s'ingéroit à faire aucune fonction épiscopale. Grégoire de Syracuse, & tous ceux que Photius avoit ordonnés furent frappés de la même censure. Ignace fut reconnu seul Patriarche légitime, les anathêmes lancés contre lui, déclarés nuls. On excommunia quiconque oseroit s'opposer à son rétablissement, ou le troubler dans ses fonctions, lui & les autres Evêques

chassés par Photius. Comme l'Empereur avoit mandé au Pape que les Evêques d'Occident approuvoient sa conduite, le Pape leur écrivit pour les instruire de cette calomnie, à laquelle il protestoit qu'il n'ajoutoit aucune foi. La lettre de Michel étoit remplie d'injures contre le Pape & l'Eglise Romaine : Nicolas lui répondit avec douceur, mais avec supériorité ; il le comparoit à Goliath, & se comparoit lui-même à David. Il répétoit ce qu'il avoit dit dans les lettres précédentes sur Photius. Il demandoit de l'Empereur qu'il fît brûler publiquement un exemplaire de la lettre injurieuse qu'il lui avoit envoyée ; sinon, il le menaçoit d'excommunier & les auteurs de la lettre & les sécrétaires, & de la faire brûler au milieu de Rome, à la face de toutes les nations qui venoient sans cesse visiter le tombeau de saint Pierre. Il exigeoit qu'Ignace & Photius se rendissent tous deux à Rome, pour plaider leur cause devant lui. Les trois Légats chargés de cette lettre en reçurent aussi plusieurs autres adressées

MICHEL III.
Ann. 857.

aux Evêques, au Clergé de Constantinople, à Photius, à Bardas, à Ignace, à la femme & à la mere de l'Empereur, à plusieurs membres du Sénat. Le Pape instruisoit les Evêques & le Clergé de Constantinople de ce qui s'étoit passé à Rome ; il se plaignoit de la lettre outrageante de l'Empereur. Il reprochoit à Photius tous ses crimes. Il exhortoit Bardas à réparer le mal qu'il avoit fait, à prendre la défense d'Ignace auprès de l'Empereur, & à favoriser ses Légats. Il informoit Ignace du zele avec lequel il avoit pris & prenoit encore sa défense. Il en donnoit avis à Théodora qu'il exhortoit à la patience. Il prioit l'Impératrice Eudocie de faire usage de son crédit en faveur d'Ignace. Enfin il adressoit une lettre commune à plusieurs Sénateurs de Constantinople, pour les engager à s'employer pour Ignace, & à se séparer de la communion de Photius. Nous verrons dans la suite le peu d'effet que produisirent ces lettres sur l'esprit de Photius, de Bardas & de l'Empereur.

MICHEL III.
Ann. 857.

Pendant les troubles de l'Eglise & de la Cour de Constantinople, la guerre contre les Sarasins duroit toujours, il se donna plusieurs combats, dont les succès furent différens. Léon Général des troupes Impériales, plus habile ou plus heureux que Théoctiste, remporta de grands avantages. Il prit de force une place, qu'Elmacin nomme Aïncarja, la détruisit & emmena tous les habitans en esclavage. Il passa l'Euphrate, porta le ravage jusqu'aux portes d'Amide, prit & pilla plusieurs châteaux au-delà du Tigre. D'un autre côté l'Emir de Mélitine, Omar à la tête d'un camp volant, désola tout le pays jusqu'à Sinope, & fit retraite avant qu'on eût pu l'atteindre. Le jeune Empereur enivré des flatteries de ses compagnons de débauche, crut qu'il ne manquoit que sa présence pour terrasser ces opiniâtres ennemis. Accompagné de Bardas, il va mettre le siege devant Samosate, que les Sarasins avoient reprise & réparée depuis l'expédition de Théophile. L'armée arriva le Jeudi-saint, & campa devant la

MICHEL III.
Ann. 858.

XLVII.
Guerre contre les Sarasins.

*Elmacin. l. 2. c. 11.*
*Leo. pag. 462.*
*Cedr. pag. 545; 546.*
*Zon. tom. II. pag. 158.*
*Contin. Theo. pag. 109, 110.*
*Sym. pag. 440.*
*Georg. pag. 534.*
*Genes. pag. 43, 44.*

MICHEL III. Ann. 858.

ville. Les Sarasins enfermés dans la place, affectant une extrême terreur, laisserent faire sans opposition tous les préparatifs du siege. Mais le jour de Pâques, tandis que l'armée Grecque dans une pleine sécurité ne s'occupoit que de la solemnité de la fête, & que sans avoir pris aucune précaution elle assistoit au saint Sacrifice, les assiégés ouvrent les portes, sortent en poussant de grands cris, courent avec furie au camp des Grecs. Tout fuit, ou tombe sans résistance sous le fer des Sarasins. Michel fuyant le premier ne dut son salut qu'à la vîtesse de son cheval. Les bagages, les tentes, les riches équipages de l'Empereur sont la proie des ennemis. Les Pauliciens joints aux Musulmans étoient les plus acharnés au carnage. Carbéas leur chef signala son courage & sa fureur. Il tua de sa main grand nombre de Grecs, & n'épargna que ceux dont il espéroit une grosse rançon. Cent Officiers des plus distingués, entre lesquels étoit le Général Léon, furent ses prisonniers, & se racheterent ensuite. Mais il ne voulut

jamais relâcher Léon, quelque somme qu'on lui offrît; & il le laissa mourir dans les fers.

MICHEL III.

Ann. 860.

XLVIII. Autre défaite de Michel.

Cedr. pag. 546. Zon. tom. II. pag. 158. Genes. pag. 44, 45.

Deux ans après, Omar rentra dans la Cappadoce avec trente mille hommes; l'Empereur en assembla quarante-cinq mille, la plupart Thraces & Macédoniens; c'étoient les meilleures troupes de l'Empire. Mais sa plus grande ressource fut dans la personne de Manuel. Ce guerrier qui avoit conservé le titre de Commandant des troupes de la garde, vivoit depuis plusieurs années dans une retraite douce & tranquille, spectateur éloigné des orages d'une Cour toujours agitée par les plus noires intrigues. Michel l'obligea de le suivre dans cette expédition, quoiqu'il fût fort avancé en âge. Les deux armées se rencontrerent près d'Amasie, sur les bords de l'Iris, & en vinrent aussi-tôt aux mains. Le jeune Empereur qui vouloit commander, sans avoir aucune connoissance de la guerre, se vit bientôt enfoncé de toutes parts. Aussi prompt à fuir qu'à livrer bataille, il fut suivi d'une grande partie de

MICHEL III. Ann. 860.

ſes troupes. La chaleur étoit exceſſive, & les chevaux ainſi que les hommes ſe trouvant excédés de fatigue au bout de deux lieues, on gagna le haut d'une montagne eſcarpée, & de difficile accès comme un poſte de sûreté. Un moment après ils ſe virent enveloppés de l'armée ennemie, qui montant à eux avec cette vivacité que donne la victoire, les auroit bientôt atteints, ſi Manuel à la tête des troupes de la garde, n'eût repouſſé leurs aſſauts continuels. Il falloit ſonger à la retraite ou périr. Manuel, dont c'étoit la deſtinée de ſauver ſes maîtres (il avoit deux fois ſauvé Théophile) fait changer d'habits à l'Empereur, pour empêcher qu'il ne ſoit reconnu; & s'étant mis à la tête de cinq cens hommes d'élite, il fait porter devant lui l'étendard de la croix, perce les bataillons des Saraſins, & ſe trouve en un moment à la queue de leur armée. S'appercevant alors qu'il n'eſt pas ſuivi de l'Empereur, que la crainte avoit arrêté, il retourne avec la même vîteſſe & regagne le poſte où ſe tenoit l'Em-

pereur. Comme il ne peut détermi-ner à un effort si hasardeux ce Prince qui n'étoit brave que loin du danger, Manuel toujours à la tête de ce corps invincible qu'il avoit choisi, tombe sans cesse en tant d'endroits sur les assaillans, les écrase & les foudroye avec tant de vigueur, qu'Omar épouvanté de cette tempête, manquant d'ailleurs d'eau & de fourage, prit le parti de se retirer à quelque distance; & tandis que les Sarasins harassés & couverts de blessures se reposent des travaux d'une si rude journée, les Grecs non moins fatigués, mais animés par la nécessité de fuir ou de périr, gagnent la plaine, & se trouvent au point du jour hors d'atteinte à la poursuite des vainqueurs.

MICHEL III. Ann. 860.

Omar étoit pour l'Empire un voisin très-incommode. Vaillant, infatigable, secondé des Pauliciens implacables ennemis, il faisoit un désert de la Cappadoce, du Pont, de la Cilicie. Tandis que les Grecs travailloient à réparer leurs pertes, il continuoit de désoler l'Asie mineure,

Ann. 862.

XLIX. Ravages d'Omar.

*Cedr. pag.* 546, 547. *Zon. tom. II. pag.* 158, 159.

MICHEL III.
Ann. 862.
*Leo. pag.* 462.
*Contin. Theo. pag.* 111. & *seqq.*
*Sym. pag.* 440.
*Georg. pag.* 534, 535.
*Genes. pag.* 45, 46.
*Elmacin. l.* 2, *c.* 11.

d'où il emmena soixante-dix mille prisonniers. Deux autres Généraux Sarasins attaquerent en même temps cette malheureuse contrée; l'un avec une flotte de vingt vaisseaux vint emporter Antioche de Cilicie; l'autre ayant franchi les défilés du mont Amanus prit une place qu'Elmacin nomme Arsia, d'où il enleva cinq mille hommes, & dix mille têtes de bétail. L'année suivante 862, Omar se remit en campagne suivi de quarante mille hommes; il pénétra dans le Pont jusqu'au port d'Amise, qu'il prit & pilla. Trouvant cette contrée sans défense, il y fit un riche butin enlevant hommes & troupeaux. On dit que cet Emir aussi fougueux, aussi extravagant que Xerxès, arrivé au bord de la mer, qui s'opposoit à ses pillages, la fit battre de verges. Ces nouvelles excitoient les murmures de la ville de Constantinople. On gémissoit de voir qu'un Barbare insultât impunément l'Empire, sans que ni l'Empereur ni le César, endormis dans la crapule, s'éveillassent au bruit de tant de ravages. Mais Michel abbruti par

MICHEL III. Ann. 862.

ſes excès ne cherchoit de gloire que dans les exploits de la débauche ; & Bardas n'oſoit s'éloigner de la perſonne du Prince qui ne pouvoit vivre long-temps, & dont il méditoit dès-lors d'abréger la vie pour prendre ſa place. En attendant il ne vouloit confier qu'à ſa famille le commandement des armées. Il jetta les yeux ſur ſon frere Pétronas, qui réſidoit pour lors à Epheſe en qualité de Gouverneur, d'Ionie & de Lydie ; il lui envoya ordre de raſſembler au plutôt toutes les troupes des provinces voiſines, & de marcher contre les Saraſins. Il fit partir les compagnies de la garde, avec les troupes de Thrace & de Macédoine, pour aller le joindre à Epheſe.

L. Défaite d'Omar.

Pétronas n'étoit pas guerrier; mais il ne manquoit pas de prudence. Il prit pour conſeil Nazar, Gouverneur de Galatie, plus habile que lui dans les opérations de la guerre, & lui fit part du commandement. Ce fut ſans doute par ſon avis qu'il préféra une bonne armée à une armée nombreuſe, & qu'il ne ſe fit ſuivre que de

MICHEL III.
Ann. 862.

ſoldats choiſis & bien diſciplinés. Encouragé par les diſcours d'un ſaint perſonnage que le peuple regardoit comme un prophete, il partit, & trouva Omar campé près d'Amaſie, dans un vallon environné de roches eſcarpées; le choix de ce campement prouve que ce fameux Saraſin étoit plus redoutable par ſa bravoure impétueuſe, que par ſa ſcience militaire. On ne pouvoit ſortir de ce vallon que par trois gorges, que ferma Pétronas, ayant diviſé ſon armée en trois corps. Omar ne s'apperçut de ſa faute, que lorſqu'il ne fut plus temps d'y remédier. Toutefois il ne perdit pas courage, & relevant celui de ſes ſoldats par le ſouvenir de leurs exploits & par le mépris qu'ils devoient faire d'un ennemi tant de fois vaincu, il leur ordonna de ſe préparer à combattre le lendemain, & de rendre luiſantes leurs lances & leurs épées pour les teindre du ſang des Grecs. Dès le point du jour, il leur fait prendre les armes, & marche à leur tête pour forcer un des paſſages. La difficulté du lieu, la vive réſiſtance qu'il y rencontra,

contra, rendirent ses efforts inutiles. Il retourne en arriere pour attaquer le passage opposé; il le trouve encore impénétrable. Enfin réunissant toutes ses forces il les porte sur le poste, où Pétronas qu'il méprisoit, commandoit en personne. Mais c'étoit aussi l'endroit le mieux défendu par l'élite de l'armée. Après plusieurs charges réitérées, toujours animées par la fureur, & repoussées avec la même violence, Omar écumant de rage s'élance sur le fer des ennemis & tombe percé de coups. En même-temps les Grecs se jettent dans l'enceinte, & les Sarasins enveloppés sont taillés en pieces sans qu'il en échappe un seul. Le fils d'Omar avoit déja passé l'Halys pour ravager le pays, lorsqu'il apprit la défaite & la mort de son pere; il fut pris avec tout son détachement, comme il fuyoit vers Mélitine. Pétronas porta la tête d'Omar à Constantinople, & triompha dans le Cirque. Il mourut peu de temps après.

MICHEL III.
Ann. 862.

Théophile avoit foulé ses peuples par le luxe des bâtimens; Michel les épuisa par ses folles libéralités & par

Ann. 863.
LI.
Bâtimens de Michel.

MICHEL III.

Ann. 863.

Leo. pag. 463.
Sym. pag. 440, 441.
Georg. pag. 535.
Spon. misc. pag. 332.

ses débauches. C'étoient les seuls objets de ses énormes dépenses. Passionné pour les courses du Cirque, il fit construire pour ses chevaux, qu'il estimoit plus qu'aucun de ses sujets, une écurie aussi magnifique qu'un palais. Les murs étoient incrustés de marbre & de porphyre. Des sources pures y promenoient leurs eaux, & se reposoient de distance en distance dans des bassins qui servoient d'abbreuvoirs. Rien ne le flattoit plus agréablement que la beauté de cette superbe écurie. Un jour qu'il la faisoit voir à un citoyen de Constantinople, homme simple & peu courtisan, comme il se vantoit que cet édifice rendroit son nom immortel: *Seigneur*, lui dit le citoyen, *Justinien a bâti sainte Sophie, il l'a enrichie de tous les ornemens d'une pieuse magnificence; cependant on ne parle plus de lui; & vous espérez qu'un dépôt de fumier fera vivre à jamais votre mémoire?* Blessé au vif de cette repartie, il fit chasser le Philosophe à coups de fouets par les valets de l'écurie. Deux inscriptions qui se lisent encore sur les murs d'Andrinople & de

Sélymbrie nous apprennent cependant qu'il en répara l'enceinte détruite par les Bulgares. Quoiqu'impie jusqu'au sacrilége il fit bâtir quelques Eglises; il enrichit celle de sainte Sophie d'ornemens très-précieux, entre autres d'un chandelier d'or du poids de soixante livres.

MICHEL III. Ann. 863.

Ann. 864.

LII. Irruption des Russes.

*Leo. pag.* 551, 552. *Zon. tom. II. pag.* 162. *Contin. Theo. pag.* 121, 122. *Sym. pag.* 445. *Georg. pag.* 535, 536. *Nicel. in Ign.*

Michel jaloux de la victoire de Pétronas qu'il n'aimoit point voulut marcher lui-même contre les Sarasins. Il laissa Oryphas pour gouverner Constantinople. Il étoit encore en marche, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'irruption d'un peuple féroce, inconnu jusqu'alors. Oryphas lui mandoit que les Russes, sortis des glaces de la Scythie, traversoient le Pont Euxin sur deux cens barques. Ils étoient déja vers les embouchures du Danube; & bientôt entrés dans le Bosphore, ils parurent à la vue de Constantinople. La cruauté de ces Barbares jettoit toute la ville dans de mortelles allarmes. Sans cesse ils faisoient des descentes, & massacroient impitoyablement ce qu'ils rencontroient. Aucune des isles voisines ne

MICHEL III. Ann. 864.

fut à l'abri de leurs ravages ; ils égorgeoient les habitans, enlevoient l'or & l'argent des Eglises, pilloient les Monasteres. Ils saccagerent celui dans lequel étoit retiré le Patriarche Ignace, & couperent la tête à vingt-deux Moines. Sur l'avis d'Oryphas, l'Empereur revint aussi-tôt, & passa le canal avec beaucoup de danger : il se livra aux mouvemens de cette piété passagere qui commence & finit avec le péril. Accompagné de Photius & de tout le peuple, il se rendit en procession à l'Eglise de Blaquernes, pour implorer le secours de la mere de Dieu, protectrice de la ville. On porta la robe de la sainte Vierge au bord de la mer ; on l'y plongea, comme pour rendre cet élément favorable. Si l'on en croit les auteurs contemporains, cette dévotion fut suivie d'un prompt effet : la mer auparavant calme & tranquille s'agita tout-à-coup ; les flots soulevés avec violence briserent & fracasserent les barques des Russes ; il n'en échappa qu'un très-petit nombre, qui s'étant sauvés à terre, effrayés de ce desastre im-

prévu, dont ils apprirent la cause avec étonnement, vinrent se faire baptiser à Constantinople, & s'en retournerent dans leur pays avec un Evêque pour instruire leurs compatriotes. Dans le même temps une flotte de vingt-sept vaisseaux Crétois ravageoit les Cyclades, & pénétra jusqu'à l'isle de Proconnèse dans la Propontide, faisant le dégat sur toutes les côtes.

MICHEL III.
Ann. 864.

Depuis l'extinction de l'hérésie des Iconoclastes, la mémoire de Constantin Copronyme étoit devenue aussi odieuse, qu'elle avoit été révérée. Mais on ne put voir sans horreur la barbarie qu'exerça Michel sur le cadavre de ce malheureux Prince, & sur celui de Jean Lécanomante, le Patriarche de Théophile. Les ayant fait tirer de leurs tombeaux, où l'on dit que le corps de Copronyme fut trouvé sain & entier, il les fit apporter dans le Cirque. Là exposés aux yeux de tout le peuple assemblé pour les jeux, ils furent battus de verges, & ensuite jettés au feu. Après cet affreux spectacle, on scia le tombeau

Ann. 865.

LIII. Les os de Copronyme & de Jean Lécanomante brûlés.

*Leo. pag.* 464, 467. *Zon. pag.* 165, 166. *Sym. pag.* 446, 449. *Georg. pag.* 536, 541. *Glycas, pag.* 297.

MICHEL III. Ann. 865.

de Conſtantin, qui étoit du plus beau marbre verd, & l'on en forma le baluſtre d'une Egliſe que l'Empereur faiſoit bâtir.

LIV. Michel fait épouſer à Baſile ſa concubine.

Rien ne prouve mieux la dépravation d'un ſiecle, que le renverſement général des idées ſur le vice & ſur la vertu. Que penſer d'une nation, lorſqu'on voit les hiſtoriens, qui ſont d'ordinaire l'écho du public, s'accorder à combler d'éloges des hommes ſans honneur, qui ne s'élevent à une haute fortune, que par le ſuccès de leurs crimes? Tel fut ce Baſile que les Ecrivains de ce temps-là nous repréſentent comme un héros de ſageſſe, dont ils louent la piété, qu'ils feroient même paſſer pour un ſaint, s'ils n'avoient la bonne foi de raconter les baſſeſſes & les forfaits qui lui ouvrirent le chemin du trône. Nous verrons que pour y parvenir, il n'épargna ni les parjures ni les meurtres. Son crédit croiſſoit de jour en jour. A la vérité s'il eût eu le cœur du Prince entre ſes mains, il auroit, ce ſemble, mieux aimé le porter au bien, que de le plonger dans le crime; mais ſon

ambition lui fit trahir le parti de la vertu ; & crainte de hasarder sa fortune, il eut la coupable complaisance de se prêter aux desordres de son maître. Michel s'ennuyoit du commerce qu'il entretenoit depuis long-temps avec Ingérine : Basile peu délicat sur l'article de l'honneur, consentit à l'épouser, & livra en échange sa sœur Thecle, aussi ambitieuse & plus dissolue que son frere. Pour consommer ce trafic scandaleux, il lui fallut répudier sa femme Marie, dont il avoit un fils nommé Constantin. Elle fut renvoyée en Macédoine, chez ses parens, avec de grandes richesses, pour la consoler de ce divorce. Le mariage de Basile & d'Ingérine s'étant fait à la fin de Décembre 865, elle accoucha le premier Septembre suivant, d'un fils qui fut nommé Léon ; & que bien des gens crurent être le fils de Michel.

MICHEL III. Ann. 865.

A force d'infamie, Basile vint enfin à bout de franchir l'intervalle qui le séparoit de Bardas. Egaux en crédit, ils ne s'occuperent plus l'un & l'autre que des moyens de se supplan-

Ann. 866. LV. Complot formé contre Bardas. Leo. pag.

ter. Bardas étoit soutenu par sa qualité d'oncle de l'Empereur, par l'attachement des officiers & des domestiques de la Cour qu'il avoit placés pour la plupart, & par sa hardiesse à commettre des crimes. Basile avoit en sa faveur les liens de la débauche, plus forts que ceux de la nature dans un Prince corrompu, le crédit de sa sœur auprès de son nouvel amant, & celui qu'une ancienne habitude conservoit à Ingérine. On ne cessoit de représenter à l'Empereur que son oncle abusoit de son nom pour commettre des injustices; & Bardas ne donnoit que trop d'occasions de l'en accuser. Ces remontrances furent si souvent répétées, que Michel se réveillant enfin, réforma plusieurs ordonnances de Bardas, qui reçut avec un déplaisir sensible ce coup mortel porté à son autorité. Basile eut encore l'adresse de détacher de Bardas le Patrice Symbace son gendre, homme ambitieux & violent, Intendant des Postes de l'Empire. *Comptez*, lui disoit Basile, *sur tout ce que j'ai de crédit, je ne cesse de*

MICHEL III.
Ann. 866.
464, 465, 466.
Cedr. pag. 555, 556.
Zon. tom. II. pag. 165.
Manass. pag. 105.
Glycas, pag. 293.
Contin. Theo. pag. 127, 128.
Const. Porph. pag. 147, 148.
Sym. pag. 446, 447, 448.
Georg. pag. 537, 538, 539.
Genes. pag. 49, 50, 51.

*vous recommander à l'Empereur ; il vous aime ; il voudroit vous approcher le plus près de sa personne & vous créer César. Votre beau pere est le seul obstacle.* Ces paroles appuyées de sermens allumerent dans le cœur de Symbace un violent désir d'écarter Bardas ; & comme sa charge lui donnoit un libre accès auprès de l'Empereur, il lui insinua que Bardas attentoit à sa vie, & que le zele pour son Prince l'obiligeoit à révéler les pernicieux desseins de son beau pere. Il lui fit ensuite le détail d'une conjuration supposée. Cette calomnie confirmée par le témoignage de Basile, fut aussi-tôt crue que débitée. L'Empepereur ne songea plus qu'à prévenir Bardas. Basile faisant réflexion qu'on risqueroit trop si l'on osoit l'attaquer à Constantinople, où il avoit grand nombre de partisans, engagea le Prince à passer en Asie avec son armée sous prétexte d'aller reconquérir l'Isle de Crete : Bardas ne pouvant se dispenser de l'accompagner, il seroit facile de s'en défaire dans le voyage. Cependant le Philosophe

MICHEL III.
Ann. 866.

Léon, créature de Bardas, ayant eu quelque soupçon de ce complot, l'exhortoit à ne pas quitter le Palais; *que c'étoit se mettre à la merci de ses ennemis, & que s'il sortoit de Constantinople, il n'y reviendroit jamais.* Bardas touché de ces avis, sembloit résolu de les suivre. Ce ne fut que par un parjure exécrable, qu'on parvint à calmer ses allarmes. Le jour de l'Annonciation Bardas assistant à la messe, Photius le prit par la main après la lecture de l'Evangile, & le conduisit à la galerie des Cathecumènes, où se rendirent en même-temps Michel & Basile. Là le Patriarche, en présence de la croix, tenant en main les redoutables Mysteres, trempa une plume dans le sang de Jesus-Christ, & fit signer à l'Empereur & à Basile qu'ils n'avoient aucun mauvais dessein contre Bardas, & qu'il pouvoit en sûreté partir avec eux. Toutefois une protestation si sacrée ne rassura pas entiérement Bardas: la veille du départ après avoir été à l'Eglise de Notre Dame des Voyageurs, implorer la protection de la

Ste. Vierge (car ces malheureux siecles allioient la noirceur des crimes avec les pratiques de dévotion) il invita ses amis à souper, & comme s'il eût prévu qu'il ne les reverroit plus, il leur distribua des présens en les priant de se souvenir de lui.

MICHEL III.
Ann. 866.

L'armée partit le jour de Pâques, qui tomboit cette année au sept Avril. Tandis que la flotte faisoit route vers l'Isle de Crete en cotoyant le rivage, l'armée de terre après quatorze jours de marche, vint camper au bord de la mer. Depuis qu'on s'étoit éloigné de Constantinople, Basile ne cessoit de presser sécrettement l'Empereur d'exécuter sa résolution. Mais ce Prince timide, considérant le grand pouvoir du César, dont le fils Antigone commandoit les troupes de la garde, n'osoit risquer un coup si hardi. Enfin les conjurés trouverent une occasion de persuader à l'Empereur, qu'il étoit perdu lui-même, s'il ne se hâtoit de prévenir une rébellion prête d'éclater. La tente de l'Empereur étoit dans la plaine; Bardas soit par vanité, soit par défiance, soit

LVI.
Assassinat de Bardas.

MICHEL III. Ann. 866.

sans dessein, avoit placé la sienne sur une hauteur voisine. On fit entendre à l'Empereur que le César avoit choisi ce poste supérieur, pour tomber sur lui avec les troupes qui lui étoient dévouées, & Michel effrayé commanda de lui ôter la vie, lorsqu'il viendroit le lendemain matin lui demander l'ordre selon la coutume. Ce secret communiqué à toute la faction de Basile, transpira dans le moment. Bardas fut averti à l'entrée de la nuit que la résolution étoit prise de le massacrer le lendemain. Mais par un effet de cet aveuglement, qui précipite les hommes à leur perte, lorsqu'elle est arrêtée dans les conseils du Maître Souverain, il méprisa cet avis. Cependant il passa la nuit dans des transes continuelles, & dès avant le jour il consulta ses amis sur le parti qu'il devoit prendre. Philothée son premier écuyer & le plus zélé de ses partisans, lui conseilla de faire bonne contenance, & d'aller dès le matin avec sa garde se présenter au Prince dans l'équipage le plus magnifique. *Soyez sûr*, lui dit-il, *que votre intré-*

*pidité jointe à l'eclat de votre rang auguste glacera de crainte vos lâches ennemis.* Bardas suivit ce mauvais conseil. A l'entrée de la tente de l'Empereur, il fut reçu avec respect par Basile, qui en qualité de premier Chambellan le prit par la main & le conduisit au Prince. Tout étoit prêt pour l'exécution. Les conjurés à la porte de la tente attendoient le signal que vint leur donner Symbace; c'étoit le signe de la croix. Ils entrerent sur le champ, mais la vue des gardes du César, qui étoit venu bien accompagné, les tenoit en allarmes, & leurs bras sembloient engourdis de crainte. Bardas alloit échapper, lorsque Michel ayant fait approcher Basile, lui dit à l'oreille, *veux-tu donc que je périsse? Choisis de la mort de Bardas ou de la mienne.* Basile tire aussi-tôt son épée en criant, *à moi braves gens; sauvez l'Empereur.* A ce cri Bardas se jette aux pieds du Prince pour demander grace; Basile lui porte le premier coup, tous les conjurés fondent sur lui & le mettent en pieces.

MICHEL III.

Ann. 866.

LVII. Suite de ce meurtre.

Les gardes de Bardas entendant

les cris de leur Maître se jettoient en foule dans la tente pour le défendre, & l'Empereur couroit le plus grand péril, si Constantin grand Prevôt de l'armée ne les eût enveloppés sur le champ avec sa troupe qu'il tenoit toute prête ; il les harangua avec véhémence, les menaçant de la punition la plus sévere s'ils faisoient aucun mouvement, & leur promettant récompense s'ils se tenoient dans le devoir. Il les renvoya donc à leur quartier, les escortant au travers de l'armée, qui apprit avec effroi cette terrible catastrophe. La vue des membres du malheureux Prince, que les conjurés portoient au bout de leurs piques, redoubla la terreur. Michel qui ne s'étoit pas proposé d'autre exploit s'embarqua dès le même jour & partit pour Constantinople. C'étoit le 21 Avril, l'armée le suivit à petites journées. Comme il abordoit au port d'Acritas près de Chalcédoine, tout le Bosphore & tout le rivage étant couvert d'une multitude infinie de peuple qui étoit venu à sa rencontre, il apperçut sur le haut d'un rocher un Moine qui lui crioit de toutes ses

forces, *triomphez Prince ; vous avez versé le sang de votre oncle, de votre second pere. Malheur à vous, malheur à vous ; ce sang retombera sur votre tête*. Michel & Basile donnerent ordre à un soldat d'aller couper la tête à ce Moine insolent ; mais le peuple étant accouru l'arracha des mains de l'exécuteur en criant, *que c'étoit un insensé, possédé du démon qui le faisoit parler malgré lui*.



LVIII.
Conduite de Photius.

*Anast. in Nicolao. Nicet. in Ign. Fleury, hist. ecclés. l. 50. art. 42, 49 & suiv.*

Bardas n'avoit cessé de persécuter Ignace. Avant son départ de Constantinople, troublé sans doute par ses remords, il avoit vu en songe ce saint Prélat l'accuser devant le tribunal de Dieu & demander justice. Irrité de cette vision, il avoit donné ordre de le resserrer plus étroitement & de le traiter avec plus de rigueur. Après la mort de Bardas Photius assez pénétrant pour voir que Basile n'avoit fait périr le César que pour prendre sa place, & qu'il n'épargneroit pas l'Empereur même, prit conseil des conjonctures pour régler sa conduite. Il avoit fait sa cour à Bardas auquel il devoit sa fortune ;

MICHEL III. Ann. 866.

dès qu'il fut mort il se déchaîna contre lui ; & comme il ignoroit encore quel seroit le succès du combat que l'ambition de Basile alloit livrer à l'Empereur, il s'efforça de les ménager tous deux. Mais pendant que la Cour occupée d'intrigues & de cabales perdoit entiérement de vue les affaires de la Religion, il exerçoit impunément sa tyrannie sur ceux qui demeurant fideles à leur légitime Patriarche, s'étoient séparés de sa communion. Les Magistrats qu'il gagnoit par ses libéralités & par son adresse, servoient sa vengeance. Pour grossir son parti, il se fit établir par l'Empereur dépositaire & distributeur de tous les legs pieux : moyen sûr d'acheter par ses largesses grand nombre de partisans, sans qu'il lui en coutât rien. De plus comme il étoit très-sçavant, & qu'il rassembloit dans son Palais une foule de disciples & de gens d'esprit des premieres familles, qui venoient prendre ses leçons, il n'en admettoit aucun qui n'eût protesté par écrit, que sur les affaires de l'Eglise il lui demeureroit inviolablement attaché.

MICHEL III.

Ann. 866.

LIX.
Les Légats du Pape ne sont pas reçus à Constantinople.

Le Pape de son côté n'oublioit rien pour décréditer Photius. Bogoris roi des Bulgares ayant envoyé à Rome des Ambassadeurs pour consulter le Pape sur plusieurs articles concernant la Religion & pour lui demander des Evêques & des Prêtres, le Pape répondit à ses questions par une grande lettre qui fait un des plus beaux monumens de l'Histoire Ecclésiastique. Cette occasion lui parut favorable pour faire passer à Constantinople les lettres qu'il adressoit à l'Empereur, à Photius, aux Evêques & à tous les autres dont nous avons déja parlé. La route de Bulgarie étoit plus sûre que celle de la mer, dont les Grecs étoient les maîtres. Il fit donc accompagner les deux Evêques qu'il envoyoit aux Bulgares de trois Légats, qui étant arrivés en Bulgarie prirent le chemin de Constantinople. Mais ils furent arrêtés sur la frontiere par le Commandant, qui les traitant avec insulte les obligea de retourner sur leurs pas. L'Empereur lui-même dit aux résidens des Bulgares, que sans la considération

MICHEL III.
Ann. 866.

qu'il avoit pour leur Roi, qui protegeoit ces émissaires du Pape, il les auroit mis hors d'état de revoir jamais l'Italie.

LX. Photius prononce contre le Pape une sentence de déposition.

Photius plus ardent encore que l'Empereur, ayant appris que les légats en Bulgarie le faisoient passer pour un usurpateur, résolut de pousser à bout le Pape Nicolas & de se venger de l'excommunication en le déposant lui-même. Pour cet effet il mit en œuvre une impudente fourberie dont on n'a jamais vu d'autre exemple. Comme il étoit parfaitement instruit des canons & de la discipline de l'Eglise, il supposa un concile écuménique, dont il fabriqua les actes avec tant de soin, que jamais une pareille assemblée ne paroissoit avoir été plus réguliere. On y voyoit des accusateurs qui demandoient justice, des témoins qui déposoient contre le Pape Nicolas. Photius prenoit d'abord le parti du Pape; il ne vouloit pas qu'on le condamnât en son absence; les Peres du Concile décidoient au contraire, & Photius se rendant enfin à leur autorité prononçoit, selon l'avis una-

nime, la dépoſition de Nicolas; il déclaroit excommunié quiconque communiqueroit avec lui. Il trouva vingt-un Evêques aſſez corrompus pour ſouſcrire ces actes, & il y ajouta lui-même près de mille ſouſcriptions. On y voyoit les noms de l'Empereur, de Baſile, des Légats des trois Patriarches d'Orient, des Abbés, du Clergé, de tous les Sénateurs. Photius avoit fait ſigner l'Empereur pendant qu'il étoit ivre; les autres ſeings étoient ſuppoſés. Pour engager Louis empereur d'Occident à chaſſer Nicolas du ſaint Siege, & pour mettre dans ſes intérêts Ingelberge femme de ce Prince, il portoit l'audace juſqu'à ſuppoſer des acclamations dans leſquelles le Concile donnoit à Louis le titre d'Empereur que les Grecs lui refuſoient, & à ſa femme celui d'Auguſte & de nouvelle Pulchérie. Il envoya ce Roman ſi bien contrefait à Louis & à Ingelberge par deux Evêques avec des préſens & des lettres remplies de flatteries. Il compoſa enſuite une lettre circulaire qu'il répandit dans tout l'Orient. Il y repréſen-

MICHEL III. Ann. 866.

toit comme autant d'erreurs capitales les usages de l'Eglise Latine, qui ne s'accordoient pas avec les pratiques de l'Eglise Grecque ; il accusoit sur-tout les Latins d'une impiété horrible pour avoir inséré dans le symbole le mot *Filioque ;* dire que le saint Esprit procéde du Fils ainsi que du Pere, c'étoit selon lui admettre deux principes dans la Trinité, c'étoit se rendre indigne du nom de Chrétien : & ce reproche inventé par Photius fait encore aujourd'hui un des prétextes du Schisme des Grecs. Cependant cette addition assez ancienne dans l'Eglise Latine, n'étoit devenue une héréfie aux yeux de Photius, que depuis qu'il avoit été condamné par le Pape ; la profession de foi qu'il avoit envoyée à Rome avec sa lettre Synodique huit ans auparavant, étoit conforme dans tous les points à la croyance de l'Eglise Romaine. Il envoya au Roi des Bulgares une lettre pareille avec la souscription, sans doute supposée, de Michel & de Basile. Les deux Empereur (car Basile étoit alors associé à l'Empire) demandoient à ce Prince

d'obliger les Légats du Pape d'abjurer ces erreurs & de reconnoître Photius pour Patriarche écuménique.

MICHEL III. Ann. 866.

LXI. Basile associé à l'Empire. Leo. pag. 466. Cedr. pag. 556. Zon. tom II. pag. 166. Manass. pag. 107. Glycas pag. 293. Contin. Theo. pag. 128, 129. Const. Porph. pag. 148. Sym. pag. 448, 449. Georg. pag. 539.

Toutes ces faussetés de Photius n'étoient apperçues ni de Michel toujours enseveli dans la débauche, ni de Basile uniquement occupé des projets de son ambition. Bardas avoit été chargé du poids de toutes les affaires, qui depuis sa mort retomboit sur l'Empereur incapable de le soutenir; il le reconnoissoit lui-même sans en avoir de honte. Jamais ce Prince n'avoit connu d'autre usage de la Puissance Souveraine qu'une oisiveté licentieuse, ni d'autre privilége que l'impunité. D'ailleurs il se voyoit sans enfans, & quoiqu'il n'eût encore que vingt-sept ans, sa jeunesse, flétrie dans sa fleur, ne lui laissoit aucune espérance de postérité. Il jetta donc les yeux sur Basile pour l'associer à l'Empire. L'histoire nous a conservé le détail de cette inauguration. Le soir de la veille de la Pentecôte l'Empereur envoya sécrettement ordre à Photius de faire les dispositions nécessaires pour couronner Basile le lendemain.

MICHEL III. Ann. 866.

Dès le matin le peuple assemblé dans la Chapelle du Palais vit avec surprise placer deux sieges sur l'estrade destinée à l'Empereur. Bientôt après l'Empereur sortit de son appartement dans le plus pompeux appareil. Basile marchoit derriere lui revêtu de son manteau de cérémonie & portant l'épée du Prince en qualité de premier Chambellan. Arrivé à la porte de la Chapelle, l'Empereur, sans déposer sa couronne comme c'étoit la coutume, s'avança jusqu'à l'entrée du sanctuaire, & monta sur son trône. Basile s'assit sur le plus haut degré de l'estrade; au-dessous de lui le grand Logothete Léon tenant en main un cahier; sur le plus bas degré les Officiers de la chambre de l'Empereur. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, le Logothete se levant lut à haute voix ces paroles: *Le César Bardas avoit attenté à ma vie, & son dessein criminel auroit réussi sans la vigilance de Basile & de Symbace. Il a porté la peine que méritoit sa perfidie. Connoissant la fidélité de Basile, le zele dont il a été animé pour la conservation de mes jours*

*& la tendre affection qu'il me porte, je lui confie le soin de mon Empire; je partage avec lui mon autorité, & je veux que tous mes sujets le reconnoissent pour Empereur.* Basile fondoit en larmes. L'Empereur prit sa couronne & la mit entre les mains de Photius qui la porta sur l'autel, & prononça sur Basile une formule de prieres. Ensuite les Officiers de la chambre ôterent à Basile le manteau de Chambellan, & le revêtirent des ornemens impériaux. Basile se prosterna aux pieds de l'Empereur; & Photius ayant repris la couronne sur l'autel, la posa sur la tête de Basile. En ce moment toute l'assemblée s'écria, *longues années à Michel & à Basile*, & l'on célébra le saint Sacrifice.

MICHEL III.
Ann. 866.

LXII.
Complot & punition de Symbace.
*Leo.* pag. 467.
*Cedr.* pag. 566, 567, 569.
*Zon.* tom. II. pag. 167.
*Const. Porph.* pag. 149.

L'ambition fit tous les crimes de Basile. Dans une Cour où la vertu est en honneur, on s'efforce de paroître vertueux pour avancer sa fortune; le malheur des conjonctures avoit exigé de Basile un effort tout contraire; pour s'élever, il lui avoit fallu se prêter à des désordres dont il étoit éloigné par caractere. Dès qu'il n'eut

MICHEL III.
Ann. 866.

plus rien à désirer, il rentra dans son naturel; sage, bienfaisant, sobre, modéré dans toute sa conduite, il gagna bientôt tous les cœurs; & l'Empire reconnut que le seul bon usage que Michel eût fait de sa puissance, étoit de la partager. Mais Symbace qui n'avoit contribué à la chûte de Bardas que dans l'espérance de monter à sa place, vit avec dépit qu'il avoit été joué par Basile. Dévoré de jalousie, il se ligue avec George Pegane gouverneur d'Hellespont, qui lui fournit des troupes. Ils se mettent en campagne & publient un manifeste, rempli de protestations d'un attachement inviolable à Michel leur légitime Empereur, & d'invectives contre Basile, fourbe artificieux, qui né dans la poussiere, nourri dans la mendicité, après avoir traîné sa jeunesse dans les plus vils emplois, avoit par ses basses flateries réussi à séduire le Prince, & s'étoit enfin assis à côté de lui pour le précipiter lui-même. A les entendre loin d'être rebelles, ils étoient les sujets les plus zélés & les plus fideles; c'étoit pour l'honneur

150, 163, 164.
Sym. pag. 449.
Georg. pag. 139, 140.

&

& le salut du Prince qu'ils prenoient les armes ; & sous ce prétexte, ordinaire aux révoltés, ils ravagent le pays, pillent les villes & les campagnes, brûlent les maisons & couvrent les bords de la Propontide & du Bosphore de sang & de carnage. Ils courent toute lacôte & mettent le feu aux vaisseaux destinés pour Constantinople. Basile fait marcher des troupes dont il donne le commandement à Nicéphore, homme sage & prudent, qui pour ne pas opiniâtrer les esprits & faire de cette rebellion naissante un guerre civile, ne se pressa point de combattre. Il fit courir dans l'armée rebelle des billets d'amnistie pour ceux qui se détacheroient des chefs de la révolte, avec promesse de récompense à quiconque les livreroit. Cet expédient lui réussit. L'hiver étant venu, les séditieux se séparerent, & les deux Chefs réduits à se cacher, furent bientôt trahis par leurs propres partisans. Pégane fut pris le premier & conduit à Constantinople. Après qu'on lui eut crevé les yeux & coupé le nez, on le fit demeurer pen-

MICHEL III. Ann. 866.

dant trois jours assis sur une pierre près de la colonne milliaire dans la grande place, tenant à la main une tasse, où les passans jettoient quelque aumône. Trente jours après, Symbace fut surpris dans une hôtellerie. On le conduisit à l'Empereur, qui pour se divertir aux dépens de ces malheureux, voulut que Pégane allât au-devant de lui, marchant à reculons, & lui portant sous les narines la fumée de l'encens qu'il tenoit dans un tesson de terre. On traita Symbace, comme on avoit traité Pégane, & de plus on lui coupa la main droite. Ensuite on les renvoya dans leurs maisons avec défense d'en jamais sortir sous peine de la vie. Si l'on en croit Constantin Porphyrogenete, petit-fils de Basile, ce Prince, après la mort de Michel, non-seulement leur pardonna, mais s'efforça même de les consoler en les comblant de bienfaits, & les faisant souvent manger à sa table.

Ann. 867. LXIII. Michel veut

Depuis que Basile partageoit avec Michel la dignité Impériale, les désordres de ce Prince lui étoient deve-

nus plus insupportables : il en croyoit aussi partager la honte, & ne cessoit de l'exhorter à changer de vie. Ces fréquentes remontrances le rendirent odieux. Michel écouta plus volontiers ses compagnons de débauche, qui lui conseilloient de se défaire de ce Censeur incommode. L'un d'entre eux s'offrit à l'exécution, & ayant accompagné Basile à la chasse, il lui lança un trait, comme pour frapper la bête ; mais il manqua son coup. A l'instant le cheval de l'assassin s'étant effarouché, emporta son maître au travers de la forêt, dans les rochers, dans les précipices. Ce malheureux prêt de mourir avoua son crime, exhortant ses camarades à respecter les jours de Basile, dont Dieu se déclaroit le protecteur.

MICHEL III. Ann. 867.

faire périr Basile.

*Leo. pag.* 457, 468, 469. *Cedr. pag.* 556, 557, 567. *Zon. tom. II. pag.* 166, 167. *Manass. pag.* 105, 107. *Glycas, pag.* 291. *& seqq.* *Joël. pag.* 179. *Contin. Theo. pag.* 128. *& seqq.* *Const. Porph. pag.* 151, 154, 155, 156, 158. *Sym. pag.* 428, 450, *& seqq.* *Georg. pag.* 526, 542, 543. *Nicet. in Ign.* *Genes. pag.* 54. *DuCange, Fam. Byz. pag.* 138.

Michel persista dans le dessein de le faire périr. Après une course de chars, où selon la coutume il avoit remporté la victoire, il donna un grand souper aux Seigneurs qui avoient couru avec lui ; l'Impératrice & Basile y assistoient. Au milieu de la joie du festin un rameur de la

Michel III. Ann. 867.

LXIV. Il fait un nouvel Empereur.

Trirême Impériale, nommé Basilicin, favori du Prince à cause de sa bonne mine & de ses talens en fait de débauche, prit la liberté de se mêler dans la conversation, & de faire un pompeux éloge de l'admirable dextérité de l'Empereur. Michel, dont le vin avoit déja troublé la raison, enivré encore par des flatteries, dont il étoit idolâtre, fit apporter de sa garderobbe les habits Impériaux, & en revêtit Basilicin, en lui donnant le titre d'Empereur. Le matelot interdit ayant honte d'accepter ces ornemens, jettoit les yeux sur Basile; mais l'Empereur se mit en colere, & Basile lui fit signe d'obéir. Michel alors se tournant vers Basile, *vois-tu*, dit il, *que la pourpre lui sied mieux qu'à toi? Je t'ai fait Empereur; ne suis-je pas le maître d'en faire un autre?* Il impose silence à l'Impératrice, qui ne pouvant retenir ses larmes, tâchoit de lui faire entendre, qu'une pareille extravagance anéantissoit la Majesté Impériale. Pour lui il s'applaudissoit tellement de ce caprice insensé, que dès le lendemain matin,

il conduisit au sénat Basilicin, revêtu de toutes les marques de sa nouvelle dignité; il le présenta aux Sénateurs, leur déclarant qu'il l'avoit associé à sa puissance, & les prenant eux-mêmes à témoins qu'il avoit fait un meilleur choix que dans la personne de Basile. Tous les Sénateurs étonnés de cette incroyable folie, demeurerent dans le silence, se regardans les uns les autres, sans oser lever les yeux sur l'Empereur, qu'ils jugeoient entiérement dépourvu de raison.

MICHEL III

Ann. 867.

LXV. Mort de Michel.

Cependant Basile recevant de toutes parts avis que sa perte étoit résolue, se détermina enfin à prévenir l'Empereur. Théodora mere de Michel, enfermée dans un Monastere, avoit conservé un appartement voisin de celui de son fils, dans le palais de saint Mamas, hors de la ville, où elle avoit la liberté d'aller quelquefois prendre l'air avec ses filles. Elle voulut y donner à souper à son fils & à toute sa cour; elle invita Basile & Ingérine. Basilicin même ne fut pas oublié. Ce fut cette occasion que choisit Basile pour se défaire de

MICHEL III. Ann. 867.

ſes ennemis ; & il eſt remarquable que des conjurations rapportées dans l'hiſtoire, un grand nombre s'eſt exécuté dans la ſécurité de la table, ſoit par le poiſon, ſoit par le fer. Baſile communiqua ſon deſſein à pluſieurs Seigneurs, diſpoſés à tout entreprendre pour ſe délivrer d'un Prince extravagant qui deshonoroit l'Empire. C'étoit le 24 Septembre. On ſe mit à table à l'entrée de la nuit, & avant neuf heures du ſoir, Michel étoit ivre. Baſile s'en étant apperçu, ſe leva de table, & laiſſant ſa femme Ingérine amuſer de ſes plaiſanteries ſon ancien amant, il eut ſoin d'embarraſſer la ſerrure de l'appartement de l'Empereur ; afin qu'on ne pût le fermer. Il revint auſſi-tôt, & un moment après l'Empereur plongé dans le ſommeil ſe fit conduire à ſon lit par Baſile, qui le quitta après lui avoir baiſé la main. Baſilicin dans le même état que Michel, ſe jetta ſur un autre lit ; tous deux s'endormirent auſſi-tôt. Un moment après le chambellan Ignace ſe tenant debout à l'entrée de la chambre qu'il ne put

fermer, vit arriver Bafile avec une troupe armée. Tandis qu'il s'oppofoit à leur paffage, & qu'on le pouffoit avec violence jufqu'au lit du Prince, l'Empereur s'éveilla au bruit du tumulte; & comme il levoit les deux mains en jettant de grands cris, un des conjurés, nommé Jean Chaldée les lui trancha de deux coups de fabre, & l'acheva de plufieurs coups. D'autres maffacroient Bafilicin. Pendant ce temps-là Marien frere de Bafile, bien accompagné, défendoit l'entrée contre les domeftiques de l'Empereur. Après cette exécution Bafile avec fa troupe courut au grand palais, dont il força les portes. Il y fit venir Ingérine en magnifique équipage, & renvoya l'Impératrice Eudocie, chez fes parens. Il donna ordre à Paul fon chambellan de pourvoir à la fépulture de Michel. Paul s'étant tranfporté au lieu de l'affaffinat, trouva ce malheureux Prince couché par terre, les entrailles hors du corps; autour de lui, fa mere & fes fœurs fondoient en larmes, & jettoient des cris lamentables. L'ayant

MICHEL III.
Ann. 867.

MICHEL III.
Ann. 867.

enveloppé dans la houſſe de ſon cheval, il le fit jetter dans une barque, & porter à Chryſopolis, où il fut enterré ſans pompe dans un Monaſtere. Michel avoit régné vingt-cinq ans & huit mois; il mourut dans ſa vingt-neuvieme année.

LXVI.
Fin tragique des aſſaſſins de Michel.

Les Hiſtoriens obſervent que les aſſaſſins de Michel firent une fin tragique; ce qu'ils ne manquent pas d'attribuer à la vengeance divine. Mais la proſpérité du regne de Baſile auteur du meurtre, prouve que la juſtice de Dieu ne punit pas toujours en cette vie les plus grands criminels. Jacobize qui avoit tué Baſilicin, étant à la chaſſe avec l'Empereur, laiſſa tomber ſon épée, & tandis qu'il deſcendoit de cheval pour la ramaſſer, ſon pied s'étant embaraſſé dans l'étrier, le cheval prit l'épouvante emporta ſon maître au travers des vallons & des précipices, & le mit en pieces. Jean Chaldée étoit à la tête d'une armée; accuſé d'avoir tramé un complot contre l'Empereur, il fut mis en croix. Aſſyléon, couſin de Baſile, avoit été rélegué dans une de

ses maisons de campagne au voisinage de Constantinople, en punition des cruautés barbares qu'il exerçoit sur ses domestiques ; une nuit ils l'assassinerent, & furent brûlés vifs après qu'on leur eut coupé les mains & les pieds. Le Perse Apelates & Constantin Toxaras, qui avoient eu part au meurtre de Michel, périrent aussi d'une mort funeste ; l'un fut rongé des vers, l'autre fut massacré dans le pays de Cybire où il commandoit. Enfin Marien, frere de Basile, s'étant rompu le pied en tombant de cheval, mourut de sa blessure. La niece de Basile, qui fut mariée à Participace, Doge de Venise, devoit être fille de ce Marien, ou de quelqu'une de ses sœurs.



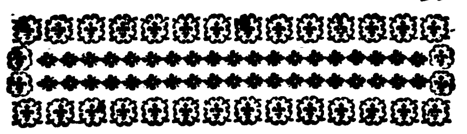
# SOMMAIRE
## DU
## LIVRE SOIXANTE-ONZIEME.

I. BASILE *seul Empereur.* II. *Il rétablit les finances.* III. *Réforme de la judicature.* IV. *Tranquillité publique rétablie.* V. *Photius chassé fait place à Ignace.* VI. *Reconnoissance de Basile.* VII. *Réglemens de Basile sur la Milice.* VIII. *Les Sarasins levent le siege de Raguse.* IX. *Les barbares de la Dalmatie rentrent dans l'obeïssance.* X. *Continuation de l'affaire de Photius.* XI. *Préparatifs du huitieme Concile général.* XII. *Concile.* XIII. *Suite du Concile.* XIV. *Les Bulgares se soumettent à l'église de Constantinople.* XV. *Evenemens divers.* XVI. *Guerres des Sarasins en Italie.* XVII. *Prise de Bari sur les Sarasins.* XVIII. *La religion Chrétienne s'étend en Russie.* XIX. *Incursions des Pauliciens.* XX. *L'Empereur marche contre eux en personne.* XXI. *Basile*

*prend plusieurs villes aux Sarasins.* XXII. *Il passe l'Euphrate.* XXIII. *Expédition de Malatia.* XXIV. *Nouvelle expédition contre Chrysochir.* XXV. *Défaite des Pauliciens.* XXVI. *Destruction de Téphrique & des Pauliciens,* XXVII. *Débauches de la sœur & de la femme de Basile.* XXVIII. *Conversion des Juifs.* XXIX. *Basile piqué par un serpent.* XXX. *Guerres contre les Sarasins.* XXXI. *Caractere des Sarasins de ce temps-là.* XXXII. *Succès de Basile en Cilicie.* XXXIII. *Son retour.* XXXIV. *Victoire d'André le Scythe.* XXXV. *Stypiote battu par les Sarasins.* XXXVI. *Etat de l'Empire en Italie.* XXXVII. *Contestation entre Rome & Constantinople au sujet des Bulgares.* XXXVIII. *Sainteté de Bogoris.* XXXIX. *Photius succede à Ignace.* XL. *Conduite de Photius rétabli.* XLI. *Le Pape reconnoît Photius pour Patriarche.* XLII. *Concile de Constantinople en faveur de Photius.* XLIII. *Suite des événemens qui concernent Photius.* XLIV. *Mort de Constantin.* XLV. *Ménagement de Basile à l'égard de ses sujets.* XLVI. *Conjuration découverte.* XLVII. *Mouvemens des Sarasins*

*en Orient.* XLVII. *Syracuse prise par les Sarasins.* XLIX. *Punition d'Hadrien.* L. *Attaque de Chalcis.* LI. *Les Sarasins de Crete battus sur mer.* LII. *Autre défaite des Cretois.* LIII. *Artifice de Basile pour sauver la vie à des déserteurs.* LIV. *Les Sarasins battus sur mer.* LV. *Expédition en Sicile & en Italie.* LVI. *Trahison de Léon.* LVII. *Il est puni.* LVIII. *Nouvelle expédition en Italie.* LIX. *Santabaren veut faire périr Léon fils ainé de l'Empereur.* LX. *Délivrance de Léon.* LXI. *Mort de Basile.* LXII. *Conclusion du regne de Basile.*





# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

## LIVRE SOIXANTE-ONZIEME.

### BASILE surnommé le MACÉDONIEN.

DÈS que Basile se fut mis en possession du Palais, il se fit conduire en pompe à Ste. Sophie, pour y recevoir la couronne des mains du Patriarche. Il étoit accompagné de sa femme Eudocie Ingérine, & de ses deux fils Constantin & Léon. Arrivé au pied de l'autel, se prosternant de-

BASILE. An. 867.

I. Basile seul Empereur.

Cedr. p. 567. 568. 569. Zon. T. II. pag. 167.

BASILE An. 867.

Leo. pag. 470.
Manaff. pag. 107. 108.
Glycas pag. 294. 295.
Contin. Theo. pag. 108.
Conft. Porph. p. 151. 157. & feqq.
Sym. pag. 436, 453, 454.
Georg. pag. 543. 544.
Genef. pag. 61.

vant l'image de Jefus-Chrift, il éleve fa voix & s'écrie, *Seigneur vous me donnez la couronne; je la mets à vos pieds & je me confacre tout entier à votre fervice.* Ces paroles excitent dans l'affemblée une forte d'enthoufiafme; le Clergé, les Sénateurs, les Officiers du Palais applaudiffent par des acclamations réitérées; le peuple fur-tout & les foldats verfent des larmes de joie, ils fe félicitent d'avoir un Empereur, qui ayant paffé par tous les dégrés de l'infortune, avoit appris à compatir aux malheurs des hommes. Ils ne furent pas trompés dans leur efpérance : pour parvenir à la couronne, Bafile avoit joint au mérite perfonnel les reffources de l'intrigue & l'audace des forfaits : dès qu'il ne lui en coûta plus rien pour être vertueux, il ne conferva que fes bonnes qualités. Son regne ferma pour quelque-temps les plaies que tant de mauvais Princes avoient faites à l'Empire; ce fut un de ces remedes puiffans, qui raniment la vieilleffe, & la foutiennent fur le penchant de la caducité.

BASILE An. 867.

II.
Il rétablit les finances.

Il donna ſes premiers ſoins au rétabliſſement des finances. Les largeſſes qu'il avoit faites ſelon l'uſage, dans la cérémonie de ſon couronnement, avoient été tirées de ſes propres fonds. Dès qu'il fut couronné, il fit ouvrir le tréſor impérial en préſence des principaux du Sénat & des Officiers du premier ordre. Il ne s'y trouva que trois cents livres peſant d'or, & quelques ſacs d'argent. Il ſe fit apporter les regiſtres de l'emploi, & après avoir examiné les divers articles des énormes profuſions de ſon prédéceſſeur, il délibera ſur le parti qu'il devoit prendre pour réparer tant de pertes. Le Conſeil étoit unanimement d'avis de faire rapporter toutes ces ſommes par ceux qui les avoient reçues : l'Empereur uſant d'indulgence, même pour des gens qui n'en méritoient pas, n'exigea que la moitié de la reſtitution ; & cette moitié diminuée encore par les fraudes & les ſubterfuges, ne produiſit au tréſor que trente mille livres peſant d'or : ſomme bien modique pour fournir aux beſoins d'un grand Em-

BASILE. An. 867.

pire ; mais qui jointe au retranchement de toute dépense superflue, se trouva suffisante pour soutenir les frais de plusieurs guerres, non-seulement sans surcharger les sujets, mais même en diminuant les impôts. Il sembla, disent les Historiens, que Dieu voulut récompenser Basile de ses libéralités & de ses aumônes par la découverte de plusieurs trésors enfouis dans la terre, que l'on vit sans murmure adjugés au fisc, devenu le trésor de l'Etat.

III. Réforme de la judicature.

Tout étoit corrompu : les charges étoient purement venales. On n'avoit besoin ni de probité, ni de science, ni de mœurs, pour décider du sort des autres hommes. Basile employa toute son attention à choisir des juges éclairés & vertueux, supérieurs à l'argent, à la faveur, à la crainte, uniquement favorables au bon droit & à l'innocence. Pour bannir absolument l'intérêt de tous les tribunaux, il fit publier dans tout l'Empire des édits qui défendoient aux juges de rien recevoir des parties sous quelque pré-

texte que ce fût ; & se chargeant lui-même de récompenser leurs travaux, il leur assigna des honoraires suffisans pour vivre sans luxe & proportionnés à leur dignité, mais à condition qu'ils rempliroient exactement leurs fonctions. Il fit plus, & c'est ce qu'il n'imita d'aucun Prince, & ce qu'aucun Prince n'a jamais imité de lui ; il avoit observé qu'un homme riche, mais injuste prend souvent avantage de son opulence pour susciter des chicanes à un homme sans fortune, qui ruiné par les délais & par les frais des procédures avant que d'avoir obtenu justice, est forcé d'abandonner son droit. Pour tenir la balance égale entre le pauvre & le riche, il se mit du côté du pauvre & assigna des fonds pour faire subsister les plaideurs indigens jusqu'à la décision de leur procès. C'est sur-tout dans les campagnes, dans les provinces & loin des yeux du Prince, que la tyrannie des hommes puissans écrase leurs inférieurs : Basile ennemi de l'oppression, vouloit être informé de toutes les vexations ; & si la magistrature

BASILE.
An. 867.

étoit trop foible pour les arrêter, il l'appuyoit de toute la force de l'autorité souveraine. La grande salle nommée Chalcé, qui servoit de vestibule au Palais, & dans laquelle se rendoit la justice, menaçoit ruine; il la répara, & l'embellit; il établit encore deux autres tribunaux, l'un dans le Palais de Magnaure, l'autre dans le Cirque. Il assistoit lui-même aux jugemens, lorsque les autres affaires lui en laissoient le loisir; sa présence procuroit un double avantage; elle contenoit les juges dans les bornes d'une exacte justice, & leur concilioit le respect des peuples. Mais il n'y avoit aucun tribunal qu'il fréquentât plus assidûment que la chambre du Trésor; c'étoit-là que se décidoient les affaires qui concernoient le recouvrement des impôts, source féconde d'injustices. Plus sévere à l'égard des financiers qui exigeoient ce qui n'étoit pas dû, qu'à l'égard des sujets qui ne payoient pas ce qu'ils devoient, il aimoit mieux souffrir la perte de ses droits, que de prêter son nom à des injustices crian-

BASILE. An. 867.

tes. Les rolles des receveurs étoient écrits en notes inintelligibles au peuple ; ce qui donnoit lieu à des exactions arbitraires ; il ordonna qu'ils seroient écrits en lettres communes & sans abbréviations, afin que chacun pût vérifier à quelle somme il étoit taxé. Les dépenses des bureaux avoient été jusqu'alors sur le compte des peuples ; c'étoit un accroissement à la contribution : Basile le retrancha, & prit sur son compte les frais des registres & des commis. Il entreprit encore un plus grand ouvrage ; ce fut la réforme des loix. Le corps du droit civil étoit un amas confus de loix surannées & abolies par l'usage, mêlées avec celles qui étoient en vigueur ; il s'agissoit de supprimer les premieres, d'éclaircir & d'abréger les autres, & de les réduire dans un ordre méthodique & facile à retenir. Basile commença par faire traduire en Grec celles qui n'étoient qu'en Latin. Mais son projet ne fut exécuté en entier que par son fils Léon. C'est ce qu'on appelle le recueil des Basiliques. J'en parlerai plus

en détail ſous le regne de Léon.

BASILE. An. 867.

IV. Tranquillité publique rétablie.

La vigilance de l'Empereur, qui non content de couper toutes les branches de l'injuſtice, en arrachoit juſqu'à la racine, fit circuler dans toutes les veines de l'Etat la paix, la ſûreté, l'abondance. L'Empire ſembloit renaître ſous un ciel pur & ſerain; la violence & la fraude enchaînées laiſſoient reſpirer la foibleſſe& l'innocence. Chacun labouroit ſa terre & tailloit ſa vigne, ſans craindre que des mains avides vinſſent lui enlever le fruit de ſes travaux. La fortune des peres étoit aſſurée aux enfans, dont le nombre n'étoit plus un fleau pour les familles. Au bout de quelque-temps les murmures & les plaintes, devenues depuis long-temps le langage commun de l'Empire, ceſſerent ſi abſolument qu'un jour l'Empereur s'étant tranſporté ſelon ſa coutûme à la chambre du Tréſor, il ne s'y trouva point de requête contre les exacteurs. Etonné de ce ſilence, il ſe perſuada qu'on écartoit les perſonnes léſées; & que la finance, toujours auſſi entrepre-

nante, & aussi adroite qu'avide, empéchoit les plaintes de parvenir jusqu'à lui. Dans cette pensée il envoya de toutes parts des hommes de confiance, pour s'informer par eux-mêmes de l'état de ses sujets. Après d'exactes perquisitions on lui rapporta qu'en effet personne n'avoit à se plaindre. Cette nouvelle presque incroyable lui tira des larmes de joie ; il remercia Dieu d'un changement, qui n'avoit pu être opéré que par sa main toute-puissante. Quel Prince seroit comparable à Basile s'il étoit jamais permis d'acheter par un parricide le pouvoir de sauver les Etats ?

BASILE. An. 867.

V. Photius chassé fait place à Ignace.

*Nicet. in Ign. Cedr. p. 569. Leo. pag. 470. Const. Porph. pag. 163. Sym. p. 454. Georg. pag. 544. Anast. in Nicolao. Bolland. in Theodora.*

Le soin des affaires civiles ne lui faisoit pas perdre de vue celles de l'Eglise. Dès les premiers jours de son regne il assembla dans son Palais les Evêques qui se trouvoient à Constantinople & qui n'étoient pas créatures de Photius. Après avoir pris leur avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec cet usurpateur, il le chassa du siege & l'enferma dans un monastere. Ce fut en cette occasion que l'on surprit les faux actes du prétendu concile

*Basile. An. 867.*

*Fleury, hist. eccles. l. 51. art. 2. 4. 6. 8. Oriens Christ. tom. I. pag. 247. 248.*

ſuppoſé par Photius, dont j'ai parlé ſous le regne précédent. L'exemplaire en fut porté au Sénat & expoſé aux yeux du peuple, qui fut frappé d'horreur à la vue d'une ſi étrange impoſture. Ces actes furent repréſentés à Photius dans le huitieme Concile, & condamnés au feu. Auſſi-tôt après la dépoſition du faux Patriarche, Elie commandant de la flotte fut envoyé avec le vaiſſeau impérial, pour ramener le Patriarche légitime. Ignace rentra ſolemnellement dans ſon égliſe le Dimanche vingt-trois Novembre, le même jour auquel il avoit été chaſſé de la ville dix ans auparavant. Tous les Prélats, tous les Abbés & les Moines qui avoient partagé ſa diſgrace, furent rappellés. Dès qu'il fut rétabli, il frappa d'interdiction Photius & tous ceux qu'il avoit ordonnés, ou qui avoient communiqué avec lui. Pour réparer tant de ſcandales, il obtint du Prince la convocation d'un Concile général. Baſile députa au Pape Nicolas ſon écuyer Euthymius, pour le prier d'y envoyer ſes légats; il écrivit en même-

même-temps aux trois Patriarches d'Orient & à tous les Evêques de l'Empire pour les appeller au Concile. Mais le Pape Nicolas étoit mort le treize Novembre, & le député de l'Empereur trouva sur le saint Siege Hadrien II. Si l'on en croyoit quelques auteurs, la disgrace de Photius n'auroit été qu'un effet de vengeance de la part de l'Empereur. Ce Prince, disent-ils, s'étant présenté un jour de fête à la sainte table, Photius lui refusa la communion, le traitant d'homicide & de meurtrier de son Prince. Mais outre qu'un trait si remarquable n'auroit pas échappé aux plus graves Historiens, il ne s'accorde nullement avec le caractere souple & flatteur de Photius, qui ne sacrifioit qu'à sa fortune. De plus, sa déposition fut une des premieres actions de Basile, plusieurs même la placent au lendemain de son couronnement; ce qui me paroît trop précipité. Basile avoit des sûretés à prendre pour s'affermir lui-même, avant que de s'occuper du rétablissement d'Ignace.

BASILE. Ann. 867.

Après avoir mis ordre aux affaires

Ann. 868.

BASILE. Ann. 868.

VI. Reconnoissance de Basile.

Cedr. p. 586. 587. Zon. T. II. pag. 173. Leo. pag. 471. 472. Const. Porph. pag. 194, & seqq. Sym. p. 456. Georg. pag. 545.

de l'Etat, il jetta les yeux sur ceux qui l'avoient servi dans son indigence. Le Gardien de l'église de saint Diomede fut élevé à la dignité d'Econome de sainte Sophie & de Syncelle du Patriarche. Il avoit trois freres, gens de mérite; l'un fut fait Commandant de la garde de nuit; un autre, Préfet de la chapelle du Prince; le troisieme, grand Trésorier de l'Empire. Le fils de Daniélis, que Basile avoit adopté pour frere, fut revêtu de la charge de grand Ecuyer. Daniélis elle-même vint à Constantinople, pour rendre ses hommages au Prince, dont elle avoit commencé la fortune. Jamais Princesse étrangere n'avoit paru dans un si brillant équipage; jamais le plus puissant Prince n'avoit fait à l'Empereur de si riches présens. Basile la reçut avec tous les honneurs qu'il auroit rendu à sa propre mere. Il l'honora même de ce titre auguste. Elle possédoit dans le Peloponnese une vaste étendue de terres; elle en fit une donation à l'Empereur. Après avoir séjourné à Constantinople autant qu'elle vou-

lut, comblée d'honneurs elle retourna dans sa Patrie, & laissa encore à son départ une marque de sa magnificence : l'Empereur faisoit bâtir une église dédiée au Sauveur, dont le pavé étoit de la plus belle mosaïque ; elle donna de superbes tapis pour le couvrir tout entier. Tous les ans elle envoyoit à l'Empereur des présens de grand prix. Quoique fort avancée en âge, elle lui survécut, & vint une seconde fois à Constantinople rendre visite à l'Empereur Léon fils & successeur de Basile. Sa libéralité inépuisable se signala encore en faveur de ce Prince ; elle l'institua même son héritier, à la place de son fils qu'elle venoit de perdre ; & pria l'Empereur d'envoyer un de ses Officiers pour faire l'inventaire de ses biens. L'Officier qui la suivit de près la trouva morte ; il exécuta fidelement toutes les dispositions marquées dans le testament. Outre la grande étendue des domaines, dans lesquels on comptoit quatre-vingt métairies, le mobilier étoit immense, tant en or & en argent monnoyé, qu'en meubles & en

BASILE. Ann. 868.

vases précieux, en bestiaux, en chevaux, en esclaves. L'Empereur en affranchit trois mille, qu'il envoya en Italie sur les terres dévastées par les courses des Sarasins. Quoique l'Empereur fût légataire universel, elle avoit laissé à un petit-fils qui lui restoit, une fortune égale à celle des plus riches particuliers. L'histoire ne dit pas par quels moyens Daniélis étoit parvenue à cette opulence ; elle n'en auroit pas même parlé, sans sa générosité à la répandre. On ne sait pas le nom de son mari, & en effet s'il n'étoit distingué que par sa fortune, il ne mérite pas d'être connu.

VII. Réglemens de Basile sur la Milice.

Cedr. pag. 569, 570. Const. Porph. pag. 164, 165.

Michel avoit laissé les frontieres exposées aux Sarasins du côté de l'Occident, aux Pauliciens du côté de l'Orient, & Basile se préparoit à les défendre. Mais il falloit mettre sur pied de nouvelles armées. Faute de paye ou de subsistance presque tout avoit déserté ; il ne restoit que de nouvelles milices sans habits, sans armes, sans courage. Basile rappella au drapeau les anciens soldats, qu'il attira par ses largesses ; il incor-

pora dans les vieilles cohortes les nouvelles levées, qu'il fit dresser aux exercices. L'exemple des vieux soldats, les travaux assidus, l'exactitude de la discipline, les récompenses & les châtimens distribués avec justice, eurent bientôt formé de bonnes troupes, & lui rendirent des forces suffisantes pour rétablir l'honneur de l'Empire.

BASILE. Ann. 868.

VIII. Les Sarasins levent le siege de Raguse.

Cedr. pag. 569, 576, 577. Zon. tom. II. p. 167, 169, 170. Const. Porph. p. 169, 178, 179, 180. Idem de adm. imp. c. 29, 30. Leo. Tact. c. 18.

Les Croates, les Serves & toutes ces nations Esclavonnes qui habitoient la côte de la Dalmatie avoient secoué le joug de l'Empire & ne reconnoissoient pour maîtres que leurs propres Seigneurs. La plupart même avoient abjuré le Christianisme. Les Sarasins de Carthage profiterent de ces mouvemens; ils vinrent avec une flotte de trente-six voiles débarquer en Dalmatie sous la conduite de trois chefs hardis & expérimentés. Après s'être rendus maîtres de plusieurs villes, ils allerent mettre le siége devant Raguse, capitale du pays, & la tinrent long-temps assiégée. Les habitans se défendirent avec grand courage; mais se voyant enfin réduits

BASILE. Ann. 868.

à l'extrêmité, ils envoyerent demander du secours à Michel qui vivoit encore. Que devoient-ils attendre d'un Prince toujours plongé dans l'ivresse, & qui auroit abandonné une Province plutôt qu'une partie de débauche? Par bonheur pour eux Michel étoit mort avant que leurs députés arrivassent à Constantinople, & Basile qui ressentoit vivement tous les maux de l'Empire, se hâta de les secourir. Il équipa une flotte de cent vaisseaux, la chargea de troupes, & mit à la tête de cette expédition le patrice Oryphas, grand Amiral, dont l'expérience égaloit la valeur. Les Sarasins ne l'attendirent pas; dès qu'ils apprirent qu'il étoit en mer, ils leverent le siége qui duroit depuis quinze mois & gagnerent les côtes de l'Italie.

IX. Les Barbares de la Dalmatie rentrent dans l'obéissance.

Cette activité de Basile fit sentir aux Esclavons que l'Empire avoit un maître capable de les contraindre à l'obéissance. Comme ils entendoient en même-temps louer sa douceur & sa justice, ils lui députerent pour lui offrir leurs hommages & pour le

BASILE. Ann. 868.

prier de les recevoir au nombre de ses sujets. Basile leur pardonna leur révolte, fit partir avec leurs députés des Officiers pour rétablir le bon ordre, avec des Prêtres pour les instruire & les ramener au sein de l'Eglise. Dès qu'on sçut à la Cour que ces peuples rentroient dans la soumission, toutes les cabales se mirent en mouvement, toutes les intrigues s'animerent pour faire nommer tel ou tel Gouverneur. C'étoit l'usage du regne précédent. Michel avoit vendu toutes les places importantes, ou les avoit laissé vendre par ses favoris. Basile repoussa toutes ces mains avides, qui offroient de grandes sommes pour les regagner avec usure par le pillage de la Province; & de peur que ces nations n'eussent à se repentir de leur retour à l'obéissance, il leur permit de choisir elles-mêmes leurs Préfets & leurs Magistrats. Il taxa seulement les redevances que chaque ville payeroit à l'Empire. Cette forme d'administration, qui approchoit du gouvernement paternel, rendit ces peuples plus heu-

reux & plus tranquilles, qu'ils ne l'avoient été dans une tumultueuse liberté ; & la nation Esclavonne, la plus étendue de toutes les nations de l'Europe, & qui s'étant établie dans ce qu'on nomme aujourd'hui l'Esclavonie s'étoit répandue dans la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Pologne & dans une partie de la Russie, devint auxiliaire de l'Empire dont elle avoit ravagé les frontieres. Basile pour assurer sa puissance & prévenir les projets qu'on pourroit former sur sa succession, nomma Empereur Constantin son fils aîné, qu'il avoit eu de Marie sa premiere femme.

X. Continuation de l'affaire de Photius.

La plus importante affaire dont Basile fût alors occupé, étoit de donner une forme réguliere à la déposition de Photius. Ce Prélat armé de toutes les forces que peut fournir le génie animé par l'ambition, par la jalousie & par le dépit, remuoit tout l'Empire du fond de sa retraite. Pendant les dix années qu'il avoit gouverné l'Eglise de Constantinople, il avoit rempli le plus grand nombre des siéges de

l'Orient. Trois cents Evêques, la plupart ses créatures, soutenoient avec chaleur ses intérêts & refusoient de reconnoître Ignace. Aussi-tôt après l'expulsion de Photius, Basile en avoit écrit au Pape ; il le consultoit sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard de ceux qui avoient été ordonnés par le faux Patriarche, ou qui communiquoient avec lui. Hadrien dans sa réponse félicitoit Basile de la justice qu'il avoit rendue à Ignace ; & déclaroit qu'il soutiendroit ce Prélat avec le même zele que Nicolas son prédécesseur. Il écrivoit aussi à Ignace & lui témoignoit sa surprise de ce qu'il ne l'avoit pas informé de son rétablissement ; il lui promettoit l'appui du saint Siége. Ignace remercia le Pape & le consulta comme avoit fait l'Empereur sur la maniere dont devoient être traités les partisans de Photius. Il le prioit d'envoyer ses légats à ce sujet pour assister au Concile général. Hadrien instruit de tout ce qui s'étoit passé, tint un Synode dans lequel Photius fut frappé d'anathême : les actes du

BASILE. Ann. 868.

Conciliabule qu'il avoit tenu à Conſtantinople furent foulés aux pieds & brûlés ; on ajouta cependant que s'il ſe ſoumettoit à les condamner lui-même, on ne lui refuſeroit pas la communion laïque ; & que ſes adhérans, s'ils reconnoiſſoient leur faute, ſeroient traités avec indulgence. On prononça la ſentence d'excommunication & de dépoſition contre tous ceux, qui après avoir eu connoiſſance de ce décret, retiendroient des exemplaires du Conciliabule. Quant à Baſile, quoique ſon nom parût dans la ſouſcription de ces actes ainſi que celui d'Ignace même, on déclara qu'il y avoit été fauſſement inſéré, & qu'on le reconnoiſſoit pour Empereur très-catholique.

Ann. 869.

XI. Préparatifs du huitieme Concile général.

*Hadriani II. epiſtol. Nicet. in Ign. Guillelmus in Hadriano II. Surius in Ni-*

Les actes de ce Synode furent portés à Conſtantinople par trois Légats, qui devoient aſſiſter au Concile général convoqué par Baſile. Ils étoient chargés de deux lettres du Pape, l'une à l'Empereur, l'autre au Patriarche. Il mandoit qu'il falloit examiner dans le Concile la cauſe des Clercs qui avoient com-

muniqué avec Photius, dépoſer de tout ordre ceux que ce faux Patriarche avoit ordonnés, recevoir les autres qui ſouſcriroient à la formule que leur préſenteroient les légats, brûler les exemplaires du Conciliabule, & faire ſouſcrire à tous les Evêques les décrets du Synode de Rome. L'Empereur averti que les Légats étoient en chemin, envoya au devant d'eux un de ſes Ecuyers juſqu'à Theſſalonique ; ils furent traités avec de grands honneurs dans tout le voyage ; leur entrée à Conſtantinople le 25 Septembre fut accompagnée de la pompe la plus ſolemnelle ; & ces Légats dans toute leur conduite ſoutinrent avec dignité la primauté du ſaint Siége.

BASILE. Ann. 869. *Fleury, hiſt. eccleſ. l. 51. art. 3, 26, & ſuiv. Oriens Chriſt. pag. 248.*

XII. Concile.

L'ouverture du Concile ſe fit le cinquieme d'Octobre 869, dans l'Egliſe de ſainte Sophie. Les Légats du Pape y tenoient la premiere place. Après eux ſiégeoient le Patriarche Ignace & les Légats des trois autres Patriarches d'Orient. Les Saraſins gagnés par les préſens plutôt que par les prieres de l'Empereur,

BASILE. Ann. 869.

leũr avoient accordé la liberté d'aller à Conſtantinople, ſous prétexte de travailler au rachat des priſonniers qui ſe trouvoient entre les mains des Grecs. Onze des principaux Officiers de la Cour aſſiſterent à toutes les ſeſſions pour y maintenir le bon ordre. Il y eut dix ſeſſions, & la derniere ne fut tenue que le 28 & dernier jour de Février de l'année ſuivante. L'Empereur n'aſſiſta pas aux premieres; mais on lut d'abord une lettre par laquelle il exhortoit les Evêques à la douceur & à la concorde. On obligea les Légats du Pape de faire exhibition de leurs pouvoirs; ce qu'ils firent avec quelque répugnance, prétendant que jamais dans aucun Concile on n'avoit uſé de cette formalité à l'égard des Légats de l'Egliſe Romaine. Ils apportoient de Rome un formulaire de réunion, qui fut accepté de tout le Concile. Cette piece contenoit d'abord une reconnoiſſance implicite de la primauté de l'Egliſe de Rome; enſuite l'anathême contre toutes les héré-

fies, contre Photius en particulier & contre tous ceux qui demeureroient attachés à sa communion; une acceptation des Conciles tenus à Rome, par les deux Papes Nicolas & Hadrien en faveur d'Ignace, & la condamnation des Conciles tenus par Photius pendant son usurpation. On reçut à la pénitence, on admit même au Concile les Evêques consacrés par Méthodius & par Ignace, mais que la violence ou la crainte avoit jettés dans le parti de Photius, & qui demandoient humblement pardon de leur foiblesse. On fit la même grace aux Prêtres & aux autres Clercs. Photius fut cité à comparoître; mais il fallut l'amener malgré lui. Cet homme aussi artificieux qu'intrépide, affectant tous les dehors de l'innocence, s'efforça de rendre odieuse cette sainte assemblée, en se comportant devant elle comme le Sauveur avoit fait devant les tribunaux au temps de sa passion. A la plupart des questions qu'on lui fit, il garda un profond silence; lorsqu'il fut forcé de parler, il en-

BASILE.
Ann. 869.

BASILE. Ann. 869.

prunta dans ses réponses les paroles mêmes de Jesus-Christ. On le renvoya avec indignation. L'Empereur assista en personne aux sixieme, septieme & huitieme sessions. Sa présence ramena plusieurs Prélats schismatiques ; mais les autres résisterent en face à l'Empereur, qui fort instruit lui-même de l'histoire, & des loix de l'Eglise, entreprit de les confondre. Euthymius, Evêque de Césarée en Cappadoce, Zacharie de Chalcédoine, Eulampius d'Apamée se signalerent entre les autres par leur audace. Ce fut envain que le Prince fit prononcer par son secrétaire Constantin un discours qu'il avoit lui-même composé, & qui ne respiroit que douceur & charité. Ils demeurerent sourds à ses remontrances paternelles. Photius & ses adhérans comparurent devant lui ; mais toujours opiniâtres, ils furent anathématisés. L'imposture du faux Concile supposé par Photius, fut mise au grand jour par des dépositions authentiques. Il restoit encore à Constantinople quelques Iconoclastes,

dont le chef étoit un certain Théodore Crithin ; l'Empereur les fit amener au Concile ; ils abjurerent leur erreur, à l'exception de Théodore, qui fut aussi frappé d'anathême.

BASILE. Ann. 869.

Ann. 870. XIII. Suite du Concile.

Après une interruption de trois mois, la neuvieme session se tint le 12 Février 870. On y fit comparoître les témoins qui avoient déposé contre Ignace dans le Conciliabule de Photius. Ils avouerent qu'on leur avoit arraché un faux témoignagne par violence & par menaces ; ils demanderent pardon de leur crime & anathématiserent Photius. On leur imposa une pénitence. Il en fut de même des faux Légats que Photius avoit envoyés à Rome pour y porter les actes de son Conciliabule. La derniere session fut la plus nombreuse. L'Empereur y assista avec ses fils Constantin & Léon, vingt Patrices & trois Ambassadeurs de l'Empereur Louis. Il les avoit envoyés pour demander du secours à Basile contre les Sarasins qui ravageoient l'Italie, & pour traiter d'un mariage entre le fils de Basile & la fille de Louis.

BASILE. Ann. 870.

On y voyoit aussi des députés de Bogoris roi des Bulgares. Il s'y trouva cent-deux Evêques. On confirma les décrets des Papes Nicolas & Hadrien pour Ignace & contre Photius ; on déclara que Photius n'avoit jamais été Evêque ; que ses ordinations, ses consécrations étoient nulles. On le chargea d'anathêmes ainsi que ses adhérans. Entre les canons qui furent prononcés en présence de l'Empereur, il y en a deux qui font connoître que cette présence ne gênoit nullement la liberté du Concile : on défendit sous peine de déposition d'avoir égard à l'autorité & au commandement du Prince pour l'ordination des Evêques ; on taxa dignorance le sentiment de ceux qui prétendoient qne la présence du Prince étoit nécessaire pour la validité d'un Concile. On condamna avec horreur cette impiété sacrilége qui s'étoit fait un jeu de contrefaire les cérémonies de la Religion ; on soumit à la pénitence publique ceux qui avoient concouru à ces profanations, & les Evêques mêmes qui les avoient tolé-

rées ; ce qui tomboit ſur Photius. La définition du Concile contenoit la profeſſion de foi, l'anathême contre les hérétiques, nommément contre les Monothélites & les Iconoclaſtes & la condamnation de Photius. On lut enſuite un diſcours de l'Empereur, qui, après avoir remercié les Evêques, déclaroit que ſi quelqu'un avoit à ſe plaindre de quelque déciſion du Concile, il eût à produire actuellement ſes raiſons, parce qu'après la ſéparation de l'aſſemblée perſonne ne ſeroit diſpenſé d'obéir, ſous peine d'encourir ſon indignation. Il exhorta les Evêques à inſtruire par eux-mêmes leur troupeau, du moins dans les jours particuliérement conſacrés au Seigneur, & à maintenir l'union dans l'Egliſe ; les laïcs, à reſpecter leurs Paſteurs, quand même ils n'auroient d'autre mérite que celui de leur enſeigner la vérité, & à s'en rapporter à eux pour la déciſion des queſtions théologiques, ſans s'embarraſſer des diſputes qui ne ſont pas de leur reſſort. Pour la ſouſcription des actes, l'Empereur auroit

voulu souscrire le dernier, comme se reconnoissant inférieur à tous les Evêques en matiere de foi; du moins il ne souscrivit qu'à la suite des légats; après lui ses deux fils, ensuite tous les Evêques. Ils n'étoient qu'au nombre de cent-deux, parce que Photius avoit déposé la plupart de ceux qui avoient été ordonnés par ses prédécesseurs, & qu'aucun de ceux qu'il avoit ordonnés, n'étoit reconnu par le Concile. Un auteur contemporain rapporte que les souscriptions furent écrites avec une plume trempée dans le sang de Jesus-Christ, usage terrible du plus redoutable mystére, dont nous avons déja vu dans ces deux siécles des exemples sans doute abusifs. Les Légats du Pape s'apperçurent que dans une lettre d'Hadrien insérée aux actes, on avoit retranché les éloges que le Pape donnoit à l'Empereur Louis; ils s'en plaignirent, & les Grecs répondirent que dans un Concile on ne devoit louer que Dieu seul. Cependant les actes étoient remplis de louanges de Basile; ce qui fait sentir que dans ce

ſcrupule il entroit beaucoup de jaloufie nationale. Un autre ſujet de conteſtation, dans lequel les Grecs ſembloient être mieux fondés, c'eſt que les Légats inſérerent dans leur ſouſcription cette clauſe inſolite, *juſqu'à la réviſion du Pape :* ce qui ſignifioit qu'ils n'approuvoient le Concile qu'autant que le Pape voudroit lui-même l'approuver. Malgré la réclamation des Grecs, ils perſiſterent, & il fallut y conſentir. On compoſa deux lettres circulaires, l'une adreſſée à tous les fideles, l'autre au Pape Hadrien & aux trois Patriarches d'Orient : on exhortoit le Pape à confirmer le Concile & à le faire recevoir par toutes les Egliſes d'Occident. Baſile envoya auſſi une lettre circulaire en ſon nom & en celui de ſes deux fils à tous les Evêques, pour leur faire part de la concluſion du Concile. La condamnation de Photius ne l'humilia pas. Il fit le perſonnage d'un juſte opprimé ; mais au travers de ſa feinte patience, échappoient ſans ceſſe des traits ſatyriques contre Ignace & contre les

BASILE.
Ann. 870.

BASILE. Ann. 870.

autres Prélats. Il épargnoit toutefois la personne du Prince, qu'il se promettoit bien de séduire. On voit par l'histoire de ce Concile que la jalousie & la défiance de l'Eglise de Constantinople croissoit à proportion des démarches que faisoit l'Eglise de Rome pour faire valoir ses prétentions.

XIV. Les Bulgares se soumettent à l'Eglise de Constantinople.

Cette semence de discordes prit de nouvelles forces dans l'affaire des Bulgares. Les députés de Bogoris, après avoir assisté au Concile, demanderent une conférence particuliere pour régler l'état de leur Eglise. C'étoit Cyrille envoyé par l'Impératrice Théodora qui avoit converti le Roi des Bulgares. Ce Prince après sa conversion avoit envoyé, comme je l'ai déja dit, son fils & plusieurs Seigneurs avec des présens au Pape Nicolas, pour le consulter sur plusieurs questions & pour lui demander des Evêques & des Prêtres. Paul Evêque de Populonie & Formose Evêque de Porto s'étant rendus en Bulgarie par ordre du Pape, avoient prêché l'Evangile avec tant de succès, que Bogoris fit sortir de ses

Etats tous les autres Missionnaires, & ne voulut conserver que les Romains. Il pria de nouveau le Pape de lui envoyer un Archevêque. Nicolas étant mort dans ce temps-là, & son successeur Hadrien ne se pressant pas de satisfaire le Roi Bulgare, ce Prince ennuyé de ces délais eut recours à Constantinople pour savoir à quel siége patriarcal l'Eglise des Bulgares devoit être soumise. Ce fut le sujet de la conférence qui suivit le Concile. L'Empereur y assista avec les Légats du Pape, ceux des trois Patriarches & Ignace, qui malgré l'obligation récente qu'il avoit à l'Eglise Romaine, ne crut pas devoir abandonner les droits de son siége. Les Ambassadeurs des Bulgares proposerent la question qu'ils étoient chargés déclaircir. Ce qui faisoit la la difficulté, c'est qu'avant l'invasion des Bulgares le pays avoit fait partie de l'Empire Grec, & que cependant ce pays, alors Chrétien, avoit été soumis à la jurisdiction de l'Eglise de Rome, qui le gouvernoit par son Vicaire l'Archevêque de

Thessalonique. Les Grecs prétendoient que l'Eglise devoit suivre le sort de l'Empire, & que les Romains en se détachant des Empereurs pour se donner aux Rois François, n'avoient pu entraîner avec eux la Bulgarie; que ce pays rentrant dans le sein de l'Eglise, & n'étant qu'un démembrement de l'Empire de Constantinople, devoit aussi s'attacher au siége de Constantinople. Les Légats nioient le principe avancé par les Grecs, que le gouvernement de l'Eglise dût suivre le partage du gouvernement temporel; ils soutenoient qu'il suffisoit que la Bulgarie, avant que de devenir payenne, eût dépendu immédiatement du Pape, pour en dépendre encore lorsqu'elle redevenoit chrétienne; que l'Eglise Romaine avoit même acquis un nouveau droit sur ce pays par la soumission volontaire du Roi des Bulgares & par la possession que le Pape Nicolas en avoit prise en y envoyant des Evêques & des Prêtres que la nation avoit reçus & qu'elle gardoit encore avec respect:

qu'ainſi la queſtion étoit décidée, & qu'il ne s'agiſſoit plus d'examiner à quelle Egliſe devoit appartenir la Bulgarie, mais ſi on l'arracheroit à l'Egliſe Romaine, à laquelle elle appartenoit de droit & de fait. Malgré la force de ces raiſons, les Grecs déciderent en leur propte faveur. La ſentence qui fut miſe entre les mains des Ambaſſadeurs portoit, que les Légats d'Orient, comme arbitres entre les Légats du Pape & le Patriarche Ignace, avoient jugé que la Bulgarie devoit être ſoumiſe à la juriſdiction du ſiége de Conſtantinople. La hauteur avec laquelle les Légats du Pape avoient ſoutenu dans le Concile la prééminence du ſiége de Rome, avoit déja indiſpoſé Baſile; leur réclamation contre ce jugement, & le mépris qu'ils témoignerent de la déciſion des Grecs, prétendant que le Pape ſeul avoit droit de juger toute l'Egliſe, le choqua encore davantage. Il diſſimula cependant, les traita avec honneur & les fit accompagner par un de ſes écuyers juſqu'à Dyrrachium. Mais il

BASILE. Ann. 870.

pourvut si mal à leur sûreté pour le reste du voyage, que s'étant embarqués sur le golfe Adriatique, ils furent pris, dépouillés & retenus par des pirates Esclavons. Basile s'intéressa ensuite, ainsi que le Pape, pour leur liberté, & ils retournerent à Rome vers la fin de cette année. Le Pape mécontent de ce qui avoit été décidé au sujet des Bulgares, fit des reproches à l'Empereur du peu de soin qu'il avoit pris de ses Légats; il menaça Ignace de le punir canoniquement, s'il osoit disposer de la Bulgarie, & prononça d'avance excommunication contre ceux, qui sur la mission du Patriarche de Constantinople, s'ingéreroient à faire dans ce pays aucune fonction sacerdotale. Mais ces menaces n'empêcherent pas les Bulgares de se conformer à la décision des Grecs, & de renvoyer l'Evêque qui leur avoit été donné par le Pape.

XV. Evénemens divers. *Cedr. pag.* 569.

Je vais rappeller quelques événemens, dont j'ai différé de parler, pour ne pas interrompre ce que j'avois à dire sur le huitieme Concile

général

général. Le 9 Janvier 869, jour auquel les Grecs célébroient la fête de faint Polyeucte, un tremblement de terre renverfa plufieurs Eglifes à Conftantinople. Celle de la fainte Vierge dans la place du Sigma s'écroula tout-à-coup pendant l'office, & écrafa tous les affiftans à l'exception de douze, entre lefquels étoit le Philofophe Léon. Les fecouffes dont la terre fut violemment agitée, fe firent fentir, à diverfes reprifes, l'efpace de quarante jours. Au commencement d'Octobre 870, une horrible tempête détruifit encore plufieurs Palais; le vent roula comme un parchemin le plomb qui couvroit la maifon patriarcale & le jetta par terre. Bafile avoit déja deux fils, Conftantin qu'il avoit affocié à l'Empire, & Léon auquel il fit le même honneur le jour de l'Epiphanie en 870. Il lui naquit le 23 Novembre 869, un troifieme fils auquel il donna le nom d'Alexandre, & qu'il honora encore de la couronne impériale l'année fuivante. En 870, il eut un quatrieme fils, qui fut baptifé

BASILE.
Ann. 870.
*Zon. tom. II. pag.* 167.
*Nicet. in Ign.*
*Leo. pag.* 470.
*Conft. Porph. pag.* 164.
*Sym. pag.* 454, 456.
*Georg. pag.* 454.
*Genef. pag.* 54.
*Du Cange fam. Byz. p.* 140.
*Band. Imp. or. T. I. pag.* 52, *& ibi not.*

fous le nom d'Etienne le jour de Noël. Il le confacra dès la naiffance au fervice de l'Eglife, & il lui deftinoit le fiege de Conftantinople, qu'Etienne occupa en effet dès l'âge de 16 ans fous le regne de fon frere Léon après la feconde dépofition de Photius. Bafile eut auffi quatre filles, qui toutes vêcurent dans la retraite d'un Monaftere.

BASILE. Ann. 868.

Ann. 871. XVI. Guerres des Sarafins en Italie.

*Cedr. pag. 577, & feqq. Zon tom. II. pag. 170, 171. Glycas, pag. 295. Conft. Porph. pag. 181, & feqq. Sym. pag. 458, 459. Du Cange fam. Byz. pag. 140. Giann. hift. Nap. l. 8. Abrégé de l'hift. d'Ital. T. II. pag. 534, & fuiv.*

Depuis que les Sarafins étoient dans Bari, ils ne ceffoient de ravager toute la partie méridionale de l'Italie. A la faveur des divifions qui caufoient des guerres continuelles entre les divers Princes de cette contrée, les Sarafins de Sicile pafferent en Calabre & s'emparerent de plufieurs places. Appellés au fecours tantôt par les Princes de Bénévent, tantôt par ceux de Salerne ou par les Comtes de Capoue, ils les ruinoient les uns par les autres, & profitoient de leurs dépouilles. Maîtres de Tarente, ils mettoient à contribution toute l'Apulie. Il leur arrivoit de fréquens renforts foit de la Sicile foit de l'Afrique, pour réparer les pertes qu'ils

faisoient dans leurs courses. Ils oserent même pénétrer jusqu'à Rome, pillerent les basiliques de saint Pierre & de saint Paul, ravagerent tous les environs, détruisirent Fondi, assiégerent Gaëte, & ruinerent l'armée de Louis roi d'Italie qui venoit pour les combattre. Quoique vaincus en bataille par Césaire duc de Naples, ils continuerent le siége de Gaëte, jusqu'à ce qu'une violente tempête eut fait périr presque tous leurs vaisseaux. Louis revient à Bénévent avec une armée, il chasse les Sarasins de ce territoire. Mais leur flotte désole les côtes de la Méditerranée ; ils font des courses en Toscane, ruinent de fond en comble la ville de Luni, & se présentent à l'embouchure du Tibre, d'où une nouvelle tempête les écarte & brise leurs vaisseaux. Louis devenu Empereur forme le siége de Bari pour en déloger les Sarasins ; mais au bout de quelques mois il est obligé par leur courageuse résistance de regagner la Lombardie. Les Princes de Salerne & de Bénévent n'ont pas un meilleur suc-

BASILE.
Ann. 871.
Eccard comment. Franc. orient. T. II. pag. 564, 568, 570, 571.

BASILE. Ann. 871.

cès ; ils ſont battus, & leur défaite ouvre le paſſage aux Saraſins pour aller ravager le territoire de Naples, qui appartenoit encore à l'Empire Grec. Bari étoit la place d'armes des Saraſins ; c'étoit-là qu'ils réuniſſoient leurs forces, & d'où ils ſe répandoient dans tout le continent de l'Italie. Adalgiſe II, duc de Bénévent fut réduit à leur payer un ſubſide annuel, pour ſe mettre à couvert de leurs ravages. Toutes ces conventions étoient en pure perte ; ces barbares recevoient l'argent & continuoient leurs courſes. Une bataille gagnée ſur les troupes Italiennes, les mit en poſſeſſion d'une grande partie du duché de Bénévent dont ils ruinerent les Egliſes & les Monaſteres, & détruiſirent pluſieurs villes conſidérables. L'Empereur Louis mal ſervi par les Princes Italiens, échoue encore dans une ſeconde entrepriſe formée pour reprendre Bari ; il eſt battu, & le ſecours de ſon frere Lothaire roi de Lorraine ne lui procure que des ſuccès peu importans. Enfin en 868, après avoir pris ſur les Sara-

sins Matera, Venuse & Canuse, il recommence avec toutes ses forces le siége de Bari. Pour l'attaquer du côté de la mer, il a recours à Basile; il fait avec lui un traité d'alliance, par lequel il promet sa fille Hermengarde en mariage au jeune Constantin. Les Historiens Grecs font honneur à Basile de la prise de Bari; ils disent que ce Prince ne jugeant pas la flotte d'Oryphas assez forte pour réussir dans cette expédition, obtint des troupes de Louis pour faire le siége par terre, tandis qu'Oryphas attaqueroit la place du côté de la mer; que l'Amiral grec joignit à ses vaisseaux ceux de Raguse & de toute la côte de Dalmatie; & qu'avec ces secours les Grecs reprirent la ville, se rendirent maîtres de tout le pays d'alentour, chasserent les Sarasins, & rapporterent leurs dépouilles à Constantinople: qu'ils laisserent à Louis les prisonniers Sarasins avec leur Soudan, dont ces Historiens racontent beaucoup de fables.

BASILE. Ann. 871.

XVII. Prise de Bari sur les Sarasins.

Les écrivains Occidentaux que je crois mieux instruits de ces événe-

BASILE. Ann. 871.

mens, attribuent à l'Empereur Louis la gloire de cette conquête. La flotte Grecque, disent-ils, composée de deux cents voiles, après avoir tenu la ville assiégée pendant quelque-temps, se retira dans le port de Corinthe & laissa Louis devant Bari. Le Prince François remporta plusieurs avantages sur différents partis de Sarasins qui venoient au secours de la ville. Enfin après un siége de quatre ans il entra dans Bari par assaut le 13 Février 871, & passa tout au fil de l'épée. Comme toutes ces places avoient appartenu aux Empereurs Grecs, il n'étoit pas possible que Basile ne conçût quelque jalousie contre le Prince François, qui n'en faisoit pas la conquête pour les rendre à leurs anciens maîtres. D'ailleurs Louis paroissoit avoir des desseins sur Naples & sur Amalfi, villes encore sujettes à l'Empire Grec; il entroit dans leurs querelles; il protégeoit tantôt les uns, tantôt les autres selon leurs besoins, & plus encore selon ses vues ambitieuses. Ainsi au lieu de féliciter Louis de ses succès, Basile

lui fit des plaintes de ce qu'il prenoit le titre d'Empereur des Romains, prétendant qu'il devoit se contenter de celui d'Empereur des François; il ajoutoit qu'il étoit redevable aux Grecs de la prise de Bari; que c'étoient leurs efforts qui avoient réduit cette ville à l'extrémité, tandis que les François renfermés dans leur camp ne s'occupoient que de leurs plaisirs; & qu'ainsi le véritable Empereur Romain avoit sur cette ville un double titre, celui de l'ancienne possession & celui de la nouvelle conquête. Louis répondit fiérement, que le titre d'Empereur des Romains lui appartenoit légitimement; que ses peres le tenoient de Dieu & des Romains mêmes; il se plaignoit à son tour de la mauvaise foi des Grecs, les Napolitains leurs sujets donnant asyle & fournissant même secrettement des secours aux infideles: *Quelle part*, disoit-il, *les Grecs peuvent-ils prétendre à la prise de Bari? Après avoir fait une vaine parade de courage dans un ou deux assauts, n'ont-ils pas abandonné le siége, dont ils ont*

BASILE.
Ann. 871.

BASILE. Ann. 871.

*laissé tous les travaux & les dangers aux François? Leur commandant Oryphas, au lieu d'écarter les vaisseaux Sarasins qui venoient secourir la ville assiégée, n'a employé sa flotte qu'à ravager les côtes de l'Esclavonie Françoise.* Il menaçoit l'Empereur Grec d'user de représailles, s'il ne dédommageoit ses sujets des torts qu'ils avoient reçus. Il l'invitoit à envoyer une flotte capable de fermer aux Sarasins l'entrée du golfe Adriatique, tandis qu'il travailleroit lui-même à les chasser de la Calabre, pour aller ensuite délivrer la Sicile du joug de ces barbares. Si l'on en croit les écrivains d'Occident, Basile craignoit le caractere entreprenant de ce Prince & de la nation Françoise; il aimoit mieux avoir pour voisins les Sarasins que les François. Aussi entra-t-il dans les complots qu'Adalgise duc de Bénévent formoit contre Louis, dont la hauteur & la dureté lui étoient devenues insupportables. Plusieurs villes de la Campanie, du Samnium, de la Lucanie se révolterent & reçurent des troupes Grecques. Louis fut

lui-même arrêté dans Bénévent. Mais étant sorti de prison au bout de quarante jours, il reprit toutes ces places, dissipa les complots secrets des Grecs & ne leur laissa que la honte d'avoir traversé par de sourdes manœuvres la délivrance de l'Italie.

BASILE. Ann. 871.

Les progrès du Christianisme en Russie & la destruction totale des Pauliciens, consolerent Basile du peu de succès de ses intrigues en Occident. Les courses des Russes sous le regne précédent leur avoient déja fait connoître la Religion Chrétienne. Basile profita de cette ouverture pour conclure avec eux un traité de paix; & après avoir adouci par des présens leur férocité naturelle, il leur fit accepter un Archevêque ordonné par Ignace. Les instructions de ce Prélat, que Dieu voulut bien rendre fécondes par sa grace, firent dans ce pays beaucoup de Chrétiens, qui reconnurent pour leur mere l'Eglise Grecque. Mais le Prince & le gros de la nation demeurerent encore long-temps attachés à l'idolâtrie.

XVIII. La religion chrétienne s'étend en Russie. *Cedr. pag.* 589, 590. *Zon. tom. II. pag.* 173, 174. *Glycas, pag.* 298. *Const. Porph. pag.* 211, 212.

BASILE. Ann. 871.

XIX. Incurfions des Pauliciens. Petrus Siculus. Cedr. pag. 570, & feqq. Zon. tom. II. pag. 167, 168. Leo. pag. 471, 472. Conft. Porph. p. 165, & feqq. Sym. pag. 455, 456. Georg. pag. 544, 546. Genef. pag. 55, 57, & feqq.

Les Pauliciens établis dans Téphrique & ligués avec les Sarafins de Malatia ne ceffoient de ravager l'Afie mineure. Ils poufferent leurs courfes d'un côté jufqu'à Nicée & à Nicomédie, de l'autre jufqu'à Ephefe, où ils pillerent & profanerent l'Eglife de faint Jean l'Evangélifte. Carbeas étant mort, ils avoient à leur tête fon fils Chryfochir, auffi prudent que brave, mais fier & mortel ennemi de l'Empire. Bafile naturellement pacifique lui envoya Pierre de Sicile pour traiter du rachat des prifonniers, & pour l'engager, s'il étoit poffible, à vivre en paix & à épargner le fang des Chrétiens. Il lui offroit beaucoup d'or, d'argent & d'étoffes, dont les Pauliciens avoient befoin pour s'habiller, ignorant tout art de manufactures. Pierre demeura neuf mois à Téphrique; il réuffit à racheter les prifonniers; mais il trouva un obftacle invincible à la paix dans la haine opiniâtre & dans la fierté indomptable de Chryfochir, qui répondit infolemment à l'Empereur, que s'il vouloit la paix, il eût à renoncer à

l'Empire d'Orient & à se contenter de ce qu'il possédoit au-delà du Bosphore ; qu'autrement, il sauroit bien l'y forcer par les armes. En même-temps pour appuyer ces bravades par des effets, il marcha vers Ancyre, dont il ravagea le territoire ainsi que celui de Comane dans le Pont, & s'en retourna avec un butin immense & grand nombre prisonniers.

BASILE. Ann. 871.

XX. L'Empereur marche contr'eux en personne.

Piqué vivement d'une insulte si marquée l'Empereur leva une armée & voulut la commander en personne. Il disoit souvent qu'un Prince se doit à ses peuples, & que pour assurer leur tranquillité, il doit renoncer à la sienne. Des sentimens si généreux le rendoient digne des plus grands succès. Néanmoins les commencemens de cette campagne ne furent pas heureux. Soit défaut d'expérience, soit qu'il se laissât emporter par une trop bouillante valeur, il fut battu plusieurs fois, & même il auroit été pris dans un combat, sans le secours d'un soldat Arménien qui le sauva des mains des ennemis. Ces échecs réitérés n'abbatirent pas son

BASILE. Ann. 871.

courage ; il s'instruisit par ses propres défaites ; & devenu supérieur à lui-même, il lutta constamment contre la fortune, & vint à bout de la surmonter. Chrysochir vaincu à son tour se retira dans Téphrique, & laissa les Grecs maîtres de la campagne, sur laquelle Basile se vengea du pillage de l'Asie. Après avoir désolé tous les environs, il tenta de prendre la ville d'assaut ; mais la trouvant aussi forte par ses remparts que par le nombre de ses défenseurs, & bien pourvue de vivres, d'ailleurs ne pouvant faire subsister son armée dans un pays qu'il avoit ruiné, il l'abandonna & se contenta de détruire les châteaux d'alentour. Ayant ainsi rétabli son honneur & réparé ses pertes, il revint à Constantinople, chargé de dépouilles & traînant après lui un nombre infini de prisonniers. Son premier soin à son retour fut de récompenser le soldat auquel il devoit l'honneur & la vie. Ce brave homme étoit demeuré inconnu sans se vanter de son service, & sans se présenter à l'Em-

pereur. Basile le fit chercher ; on eut de la peine à le démêler entre une foule d'autres, qui tous accouroient avec avidité à la récompense, comme libérateurs du Prince. Enfin reconnu par l'Empereur, il avoua modestement que c'étoit lui qui avoit eu le bonheur de tirer son Prince du péril, où l'avoit précipité un excès de courage. Il se nommoit Théophylacte. Comme Basile vouloit le combler de biens & d'honneurs, » Seigneur, lui dit le soldat, je suis » né pauvre, & je remercie la Pro» vidence ; elle m'a procuré un hon» neur plus précieux que toutes les » richesses. Les dignités ne me flat» tent pas ; je ne suis pas né pour » elles. Ma vie est à votre Majesté ; » en l'exposant pour vous, je ne fai» sois que vous rendre un bien qui » vous appartient. Mais si vous êtes » assez généreux pour vouloir payer » un sacrifice que je vous devois, » je ne vous demande qu'un peu de » terre pour faire subsister ma famil» le ». Basile étonné d'un desintéressement si rare, lui donna une

BASILE.
Ann. 871.

BASILE. Ann. 871.

des terres du Domaine Impérial; & ce Théophylacte fut pere de Romain Lécapéne qui parvint dans la ſuite à l'Empire.

Ann. 872.

XXI. Baſile prend pluſieurs villes aux Saraſins.

Dans le voiſinage de Théphrique étoient pluſieurs places peuplées de Saraſins, dépendantes du gouvernement de Malatia, mais alliées des Pauliciens. Intimidés par les ravages que Baſile venoit de faire, ces peuples envoyerent demander la paix & l'alliance de l'Empereur. La ville de Taras fut la premiere à ſe détacher des Etats du Califе. Un Prince Arménien, nommé Curticius, maître du château de Locane, & d'un aſſez grand territoire, d'où il faiſoit fréquemment des courſes ſur les terres de l'Empire, ſe ſoumit avec tout ſon peuple. La réputation de juſtice & de clémence que Baſile s'étoit acquiſe depuis le commencement de ſon regne, venoit de recevoir un nouveau luſtre de ſon éclatante valeur. L'année ſuivante, il ſe chargea encore des fonctions de Général, & pour ôter aux Pauliciens le ſecours des Saraſins, qui faiſoient

leur principale force, il marcha vers Malatia. Cette ville avoit été ruinée par Théophile, aussi bien que Samosate & Sozopetra. Mais comme l'Empire n'avoit plus assez de forces pour conserver les conquêtes trop éloignées du centre, les Sarasins avoient relevé toutes ces places. Basile détacha une partie de ses troupes pour aller attaquer Sozopetra sous la conduite d'un de ses parens nommé Christophe, guerrier expérimenté. Cette ville étoit située dans une gorge entre le mont Amanus & une branche du mont Taurus. Christophe la surprit par sa diligence; il y entra d'assaut, passa les habitans au fil de l'épée, fit un riche butin & délivra grand nombre de prisonniers Grecs, qu'on y gardoit comme dans une prison assurée. De là pillant & brûlant tout le pays, il courut à Samosate, qui ne lui fit pas plus de résistance; & chargé de dépouilles, suivi d'une foule de Grecs délivrés & de Sarasins captifs, il alla rejoindre l'Empereur.

BASILE. Ann. 872.

XXII.
Il passe l'Euphrate.

Ce Prince arrivé au bord de l'Euphrate crut qu'il lui seroit glorieux de passer ce fleuve & de montrer les armes Romaines dans un pays, où elles avoient tant de fois triomphé, mais où elles étoient depuis long-temps inconnues. Quoiqu'on fût au milieu de l'été, l'Euphrate étoit alors grossi par une crue d'eau considérable, & l'inondation en rendoit le passage très-difficile. Basile se fit un point d'honneur de forcer cet obstacle; & sans attendre que le fleuve fût rentré dans son lit, il y jetta un pont de bateaux. Il avoit un moyen sûr de rendre ses soldats infatigables, c'étoit de partager leurs fatigues. On voyoit l'Empereur la hache à la main couper des arbres; on le voyoit scier des planches, porter sur ses épaules des fardeaux que les plus robustes auroient refusés. Cet exemple du Prince rendit facile un ouvrage qui sembloit d'abord impossible. Il passa l'Euphrate, emporta d'assaut le château de Rhapsaque; prit & pilla plusieurs places

le long du fleuve, dépeupla tous le pays entre l'Euphrate & l'Arsanias, & après avoir renouvellé dans la Sophene, & dans les contrées septentrionales de la Mésopotamie la terreur du nom Romain, il repassa du côté de Malatia.

BASILE. Ann. 872.

XXIII. Expédition de Malatia.

Les Sarasins avoient rassemblé toutes leurs forces dans cette ville. A l'approche de l'Empereur, ils sortirent en ordre de bataille en poussant de grands cris. Basile à la tête de ses escadrons fond sur eux le sabre à la main, & payant de sa personne avec une hardiesse intrépide, il se jette au plus fort de la mêlée, & fait des prodiges de valeur. A la vue des périls auxquels il s'expose, ses soldats n'en connoissent plus pour eux-mêmes; ils enfoncent, ils renversent, ils foulent aux pieds tout ce qui se présente devant eux. Les Sarasins fuyent & se précipitent dans la ville: on les poursuit l'épée dans les reins; ceux qui ne rendent pas les armes, sont massacrés; tout l'espace depuis le champ de bataille jusqu'aux portes de Malatia est jonché

BASILE. Ann. 872.

de morts. L'Empereur fait aussi-tôt avancer les machines & se prépare à donner l'assaut. Mais lorsque l'ardeur du combat fût un peu refroidie, apprenant des transfuges que la ville entourée d'épaisses murailles, défendue par une garnison très-nombreuse, abondamment pourvue de toutes les munitions de guerre & de bouche, étoit en état de résister long-temps, il prit le parti de se retirer, & marcha du côté de Téphrique. Comme la saison étoit trop avancée pour entreprendre un siege difficile, il se contenta de faire le dégât, & après avoir libéralement récompensé tous ceux qui s'étoient signalés dans cette campagne, il revint à Constantinople, où il rentra en triomphe. Tout le peuple le reçut avec des acclamations de joie & le conduisit à sainte Sophie. Après avoir rendu graces à Dieu de ses succès, il reçut du Patriarche Ignace au pied de l'autel une couronne de victoire & rentra dans son Palais, où il ne se délassa des fatigues de la guerre, qu'en travaillant aux affaires du gouvernement.

BASILE. Ann. 873.

XXIV. Nouvelle expédition contre Chrysochir.

Il étoit facile à Chrysochir de réparer ses pertes : tous les Pauliciens étoient soldats ; il eut bientôt formé une armée plus nombreuse que celles des années précédentes ; & s'étant mis le premier en campagne, il marcha en Cappadoce portant par-tout le ravage. L'Empereur se préparoit à partir encore à la tête de ses troupes : on lui représenta que Chrysochir n'étoit pas un ennemi digne de lui ; qu'il ne convenoit pas à la Majesté Impériale de courir sans cesse à la poursuite d'un brigand, qui n'avoit de force que dans son audace. Il se contenta donc d'implorer le secours de Dieu par des prieres, & donna le commandement de son armée à Christophe qu'il avoit fait Capitaine de sa garde. Basile étoit un grand homme pour son siecle ; mais c'étoit un siecle d'abatardissement & d'ignorance ; & il est difficile que les ames les plus élevées ne se ressentent pas de la foiblesse qui les environne. Il demanda publiquement à Dieu par l'intercession de saint Michel & du Prophete Elie de ne pas le retirer du monde,

BASILE. Ann. 873.

qu'il n'eût vû périr Chryſochir, & qu'il ne lui eût enfoncé trois fléches dans la tête; priere barbare & plus digne des Troyennes de l'Iliade que d'un Prince Chrétien. Christophe trouva Chryſochir campé près d'Agranes en Cappadoce; il campa lui-même près de la ville de Sibore; & comme ſon armée étoit beaucoup la moins forte, il évita d'en venir aux mains, content de reſſerrer l'ennemi & de l'empêcher de faire des courſes. L'été ſe paſſa en chicannes & en eſcarmouches, où l'avantage ſe partageoit, ſans aucune action déciſive. A l'approche de l'hyver Chryſochir voyant qu'il ne pouvoit engager une bataille, & que ſes forces ſe conſumoient inutilement, reprit le chemin de Téphrique avec un grand butin. Le général Grec le fit ſuivre de loin par deux cohortes, l'une de Cappadociens, l'autre d'Arméniens, avec ordre d'éclairer ſa marche: s'ils voyoient l'ennemi ſe détourner de ſa route pour rentrer ſur les terres de l'Empire, ils devoient auſſi-tôt en donner avis; mais s'il continuoit de

faire retraite ; ils avoient ordre de revenir au camp, lorsqu'il auroit passé la frontiere.

BASILE. Ann. 873.

XXV. Défaite des Pauliciens.

Dans cette marche l'armée Paulicienne étant arrivée le soir au bord d'une profonde ravine, campa au pied d'une montagne couverte de bois. Les deux cohortes qui les suivoient, sans être apperçues, gagnerent par l'autre côté le sommet de la montagne ; & voyant au-dessous d'elles l'ennemi qui reposoit sans défiance, elles brûloient d'impatience de l'attaquer, se promettant malgré leur petit nombre une victoire assurée. Il y avoit depuis long-temps une jalousie de valeur entre les Cappadociens & les Arméniens. La proximité des ennemis l'ayant encore allumée plus vivement en cette occasion, *Qu'est-il besoin de paroles*, s'écria un soldat Arménien, *lorsqu'il nous est si aisé de décider par des effets cette querelle d'honneur ? Tombons sur l'ennemi qui s'offre à l'épreuve de notre courage. Il jugera lui-même de quel côté doit être le prix.* Les Officiers voyant ce qu'ils pouvoient attendre

BASILE.
Ann. 873.

de cette ardeur secondée de l'avantage du poste, crurent devoir hasarder l'attaque. Ils choisissent dans les deux cohortes six cens hommes, qu'ils font couler à la faveur de la nuit dans le bois le long de la montagne jusqu'à deux ou trois portées de trait du camp ennemi ; ils laissent sur le sommet le reste des deux cohortes, & leur ordonnent de pousser de grands cris dès qu'ils en recevront le signal, & de sonner de tous les instrumens de guerre. Un peu avant le lever du soleil, dans le temps que le sommeil est plus profond & plus tranquille, les soldats de l'embuscade, criant de toutes leurs forces, *victoire à la Croix*, fondent sur le camp ; en même-temps leurs camarades font entendre du haut de la montagne un bruit terrible, que redoublent les échos d'alentour. Les Pauliciens se réveillant avec effroi ne savent ni se mettre en ordre ni se défendre : accablés de traits, percés de lances avant que d'avoir reconnu à qui ils ont affaire, jugeant au bruit qu'ils entendent que toute l'armée vient fondre

ſur leurs têtes, ils ne ſongent qu'à fuir ſans regarder derriere eux. On les pourſuit l'eſpace de dix lieues, & tout ce chemin eſt couvert de leurs morts & de leurs bleſſés.

BASILE. Ann. 873.

XXVI. Deſtruction de Téphrique & des Pauliciens.

Chryſochir, après avoir fait d'inutiles efforts pour les retenir, obligé de fuir lui-même, ſe vit pourſuivi par un cavalier nommé Pulade, qu'il avoit autrefois tenu priſonnier. C'étoit de tous les ennemis celui dont il devoit eſpérer plus de grace; il l'avoit traité avec humanité & l'avoit renvoyé ſans rançon. Etonné de l'appercevoir derriere lui la javeline à la main & la fureur dans les yeux, *Ingrat Pulade*, lui dit-il, *que t'ai-je fait pour te voir ainſi acharné à m'arracher la vie? As-tu donc oublié avec quelle bonté j'ai ménagé la tienne? Non*, répond le barbare, *& je t'apporte le prix de tes bons traitemens.* Comme ces paroles étoient prononcées d'un ton qui annonçoit la mort, Chryſochir ſaiſi de frayeur & continuant de fuir fut emporté au bord de la ravine, que ſon cheval n'oſoit franchir. Dans ce moment Pulade

l'atteint de sa javeline & le renverse. Diaconize son écuyer, le seul qui ne l'eut pas abandonné, saute à terre, & le voyant prêt d'expirer, il lui souleve la tête & la tient appuyée sur ses genoux en pleurant. Il respiroit encore lorsque d'autres cavaliers arrivent, lui coupent la tête, & enchaînent Diaconize avec les autres prisonniers. On envoye cette tête à l'Empereur, qui se persuadant que Dieu avoit agréé sa priere, la fait suspendre à un arbre & la perce de trois coups de fléches. Cependant Christophe averti du succès inattendu de son détachement, va le joindre en diligence. On marche à Téphrique, dont les habitans glacés d'effroi ne firent aucune résistance. Un tremblement de terre qui se fit sentir au même moment, sembloit leur annoncer que le Ciel agissoit de concert avec l'ennemi. Sans attendre le siege, ils abandonnent la ville : les uns viennent se jetter entre les bras de Christophe, les autres vont chercher un asyle chez les Sarasins. On trouva la place déserte ; elle fut détruite.

BASILE. Ann. 873.

détruite. Ce repaire de brigands & de scélérats ne fut plus qu'un monceau de ruines ; & la puissance des Pauliciens, qui depuis vingt-cinq ans faisoit trembler l'Asie jusqu'au Bosphore, s'éteignit comme la foudre après un embrasement de courte durée. Leur secte ne périt pas avec eux. Zélés pour la propagation de l'erreur, ils avoient envoyé leurs missionnaires jusqu'en Bulgarie, d'où le Manichéisme avec toutes ses horreurs se répandit dans l'Europe. Quoique Chrysochir eut été détesté de tout l'Empire, l'ingrat Pulade meurtrier de son bienfaiteur le fut encore davantage. Au contraire la fidélité de Diaconize fut récompensée de l'estime publique ; l'Empereur lui rendit la liberté, & Léon successeur de Basile lui donna des emplois honorables dans ses armées.

BASILE. Ann. 873.

XXVII. Débauches de la sœur & de la femme de Basile. *Cedr. pag.* 589. *Zon. tom. II. pag.* 173.

La joie que ces succès donnoient à l'Empereur, étoit contrebalancée par les chagrins amers que lui causoient les déréglemens de sa sœur & de sa femme. Il ne devoit pas attendre de leur part une conduite plus

réguliere : il avoit lui-même favorisé le commerce scandaleux de Thécla sa sœur avec son prédécesseur Michel, & sa femme Eudocie avoit été long-temps concubine de ce Prince. Cependant il s'étoit flatté que le changement d'état opéreroit dans ces Princesses la même réforme qu'il avoit opéré en lui. Il se trompa & s'apperçut bientôt que sa sœur en perdant Michel, n'avoit pas perdu l'habitude de la débauche. Un de ses Officiers, homme corrompu & sans autres principes que ceux de la Cour, s'entretenant un jour avec lui, parla comme d'une chose indifférente du commerce de Thécla avec un Seigneur nommé Néatocomite. Basile honteux de voir que la dépravation des mœurs fut devenue tellement à la mode, qu'elle ne causât plus de scandale, se fit amener Néatocomite, & après l'avoir fait fustiger, il lui fit prendre l'habit de Moine. Il confisqua les biens de sa sœur & l'enferma dans un Monastere. Ayant découvert une semblable intrigue entre l'Impératrice & Nicétas son maître-d'hôtel,

BASILE. Ann. 874.

*Leo. pag.* 471. *Const. Porph. pag.* 210. *Sym. pag.* 455, 456. *Georg. pag.* 545, 546.

il ne s'en prit qu'à lui-même du déshonneur qu'il recevoit de sa femme, & quoique cette injure lui fût personnelle, il ne punit pas Nicétas plus sévérement que Néatocomite. Cet Officier s'étant sincérement converti, fut, sous le regne de Léon, honoré de la dignité d'économe de sainte Sophie, & bâtit un Monastere, où il passa le reste de sa vie dans les austérités de la pénitence.

BASILE. Ann. 874.

XXVIII. Conversion des Juifs.

Zélé pour le salut de ses sujets, Basile s'attacha sur-tout à la conversion des Juifs. Il établit des controverses & leur présenta l'appas des récompenses. Il leur promit des pensions, des honneurs, l'exemption de tout impôt. Un grand nombre d'entre eux reçut le baptême; mais ce fut plutôt par intérêt que par conviction. Après sa mort la plupart retournerent à leur premier égarement.

XXIX. Basile piqué par un serpent.

Pour orner une nouvelle Eglise qu'il faisoit bâtir, il fit fondre quantité de vases d'airain de son Palais. On y transporta par son ordre beaucoup de marbres, de colonnes, de

BASILE. Ann. 874.

mosaïques, de ſtatues. Entre celles-ci étoit une ſtatue de bronze, repréſentant un Evêque, dont le baton paſtoral étoit entouré d'un ſerpent. Un jour que l'Empereur venoit viſiter les ouvrages, s'étant aviſé de mettre le doigt dans la gueule du ſerpent de bronze, il fut mordu par un véritable ſerpent qui s'y étoit niché. On eut beaucoup de peine à le guérir de cette bleſſure. C'étoit dès-lors la coutume d'enfouir dans les fondemens des grands édifices quelque mémorial du Prince qui les faiſoit bâtir. On poſa dans ceux de cette Egliſe une ſtatue de Salomon, ſur laquelle étoit gravé le nom de Baſile.

Ann. 875.
XXX.
Guerres contre les Saraſins.
*Cedr. pag.* 573, 574, 575.
*Zon. tom. II. pag.* 168, 169.
*Glycas, pag.* 295, 296.

Les Saraſins de Tarſe poſſédoient le château de Lule, place très-forte, d'où ils ne ceſſoient de faire des courſes dans les provinces d'alentour. Baſile le fit attaquer & le reprit moitié de force, moitié par intelligence. Une autre fortereſſe, nommée Mélus ſe rendit, & le même corps de troupes prit & détruiſit la ville de Caſtabale, dont les Pauli-

ciens étoient demeurés les maîtres après la ruine de Téphrique. Ces succès donnoient de la joie à Basile, mais il se reprochoit de ne les avoir pas achetés de ses propres travaux. Il marcha donc en Cappadoce avec son fils Constantin, qu'il vouloit accoutumer aux fatigues, & instruire dans les opérations de la guerre. Arrivé à Césarée, après avoir passé quelques jours à exercer ses soldats, il fit prendre les devants à des troupes légeres, & les suivit de près avec le reste de l'armée. Tout fuyoit devant lui, les Sarasins étoient forcés dans toutes les places, ou les abandonnoient à son approche. L'Emir d'Anazarbe, Apabdele, la terreur de tous les pays voisins, n'attendit pas l'Empereur, & s'enfuit à Malatia. Semas, autre Sarasin, cantonné dans les gorges du mont Taurus, désoloit par des courses continuelles les frontieres de l'Empire ; il vint se rendre à Basile.

BASILE. Ann. 875.

*Leo. pag. 473. Const. Porph. pag. 172, & seqq. Sym. pag. 456. Georg. pag. 546. Genes. pag. 55. Leo. Tact. c. 9, 18.*

XXXI. Caractere des Sarasins de ce temps-là.

Le Lecteur a pu s'appercevoir, que les Sarasins en étendant leur puissance, avoient changé de carac-

BASILE. Ann. 875.

tere. On ne retrouve plus chez eux cette fougueuse valeur, enflammée par le fanatisme, qui ne connoissoit point d'obstacle, & qui couroit à la mort, comme à la victoire. Depuis un siecle on les voit aussi souvent vaincus que vainqueurs. Maîtres du plus grand Empire qui fût alors sur la terre, soutenus de toutes les forces de l'Orient, ils font moins de progrès avec des armées nombreuses & opulentes, qu'ils n'en faisoient avec une poignée de soldats pauvres, & presque nuds sous les premiers successeurs de Mahomet. Les richesses avoient porté chez eux leur poison destructeur; de cette trempe forte & vigoureuse, qui rendoit leur ame aussi ferme que l'acier de leurs épées, il ne leur restoit que la fierté. Tandis que les délices de Bagdad amolissoient leurs Califes, ils s'affoiblissoient eux-mêmes par l'usage des plaisirs, & toujours turbulens, ils conservoient l'avidité des conquêtes en perdant les moyens de conquérir. Léon fils de Basile, a dépeint dans son ouvrage de Tac-

BASILE. Ann. 875.

tique, la maniere dont les Sarasins faisoient la guerre de son temps. Cette nation méprisant les travaux de l'agriculture, n'avoit de ressource que dans les armes; elle ne vivoit que de pillage; c'étoit la nécessité qui les conduisoit à la guerre; aussi leurs armées étoient-elles grossies d'une foule de misérables, qui n'étoient attirés que par l'intérêt de la subsistance. Lorsqu'il s'agissoit d'une course ou d'une guerre, on ne levoit point de soldats; porter les armes, n'étoit pas une profession particuliere; on publioit le jour du départ; les riches accouroient par amour pour la patrie, les pauvres par l'espérance du butin. Ainsi l'armée n'étoit composée que de volontaires. Les femmes & ceux que leur foiblesse retenoit chez eux, fournissoient les armes & participoient ainsi à l'expédition. La plus grande partie de leurs troupes consistoit en cavalerie; leurs fantassins mêmes étoient à cheval dans les marches; ou s'ils n'alloient pas loin, ils montoient en croupe derriere les cava-

BASILE. Ann. 875.

liers. L'armée étoit précédée d'une troupe d'Ethiopiens à pied & presque nuds, qui n'avoient pour armes que l'arc & les fleches. Les cavaliers étoient armés de toutes pieces ; leurs baudriers, leurs épées, la bride de leurs chevaux garnis d'argent. Ils faisoient grand cas de leurs chevaux, qu'ils épargnoient aux dépens de leur propre vie ; aussi ne s'en servoient-ils pas pour porter les bagages ; leurs bêtes de charge étoient les chameaux, les ânes, les mulets. Ils craignoient sur-tout les combats nocturnes ; & s'ils n'arrivoient pas le soir à quelque place forte où ils pussent passer la nuit, ils se retranchoient avec soin pour se mettre hors d'insulte. Leur ordre de bataille & de marche étoit toujours un quarré long ; d'ailleurs ils avoient emprunté des Romains les évolutions ainsi que les armes. Ils placoient souvent leurs chameaux au centre de l'armée. Les drapeaux qu'ils élevoient sur les bêtes de somme faisoient paroître les escadrons plus nombreux. Dans les combats le bruit des tambours & des

cymbales auquel leurs chevaux étoient accoutumés, achevoit de mettre en désordre ceux de l'ennemi ; déja effarouchés par la vue des chameaux. Ils attendoient l'ennemi de pied ferme, sans précipitation, sans impatience : hardis lorsqu'ils espéroient la victoire, timides dans le désespoir ; plus fermes dans la résistance qu'ardens à l'attaque, ils ne s'animoient que lorsqu'ils voyoient l'ennemi se ralentir. Les rangs serrés, boucliers contre boucliers, ils essuyoient les premieres décharges, & ne s'ébranloient que quand l'ennemi avoit épuisé ses armes de jet. Ils ne rompoient leur ordonnance ni lorsqu'ils poursuivoient, ni lorsqu'ils étoient poursuivis ; mais si elle venoit une fois à se rompre, ils étoient incapables de se rallier ni de se remettre en ordre. Persuadés que tout malheur vient de Dieu, ils ne s'opiniâtroient pas à combattre l'adversité, & s'abandonnoient aveuglément à la mauvaise fortune. Accoutumés à des climats brûlans, il résistoient aux plus grandes chaleurs, mais ils ne

BASILE. Ann. 875.

supportoient pas le froid, & les pluies faisoient sur leurs corps le même effet que sur leurs arcs, dont elles relâchoient les cordes. Aussi choisissoient-ils l'été pour faire la guerre ; dans les autres saisons ils ne faisoient que des courses ; & c'est sur-tout en hyver que les Grecs les ont vaincus, en les surprenant dans des embuscades, dans des défilés dont on leur fermoit l'issue par des abbattis d'arbres, dans les gorges du mont Taurus, du haut duquel on les accabloit de fléches ou de grosses pierres, qu'on rouloit sur-eux, lorsque chargés de butin ils traversoient ces montagnes pour repasser en Syrie. Quoiqu'ils eussent alors dégénéré de leur premiere valeur, Léon leur rend ce témoignage que de tous les ennemis de l'Empire, c'étoient ceux qui entendoient le mieux la guerre.

XXXII. Succès de Basile en Cilicie.

L'activité de Basile leur enleva cette année une partie de leurs conquêtes de Cilicie. Ayant passé le Sarus, il marcha vers Cucuse, près de laquelle les Sarasins étoient cantonnés dans d'épaisses forêts. L'Em-

pereur les chassa de ce poste en détruisant ces bois par le fer & par le feu. Arrivé à Callipolis & à Padasie au pied du mont Taurus, & voyant ses soldats rebutés de la difficulté des chemins, il descendit de cheval, & marchant à leur tête au travers des rochers, des ravines, & des terrains les plus impraticables, il leur rendit le courage. Son exemple sembloit leur donner des ailes. Il poussa jusqu'à Germanicie les différens corps de Sarasins qu'il trouva sur son passage, & les obligea de se renfermer dans la ville. Pour y arriver il falloit passer une riviere assez large nommée Paradisus ; elle étoit guéable ; mais le fond en étoit glissant & plein de vase. Basile la fit passer pendant la nuit, & y étant entré le premier, il s'arrêta au milieu, faisant éclairer le gué par un grand nombre de flambeaux. Il couroit lui-même à ceux qu'il voyoit chanceler, leur donnoit la main, relevoit ceux qui tomboient, & il en sauva plusieurs qui se seroient noyés sans son secours. Après avoir ruiné tous les environs

BASILE. Ann. 875.

de Germanicie, trouvant la place trop forte & trop bien pourvue, il repassa l'Amanus & vint assiéger Adanes sur le Sarus. Les habitans résolus de soutenir le siege, laisserent l'Empereur brûler & détruire tout le pays d'alentour, d'où ils avoient retiré les hommes, les grains & les troupeaux. Basile prit Geron, petite ville du voisinage, & il en abandonna le pillage à ses soldats. Les ayant animés par cette récompense, il espéroit s'emparer bientôt d'Adanes, & fit avancer ses machines. Mais la gloire en étoit réservée à son petit fils Constantin Porphyrogenète. La vigoureuse résistance des assiégés, & plus encore les froids de l'arriere saison, qui incommodoient ses soldats campés sur un terrain humide & exposé aux vents glacés de l'Arménie, le firent songer à la retraite.

XXXIII. Son retour.

Comme son armée chargée de butin traînoit après elle une grande multitude de prisonniers, qui embarrassoient la marche dans des chemins rudes & montueux, il prit un parti si cruel, que si l'on veut excuser ce

Prince sur la nécessité de la guerre, il faut convenir que la guerre est un état de barbarie, qui peut changer en bêtes féroces les naturels les plus humains. Il fit égorger tous les prisonniers. Prévoyant que les ennemis se posteroient aux détours & aux défilés des montagnes, il les fit prévenir par des troupes légeres, qui se plaçant en embuscade, se saisirent de ceux qui venoient pour les surprendre. Le Sarasin Abdélomel, Emir de ce pays, qui s'attendoit à le harceler dans ces passages, voyant que les sages précautions de l'Empereur le mettoient hors d'insulte, lui députa pour demander la paix & pour lui offrir le domaine de la contrée dont il étoit maître. L'Empereur accepta ses offres, & tira de lui de bons services contre les autres Sarasins. Après avoir traversé le mont Argée, il reçut à Césarée d'heureuses nouvelles de son autre armée, qui lui envoyoit quantité de dépouilles & grand nombre de prisonniers Curdes. Cette nation barbare, qui habite aujourd'hui au-delà du Tigre, se répandoit alors en-deçà de l'Eu-

BASILE. Ann. 875.

phrate, jusque dans les montagnes de Cilicie. La plupart étoient Manichéens & alliés des Pauliciens. Basile les fit encore massacrer. Il s'arrêta quelques jours à Midée en Phrygie, où après avoir distribué des récompenses à ceux qui s'étoient distingués, dans le cours de cette campagne, il sépara ses troupes & les envoya en quartier d'hyver. Il revint ensuite à Constantinople, où il fut reçu avec la même pompe & les mêmes honneurs que trois ans auparavant.

Ann. 876.

XXXIV. Victoire d'André le Scythe.

Depuis que les Sarasins étoient maîtres de Tarse, l'Asie mineure ne pouvoit jouir du repos. La perte du château de Lule & de tant d'autres places, la désertion de deux Emirs, le ravage de toute la contrée, les mirent en fureur. Dès les premiers jours du printemps, joints à ceux de Malatia dont ils n'étoient séparés que par le mont Taurus, ils se mettent en campagne, & portent le fer & le feu jusqu'en Bithynie. André Gouverneur de l'Hellespont ayant rassemblé les troupes de sa Province, tombe sur eux en divers endroits, les taille en pieces par-tout où il les ren-

BASILE. Ann. 876.

contre, & les pourſuit juſqu'à Tarſe. Ce guerrier long-temps inconnu, parce qu'il n'avoit d'autre recommandation que ſon mérite, étoit Scythe de naiſſance. Baſile l'avoit enfin diſtingué, & pour récompenſe de ſes ſervices il lui avoit conféré le titre de Patrice avec le commandement des troupes de ſa garde & le gouvernement de l'Helleſpont. André n'étoit pas loin de Tarſe, lorſqu'il reçut de l'Emir de cette ville une lettre conçue en ces termes : *Je pars pour vous aller joindre, & pour voir quel ſecours vous pourrez tirer de Marie & de ſon fils contre une armée protégée par le bras de Dieu & de ſon Prophête.* Cette bravade impie fit frémir d'horreur le général Grec, auſſi pieux que vaillant ; tenant la lettre à la main & levant les yeux au Ciel, il s'écrie, *Fils éternel de Dieu, & vous Mere d'un Dieu fait homme, vous entendez les blaſphêmes de ce nouveau Sennacherib ; défendez votre peuple & faites connoître aux nations ce que peuvent contre vous les plus nombreuſes armées.* Il encourage ſes troupes, & plein de

BASILE. Ann. 876.

confiance en la protection du Ciel ; il approche de Tarse & rencontre les Sarasins réunis près du fleuve Podande. Le nombre supérieur des ennemis n'effraye point ses soldats ; ils tombent sur-eux avec tant d'ardeur, qu'en un moment cette grande armée est dissipée ; l'Emir est tué ; le reste est taillé en pieces ; l'arriere-garde seule plus proche de la ville, eut le temps de s'y sauver. André perdit peu de soldats. Après leur avoir donné la sépulture, il fit mettre en un monceau les cadavres des ennemis, dont les ossemens accumulés furent long-temps pour les Sarasins de Tarse un triste monument de leur défaite. Le vainqueur qui n'attribuoit ce succès qu'à Dieu seul, aussi modeste après la victoire qu'avant la bataille, ne se crut pas assez fort pour attaquer la ville de Tarse ; & dans la crainte de déshonorer les armes de l'Empereur par une entreprise téméraire, il reprit le chemin de sa province avec un grand butin.

Ann. 877. Un homme élevé par son mérite

ne pouvoit manquer d'envieux. On fit entendre à l'Empereur qu'André trahissoit l'Empire ; qu'il n'avoit tenu qu'à lui de prendre Tarse, s'il eût voulu profiter de l'ardeur de ses troupes & de l'effroi des ennemis. Quelque éclairé que fût Basile, il n'étoit pas à l'abri des surprises. Il se laissa tromper par les fanfaronades d'un courtisan nommé Stypiote, qui, soutenu par une puissante cabale, se vantoit de le rendre en peu de jours maître de Tarse, & de chasser les Sarasins de toute l'Asie mineure. Ebloui de ces brillantes promesses, l'Empereur le mit à la tête de ses troupes. Mais Stypiote justifia bientôt la sage circonspection d'André. Enflé de toute la présomption que donne l'ignorance, il s'approche de Tarse & campe dans une plaine ouverte, sans prendre aucune des précautions qui sont d'usage dans la guerre. Les barbares profitant de son imprudence, tombent pendant la nuit sur son camp par plusieurs endroits, en faisant un grand bruit de cymbales & de trompettes. Les Grecs se

BASILE.
Ann. 877.

XXXV.
Stypiote battu par les Sarasins.
*Cedr. pag. 576.*
*Zon. tom. II. pag. 169.*
*Leo. pag. 474.*
*Const. Porph. pag. 177, 178.*
*Georg. pag. 548.*

BASILE, Ann. 877.

réveillant avec effroi, sans armes, à demi nuds, ne songent qu'à se sauver ; ils se pressent, ils s'écrasent les uns les autres. Les Sarasins n'ont que la peine de les massacrer. Stypiote est le premier à fuir, & abandonnant son armée à la merci des ennemis, il ne rapporte à ses partisans que la honte de l'avoir vanté, & à l'Empereur celle de les avoir écoutés.

XXXVI. Etat de l'Empire en Italie. *Epistolæ Joannis VIII. Erchempert. art. 38. Giann. Hist. Nap. l. 7. c. 1. De Vita antiq. Benevent. T. II. pag. 222.*

Les intrigues des Grecs avec Adalgise duc de Bénévent avoient empêché l'Empereur Louis de chasser les Sarasins de l'Italie. Dès que ce Prince eut quitté le pays, les Sarasins sortirent de Tarente & ravagerent le territoire de Bari. Un autre troupe venue d'Afrique & de Sicile étendit ses courses jusqu'à Rome ; & le Pape Jean VIII, fut obligé de traiter avec ces infideles & de leur payer par an vingt-cinq mille marcs d'argent. Comme il ne recevoit aucun secours des Princes François, il eut recours aux Grecs. Grégoire envoyé par Basile avec une flotte, pour conserver ce qui restoit à l'Empire en Italie, faisoit sa résidence à Otrante. Le

Pape le pria d'envoyer dix vaisseaux pour défendre les terres de saint Pierre. On voit par une lettre du Pape à Basile, que l'Empereur avoit satisfait à cette demande. Cependant Grégoire employoit ses forces au recouvrement de la Calabre. Les habitans de Bari se voyant abandonnés des François & des Béléventins, se donnerent à lui, & cette ville, alors considérable, revint ainsi à l'Empire Grec. Il y avoit dans Bari une faction attachée aux François ; Grégoire avoit promis avec serment de ne faire aucun mal à ceux qui en étoient les chefs ; il ne tint pas sa parole, il fit emprisonner les premiers de la ville, dont il envoya quelques-uns à Constantinople. Le trouble régnoit dans cette malheureuse contrée : amis, ennemis tout étoit confondu ; on étoit forcé d'attaquer ceux qu'on auroit voulu défendre. Les habitans de Naples, d'Amalfi, de Salerne, qui dépendoient de l'Empire Grec, n'étant pas en état de résister aux Sarasins, furent contraints de joindre leurs armes à ces barbares, pour ravager

BASILE.
Ann. 877.

BASILE. Ann. 877.

le territoire de Rome. Jean marcha contre Naples avec des troupes, & ce fut la premiere fois qu'on vit un Pape à la tête d'une armée. Il détacha de la ligue le prince de Salerne, qui attaqua les troupes de Naples & fit prisonniers vingt-deux Napolitains, auxquels le Pape fit trancher la tête. Athanase, évêque de Naples, frere du duc Sergius, voulant gagner les bonnes graces du Pape, se saisit de son frere; après lui avoir crevé les yeux, il le mit entre les mains du Pape, & se fit Duc sans cesser d'être Evêque. Mais bien-tôt ce Prélat sans foi comme sans religion, se ligua lui-même avec les Sarasins, & devint le fleau de toutes ces Provinces ainsi que de la ville de Rome, dont il pilla le territoire de concert avec les infidéles. Le Pape trop foible pour le combattre, eut recours aux armes naturelles du saint Siége; il excommunia Athanase & les Napolitains; & ce fut encore la premiere fois que les Papes lancerent l'anathême contre les peuples pour punir les crimes de leurs Princes. On voit par ces évé-

nemens que les Ducs de cette contrée, quoique ſujets de l'Empire Grec, ſe comportoient en Souverains ; qu'ils n'attendoient ni la nomination ni même l'agrément de l'Empereur pour prendre le titre de Ducs ; qu'ils ne conſultoient que leur volonté pour faire la paix & la guerre ; & que ſelon leur caprice ou leurs intérêts ils ne faiſoient pas difficulté de contracter des alliances avec les ennemis de l'Empire. Leur éloignement & la foibleſſe des Empereurs Grecs les mettoient à couvert du châtiment. La principauté de Bénévent étoit dans ce même-temps le théatre de pluſieurs révolutions funeſtes. Gaïder uſa du ſecours des Saraſins pour s'en rendre maître. Il tua ſon oncle Adalgiſe, chaſſa les premiers de la ville & fut chaſſé lui-même trois ans après. On le livra aux François qui le mirent en priſon. Il s'échappa & s'enfuit à Bari, occupée alors par les Grecs, qui l'envoyerent à Conſtantinople. Baſile le traita honorablement, le combla de biens, & lui donna la ville d'Oria en Calabre, d'où il ne ceſſa d'inquiéter

BASILE.
Ann. 877.

BASILE. Ann. 877.

les Bénéventins. Radelchis, fils d'Adalgise, qui avoit chassé Gaïder ne conserva la principauté que quatre ans. Les Bénéventins l'en dépouillerent pour en revêtir son frere Aïon, dont nous parlerons sous le regne suivant.

XXXVII. Contestation entre Rome & Constantinople au sujet des Bulgares.

*Epist. Joann. VIII. Cedr. pag. 589. Const. Porph. pag. 210. Annal. Met. ad an. 868. Sigeb. ad an. 865. Du Cange fam. Bulg. pag. 311. Fleuri Hist. ecclesf. l. 52. art. 48. l. 53. art. 6.*

Jamais Pape n'avoit fait un aussi fréquent usage de l'excommunication que Jean VIII. Toujours armé de ce foudre, il le faisoit gronder sans cesse soit pour les affaires spirituelles soit même pour les intérêts temporels de l'Eglise Romaine, & à force de le lancer, il en émoussa la pointe. La sainteté d'Ignace n'empêcha pas qu'il n'en fût souvent menacé. Ce Pape n'avoit point d'égard à la décision de la conférence qui avoit suivi le huitieme Concile, par laquelle la jurisdiction sur l'Eglise de Bulgarie avoit été attribuée au Patriarche de Constantinople. Comme le parti de Photius, toujours très-puissant, excitoit de grands troubles, l'Empereur pria le Pape d'envoyer des Légats pour rétablir la paix. Paul évêque d'Ancône, & Eugene évêque d'Ostie, par-

tirent de Rome avec des lettres dans lesquelles le Pape se plaignoit beaucoup d'Ignace & le menaçoit d'excommunication, s'il ne retiroit les Evêques & les Clercs qu'il avoit envoyés en Bulgarie, & que le Pape déclaroit excommuniés. Il demandoit du secours à Basile contre Lambert duc de Spolete qui s'étoit emparé de Rome. Mais Basile occupé d'autres affaires n'entra point dans cette querelle ; ce qui obligea le Pape d'aller en France implorer la protection de Louis le Begue & des autres Princes François. Je vais rassembler ici les suites de cette contestation entre le siége de Rome & celui de Constantinople au sujet des Bulgares. Le Pape ne recevant aucune satisfaction ni de Basile ni de Photius, qui venoit de succéder à Ignace, comme je le dirai bientôt, écrivit à Bogoris roi des Bulgares, pour l'engager à se soumettre immédiatement au siége de Rome. Afin de le détourner de l'obédience des Grecs, il les représentoit comme sujets à se livrer tous les jours à de nouvelles erreurs; il le rappel-

BASILE. Ann. 877.

loit au ſein de l'Egliſe Romaine, la mere de tous les fidéles, & dans l'ardeur de ſon zele il proteſtoit qu'il chériſſoit les Bulgares juſqu'à ſe ſacrifier lui-même pour leur ſalut. Il ſemble que ſes Légats avoient choqué les Bulgares en quelque choſe; puiſqu'il promettoit de corriger leur faute. Il ſollicitoit les Seigneurs Bulgares de s'employer auprès de leur Roi, & leur vouloit perſuader que leur liaiſon avec les Grecs étoit pernicieuſe à leur ame. Les Dalmates ayant auſſi pris le parti de s'attacher à l'Egliſe de Conſtantinople, il les exhorta par une lettre à revenir à l'Egliſe de Rome, & à lui envoyer l'Archevêque qu'ils auroient élu canoniquement, pour recevoir de lui le *pallium;* il leur promettoit toute ſorte de biens en cette vie comme en l'autre, s'ils lui obéiſſoient; autrement, il les déclaroit excommuniés. Après le rétabliſſement de Photius ſur le ſiége de Conſtantinople, on voit par les lettres du Pape qu'une des conditions qu'il exige avec le plus d'ardeur pour y donner ſon conſentement,

consentement, c'est que Photius renonce à toute juridiction sur la Bulgarie; il veut que les Evêques & les autres Ecclésiastiques ordonnés par le Patriarche de Constantinople, sortent du pays; il menace Photius de l'excommunication s'il leur donne le *pallium*, s'il y fait quelque ordination, s'il communique avec eux avant qu'ils obéissent. Il paroît qu'en cette occasion l'Empereur étonné du grand bruit que faisoit le saint Pere, usa de quelque condescendance. Dans une lettre datée du 13 Août 880, le Pape remercie Basile d'avoir rendu justice à l'Eglise Romaine au sujet de la Bulgarie. Cependant il paroît aussi que les Bulgares demeurerent attachés à l'Eglise de Constantinople: car dans une lettre postérieure Jean reproche encore à Bogoris d'avoir abandonné Rome, il l'exhorte à revenir au bercail, & le menace encore d'excommunication.

BASILE. Ann. 877.

XXXVIII. Sainteté de Bogoris.

Ce Prince que le Pape traitoit avec si peu de ménagement, étoit cependant un modéle de sainteté. Il menoit depuis son baptême la vie la

plus auſtére. Revêtu pendant le jour de ſes ornemens royaux, il ſe couvroit d'un ſac pendant la nuit; & ſe rendant ſecrettement à l'Egliſe, il paſſoit des heures en prieres, proſterné ſur un cilice. Long-temps avant ſa mort il remit ſa couronne à ſon fils aîné, & ſe retira dans un Monaſtére, ne s'occupant que d'aumônes & de prieres. Mais apprenant que ſon fils ſe livroit à la débauche, qu'il accabloit d'impôts ſes ſujets, & qu'il vouloit même les rappeller à l'Idolâtrie, il quitta l'habit religieux, reprit le caſque & la cuiraſſe avec les marques de la royauté, raſſembla ceux de ſes ſujets qui craignoient Dieu, & ſe mit à la pourſuite de ſon fils qui avoit pris la fuite. Il le prit, lui fit crever les yeux & le condamna à une priſon perpétuelle. Enſuite dans une aſſemblée générale de la nation, il déclara Roi ſon ſecond fils, le menaçant de le traiter comme ſon frere, s'il tenoit la même conduite. Alors ce héros Chrétien comblé des vœux, honoré des regrets de tous ſes ſujets ſe renferma dans le Monaſ-

tere, où il acheva saintement ses jours en 896.

Ann. 877.

XXXIX. Photius succede à Ignace. *Epist. Joann. VIII.* *Nicet. in Ign.* *Cedr. p. 573.* *Zon. tom II. pag. 168.* *Leo. pag. 472.* *Manass. pag. 108.* *Glycas pag. 297, 298.* *Joël. pag. 179.* *Const. Porph. pag. 171.* *Sym. pag. 456, 457.* *Georg. pag. 546.* *Fleury, hist. eccles. l. 53. art. 1. & suiv.* *Oriens Christ. tom. 1. pag. 248, 249.*

Constantinople vit alors une révolution, qui fait connoître à quel point les Princes d'ailleurs les plus sages sont capables de se laisser séduire par des courtisans attentifs à étudier leurs foiblesses. Ignace mourut, & trois jours après Photius fut mis en sa place par le même Empereur, qui convaincu de ses fourberies l'avoit honteusement fait descendre du siége patriarcal dix ans auparavant. La retraite du Monastere n'avoit pas éteint l'ambition de Photius. Cette passion qui vit dans le cloître & qui se nourrit même de jeûnes & d'abstinences, lui tenoit les yeux ouverts sur la conduite d'Ignace. Comme ce saint Prélat ne donnoit point de prise à sa malignité, il prit le parti d'une soumission apparente, & tâcha d'engager Ignace à le reconnoître pour Evêque. Mais il ne put l'obtenir. Il se tourna donc du côté de la Cour & gagna par ses souplesses les Ministres & les Seigneurs. Le chambellan Nicétas vantoit sa vertu, & le bibliothécaire

BASILE. Ann. 877.

Théophane son grand favori. Il connoissoit le foible du Prince. Basile qui avoit l'ame assez vigoureuse pour avoir pris un grand essor, ne l'avoit pas assez ferme ni assez philosophe pour regarder sans honte & sans trouble la bassesse d'où il s'étoit élevé. Il ne rougissoit pas de sa premiere pauvreté, il s'en faisoit même honneur; mais il auroit bien souhaité trouver à sa famille une origine illustre. Photius le sentit, & ce fut alors qu'il composa cette généalogie, qui faisoit de la famille de Basile un rejetton des Arsacides. L'Empereur, sans doute le seul de l'Empire qui fût la dupe de cette grossiere imposture, lui sut gré d'une si flatteuse découverte; il oublia tous les crimes de Photius, lui donna un asyle dans le Palais de Magnaure, l'admit dans ses conseils, lui confia l'éducation de ses fils, & lui laissa reprendre les fonctions épiscopales en dépit des canons & d'Ignace qu'on n'écoutoit plus.

Ann. 878.

XL. Conduite

Ce Prélat qui est honoré comme Saint dans toute l'Eglise, mourut le 23 Octobre 877; & le 26 du même

mois Photius remonta ſur le ſiége de Conſtantinople. Il mit en œuvre & la ſéduction & la terreur pour ſurmonter tous les obſtacles. Calomnies, dépoſitions, tourmens, la mort même, rien ne fut épargné pour ramener à lui les Evêques oppoſans. Léon Catocele ſon beaufrere, qu'il avoit fait par ſon crédit Capitaine de la garde Impériale, homme cruel, le ſervoit dans ſes fureurs. Au contraire les préſens, les promotions, les tranſlations avantageuſes d'un Evêché à un autre, attiroient à lui les ames intéreſſées. Son deſſein étoit de caſſer tout ce qu'avoit fait Ignace, de rétablir ceux qu'il avoit dépoſés, de dépoſer ceux qu'il avoit ordonnés; & ſi l'Empereur n'eût mis un frein à ſon audace, il alloit changer la face de toute l'Egliſe d'Orient. Il étoit ſecondé dans ſes intrigues par un Moine auſſi fourbe que hardi & déterminé, nommé Théodore Santabaren. C'étoit un ſcélérat qui avoit mérité la mort dès ſa premiere jeuneſſe, & que le Céſar Bardas avoit ſauvé du ſupplice & renfermé dans

BASILE.
Ann. 878.
Photius rétabli.

BASILE. Ann. 878.

le Monastere de Stude. Hypocrite accompli, il en étoit devenu Abbé par la faveur de Photius, dont il étoit si zélé partisan, qu'il avoit obligé les Moines de déserter le Monastere. Après la déposition de son Patriarche il fut chassé lui-même. Mais Photius rentré en grace le remit en place & le vanta à l'Empereur comme un Saint, un prodige de savoir, un thaumaturge & même un prophête. Basile trompé par ces éloges le fit venir à la Cour & l'honora de sa confiance. Dès le vivant d'Ignace, Photius l'avoit ordonné métropolitain de Patras; mais comme cette ville avoit un Evêque légitime, cette prétendue ordination n'étoit qu'un sujet de raillerie; on appelloit Santabaren l'Evêque d'*Aphantopolis*, c'est à-dire *de la ville invisible*. Photius nouveau Patriarche l'envoya au Pape Jean en qualité de son apocrisiaire, pour lui demander sa communion. Il prenoit dans sa lettre le ton de la plus profonde humilité, gémissant de la violence qu'on lui avoit faite pour le rétablir sur le siége de

Constantinople. Cette lettre étoit signée de plusieurs métropolitans, dont il avoit surpris les signatures. Basile appuya cette démarche par une ambassade. Les deux Légats que le Pape avoit envoyés pour l'affaire de Bulgarie, & qui n'étoient arrivés à Constantinople qu'après la mort d'Ignace, d'abord opposés à Photius, mais gagnés ensuite par ses présens & intimidés par les menaces de l'Empereur, se livrerent sans réserve au Patriarche. Ils contribuerent même à séduire plusieurs Evêques en leur faisant entendre que le Pape les avoit envoyés pour déposer Ignace & rétablir Photius.

BASILE. Ann. 878.

Ann. 879.

XLI. Le Pape reconnoît Photius pour Patriarche.

Le Pape pressé alors par les Sarasins, n'avoit rien plus à cœur que d'obtenir quelque secours de Basile. Il ne se rendit donc pas difficile aux instances qui lui étoient faites en faveur de Photius ; & malgré les exemples de Nicolas & d'Hadrien ses prédécesseurs, il le reconnut pour Patriarche légitime, leva les censures fulminées contre lui & contre ses adhérans, & déclara excommuniés tous

BASILE. Ann. 879.

ceux qui après trois monitions refuseroient de communiquer avec lui. Mais il accordoit cette faveur comme une grace & une indulgence, & il exigeoit qu'à l'avenir on n'élût plus de Laïc pour remplir la place de Patriarche, que Photius ne disputât point au siége de Rome la jurisdiction sur la Bulgarie, & qu'il demandât pardon dans un Concile. A ces conditions il déclaroit nulle la sentence portée contre Photius dans les deux Conciles tenus à Rome & à Constantinople sous le Pape Hadrien. Pierre, Prêtre Cardinal, fut chargé des lettres pour Basile & pour Photius ; il eut ordre d'assister avec les deux autres Légats au Concile qui seroit tenu pour la réunion.

XLII. Concile de Constantinople en faveur de Photius.

L'arrivée du nouveau Légat combla les vœux du Patriarche, qui se promettoit bien d'éluder par son adresse les conditions exigées par le Pontife Romain. En effet le Concile composé de trois cens quatre-vingt-trois Evêques se gouverna entiérement au gré de Photius. Les Légats ne lui donnerent que des éloges. Ils firent

BASILE. An. 879.

lire la lettre du Pape que Photius avoit traduite en Grec, & dont il avoit eu soin de retrancher l'ordre de demander pardon devant le Concile, & l'absolution que le Pape lui donnoit & qui supposoit qu'il avoit été excommunié. A la place de ces articles, trop humilians pour son orgueil, il avoit inseré des louanges de sa personne; & les Légats, apparemment corrompus, entendirent cette lecture sans réclamation. Tout fut approuvé, excepté la défense de nommer des Laïcs au patriarcat, & la demande du Pape sur la Bulgarie. Pour le premier point, on le combattit par des raisons & des exemples; pour le second, on en renvoya la décision à l'Empereur, dont les droits étoient indépendans du Pape & du Concile. Photius fit à son gré l'histoire de sa premiere élection, de sa déposition injuste, de la persécution qu'il avoit essuyée, de sa modération à refuser son rétablissement tant qu'Ignace avoit vécu, de sa prétendue réconciliation avec lui, enfin de la répugnance qu'il avoit

BASILE. Ann. 879.

témoignée à remonter ſur le ſiége de Conſtantinople vacant par la mort de ce Prélat, & toute l'aſſemblée applaudit à cette ſuite de menſonges. Métrophane, Evêque de Smyrne, qui refuſoit de ſe trouver au Concile, fut ſéparé de la communion eccléſiaſtique. On déclara auſſi excommuniés tous ceux qui ne ſe réuniſſoient pas à Photius. L'Empereur aſſiſta à la ſixieme ſeſſion, dans laquelle on adopta la profeſſion de foi de Nicée, avec anathême contre ceux qui oſeroient y rien ajouter ou en rien ſouſtraire ; ce qui tomboit ſur les Egliſes d'Occident, où l'on admettoit l'addition *Filioque*. L'Empereur ſouſcrivit les actes avec ſes trois fils Léon, Alexandre & Etienne ; car Conſtantin l'aîné étoit déja mort. Le Concile commencé au mois de Novembre 879 tint la ſeptieme & derniere ſeſſion le 13 Mars 880, & dans les acclamations qui le terminerent Photius fut nommé avant le Pape. Les actes ſont ſuivis d'une lettre du Pape à Photius ; il y rejette l'addition *Filioque* ; proteſte qu'elle

BASILE. An. 879.

n'a pas été reçue par l'Eglise de Rome, & condamne en termes très-durs les premiers qui l'ont introduite; mais il veut cependant qu'on use de ménagement avec les Eglises qui l'ont admise, & qu'on tâche de les ramener par la douceur. C'est ce Concile que les Grecs Schismatiques honorent du nom de huitieme Concile général, ne reconnoissant point pour canonique celui qui avoit condamné Photius en 869. Il y a lieu de soupçonner que les actes, qui sont demeurés dans l'obscurité jusqu'au commencement de ce siécle, ont été altérés par Photius, le plus hardi comme le plus habile faussaire qui fut jamais.

XLIII. Suite des événemens qui concernent Photius.

Je vais joindre ici ce qui reste à dire de Photius jusqu'à la fin du regne de Basile. Le Pape écrivit à Basile pour le louer de son zéle, & à Photius pour le féliciter. Mais en même-temps il se plaignit avec douceur que le Patriarche se fût dispensé de la condition qui lui étoit imposée de demander pardon en présence du Concile. Se défiant apparemment de ses Légats, il ajoutoit que s'ils avoient en

BASILE. An. 879.

quelque point contrevenu à ses ordres, il n'y donnoit point son consentement. L'Evêque Marin, porteur de ces lettres, & qui succéda bientôt après au Pape Jean, n'ayant pas voulu consentir à l'abrogation du huitieme Concile écuménique, encourut l'indignation de Basile animé par Photius, & fut un mois en prison. Selon quelques auteurs les Légats furent désavoués à leur retour & soumis à la censure. C'est un point que je laisse à discuter aux Historiens de l'Eglise. Jean étant mort en 882, Marin & Hadrien III qui lui succéderent ne tinrent le saint Siége l'un que quatorze, l'autre que seize mois. L'un & l'autre ne regardant pas leur prédécesseur comme infaillible, condamnerent Photius. Basile irrité écrivit au Pape Hadrien une lettre injurieuse, qui ne fut rendue qu'à son successeur Etienne V. Le nouveau Pape y répondit avec vigueur, mais sans perdre le respect dû à la puissance temporelle, dont il traçoit les bornes, si étroites & si faciles à confondre, qui la séparent de la jurisdiction spi-

rituelle. Il condamnoit de nouveau Photius & le menaçoit d'anathême. Toujours exposé aux courses des Sarasins, il demandoit du secours. Mais cette lettre d'Étienne ne parvint à Constantinople, qu'après la mort de Basile. Photius satisfait des services de Santabaren dans sa négociation auprès du Pape Jean, qu'il avoit trompé, chassa l'Évêque d'Euchaïtes en Cappadoce, pour y placer cet imposteur. Il le déclara Protothrône, c'est-à-dire premier Evêque entre les suffragans de Constantinople, & le mit en possession de plusieurs siéges épiscopaux, d'où il chassa les titulaires.

BASILE. Ann. 879.

XLIV. Mort de Constantin.

*Nicet. in Ign. Cedr. p. 590. Zon. tom. II. pag. 174. Glycas, pag. 296. Const. Porph. pag. 212. Sym. pag. 457. Georg. pag. 547.*

Quelque-temps avant le Concile Basile avoit perdu son fils aîné Constantin. Ce jeune Prince donnoit de grandes espérances. C'étoit celui qui ressembloit le plus à son pere par ses belles qualités & qui en étoit le plus chéri. Il l'avoit accompagné dans ses expéditions. Hermengarde fille de l'Empereur Louis lui avoit été promise; mais ce projet de mariage n'eut point d'exécution : cette Princesse

épousa le Comte Boson, qui devint roi de Provence. La mort d'un fils si cher affligea sensiblement l'Empereur. Photius toujours flatteur, mit le jeune Prince au nombre des Saints, comme si le Ciel lui eût donné parole de se prêter à ses complaisances. Son ami Santabaren, homme à miracles, en fit un pour sa part, qui fut joué avec beaucoup d'adresse. Il promit à l'Empereur de lui faire voir son fils. Pendant que Basile étoit à la chasse, il vit sortir de l'épaisseur du bois un cavalier, vêtu d'une étoffe d'or, qui vint à toute bride l'embrasser & disparut. Il avoit tous les traits du Prince défunt. La tendresse est crédule ; l'Empereur ne douta pas que ce ne fût son fils ; il en eut une extrême joie ; & plein d'admiration pour Santabaren, qui avoit tant de crédit dans l'autre monde, il en fit son confident le plus intime. C'étoit son oracle dans toutes ses entreprises. Persuadé de la sainteté de son fils, il fit bâtir au lieu même de l'apparition un Monastére sous le nom de saint Constantin.

BASILE. An. 879.

*An. Bertin. Aimoin l. 5, c. 22. Du Cange fam. Byz. p. 140.*

Mais la passion dominante de Basile, celle qui couvre toutes ses fautes & qui mérite qu'on lui pardonne toutes ses foiblesses, c'est l'amour qu'il avoit pour ses sujets. Jamais il n'écouta les avis qui pouvoient troubler les repos de ses peuples; jamais il ne consentit à prendre sur les besoins des familles de quoi remplir ceux de son trésor. Un jour qu'il paroissoit embarrassé à trouver de quoi fournir à des dépenses nécessaires, le trésorier général lui conseilla de faire une nouvelle imposition de tailles: il y avoit, disoit-il, quantité de gens qui ne payoient pas à proportion de leurs biens: en augmentant la contribution des riches, sans diminuer celle des autres qui n'étoient pas foulés au-delà de leurs forces, il verroit croître ses revenus sans injustice. Il feignit d'approuver cet avis, & ordonna au trésorier de choisir des personnes capables d'une opération aussi difficile que celle d'évaluer au juste les fortunes de ses sujets & de fixer avec une équité irréprochable la quotité de leur contribution. Il deman-

BASILE. Ann. 879.

XLV. Ménagement de Basile à l'égard de ses sujets.

*Cedr. pag.* 588, 590, 591.

*Const. Porph.* p. 207. 212. 213. 214.

BASILE. Ann. 879.

doit en eux la probité la plus désintéressée, la connoissance la plus étendue, l'activité la plus infatigable. *Quand vous aurez trouvé*, lui dit-il, *des hommes de ce caractere, vous me les ferez connoître.* Le trésorier accoutumé à manier la matiere délicate des finances un peu plus brusquement que le Prince, lui eut bientôt fourni une liste de Commissaires. Basile ayant lu leurs noms, lui fit des reproches d'un choix si peu judicieux; & comme le trésorier lui répondoit qu'il n'en connoissoit pas de plus capables; » cette affaire est si importante, lui repartit l'Empereur, que » s'il étoit possible, je voudrois m'en » charger moi-même. C'est au pere » de famille de régler la fortune de » ses enfans. Mais comme ce travail » ne peut se concilier avec tant de » devoirs indispensables, je suis » contraint de le confier à d'autres » mains. Je ne connois dans tout » l'Empire que deux hommes, qui » puissent me remplacer pour cet ob- » jet. C'est l'assurance que me don- » nent leur âge, leur expérience,

» leur exacte intégrité, qui ne s'est » jamais démentie dans le cours d'u- » ne longue vie & d'un grand nom- » bre d'emplois. Allez les trouver de » ma part & instruisez-les de mes in- » tentions. « L'histoire ne nomme pas ces deux hommes, qui mériteroient mieux d'être connus que la plupart des Souverains. Flattés du choix de l'Empereur, mais trop judicieux pour se charger d'un emploi au-dessus de leurs forces, ils remercierent le Prince de la confiance dont il les honoroit; & en même-temps ils le supplierent de ne pas accabler leur vieillesse d'un fardeau qu'elle n'étoit plus en état de soutenir. Basile reçut leur excuse & ne voulut plus entendre parler de cette réforme, aimant mieux, disoit-il, perdre une partie de ce qui lui étoit dû, que de s'en rapporter à des ames intéressées, qui sous prétexte de remédier à des injustices, en commettroient de plus grandes. Pendant tout le temps de son regne il n'ajouta rien aux impôts, & la douceur de la perception valoit presque une exemption entiére.

BASILE.
Ann. 879.

BASILE. Ann. 879.

Au lieu de faire mourir de faim ses sujets, il diminua la dépense de sa table. Les frais s'en devoient prendre sur le produit des terres annexées à deux Palais qu'il fit bâtir ; il ne permit pas d'y appliquer aucune autre somme, & il en fit une loi perpétuelle pour ses successeurs.

XLVI. Conjuration découverte. Cedr. p. 573. Zon. tom. II. pag. 168. Leo. pag. 474. Const. Porph. pag. 172. Sym. pag. 460, 461. Georg. pag. 548.

Sa vigilance à réprimer l'avidité de ses Officiers le rendoit cher à ses peuples. Mais ces hommes injustes qu'il contenoit, regardoient comme un vol fait à leur avarice, tout ce qu'il les empêchoit de ravir. Ils conjurerent contre sa vie. A leur tête étoit le Capitaine des Icanates, nommé Curcuas, homme très-riche ; mais très-mécontent de n'avoir pas la liberté de le devenir davantage. Un misérable reclus, qui se donnoit pour prophête, lui promettoit l'Empire. Il engagea dans ce complot jusqu'à soixante-six tant Sénateurs qu'Officiers de l'armée & du Palais. L'Empereur averti de cette trame criminelle par un des conjurés qui n'avoit pu vaincre ses remords, les fit arrêter & les jugea lui-même au milieu

du Cirque en présence du peuple assemblé. Sa clémence naturelle leur épargna le supplice, auquel l'indignation publique les condamnoit. Il se contenta de faire crever les yeux à Curcuas & fouetter les autres. Le jour de l'Annonciation, qu'ils avoient marqué pour l'exécution de leur forfait, il assista lui-même à une procession solemnelle, où ils marchoient nuds & chargés de chaînes. Lorsqu'ils furent arrivés à la grande place, avant que d'entrer dans l'Eglise de sainte Sophie, il fit lire leur sentence, par laquelle ils étoient bannis à perpétuité avec confiscation de leurs biens.

BASILE. Ann. 879.

Cependant les Sarasins de Syrie voyant Basile occupé de Conciles & d'affaires civiles, crurent l'occasion favorable pour étendre leurs conquêtes dans l'Asie mineure. Ils rassemblerent tout ce qu'ils avoient de vaisseaux en Egypte & en Phénicie; mais avant que de se mettre en mer, ils envoyerent un espion à Constantinople, pour s'instruire de l'état des forces de l'Empire. Basile que les

Ann. 880.
XLVII.
Mouvemens des Sarasins en Orient.
*Cedr. p. 584, 585.*
*Zon. tom. II. pag. 172.*
*Leo. pag. 472.*
*Const. Porph. p. 189, 190.*
*Sym. p. 456.*
*Georg. pag. 546.*
*Abulfarage.*

soins de l'intérieur n'empêchoient pas d'avoir l'œil sur ce qui se passoit au-dehors, informé de leurs premiers mouvemens, avoit de son côté équippé une grande flotte, & pour prévenir les désordres que les soldats & les matelots pouvoient causer s'ils demeuroient dans l'inaction, il les occupoit aux ouvrages qui restoient à faire, pour achever cette magnifique Eglise dont j'ai parlé, & dont Photius fit la dédicace le premier de Mai de cette année 880. Tout étoit prêt pour le départ. A cette nouvelle les Sarasins se tinrent dans leurs ports. Le Calife Motamed se contenta de faire partir Abdalla avec quatre mille cavaliers, pour piller la Cilicie & la Cappadoce. Pendant que ce Général faisoit le ravage, les garnisons des deux Provinces s'étant réunies, marchent contre lui & l'enveloppent. Les Musulmans surpris dans un terrein creux, entre des rochers inaccessibles, voyant toutes les issues fermées, se déterminent à périr, plutôt que de se rendre. Ils mettent pied à terre & coupent les jarrets de leurs

chevaux, pour en ôter l'usage aux ennemis. Cependant cinq cens d'entr'eux, plus hardis que les autres, forment un peloton, & le sabre à la main s'ouvrent un passage au travers de l'armée Grèque. Le reste fut taillé en pieces. Le Général fut pris & conduit à l'Empereur.

BASILE. Ann. 880.

XLVIII. Syracuse prise par les Sarasins.

Cedr. p. 585. 586. Zon. tom. II. pag. 172. Leo. pag. 472. Const. Porph. p. 190. 191. 192. Sym. pag. 456. Georg. pag. 545. Genes. pag. 55, 56. Du Cange not. in Zon. p. 87, & seqq.

Les Sarasins étoient depuis cinquante ans maîtres de la Sicile. Mais Syracuse avoit été reprise par les Grecs, peut-être dans l'expédition d'Alexis Musele. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle appartenoit aux Grecs sous le regne de Basile. Les mouvemens des Sarasins de Syrie piquerent d'émulation ceux de Carthage. Ils vinrent avec un grand nombre de vaisseaux assiéger Syracuse. Dès que l'Empereur en eut reçu la nouvelle, il fit partir Hadrien grand Amiral de l'Empire, avec la flotte qui avoit été préparée contre les Sarasins de Syrie. Les vents étant contraires, Hadrien eut beaucoup de peine à gagner les côtes du Peloponèse; & son indolence naturelle, que le mauvais temps sembloit excuser, le tint pendant près

BASILE. Ann. 880.

de deux mois dans le port de Monembasie ; c'étoit l'ancienne Epidaure surnommée Limera en Laconie. Cependant les Sarasins pressoient vivement le siége de Syracuse, pour s'en emparer avant l'arrivée du secours. Cette ville étoit mal pourvue de vivres, & sans le courage de Jean Patrice, qui en étoit Gouverneur, elle n'eût pu faire une longue résistance. Ce guerrier intrépide fit plusieurs sorties très-meurtrieres ; il attaqua même plusieurs fois la flotte des Sarasins & leur brûla quelques vaisseaux. Les Sarasins de leur côté firent usage de toutes les machines inventées pour la destruction des villes. La famine se fit bientôt sentir aux assiégés avec toutes ses horreurs. Deux onces de pain valoient une piece d'or, treize à quatorze francs de notre monnoie. Les Sarasins étant maîtres des deux ports, la péche ne pouvoit plus suppléer à la disette. Après avoir consumé tout ce que la rage de la faim peut changer en nourriture, après avoir broyé les os des animaux dont ils paîtrissoient une sorte de pain

qui donnoit la mort, on vit des meres dévorer leurs propres enfans. La peste, les plus affreuses maladies, & enfin une mort cruelle emportoient tous les jours une partie de ces malheureux habitans. Les Catapultes abbattirent une tour & un large pan de muraille. Mais les assiégés presque sans force, en trouverent assez dans leur courage pour défendre la breche pendant vingt jours & autant de nuits contre des assauts continuels. Il n'y avoit point d'habitant qui n'eût perdu quelqu'un de ses membres; & c'étoit un spectacle déplorable de voir ces cadavres presque sans vie traîner sur la breche les restes de leurs corps pour servir de muraille à leur patrie. Enfin le 21 Mai la ville fut forcée & ceux qui avoient survécu à tant de maux, éprouverent toute la rage des Sarasins. Jean Patrice eut la tête tranchée, & aussi intrépide au milieu du supplice qu'il l'avoit été dans les combats, il se fit admirer des ennemis mêmes. Soixante-dix des principaux de Syracuse furent attroupés ensemble & tués à

BASILE.
Ann. 880.

BASILE. Ann. 880.

coups de pierres & de bâtons. Nicolas de Tarse vaillant guerrier, qui pendant le siége avoit insulté Mahomet, fut écorché vif, les Sarasins furieux lui mangerent le cœur. Ils détruisirent les fortifications, & brûlerent la ville.

XLIX. Punition d'Hadrien.

Hadrien se préparoit enfin à sortir du port de Monembasie, lorsqu'il apprit que les Sarasins étoient dans Syracuse. Il a presque toujours fallu du miracle pour illustrer les grands événemens. Cette nouvelle n'eut besoin que d'une nuit pour traverser cent cinquante lieues de mer. Hadrien, disent les auteurs de ce temps-là, en fut informé dès le lendemain par un berger, & ce berger l'avoit appris dans une assemblée de démons, qui s'en réjouissoient dans la forêt d'Helos à quelques lieues de Monembasie. Le Général voulut s'en assurer par lui-même, & s'étant transporté sur le lieu il en entendit le rapport de ses propres oreilles. Malgré un si grave témoignage, il n'en demeura persuadé que dix jours après sur le récit de quelques soldats échappés du carnage.

carnage. Cette fable débitée par tous les Hiſtoriens contemporains, ne prouve que la ſotte crédulité de ce ſiécle d'ignorance. Hadrien auſſi prompt à retourner à Conſtantinople, qu'il avoit été lent à s'en éloigner, apprit en arrivant que l'Empereur étoit dans une grande colere, & qu'il attribuoit à ſa négligence un événement ſi funeſte. Saiſi de crainte, il ſe réfugia dans l'Egliſe de ſainte Sophie. Baſile ſans égard au privilége du lieu ni aux inſtances du Patriarche, le fit tirer de cet aſyle. Mais écoutant enfin ſa clémence naturelle, il ſe contenta de dépouiller Hadrien de toutes ſes charges & de le condamner au banniſſement.

BASILE. An. 880.

La priſe d'une ville ſi renommée excita l'émulation de toutes les Dynaſties de Saraſins. C'étoit à qui prendroit la coignée pour abbattre quelqu'une des principales branches de l'Empire. Eſman, Emir de Tarſe, partit avec trente gros navires, & alla mettre le ſiége devant Chalcis ſur l'Euripe. Les plus gros vaiſſeaux de ce temps-là ne contenoient que

Ann. 881. L. Attaque de Chalcis. Cedr. p. 580, 581. Zon. tom. II. p. 171. Conſt. Porph. p. 184.

deux cens ſoixante hommes. Œniate, gouverneur de Grece, raſſembla par ordre de l'Empereur toutes les troupes de la Province, & mit la place en état de défenſe. La réſiſtance fut auſſi vive que l'attaque. Les Barbares faiſoient pleuvoir ſur les murailles une grêle perpétuelle de fléches & de pierres. Les habitans mêlés avec les ſoldats, dont ils ne ſe diſtinguoient que par une audace plus déterminée, accabloient les aſſiégeans & repouſſoient tous leurs aſſauts. Ils oſoient même ſortir du port, & à la faveur du vent ils brûlerent une grande partie de la flotte Saraſine par le moyen du feu grégeois. Les ennemis perdoient courage, lorſque l'Emir perſuadé que l'argent & la volupté ſont les deux plus puiſſants reſſorts pour remuer les ames communes, fit placer à la tête du camp un bouclier rempli d'or, & crier par un héraut, *ceci eſt la récompenſe de celui qui montera le premier ſur le mur; il aura de plus cent jeunes captives à ſon choix.* Les aſſiégés qui du haut de leurs murailles voyoient briller

cet or, en devinerent l'usage, & s'encourageant mutuellement, ils ouvrent leurs portes & fondent comme un torrent sur les Barbares. Ils enfoncent, renversent, massacrent tout ce qui résiste; l'Emir est tué, les autres fuyent vers leurs navires qu'ils ne regagnent qu'après un grand carnage. Ils levent l'ancre aussi-tôt & ne reportent à Tarse que de la honte & des blessures.

BASILE. Ann. 881.

Les Sarasins de Crete firent d'abord plus de mal; mais l'issue de leur expédition ne fut pas plus heureuse. Saël leur Emir fit partir un Capitaine vaillant & expérimenté, nommé Phot, avec vingt-sept vaisseaux & un plus grand nombre de brigantins & de galeres à cinquante rames. Cette flotte ravagea toutes les isles de l'Archipel, traversa l'Hellespont & pénétra jusqu'à l'isle de Proconnese dans la Propontide. Elle menaçoit Constantinople. Nicétas, amiral de l'Empire, alla au-devant avec toute la flotte impériale & les atteignit sur la côte de la Propontide vis-à-vis de Cardie. Il leur livra

Ann. 882.

LI. Les Sarasins de Crete battus sur mer.

*Cedr. p. 581. 582. Zon. tom. II. p. 171. Const Porph. p. 185, 186.*

BASILE. Ann. 882.

aussi-tôt bataille; la défaite des Sarasins fut complette; le feu Grégeois leur brûla vingt vaisseaux, dont tout l'équipage périt par le feu, par le fer ou dans les eaux. Le reste prit la fuite & regagna l'isle de Crete.

Ann. 883. LII. Autre défaite des Crétois.

Ce mauvais succès ne découragea pas les vaincus. Phot se remit en mer avec une nouvelle flotte; mais au lieu de s'approcher de Constantinople, il se tint sur les côtes du Peloponèse, pillant & ravageant le continent & les isles. Nicétas alla de nouveau le chercher, & aborda en peu de jours au port de Cenchrée. Il apprit que la flotte Crétoise étoit de l'autre côté du Peloponèse, & qu'elle désoloit la côte de Methone, de Patras & de Corinthe. Il lui auroit fallu plusieurs jours pour doubler le cap de Malée & atteindre la flotte ennemie qui auroit eu le temps de le prévenir & de se retirer dans ses ports. Il prit sur le champ un parti plus hardi, mais plus court; ce fut de faire transporter ses vaisseaux d'une mer à l'autre au travers de l'Isthme, large de près de deux

BASILE. Ann. 883.

lieues ; ce qui n'étoit pas sans exemple. Cette entreprise poussée avec autant d'ardeur que d'industrie, fut achevée dans l'espace d'une nuit ; & le lendemain matin les vaisseaux Crétois répandus sur le golfe de Corinthe, virent avec étonnement la flotte Grecque courir sur eux à pleines voiles. Saisis d'effroi & vaincus d'avance, ils n'ont pas même assez de force pour prendre la fuite. Dispersés çà & là, sans faire de résistance, ils sont les uns brûlés, les autres coulés à fond. Quelques soldats & matelots gagnent les rivages, mais ils sont bientôt enveloppés ; & plus malheureux que leurs camarades qui avoient péri dans les feux ou dans les eaux, ils ne sont épargnés que pour subir une mort plus cruelle. L'impitoyable Nicétas, plus féroce que les Sarasins, se faisoit un jeu des plus affreux supplices. Il exerçoit principalement sa barbarie sur les Chrétiens renégats : aux uns il faisoit détacher des lanieres de leur peau depuis la tête jusqu'aux talons ; il en faisoit entiérement écorcher

BASILE. Ann. 883.

d'autres, disant par une horrible plaisanterie, qu'il ne leur enlevoit que leur baptême, auquel ils avoient renoncé; & ce tigre, indigne lui-même du nom de Chrétien, en faisoit élever d'autres fort haut avec des poulies, pour les précipiter ensuite dans des chaudieres de poix bouillante, sorte de baptême, disoit-il en riant, seul convenable à ces apostats. C'étoit le moyen de rendre sa victoire détestable à ceux-mêmes qui l'avoient aidé à vaincre.

Ann. 884.

LIII. Artifice de Basile pour sauver la vie à des déserteurs.

*Cedr. pag.* 582, 583, 584 *Zon. t. II. pag.* 172. *Epist. Joann. Papæ.* *Leo. pag.* 473. *Const. Porph. pag.* 185, & *seqq.* *Georg. pag.* 546, 547. *Genes. pag.* 56, 57.

Il paroît que Basile n'approuva pas ces cruautés. Malgré les succès de Nicétas, il ne l'employa plus, & dès l'année suivante on voit Nasar commander la flotte de l'Empire. Le Sarasins d'Afrique avoient mis en mer soixante grands vaisseaux, & cette flotte formidable, après avoir ravagé les isles qui se trouvoient sur son passage, vint attaquer celles de Zante & de Céphalonie. Nasar avec un bon nombre de vaisseaux de toute grandeur, fit diligence pour les aller combattre, & secondé d'un vent favorable il se rendit en peu de jours

BASILE. Ann. 884.

au port de Méthone, aujourd'hui Modon en Morée. Un contre-temps fâcheux l'empêcha de les attaquer sur le champ. Un grand nombre de ses rameurs avoit déserté dans le voyage ; & s'étant cachés dans les isles où l'on abordoit, ils étoient retournés à Constantinople, ensorte que la flotte restoit dégarnie. Il en informa l'Empereur. Basile les fit chercher & enfermer dans les prisons, où ils n'attendoient que le châtiment de leur lâcheté criminelle. Mais ce bon Prince, avare du sang de ses sujets, voulut épargner leur vie, sans perdre le fruit d'un exemple nécessaire. Le Préfet de Constantinople, seul confident du secret de sa clémence, choisit dans les prisons trente malfaiteurs condamnés à mort, qu'il fit tellement défigurer, qu'ils étoient méconnoissables : on les conduisit à l'Hippodrome, comme déserteurs de la flotte, avec défense d'approcher d'eux ni de leur parler sous peine de la vie ; & après les avoir flagellés, on les embarqua pour les conduire à Méthone, où ils furent

BASILE. Ann. 884.

pendus à la vue de toute l'armée, sans être reconnus de personne. Cette juste punition contint le reste de la flotte. Tous soldats & matelots apprirent à craindre leurs commandans plus que les ennemis, & ils demanderent à combattre.

LIV. Les Sarasins battus sur mer.

Cependant les Sarasins voyant l'inaction de la flotte Impériale, se persuadoient que c'étoit par lâcheté qu'elle n'osoit sortir du port. Ils n'étoient donc nullement sur leurs gardes, & ne songeoient qu'à piller les isles voisines. Jean, gouverneur du Péloponèse avoit déja remplacé les déserteurs, sur-tout par des Mardaïtes, issus de ceux qu'on avoit transportés hors de leur pays cent ans auparavant. Nasar profite de la sécurité des Sarasins; il va de nuit attaquer leurs vaisseaux dispersés, les coule à fond ou les brûle les uns après les autres. Il en enleve une partie qu'il amene à Méthone, & dont il fait offrande à l'Eglise de cette ville. Il abandonne à ses soldats & les prisonniers & la charge des vaisseaux. Il informe l'Empereur de ce qu'il a fait, & lui deman-

de en même-temps ce qu'il doit faire. L'Empereur le loue de sa bonne conduite, & lui ordonne d'aller attaquer les Sarasins en Sicile & en Italie.

BASILE. Ann. 884.

LV. Expédition en Sicile & en Italie.

Un si glorieux succès redoubloit le courage de ses troupes. Il débarque à Panorme, ravage les campagnes, force & pille les villes soumises aux Sarasins; enléve grand nombre de navires chargés de riches marchandises. Il passe delà en Italie, où l'Empereur avoit une armée de terre commandée par Procope, grand maître de la garde robbe Impériale. Ce Général accompagné de Léon surnommé Apôstype, qui commandoit un corps de Thraces & de Macédoniens avoit déja remporté sur les Sarasins plusieurs avantages. Nasar s'étant approché de la Calabre pour le seconder dans ses opérations, rencontra au cap des Colonnes près de Crotone une nouvelle flotte de Sarasins qui arrivoit d'Afrique. Il l'attaqua & la détruisit. Ayant ensuite fait une descente sur la côte, il joignit ses troupes à celles de Procope,

BASILE. Ann. 884.

chassa les Sarasins de presque toutes les places de la Calâbre & de l'Apulie où il mit garnison. Il se rembarqua ensuite couvert de gloire, & sa flotte chargée de dépouilles & de prisonniers fut reçue à Constantinople avec les acclamarions que méritoit une campagne si brillante.

LVI. Trahison de Léon.

Procope qui étoit resté en Italie avec les troupes de terre, eut d'abord d'heureux succès. Les Sarasins fuyoient de toutes parts, & l'Italie, depuis long-temps la proie de ces infideles, se flattoit d'en être bientôt délivrée. La perfidie de Léon, jaloux de la gloire de Procope, ruina ces espérances. Les Sarasins ayant fait un dernier effort, présenterent la bataille & Procope ne la refusa pas. Il partagea son armée en deux corps; il se mit à la tête de l'aîle gauche composée des Esclavons auxiliaires & des autres troupes levées en Occident: Léon commandoit les Thraces & les Macédoniens, qui formoient l'aîle droite. Lorsqu'on en fut venu aux mains, Léon chargea les escadrons ennemis avec tant de furie,

BASILE. Ann. 884.

que la victoire ne balança pas de son côté. Procope avoit avec lui la plus foible partie de l'armée, qu'il espéroit encourager par sa présence & par son exemple : mais malgré sa valeur, il fallut céder aux Sarasins. Léon déja vainqueur de ceux qu'il avoit en tête, le laissa battre sans lui donner aucun secours; ensorte que ce brave Capitaine, entraîné par les fuyards, tomba de cheval & fut tué dans la déroute. Les deux armées s'étant ainsi séparées, Léon pour couvrir sa trahison par quelque opération brillante, recueille ce qui restoit de troupes de Procope, & les ayant jointes aux siennes, il attaque Tarente, la prend d'assaut, l'abandonne au pillage & met tous les habitans dans les fers. Glorieux d'une si importante conquête, il retourne à Constantinople, rapportant à l'Empereur de riches dépouilles. Basile ne se laissa pas éblouir ; sur le soupçon qu'il conçut de la conduite de Léon, il lui ôta le commandement & lui donna ordre de se retirer à Cotyée sa patrie.

BASILE. Ann. 884.

LVII. Il est puni.

Ce traître fut trahi lui-même par deux de ses confidens, qui révélerent à l'Empereur tout le secret de sa perfidie, & l'instruisirent encore de plusieurs autres crimes de ce méchant homme. Il avoit deux fils aussi méchans que lui : ayant appris le mauvais service rendu à leur pere, il assassinerent un des deux dénonciateurs & le couperent en morceaux. Ils s'enfuirent ensuite à Cotyée, où s'étant joints à leur pere, ils prirent ensemble le chemin de la Syrie, à dessein de se jetter entre les bras des Sarasins. Ils étoient déja en Cappadoce, lorsqu'ils furent atteints par ceux que l'Empereur avoit dépêchés à leur poursuite. Ils se défendirent en désespérés ; les deux fils furent tués ; le pere pris & chargé de chaînes fut conduit à l'Empereur, qui lui fit faire son procès. Basile ne lui fit grace que de la vie : on lui creva un œil, on lui coupa la main droite, & il fut relégué à Mesembrie, où il passa une assez longue vieillesse dans l'opprobre & dans la misere, qu'il n'avoit que trop méritée.

BASILE. Ann. 885.

LVIII. Nouvelle expédition en Italie.

Cedr. pag. 586, 650. Zon. tom. II. p. 172. Const. Porph. p. 192, 193.

Les ſuccès de Léon en Italie n'avoient pas réparé le dommage que la défaite de Procope avoit cauſée à l'Empire. Les Saraſins reprenoient l'avantage, & rentroient dans les places qu'ils avoient perdues. L'Empereur y envoya Etienne Maxence, Cappadocien, avec les troupes de Thrace, de Macédoine & de Cappadoce. C'étoient les meilleurs ſoldats de l'Empire ; mais ils étoient conduits par le plus mauvais Général. Etienne ſans activité, ſans aucun ſentiment d'honneur, endormi dans la débauche, ne connoiſſoit d'affaires ſérieuſes que celles de ſes plaiſirs. Il ne fit d'autre exploit que d'aſſiéger Amantia en Calabre & d'en lever le ſiége preſque auſſi-tôt. Dès que Baſile en fut inſtruit, il ſe hâta de corriger ce mauvais choix, & lui donna pour ſucceſſeur un guerrier d'un caractere tout contraire, laborieux, habile, vigilant, & qui n'avoit de paſſion que la gloire de ſon maître & la ſienne. C'étoit Nicéphore Phocas, ayeul de celui qui fut depuis Empereur. Nicéphore conduiſit,

BASILE. Ann. 885.

en Italie de nouvelles troupes tirées des Provinces d'Orient ; entre autres un corps de Pauliciens, qui après la ruine de leur état, s'étoient attachés au service de l'Empire, & qui en abjurant leurs erreurs n'avoient rien perdu de leur ancienne bravoure. Ils étoient commandés par ce Diaconize, recommandable par sa fidélité à l'égard d'un maître malheureux. Avec ces forces jointes à l'armée que laissoit Etienne, Nicéphore défit par-tout les Sarasins ; il prit Amantia, Tropea & sainte Séverine, enrichit ses soldats, & rendit à l'Empire toute la Calabre, que les Sarasins abandonnerent pour se retirer en Sicile. La conduite de Nicéphore dans cette expédition est proposée pour modele par l'Empereur Léon dans son traité de Tactique ; car je pense que c'est ce pays qu'il désigne par le nom de Lombardie. Nicéphore ne sut pas seulement vaincre ces peuples ; il sut, & c'est encore une victoire plus utile & même plus glorieuse, les attacher à l'Empire en les traitant avec équité, avec

douceur, en les exemptant d'impôts, ou ne leur laissant aucun marque de servitude, & en leur faisant regretter de n'avoir pas toujours appartenu à leurs nouveaux maîtres. En quittant l'Italie, il y laissa une marque sensible de sa bonté pour les vaincus. Ses soldats avoient fait prisonniers un grand nombre d'Italiens, & ils les traînoient avec eux pour en faire des esclaves. Nicéphore, sans faire semblant de s'en appercevoir, conduisit l'armée à Brindes, où elle devoit se rembarquer; & dès que la flotte fut appareillée & prête à faire voile, il y fit monter les soldats l'un après l'autre. Les prisonniers, chargés de fers, demeuroient rangés sur le rivage; ils s'attendoient à remplir les derniers vaisseaux. Dès que tous les soldats furent embarqués, Nicéphore fit lever les ancres, laissant à l'Italie ses enfans, qui ne versoient plus que des larmes de joie & de tendresse pour leur généreux libérateur. L'entousiasme de leur reconnoissance se porta jusqu'à une sorte d'idolâtrie. Ils firent bâtir une Eglise à laquelle ils

donnerent le nom de Nicéphore. Telle fut la derniere expédition du regne de Basile.

BASILE. Ann. 885.

LIX. Santabaren veut faire mourir Léon fils aîné de l'Empereur.

Cedr. pag. 591, 592. Zon. T. II. p. 174, 175. Leo. pag. 473, 474. Manass. pag. 108, 109. Glycas, pag. 296. Const. Porph. p. 214, 215, 216. Sym. p. 459, 460. Georg. pag. 547, 548.

Léon devenu héritier présomptif de l'Empire & déja revêtu du titre d'Empereur, avoit épousé en 880, Théophano fille de Constantin Martinace. Parvenu à sa dix-neuvieme année, il étoit chéri de tout l'Empire, & n'avoit d'ennemis que Santabaren dont il avoit démêlé les impostures. Il ne pouvoit souffrir que son pere fût la dupe d'un fourbe, & ne cachoit pas assez la haine & le mépris qu'il lui gardoit dans le cœur. Ce scélérat le pénétra, & sentit bien quel risque il couroit, s'il attendoit la mort de Basile. Il résolut donc de perdre Léon du vivant de son pere. Dans ce dessein il s'attacha pendant quelque-temps à lui faire la cour ; & plus adroit que le jeune Prince, à force d'assiduités, de complaisances & de démonstrations de zele, il vint à bout de dissiper les soupçons, & de gagner la confiance de Léon, qui joignoit à un esprit assez foible toute l'imprudence de la jeunesse.

Lorsqu'il se vit écouté, il donna au Prince un conseil qui devoit le conduire à sa perte. C'étoit la coutume que dans les chasses de l'Empereur nul de ceux qui l'accompagnoient ne portât aucune arme, excepté les Officiers de la Vénerie; ses courtisans, ses enfans mêmes n'étoient que simples spectateurs. Santabaren se voyant un jour seul avec Léon, « ne tremblez-vous pas, lui » dit-il, toutes les fois que l'Empe- » reur part pour la chasse? Les forêts » ont été complices de grand nom- » bre d'assassinats. Combien de scé- » lérats sont plus à craindre que les » bêtes les plus féroces? Souvenez- » vous de Curcuas. Et si votre pere » étoit attaqué, à qui appartiendroit- » il de le défendre? Mettez-vous en » état de combattre les attentats; ne » le suivez jamais dans ce divertisse- » ment dangereux, sans avoir une » arme cachée, toute prête à le se- » courir ». Léon charmé du vif intérêt que Santabaren prenoit à la conservation de son pere, promit de suivre son avis. En effet à la premiere

BASILE. Ann. 885.

BASILE. Ann. 885.

partie de chaſſe, il ſe munit d'un poignard qu'il cacha dans une de ſes bottes. Dès qu'on fut dans la forêt, Santabaren court à l'Empereur avec un air d'allarme, *Prince*, lui dit-il à l'oreille, *ſauvez votre vie ; votre fils eſt armé ; il s'ennuie de ne pas régner.* Baſile fait auſſi-tôt arrêter Léon ; on le dépouille ; on trouve le poignard, & ſur le champ on retourne au Palais. Baſile outré de colere, ſans vouloir entendre ſon fils, lui fait ôter les ornemens impériaux, & l'enferme dans une étroite priſon. Il vouloit à l'heure même lui faire crever les yeux, & Santabaren l'y excitoit. Mais pluſieurs Sénateurs s'étant jettés à ſes pieds, obtinrent qu'il différât le châtiment, juſqu'à ce qu'il fût aſſuré du crime. On mit à la queſtion tous les Officiers, tous les courtiſans du Prince ; Nicétas ſon confident le plus intime fut déchiré à coups de verges; on ne tira de leur bouche que des témoignages de ſon attachement à ſon pere. André capitaine des Gardes, fameux par les ſuccès qu'il avoit eus à la guerre, mais odieux à San-

tabaren à cause de sa probité incorruptible, fut enveloppé dans la disgrace & privé de ses charges, comme complice du Prince auquel il étoit tendrement attaché.

BASILE. Ann. 885.

LX. Délivrance de Léon.

Léon désespéré de voir son amour pour son pere devenu un crime atroce, s'abandonnoit à la plus vive douleur. Il ne cessoit d'écrire à son pere des lettres justificatives, que Basile refusoit de lire. Tout le Palais étoit arrosé de larmes. La mere, les sœurs, les deux freres, tous les Officiers du Prince, persuadés de son innocence, ne faisoient entendre que des gémissemens. Basile seul, toujours obsédé par Santabaren, étoit insensible. Un jour qu'il donnoit un grand souper à tous les Seigneurs de sa Cour, dans le temps que la bonne chere & la douce familiarité de l'Empereur faisoient oublier l'infortune de Léon, un perroquet enfermé dans une cage attachée au mur de la salle, se mit à crier, *hélas, hélas, Seigneur Leon.* C'étoient des paroles qu'il entendoit depuis trois mois retentir sans cesse à ses oreilles. Ce cri glaça les convives;

BASILE. Ann. 885.

devenus immobiles, la tête baissée, ils n'ouvroient la bouche que pour faire place à leurs soupirs: l'Empereur lui-même les regardoit en silence, lorsqu'un d'entr'eux élevant sa voix entrecoupée de sanglots, » Seigneur, dit-il, cet animal nous » condamne. Nous est-il permis de » nous livrer à la joie, tandis que vo» tre fils, que l'héritier de votre cou» ronne gémit dans les horreurs d'un » cachot ? S'il est coupable, il n'est » aucun de nous qui ne soit armé » pour le punir : mais s'il est inno» cent, nous sommes tous coupables. » Ecoutez-le, jugez-le ; qu'il cesse » enfin de vivre criminel, ou de » mourir tous les jours, victime d'u» ne noire calomnie «. Ces paroles pénétrerent le cœur de l'Empereur, & réveillerent en lui la tendresse paternelle. Il fit venir son fils, il écouta ses défenses; & ayant enfin reconnu la perfidie de Santabaren, il embrassa Léon & lui rendit tous ses honneurs. André fut rétabli dans ses dignités. Le juste courroux de Basile auroit éclatté sur le traître,

BASILE. Ann. 885.

s'il ne se fût dérobé au châtiment Photius eut l'adresse d'en imposer encore à l'Empereur en faveur de ce scélérat. Santabaren se retira dans son diocèse d'Euchaïtes. On dit que le lendemain de la délivrance de Léon, jour de la fête du Patriarche Elie, pour lequel l'Empereur avoit une dévotion particuliere, comme Basile marchoit en procession, tout le peuple qui le suivoit s'écriant, *Gloire à Dieu qui nous a rendu notre jeune Prince*, il se retourna & dit à haute voix : *Enfans, vous poussés des cris de joie pour remercier Dieu de vous avoir rendu Léon ; demandez-lui plutôt que son regne ne vous fasse pas un jour pousser des cris de douleur.* Quoique Basile aimât son fils, il croyoit voir en lui des inclinations, qui ne promettoient pas un regne heureux.

Ann. 886.

LXI. Mort de Basile.

Cedr. p. 592. Leo. pag. 174.

L'Empereur ne survécut pas long-temps à la réconciliation avec son fils. Au mois de Février suivant, comme il étoit à la chasse, un cerf très-grand & très-fort s'élançant sur lui, l'enleva par la ceinture de des-

fus son cheval. Il alloit périr si un de ses Veneurs n'eût coupé la ceinture d'un coup de sabre. Cet accident lui avoit tellement troublé l'esprit, qu'il fit sur le champ trancher la tête à celui qui venoit de lui sauver la vie, pour avoir, disoit-il, tiré l'épée sur son Prince. Une secousse si violente lui dérangea les entrailles; il fut saisi d'une fievre ardente, qui le conduisit au tombeau en peu de jours. On dit qu'étant près de mourir, agité par les remords du crime par lequel il s'étoit élevé à l'Empire, il s'imagina voir l'Empereur Michel couvert de sang, qui lui disoit d'une voix terrible, en lui montrant ses blessures, *Que t'ai-je fait, Basile, pour me massacrer si cruellement?* Il mourut le premier de Mars 886, après avoir régné quatorze mois avec Michel, & seul dix-huit ans cinq mois & sept jours. Il fit approcher de son lit son fils Léon & Stylien gouverneur de ses enfans, & il expira en leur disant, *défiez-vous de Photius & de sa créature Santabaren; ils m'ont entraîné dans le précipice par leurs impostures.*

BASILE. Ann. 886.
Glycas pag. 297. 298.
Joël. pag. 179.
Const. Porph. pag. 216.
Sym. pag. 461.
Georg. pag. 548, 549.
Genes. pag. 61.
Greg. in vita Basilii. jun. p. 344.

Ce fut un malheur pour ce Prince d'être né dans ces temps d'atrocité & de barbarie. Ses grandes qualités, propres à faire un héros, furent altérées par la rouille de son siécle. On peut cependant conjecturer, que s'il eût eu des successeurs semblables à lui, l'Empire eût réparé ses pertes. Il n'eut que la gloire d'en avoir retardé la chûte. Aussi laborieux que vigilant il fut toujours à la tête du gouvernement ou de ses armées. Il aimoit la vérité, & n'espérant gueres la trouver dans la bouche de ses courtisans, il la cherchoit dans l'histoire. Il prenoit conseil des exemples qu'elle lui présentoit. A ses yeux la haute vertu tenoit lieu de la plus éminente dignité; il l'admettoit dans sa familiarité, il oublioit même la majesté Impériale pour aller visiter ceux qui portoient ce noble caractere. Plein de tendresse pour ses sujets, il apportoit la plus grande précau- à ne leur donner que des Gouverneurs & des Magistrats, qui fussent les défenseurs de ceux dont il étoit le pere. Un jour de Pâques, comme

BASILE. Ann. 886.

LXII. Conclusion du regne de Basile.

*Cedr. p. 587, 588, 589, 661. Zon tom. II. pag. 172, 173, 206. Glycas, pag. 296. Const. Porph. pag. 193, & seqq. Genes. pag. 61. Basilii adhortatio ad Leonem filium.*

BASILE. Ann. 886.

il aſſiſtoit à l'office dans l'Egliſe des ſaints Apôtres, il remarqua que les principaux habitans au lieu de porter des habits de fête, portoient dans leur extérieur & dans leur contenance les marques d'une profonde triſteſſe. Il en fut étonné, & comme il leur en demandoit la cauſe, *hélas, Seigneur*, lui répondit un d'entr'eux; *la joie & les riches vêtemens conviennent à votre Majeſté & à votre Cour; il n'eſt point pour vous de calamité: mais ces ornemens ne ſont pas faits pour des miſérables, qui ſont à la veille de périr. Vous ignorés apparemment que le prix du bled eſt augmenté du double & que votre peuple meurt de faim.* Ces paroles percerent le cœur du Prince; il les conſola en verſant des larmes & leur promit un prompt ſecours. Dès qu'il fut de retour au Palais, il manda ſes Miniſtres, & leur fit les plus vifs reproches de ne l'avoir pas averti de la cherté des vivres. Auſſi-tôt il fit ouvrir tous ſes greniers, & vendre ſon bled douze fois au-deſſous du prix ordinaire. La moiſſon ſuivante fut plus

plus abondante que jamais, comme si la Providence eût voulu récompenser sa générosité paternelle. Libéral sans prodigalité, il étoit persuadé, que le Prince dans ses profusions verse le sang de ses peuples. C'étoit une de ses maximes, & il la recommandoit à son fils, que les trésors acquis par des exactions se dissipent promptement & qu'ils entraînent même avec eux les richesses légitimes; *c'est*, disoit-il, *une paille que le feu consume en un moment, & d'où il se communique à l'édifice.* Ennemi du luxe, il ne donnoit à la splendeur du trône, que ce qu'il n'en pouvoit retrancher sans l'avilir; il croyoit que la majesté souveraine tire bien plus d'éclat du caractere du Prince, que du faste qui l'environne, comme un excellent tableau est bien plus admirable par la perfection de l'art que par la richesse de la bordure. Son économie lui ménagea des fonds pour exécuter de grands ouvrages. Il bâtit ou répara plus de cent Eglises, Hôpitaux, Monasteres, Citernes publiques, tant dans Cons-

BASILE.
Ann. 886.

BASILE. Ann. 886.

tantinople qu'aux environs. On peut dire que cette ville, dont les plus beaux édifices commençoient à dépérir, prit pendant les dix-huit années de ſon regne une face nouvelle. Il mettoit le grand Conſtantin au nombre des Saints, & fit conſacrer ſous ſon nom un Oratoire dans ſon Palais. Pour expier le meurtre de ſon prédéceſſeur, qu'il ſe reprocha toute ſa vie & qu'il pleuroit encore à l'article de la mort, il fit dédier un grand nombre d'Egliſes ſous l'invocation de ſaint Michel. Il en fit auſſi conſtruire pluſieurs ſous le nom du Prophête Elie ; & Zonaras donne une raiſon ridicule de cette dévotion ; il eſpéroit, dit-il, que ce Prophête l'enléveroit un jour au Ciel, comme il y avoit été enlevé lui-même. Il ne ſeroit pas incroyable, qu'un Prince très-ſage d'ailleurs, eût été frappé d'une imagination même extravagante. Il voulut perpétuer la mémoire de ſon premier état dans un ſallon magnifique qu'il fit ajouter à ſon Palais ; il y avoit fait peindre ſur la voûte ſes combats & ſes victoires ;

BASILE. Ann. 886.

mais en même-temps, comme pour remede à la vanité, ou peut-être par un effet de vanité plus rafinée, il s'étoit fait repréſenter avec ſa femme & ſes enfans, qui levant les mains au Ciel remercioient Dieu d'avoir retiré leur pere de la pauvreté comme David, pour le placer ſur le trône. Cette action de graces étoit écrite en lettres d'or d'un très-gros caractere. Baſile élevé dans la miſere & la ſervitude, n'avoit d'abord aucune connoiſſance des lettres, & ce qui eſt l'effet ordinaire de l'ignorance, il les mépriſoit. Plus éclairé dans la ſuite il en reconnut l'utilité, & il y fit inſtruire avec ſoin non-ſeulement ſes fils, mais même ſes filles. Il s'exerçoit lui-même à écrire, & nous avons de lui un petit Ouvrage, intitulé: *Avis de l'Empereur Baſile à Léon ſon cher fils & ſon collegue.* Il conſiſte en ſoixante-ſix articles fort courts, mais fort ſubſtanciels, dont chacun commence par une des lettres du titre. Il faut attribuer à ſon ſiécle le mauvais goût de ces acroſtiches. D'ailleurs cet ouvrage égal à celui d'Epictete par

BASILE. Ann. 886.

la pureté du ſtyle, mais autant ſupérieur par la ſolidité & par l'élévation des penſées, que la morale Chrétienne eſt au-deſſus de celle de Platon, mériteroit d'être le manuel des Princes. Je n'ai pu placer dans les Annales de ce regne le recouvrement de l'iſle de Cypre, dont aucun Hiſtorien ne fait mention. Conſtantin Porphyrogenete eſt le ſeul auteur qui rapporte que ſous l'empire de Baſile cette iſle fameuſe fut repriſe ſur les Saraſins par le général Alexis, Arménien célebre, dit-il, par ſa valeur; & que ce guerrier la gouverna pendant ſept ans, après leſquels elle retomba ſous la domination des Saraſins qui en étoient maîtres de ſon temps.



# SOMMAIRE

## DU

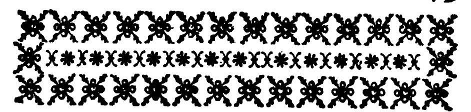
## LIVRE SOIXANTE-DOUZIEME.

I. COMMENCEMENS *de Léon.* II. *Seconde déposition de Photius.* III. *Punition de Santabaren.* IV. *Etienne succède à Photius.* V. *Translation du corps de Michel à Constantinople.* VI. *Incursions des Sarasins.* VII. *Affaires d'Italie.* VIII. *Bari perdu & repris par les Grecs.* IX. *Flotte des Grecs battue par les Sarasins.* X. *Zoé concubine de Léon.* XI. *Guerre des Bulgares.* XII. *Commencemens des Hongrois.* XIII. *Mœurs des Hongrois.* XIV. *Leur maniere de faire la guerre.* XV. *Léon se sert des Hongrois contre les Bulgares.* XVI. *Générosité de Nicéphore Phocas.* XVII. *Etat des Grecs en Italie.* XVIII. *Les Grecs défaits par les Bulgares.* XIX. *Conjuration découverte par Zoé.* XX. *Mort de Théophano.* XXI. *Léon épouse Zoé.* XXII. *Mort du patriarche*

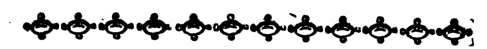
*Etienne.* XXIII. *Collection des Basiliques.* XXIV. *Disgrace & mort de Stylien.* XXV. *Nouvelle conjuration.* XXVI. *Fortune de Samonas.* XXVII. *Nicolas le mystique patriarche.* XXVIII. *Troisieme mariage de Léon.* XXIX. *Nouvelle passion de Léon.* XXX. *Léon blessé par un assassin.* XXXI. *Courses des Sarasins.* XXXII. *Expédition des Sarasins.* XXXIII. *Préparatifs des Thessaloniciens.* XXXIV. *Etat déplorable des Thessaloniciens.* XXXV. *Arrivée de la flotte Sarasine.* XXXVI. *Suite de l'attaque.* XXXVII. *Prise de la ville.* XXXVIII. *Les bâtimens de la ville rachetés à prix d'argent.* XXXIX. *Départ des Sarasins.* XL. *Histoire d'Eustathe Argyre.* XLI. *Fuite & retour de Samonas.* XLII. *Naissance de Constantin.* XLIII. *Troubles au sujet des quatriemes noces de Léon.* XLIV. *Opposition du Patriarche.* XLV. *Euthymius mis à la place de Nicolas.* XLVI. *Violent orage.* XLVII. *Fuite d'Andronic chez les Sarasins.* XLVIII. *Retour de Constantin fils d'Andronic.* XLIX. *Les Sarasins chassés du Garillan.* L. *Etat des frontiéres du côté*

*de l'Orient.* LI. *Le pere de Samonas à Constantinople.* LII. *Disgrace de Samonas.* LIII. *Occasion de la fondation du monastere des Nosies.* LIV. *Flotte Grecque battue par les Sarasins.* LV. *Mort de Léon.*





# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.



## *LIVRE SOIXANTE-DOUZIEME.*

### LÉON VI, *dit* LE SAGE *ou* LE PHILOSOPHE.

LÉON VI. Ann. 886. I. Commencemens de Léon. *Inscr. Grut. MCLX.* 2.

LÉON & son frere Alexandre avoient été dès leur enfance associés au titre d'Empereur. La mort de leur pere les mit en possession de l'Empire. Mais Alexandre ne prit de la puissance souveraine que la liberté de se livrer impunément à tous les plaisirs,

LÉON VI. Ann. 886.

*Médailles. Du Cange fam. Byz. p. 140, 141.*

& l'honneur muet & ſtérile de voir ſon nom à côté de celui de ſon frere à la tête des loix, ſur les inſcriptions publiques & ſur les monnoies. Léon regna ſeul, & la flatterie, toujours prête à prodiguer des éloges aux Princes ſur les plus légeres apparences de vertu, l'honora des titres de *Sage* & de *Philoſophe*, qu'il ne mérita guères, que par un goût médiocre pour l'étude des lettres & d'une philoſophie groſſiere, mais admirée de ce ſiecle ignorant.

II. Seconde dépoſition de Photius.

*Cedr. pag. 593, 594, 595. Leo. pag. 475. Zon. p. 175, 176. Incert. continuat. p. 217, 218, 219. Sym. pag. 461, 462. Georg. pag. 549. Glycas, pag. 298. Joël. pag. 179. Pagi ad Bar.*

Dès qu'il ſe vit ſur le trône, il n'eut rien de plus preſſé que de ſe venger de la perfidie de Santabaren. Mais pour y réuſſir plus facilement, il falloit lui enlever l'appui de Photius ſon Protecteur déclaré, capable de le mettre à couvert, s'il ſe ſoutenoit lui-même. L'Empereur étoit d'autant plus irrité contre le Patriarche, qu'il entendoit dire que ces deux fourbes avoient de concert travaillé à le perdre, pour mettre ſur le trône un parent de Photius. Le général André avoit partagé la

disgrace du Prince ; il s'offrit à servir son ressentiment. Jean Hagiopolite, Intendant des Postes de l'Empire, se joignit à lui, & ils allerent ensemble à la grande Eglise. Là, en présence du peuple qui étoit accouru en foule, ils monterent dans la tribune, firent la lecture d'un écrit contenant tous les crimes de Photius, le déclarerent déchu d'une dignité qu'il n'avoit jamais légitimement possédée, & le firent conduire dans un Monastere de Constantinople. En même-temps ils assemblerent les Evêques & le Clergé, & firent nommer à sa place Etienne frere de l'Empereur.

LÉON VI. Ann. 886.

*Fleury, hist. ecclés. l. 53. art. 51. 52. l. 54. art. 13. 14. 16. Oriens Christ. tom. I. pag. 249.*

III. Punition de Santabaren.

Photius étant écarté, on alla chercher Santabaren, qui depuis sa retraite de la Cour se tenoit dans son diocèse d'Euchaïtes. Il fut amené à Constantinople & renfermé dans une prison, sans aucune communication avec Photius. Cinq Patrices, dont André étoit le Président, nommés pour juger l'un & l'autre, firent amener devant eux Photius, il le placerent par honneur au milieu d'eux. Alors André lui adressant la parole,

LÉON VI. Ann. 886.

*connoissez-vous*, lui dit-il, *le moine Théodore? J'en connois plusieurs de ce nom*, répondit Photius; *duquel voulez-vous parler? C'est*, dit André, *de celui qui a le surnom de Santabaren. Oui*, dit Photius, *je connois l'Archevêque d'Euchaïtes.* En ce moment on amene Santabaren: *où sont*, lui dit André, *les trésors du défunt Empereur? Ils sont*, répondit-il, *entre les mains de ceux auxquels il les a confiés. C'est à son successeur à les chercher; il en est le maître.* Il paroît qu'on soupçonnoit Santabaren d'avoir détourné une partie des trésors du Prince, ou qu'on vouloit l'en rendre suspect. *Mais*, continua André, *quel est celui que vous vouliez faire Empereur, lorsque vous conseillâtes à Basile de faire crever les yeux à son fils qui regne aujourd'hui? Etoit-ce un de vos parens, ou un parent du Patriarche?* Santabaren protestant avec serment, qu'il n'avoit nulle connoissance du crime qu'on lui imputoit, *Pourquoi donc, fourbe insigne*, lui dit un des Juges, *as-tu toi-même révélé ce complot à l'Empereur, lui promettant*

*d'en convaincre le Patriarche?* A ces mots Santabaren se jettant aux genoux de Photius & les ferrant entre fes bras, *feigneur*, lui dit-il, *je vous conjure au nom de Dieu de me dépouiller du facré caractere dont vous m'avez honoré, afin qu'on me puniffe fi l'on veut me trouver coupable. Je ne le fuis point; il eft faux que j'aie rien déclaré à l'Empereur.* Le Patriarche le relevant, *par le falut de mon ame*, lui dit-il, *feigneur Théodore, je ne vous ôterai point votre dignité. Vous vivrez & vous mourrez Archevêque.* André proteftoit que Santabaren lui avoit fait la même confidence, & comme l'accufé fe tenoit ferme fur la négative, les Juges défefpérant de le convaincre, allerent faire leur rapport à l'Empereur. Ce Prince plein de dépit de ne pouvoir rendre Photius auffi coupable qu'il le défiroit, fit fouetter Santabaren, & le relegua d'abord à Athênes. On lui creva les yeux dans cette ville, & peu de temps après il fut tranfporté en Orient aux extrémités de l'Empire. Quelque punition qu'euffent

LÉON VI. Ann. 886.

mérité ces deux méchants Prélats; une procédure si informe ne fit pas honneur à Léon. L'irrégularité du jugement tourne toujours à la décharge de ceux qui sont condamnés. La passion du Prince justifia Santabaren aux yeux du peuple; on le plaignit, & il paroît même que Léon se repentit de sa rigueur. Quelques années après il le rappella & lui assigna sa subsistance sur les revenus d'une Eglise de Constantinople. Santabaren ne mourut que sous le regne de Constantin. Photius vécut encore cinq ans dans le Monastere où il étoit enfermé. Il avoit été anathématisé par neuf Papes depuis Léon IV jusqu'à Formose. Telle fut la fin de ce schisme qui duroit depuis trente ans.

IV. Etienne succède à Photius.

Etienne successeur de Photius avoit reçu ses instructions, qui valoient mieux que ses exemples, & il en avoit profité. Ce jeune Prince, consacré à Dieu dès son enfance, étoit un modéle de vertu. Il fut Syncelle de Photius, & dans son élection il n'y eut de répréhensible que son

âge. Il n'avoit que seize ans, & l'on remarque que l'Eglise Grecque avoit toujours été moins exacte à l'observation des canons sur cet article. Comme il avoit été fait Diacre par Photius, & que le huitieme Concile déclaroit nulles toutes les ordinations de ce prétendu Patriarche, l'Empereur engagea les Evêques & les Abbés qui étoient à Constantinople, à se joindre à lui pour demander au Pape Etienne dispense & absolution en faveur de ceux que Photius avoit ordonnés. Ils ne reçurent réponse que du Pape Formose successeur d'Etienne, qui n'accorda aux ecclésiastiques ordonnés par Photius que la communion laïque. Cependant Etienne demeura Patriarche. Comme le siege d'Héraclée étoit alors vacant, il fut sacré par l'Archevêque de Césarée, qui avoit le titre de Prototrône de Constantinople. Il ne vécut que six ans & demi dans le patriarcat, dont il remplit les fonctions avec autant de sagesse que de dignité. Il mourut en réputation de sainteté l'an 893.

LÉON VI.
Ann. 886.

Basile au lit de la mort avoit témoigné un regret amer de l'assassinat de son prédécesseur. Léon fit ce qui étoit en lui pour réparer l'horreur de ce forfait par les honneurs de la sépulture. Il envoya chercher à Chrysopolis le corps de Michel. On le mit dans un cercueil de cyprès, que l'on couvrit de tous les ornemens impériaux ; il fut transporté avec la pompe la plus solemnelle à l'Eglise des saints Apôtres, où il fut déposé dans un tombeau de marbre. Alexandre & Etienne freres de l'Empereur menoient le deuil. Tout le Sénat & le Clergé suivoient en chantant les prieres de l'Eglise.

LÉON VI. Ann. 886.

V. Translation du corps de Michel à Constantinople.

*Cedr. p. 593. Léo. pag. 475. Zon. p. 176. Incert. continuat. p. 217. Sym. pag. 461. Georg. pag. 549.*

Depuis la défaite d'Abdalla en 880, l'histoire ne parle d'aucune incursion des Sarasins dans l'Asie mineure. Mais cette année on les voit sous la conduite d'Apolpher un de leurs Emirs, recommencer leurs ravages. Ils s'emparerent par trahison de la ville d'Hypsele dans la Charsiane qui faisoit partie de la Cappadoce, & réduisirent tous les habitans

VI. Incursions des Sarasins.

*Cedr. pag. 594. Leo. p. 475. Incert. continuat. p. 218. Sym. pag. 461. Georg. pag. 549. Leo. Tact. c. 17. art. 82. 83.*

en esclavage. Nicéphore Phocas qui s'étoit déja distingué par sa conduite & par sa valeur contre les Sarasins d'Italie, marcha contre ceux d'Asie. Plus foible que les ennemis, mais prudent & instruit de la situation des lieux, il évitoit leur rencontre ; & tandis qu'ils désoloient la Cappadoce, il leur rendoit la pareille en Cilicie, ravageant tout jusqu'aux portes de Tarse. Il y eut cette année un grand incendie à Constantinople ; l'Eglise de saint Thomas fut brûlée, l'Empereur la fit ensuite rebâtir avec magnificence.

LÉON VI. Ann. 886.

La retraite de Nicéphore avoit rendu le cœur aux Sarasins en Italie. Le détroit de Messine étoit couvert de leurs vaisseaux, & la Calabre étoit redevenue le théâtre de leurs ravages. Les Princes du pays qui auroient dû se réunir pour exterminer ces barbares, étoient divisés par leurs jalousies mutuelles ; & plus ennemis les uns des autres que des Sarasins, il se servoient d'eux pour s'entre-détruire. Les Grecs maîtres alors de Bari & de presque toute

Ann. 887.

VII. Affaires d'Italie.

*Cedr. p. 595. Leo. p. 476, 477. Glycas, pag. 298. Incert. continuat. p. 219, 220. Sym. pag. 462. Georg. pag. 551. Erchemp. hist. Lang.*

LÉON VI. Ann. 887. art. 54. 66. 67. 77. 80, 81. Incert. aut. hist. Lang. apud Murat. T. II. p. 279. Pagi ad Bar. De vita antiq. Benev. T. II. p. 225. 227. 228. Abrégé de l'hist. d'Ital. T. II. pag. 594. 606.

l'Apulie entroient dans toutes ces querelles : emportés par l'intérêt du moment, ils secouroient tantôt les uns, tantôt les autres. On les voit unis avec Athanase évêque & duc de Naples contre Guy duc de Spolète, contre Aïon prince de Bénévent ; on les voit aussi ligués avec Guaimar prince de Salerne contre Athanase ; quelquefois même joints dans les mêmes armées avec les Sarasins auxiliaires. Le prince de Salerne trop foible pour résister au turbulent Athanase & aux Sarasins, fit le voyage de Constantinople, pour y solliciter du secours. Il prêta foi & hommage à l'Empereur, qui l'ayant décoré du titre de Patrice, ne tarda pas à le renvoyer avec quelque argent & beaucoup de promesses. Mais pendant qu'il recevoit à Constantinople des honneurs distingués, les Grecs d'Italie joints aux habitans de Naples & de Capoue, que conduisoit Athanase, ravageoient son pays & prenoient ses places. Tant étoit grande la confusion qui régnoit dans ces contrés. Théophylacte avoit suc-

cédé à Grégoire dans le gouvernement de l'Apulie. Etant sorti de Bari pendant l'hyver pour aller attaquer les Sarasins, maîtres de Teano, il échoua dans son entreprise. Mais pour se dédommager de ce mauvais succès, il s'empara sur sa route de plusieurs places qui appartenoient au duc de Bénévent, alors ami des Grecs. Ces invasions causerent une rupture ouverte.

LÉON VI. Ann. 887.

Aïon duc de Bénévent résolut de se venger. Il fit révolter les habitans de Bari, qui ayant égorgé Théophylacte & la garnison, lui envoyerent les clefs de leur ville. A cette nouvelles Léon craignant de perdre dès le commencement de son regne tout ce qui lui restoit en Italie, fit partir le patrice Constantin avec une flotte chargée de soldats & de munitions. Arrivé en peu de jours sur les côtes d'Apulie, Constantin assiége Bari. Aïon à la tête de toutes ses troupes & d'un grands corps de Sarasins, vole au secours de la place; on livre bataille; Constantin entiérement défait, se sauve à peine, & tout

Ann. 888.

VIII. Bari perdu & repris par les Grecs.

paroît désespéré. Toutefois ayant rallié les fuyards, & reçu un renfort de trois mille cavaliers, il retourne sur les Bénéventins qui ne songeoient qu'à jouir de leur victoire, & les taille en pieces à son tour. Aïon qui venoit de faire lever le siége de Bari, est assiégé lui-même dans cette ville. Il s'y défendit pendant plus d'un an. Enfin abondonné par Atenulf comte de Capoue son allié, qui traita séparément avec Constantin, après avoir vainement imploré le secours des François, du duc de Spolete, des Sarasins mêmes, il fut réduit à capituler; & tout ce qu'il put obtenir, fut la liberté de s'en retourner à Bénévent, avec ce qui lui restoit de ses troupes.

IX. Flotte des Grecs battue par les Sarasins.

La joie de ce succès fut bientôt troublée. La flotte Grecque après avoir repris Bari, avoit formé une entreprise sur la Sicile. Au mois d'Octobre elle s'étoit rendue dans le port de Rhege, lorsqu'une flotte de Sarasins vint lui fermer le passage entre Rhege & Messine. Les Grecs s'avancerent, mais leurs vaisseaux furent

tous ou pris ou coulés à fond. Ce malheur causa tant d'allarme que tous les Grecs habitans des villes voisines de la côte, les abandonnerent & s'enfuirent dans l'intérieur du pays avec leurs femmes & leurs enfans. Un auteur contemporain attribue ce désastre à la vengeance divine, armée contre les crimes des Grecs. Plus barbares, dit-il, que les Sarasins, n'ayant de Chrétien que le nom, d'humain même que la figure, ils se rendoient odieux par leurs brigandages. Ils achetoient des Sarasins les prisonniers Chrétiens pour en faire leurs propres esclaves, ou pour les aller vendre en Afrique. Les Sarasins d'Asie descendirent dans l'isle de Samos, & firent prisonnier Constantin Paspalas qui en étoit gouverneur. On rapporte qu'il y eut cette année de violens orages, & que sept personnes furent tuées d'un même coup de tonnerre à Constantinople dans la place de Constantin.

LÉON VI. Ann. 888.

Ce qui affligea sans doute davantage les gens d'honneur, jaloux de la réputation de leur maître, parce

X. Zoé concubine de Léon. *Cedr. pag. 593, 595.*

LÉON VI. Ann. 888.

*Leo. p. 475, 477. Zon. p. 176. Codin. orig. p. 63. Incert. continuat. p. 218. 220. Sym. p. 462. Georg. pag. 549. 551.*

qu'ils lui ſont plus véritablement attachés que la plûpart de ſes courtiſans, c'eſt que Léon ne tarda pas à découvrir aux yeux de tout l'Empire ſon penchant à la débauche. Auſſitôt après la mort de ſon pere, il manifeſta ſa paſſion pour Zoé, la plus belle mais la plus méchante femme de la Cour. Mariée d'abord au patrice Théodore Guniazize, elle s'en étoit défaite par le poiſon, afin de ne laiſſer aucun obſtacle à l'inclination que l'Empereur témoignoit pour elle. Dès qu'il fut Empereur, il la prit publiquement pour concubine; & Théophano ſa légitime épouſe, Princeſſe ſage & vertueuſe, ſupporta ce honteux commerce avec patience, ſans donner jamais le plus léger ſoupçon de jalouſie. Stylien pere de Zoé, qui s'étoit prêté en homme de Cour à la paſſion du Prince, fut amplement récompenſé de ſa complaiſance. Il n'étoit d'abord qu'Huiſſier du Palais, ce que les Grecs d'alors nommoient *Zaoutzas*. C'étoit un office qui avoit depuis peu paſſé de la cour des Turcs dans celle de Conſtantinople, & c'eſt

le même qui est encore désigné chez cette nation par le nom *Chiaous*. Car il est à remarquer que dans la décadence de l'Empire, on voyoit souvent naître des titres inusités; comme si les foibles Princes qui régnoient alors, avoient prétendu réparer leurs pertes réelles par des noms frivoles d'offices nouveaux. Stylien fut élevé à la dignité de maître du Palais, qui le mettoit déja au-dessus des Patrices. Ensuite il fut nommé grand Trésorier; & cette place ne paroissant pas encore assez éminente, Léon inventa pour Stylien un titre monstrueusement pompeux, celui de *Basileopator*, c'est-à-dire, pere de l'Empereur. Ce qui étoit plus ridicule encore, & qui caractérise une stupide bisarrerie, c'est que ce Stylien, qui savoit si bien mettre à profit les crimes de sa fille, croyoit être dévot; il s'occupoit de fondations pieuses; il fit bâtir à Constantinople un Monastere auquel il donna son nom.



Stylien favori de l'Empereur avoit lui-même des favoris, qui avoient aussi leurs créatures. Dans cette lon-

Ann. 889.
XI.
Guerre des Bulgares.

gue ſuite de protégés qui tiennent les uns aux autres, le dernier anneau entraîne ſouvent toute la chaîne, ébranle le trône, & met en péril tout un Empire. Un eſclave nommé Mouſic gouvernoit Stylien, comme Stylien gouvernoit Léon; cet eſclave protégeoit deux marchands Grecs, qui avoient ſoin de l'intéreſſer dans leurs monopoles. Ils obtinrent par le moyen de Mouſic un privilege excluſif pour le commerce avec les Bulgares; & ce commerce établi depuis long-temps à Conſtantinople, fut pour leur plus grande commodité transféré à Theſſalonique. Loin des yeux du Prince, appuyés de toute l'autorité du Miniſtre, ils firent ce qu'ils voulurent, & traiterent ſi mal les marchands Bulgares, que le roi Syméon s'en plaignit à l'Empereur. Le crédit de Stylien rendant ſes plaintes inutiles, il réſolut de ſe faire raiſon par les armes. C'étoit un Prince vaillant, qui avoit reçu les leçons de l'adverſité. Son pere Baldimir l'ayant laiſſé en bas âge, & Bogoris s'étant emparé de la couronne, le jeune Siméon

LÉON VI. Ann. 889.

*Cedr. p. 596. Leo. p. 477. Zon. p. 176. Incert. continuat. p. 220. Georg. pag. 551. 552. Du Cange fam. Byz. pag. 311.*

Syméon refugié à Conſtantinople s'étoit inſtruit dans les lettres Grecques & s'y étoit rendu très-habile, trouvant dans l'étude la plus douce conſolation de ſes infortunes. Pour y vaquer plus librement, il ſe retira dans un Monaſtere. Après la mort de Bogoris & de ſes deux ſucceſſeurs, dont le regne fut court, il profita des conjonctures qui ſe trouverent favorables. Les vœux de la nation l'appelloient au trône; il quitta l'habit de Moine, pour prendre la pourpre, & rentra en poſſeſſion du domaine de ſes peres. Indigné du mépris que l'Empereur ſembloit faire des Bulgares, qui depuis ſoixante-quatorze ans n'avoient rien entrepris contre l'Empire, il ſe mit en campagne à la tête d'une belle armée. Léon de ſon côté fait marcher ſes troupes ſous la conduite de Procope ſurnommé Crinitès; il lui donne pour lieutenant général l'Arménien Curtice, renommé pour ſa valeur. Grand nombre de Seigneurs & d'Officiers de la Cour veulent être de cette expédition. La bataille ſe livre en Macé-

LÉON VI.
Ann. 889.

doine; les Grecs sont taillés en pieces; Procope & Curtice y perdent la vie, Syméon fait couper le nez aux prisonniers & les renvoye à Constantinople.

XII.
Commencemens des Hongrois.

*Cedr. pag.* 596.
*Leo. Tact. c.* 18. *art.* 46, *& seqq.*
*Const. Porph. de adm. imp. c.* 40. 41. 13.
*Liutpr. hist. l.* 1. *c.* 5. *l.* 2. *c.* 1.
*Regino chron.*
*Annal. Met.*
*Pagi ad Bar.*
*M. de Guignes hist. des Huns. Tom.* II. *p.* 510, *& suiv.*
*M. Danville Mém. Acad. Tom.* XXX. *p.* 244, *& suiv.*
*Abrégé de l'hist. d'Ital. Tom.* II. *p.* 656, *& suiv.*

A la vue de ces misérables Léon vivement piqué d'un si cruel affront, fait partir le patrice Nicétas Sclerus avec ordre d'aller au-delà du Danube solliciter les Hongrois nouvellement arrivés en ce pays à passer le fleuve & à se jetter dans la Bulgarie. C'étoit sans doute une conduite imprudentente; & l'exemple de tant d'autres barbares, qui avoient chérement fait payer à l'Empire les secours qu'ils lui avoient prêté quelquefois, devoit avertir Léon de ce qu'il avoit à craindre d'une alliance si formidable. Cette nation est encore aujourd'hui assez célebre pour mériter qu'on en recherche l'origine. Mais il est difficile d'en suivre la trace; & les auteurs qui en ont parlé ne s'accordent pas. Je suivrai l'opinion qui me paroît la plus vraisemblable. Le nom de *Hongrois*, que nous leur donnerons pour nous conformer à l'usage, n'étoit qu'une

LÉON VI. Ann. 889.

dénomination générale, qui marquoit leur descendance des Huns. Ce sont les mêmes que l'on trouve désignés dans l'histoire des siecles précédens par le nom d'*Hunnogures*. Ils sont souvent appellés *Turcs* par les auteurs Grecs, nom que les Orientaux donnoient à tous les peuples Nomades. Leur nom propre étoit celui de *Magiars*; c'est ainsi qu'ils se nommoient eux-mêmes. Venus autrefois avec les autres Huns des extrémités de l'Orient, ils s'établirent vers les sources du Jaïck, soit qu'ils fussent demeurés en ce pays là, lorsque leurs compatriotes passerent le Volga; soit qu'ils y fussent retournés après la mort d'Attila, dans cette horrible confusion qui détacha & détruisit toutes les parties de son vaste Empire. Chassés ensuite par les Patzinaces leurs voisins, les uns reculerent vers l'Orient, ou pénétrerent dans les contrées méridionales vers le Derbend & la Circassie; les autres s'avançant vers l'Occident s'arrêterent quelque-temps vers les sources du Tanaïs; mais toujours poursuivis

par les Patzinaces, ils passerent le Borysthene, traverserent la Moldavie où ils s'établirent ensuite, & entrerent dans le pays d'Erdel; c'étoit, selon une conjecture très-vraisemblable, ce que nous nommons la Transylvanie. Elle faisoit partie de la grande Moravie qui comprenoit alors toute la Hongrie d'aujourd'hui, à laquelle les Hongrois donnerent leur nom après l'avoir conquise. Selon Liutprand ce fut Arnoul roi de Germanie qui appella les Hongrois à son secours contre Zuentibold vassal révolté. Ces diverses émigrations ont fait donner à cette horde de Huns les noms de Turcs, d'Abares, de Pannoniens, parce qu'ils ont occupé sur le Danube le même pays qu'avoient possédé les Abares.

XIII. Mœurs des Hongrois.

Lorsqu'ils arriverent en ce pays, ils étoient au nombre de deux cens seize mille hommes, divisés en cent huit tribus, chacune de deux mille hommes, sans compter les femmes & les enfans. Au rapport des historiens nulle nation ne fut jamais plus féroce. Sans foi, sans religion, par-

faitement ſemblables aux Huns leurs ancêtres, ils n'avoient d'autres demeures que leurs charriots, errant ſans ceſſe & ne vivant que de leur chaſſe, de leur pêche, ou de miel, de chair crue, & du lait de leurs troupeaux. Ils n'étoient vêtus que de peaux de bêtes, à demi nuds quoique ſous un climat rigoureux. Robuſtes, infatigables, inhumains, ils égorgoient les priſonniers, buvoient leur ſang & leur mangeoient le cœur qu'ils regardoient comme un remede à pluſieurs maladies. La tête toujours raſée, pour ne point donner priſe à leurs ennemis, ils paſſoient leur vie à cheval. Ils étoient fiers, ſéditieux, remuans, impétueux, mais ſombres & taciturnes, plus prompts à frapper qu'à parler. Les femmes auſſi féroces que leurs maris, tailladoient elles-mêmes le viſage de leurs enfans dès qu'ils naiſſoient, avant que de les allaiter, pour les accoutumer à ſupporter les bleſſures. On ne leur apprenoit qu'à manier les chevaux & à tirer de l'arc; ils y devenoient fort adroits, & ſe ſervoient rarement de l'épée.

LÉON VI. Ann. 889.

XIV. Leur maniere de faire la guerre.

Ils ne campoient point dans des retranchemens ; mais jusqu'au jour du combat, ils étoient séparés par tribus & par familles. Ils distribuoient autour d'eux des postes avancés, fort près les uns des autres, de crainte de surprise. Dans les batailles ils ne se divisoient pas en trois corps comme les Grecs ; ils ne formoient qu'une seule masse, séparée par de petits intervalles, avec une réserve. Ils donnoient beaucoup de profondeur à leurs files, & plaçoient derriere eux les chevaux qu'ils avoient de reste ; car ils en nourissoient un très-grand nombre. Ils les attachoient les uns aux autres, pour leur servir de barriere. Ils aimoient à combattre de loin, & savoient employer toutes les ruses de la guerre, embuscades, fuites simulées, retours imprévûs. Opiniâtres dans la poursuite, ils ne se contentoient pas du butin ; ils s'acharnoient à détruire jusqu'au dernier de leurs ennemis. Il craignoient l'infanterie & ne savoient pas combattre à pied. Pleins d'estime pour leur nation, & de mépris pour tou-

tes les autres, ils ne pardonnoient jamais aux déserteurs, & leur cruauté naturelle les rendoit même impitoyables pour les fautes les plus légeres. C'est ainsi qu'on nous dépeint cette nation, qui fit alors trembler l'Empire, qui s'empara de la grande Moravie & d'une partie de la Pannonie; & qui fut pendant un siecle le plus terrible fleau de l'Italie septentrionale.

LEON VI. Ann. 889.

Ce peuple qui ne connoissoit encore ni l'or ni l'argent, ébloui des présens que lui apportoit Nicétas, & non moins avide de sang & de carnage, promit d'attaquer les Bulgares, & donna des otages de sa parole. L'Empereur assuré de cette diversion, prépare un grand armement de terre & de mer; il donne au patrice Eustathe le commandement de la flotte, & celui des troupes de terre à Nicéphore Phocas, qu'il avoit fait Général de ses armées après la mort d'André. Cependant voulant amuser le roi Bulgare par une fausse négociation, tandis que ses troupes marchoient vers la Bulgarie, il fait pren-

Ann. 890.

XV. Léon se sert des Hongrois contre les Bulgares.

*Cedr. pag.* 596, 597. *Leo. pag.* 477. *Zon. tom. II. p.* 176. 177. 178. *Const. Porph. de adm. imp. c.* 51. *Incer. continuat. p.* 220. 221. *Sym. pag.* 462. *Georg. pag* 552. 553.

dre les devants à ſon queſteur Conſtantinace, pour propoſer un accommodement à Syméon. Ce Prince étonné qu'on vint lui parler de paix, dans le temps même qu'on portoit la guerre dans ſes états, & ſoupçonnant quelque artifice, fait arrêter & mettre en priſon le queſteur. Il ſe met lui-même en campagne. A peine eſt-il en marche, qu'il apprend que les Hongrois ont paſſé le Danube, & qu'ils ravagent ſon pays. Il retourne ſur eux auſſi-tôt. Ils avoient déja repaſſé le fleuve avec leur butin. Mais dès qu'ils apprennent l'approche de Syméon, brûlant d'ardeur de le combattre, ils reviennent vers le Danube, pour le traverſer de nouveau. Syméon rangé en bataille les attendoit ſur l'autre rive. Euſtathe ayant remonté le fleuve, les prit ſur ſes vaiſſeaux. Mais l'abordage devenoit preſque impraticable par la précaution qu'avoit priſe Syméon de fermer avec de fortes chaînes de fer l'unique endroit où ils pouvoient deſcendre. La hardieſſe d'un ſeul homme les tira de cet embarras. Michel

Léon VI.
Ann. 890.

Barcalas, premier pilote de la flotte, se jette dans une barque suivi seulement de deux matelots; & malgré une grêle de traits qui pleuvoient sur lui de dessus la rive, il va couper la chaîne à grands coups de hache, & ouvre le passage. Les Hongrois sautent aussi-tôt sur le bord, tombent sur les Bulgares avec fureur & les taillent en pieces. Syméon échappé du carnage s'enfuit à Driſtra; c'est ainsi qu'on nommoit dès-lors l'ancienne Dorostole. Les Hongrois vainqueurs envoyent demander à l'Empereur de l'argent au lieu des prisonniers Bulgares qu'ils offrent de lui remettre. Léon y consent & les achette. Syméon quoiqu'abbattu par cette défaite, ne perd pas courage. Mais afin d'avoir le temps de réparer sa perte, il fait à son tour des propositions de paix, & travaille en diligence à réparer ses forces. L'Empereur donne dans le piége; il envoye pour traiter avec lui Léon Chérosphacte, & rappelle imprudemment son armée & sa flotte. Lorsque le député Grec arriva, Syméon étoit

LÉON VI. Ann. 890.

déja en état de prendre sa revanche. Il fait mettre aux fers le député sans vouloir même l'entendre, passe le Danube & va chercher les Hongrois dans leur pays. Ceux-ci ne s'attendoient à rien moins qu'à une pareille irruption. Ils sont battus; leur pays est mis à feu & à sang; & le roi Bulgare, glorieux de sa victoire, mande fiérement à l'Empereur, qu'il n'a de paix à espérer qu'après lui avoir rendu ses sujets prisonniers. L'Empereur qui avoit désarmé, intimidé par la défaite des Hongrois, accepte cette honteuse condition. Il remet les prisonniers entre les mains d'un Seigneur Bulgare, qui ramenoit Chérosphacte à Constantinople. Léon ne gagna dans cette expédition que l'affront d'avoir payé aux Hongrois la rançon des Bulgares, & de les avoir rendus à Syméon sans rançon.

Ann. 891.

XVI. Générosité de Nicéphore Phocas.

Leo. Tact. c. 1. art. 25. 26.

Nicéphore Phocas jouissoit de toute la faveur du Prince. Stylien qui avoit augmenté la fortune de ce courtisan, crut pouvoir disposer de son honneur. Voulant jetter un voile sur le concubinage de sa fille, &

donner aux enfans qui en pourroient naître un pere apparent, il fit à Nicéphore la propoſition dépouſer Zoé; Léon ſans doute entroit ſourdement dans cette ſombre intrigue, & Nicéphore ne devoit être mari de Zoé que de nom. Mais incapable de ſe prêter à ces infâmes complaiſances, il s'y refuſa ſans balancer; & Stylien irrité s'en vengea par la calomnie. Il lui fit ôter tous ſes emplois. Cependant les incurſions des Saraſins obligerent bien-tôt le Prince d'avoir recours à ce guerrier expérimenté. Nicéphore fut fait gouverneur de Lydie, & eut ordre de marcher vers la Syrie. Il ravagea tout le pays des Saraſins, & ſe voyant environné d'une armée plus forte que la ſienne, il fit allumer dans ſon camp grand nombre de feux, & décampa pendant la nuit, emportant tout ſon butin, ſans en donner aucun ſoupçon aux ennemis. Ce Général ſervit encore de barriere à l'Empire du côté de la Syrie pendant quelques années. Il battit pluſieurs fois les Saraſins. C'eſt à lui que Léon dans ſon ouvrage de

LÉON VI.
Ann. 891.
*Cedr. pag. 597.*
*Incert. continuat. p. 221.*
*Du Cange fam. Bulg. p. 149.*

Tactique attribue l'invention d'une sorte de chausse-trappe, propre à mettre un camp en sûreté contre une troupe de cavalerie, lorsqu'on n'a pas le temps de se retrancher, ou qu'un terrain trop pierreux ne permet pas de creuser un fossé. Il mourut avant Léon, emportant avec lui l'estime des honnêtes gens de la Cour & les regrets des peuples. Il laissa trois fils, Bardas & Léon, dont il sera parlé dans la suite, & Michel qui avoit embrassé l'état Monastique.

LÉON VI. Ann. 891.

XVII. Etat des Grecs en Italie.

L'Italie n'étoit pas encore perdue pour l'Empire. Aïon, prince de Bénévent, étant mort, & ne laissant pour successeur qu'un enfant de sept ans, Symbatice général des troupes Grecques en Apulie, vint le 13 Juillet mettre le siége devant cette ville; & malgré la résistance des assiégés qui ne furent pas secourus, il les força de se rendre & y entra le 18 Octobre. La prise de la capitale le rendit maître de toute la principauté. Il la gouverna pendant deux ans. La plus grande partie de l'Italie méridionale

*Anon. Salernit. Lup. Protosp. & ibi Peregrin. Incert. aut. hist. Langob. apud Murat. Tom. II. p. 279. 280. Giann. hist. Nap. tom. II. l. 7. c. 34. l. 8. c. 3. Murat. an. d'Ital. T. V.*

étant ainsi revenue sous la dénomination des Grecs, Léon soumit les Eglises de l'Apulie & de la Calabre au Patriarche de Constantinople. Les Etats voisins, tels que les duchés de Gaëte, de Salerne, & celui d'Amalfi nouvellement démembré du duché de Naples, reconnoissoient encore la souveraineté de l'Empereur Grec. Mais ces succès ne furent pas de longue durée. George, successeur de Symbatice, plus entreprenant encore, mais moins habile ou moins heureux, échoua devant Capoue & devant Salerne dont il vouloit s'emparer; & aulieu d'acquérir à l'Empire le domaine absolu sur ces villes, il fit perdre même le domaine honoraire qu'elles avoient jusqu'alors conservé à l'Empereur. Son mauvais gouvernement qui fut de près de deux ans, produisit encore un plus grand mal; il aliéna le cœur des peuples. Les Grecs traitoient les Bénéventins en esclaves, pilloient leurs biens, abusoient de leurs femmes & de leurs filles. Demander justice, c'étoit s'exposer à de nouveaux outrages. Le

LÉON VI.
Ann. 891.
*p. 198, & seqq.*
*De Vita antiq. Benev.*

LÉON VI. Ann. 891.

bruit se répandit même, qu'ils avoient dessein de mettre à la chaîne tous les habitans de la ville, & de les transporter ailleurs. Des traitemens si atroces souleverent tout le pays. Les Bénéventins communiquerent secrettement à Guaimar prince de Salerne le désir qu'ils avoient de secouer le joug des Grecs; & Guaimar invita Gui duc de Spolete à se joindre à lui pour délivrer Bénévent. Théodore qui venoit de succéder à George, sans être moins cruel étoit encore plus dissolu. Se voyant assiégé, il exhorta les habitans à se bien défendre. En effet ils prirent les armes, & sortirent de la ville avec les Grecs pour attaquer les assiégeans. Mais suivant un accord secret qu'ils avoient fait avec les deux Princes, à peine en furent-ils venus aux mains, qu'ils prirent la fuite & entraînerent après eux dans la ville les soldats de Gui & de Guaimar. Théodore fut pris & racheta sa liberté par une rançon de cinq mille sols d'or, qui font près de quatre-vingt mille livres de notre monnoie. Gui resta maître de Béné-

vent, & les habitans l'élurent pour leur Prince. Ainsi les Grecs, que leur orgueil joint à la corruption de leurs mœurs rendoit insupportables à toute la terre, ne purent conserver que quatre ans une si importante conquête.

LÉON VI.
Ann. 891.

Le roi Bulgare ne cherchoit qu'un prétexte pour recommencer la guerre. Il prétendit que l'Empereur avoit retenu une partie des prisonniers, & rompant toute négociation il mit sur pied une nombreuse armée. Léon déterminé à faire un grand effort pour réduire ce Prince intraitable, joignit ses troupes d'Asie à celles d'Europe; il mit à leur tête Léon Catacale qui avoit succédé à Nicéphore, & Théodose grand maître de la garde-robe, dont il estimoit la prudence & le courage. Les deux armées se rencontrent sur la frontiere, & se choquent avec fureur. Le combat fut opiniâtre & le carnage horrible. Presque toute l'armée Grecque y périt avec Théodose, qui fut pleuré de l'Empereur. Angurinès, Arménien d'une taille gigatensque & renommé

Ann. 892.

XVIII.
Les Grecs défaits par les Bulgares.

*Cedr.* p. 597.
*Leo.* p. 478.
*Zon.* p. 177.
*Const. Porph. de them.*
*Incert. contin.* p. 222.
*Sym.* p. 462.
*Georg.* pag. 553.
*Abulfeda*, p. 220.
*Abulfarag.*

Léon VI. Ann. 892.

pour sa force & sa valeur, fut tué à la tête des gardes qu'il commandoit. Son valet nommé Mélias, homme intrépide & d'un génie au-dessus de sa condition s'étant retiré dans l'Arménie mineure releva la ville de Lycande, alors déserte & ruinée, il en fit une forteresse, d'où il couroit sans cesse sur les Sarasins. Elle fut bien-tôt peuplée d'Arméniens. Le territoire auparavant inculte & sauvage fut cultivé & devint riche en troupeaux. L'Empereur en fit une Province qui fut nommée le Theme de Lycande. Elle s'étendoit en longueur entre le mont Amanus & l'Euphrate dans l'ancienne Comagene. Léon pour fortifier son armée avoit donné des armes aux Musulmans qu'il tenoit prisonniers; ils montrerent tant de bravoure au milieu même de cette sanglante défaite, qu'à leur retour ce Prince ingrat & timide, au lieu de les récompenser, les désarma par crainte & les dispersa dans les Provinces. Cette triste nouvelle fut suivie de deux autres. Les Chersonites avoient assassiné Syméon

leur Gouverneur ; & le Sarasin Thagagi étant sorti de Tarse ravageoit la Cappadoce, & s'étoit emparé de plusieurs places, entre lesquelles étoit une importante forteresse, nommée le château de Coron. Léon hors d'état de combattre ces ennemis, demanda & obtint, sans doute à force d'argent, une suspension d'armes & un échange de prisonniers. Il rendit deux mille cinquante-quatre Sarasins, & reçut un pareil nombre de ses sujets.

LÉON VI. Ann. 892.

XIX. Conjuration découverte par Zoé.

*Cedr. p. 597. 598. Leo. p. 478. 479. Zon. p. 177. Incert. contin. p. 212. Sym. p. 462. Georg. pag. 553, 554.*

Léon pouvoit bien éviter les dangers de la guerre ; mais le déréglement de sa vie & les intrigues de sa Cour faisoient de son Palais un champ de bataille. Stylien abusant de son pouvoir lui donnoit de la jalousie ; la défiance mutuelle commençoit à diviser le Prince & le Ministre, & il y a grande apparence que Stylien eut quelque part à une conjuration qui se tramoit alors contre Léon. L'Empereur étoit allé passer quelques jours dans un lieu enchanté à la pointe du golfe. Stylien étoit du voyage, & sa fille en faisoit le princi-

LÉON VI. Ann. 892.

pal amusement. Mais on laissoit à Constantinople l'Impératrice passer une partie des jours & des nuits en prieres dans l'Eglise de Blaquernes. Plusieurs Officiers du Palais, dont la plûpart étoient parens ou alliés de Stylien, & avec eux son fils même, formerent le complot d'assassiner l'Empereur pendant la nuit. Zoé couchée avec le Prince, entendant du bruit dans une cour voisine, se leve aussi-tôt, & regardant par une fenêtre, elle apperçoit des mouvemens qui lui donnent des allarmes. Elle éveille l'Empereur, qui sautant à demi nud dans une barque regagne promptement Constantinople, & rentre au point du jour dans son Palais. Soit que Zoé n'eût reconnu personne dans l'obscurité, soit qu'elle ne voulût pas déceler son frere, on s'en tint au simple soupçon sans faire aucune recherche. L'Empereur se contenta de casser le commandant de sa garde de nuit, & de donner son office à Parde, fils de Nicolas, Capitaine des Gardes étrangeres. Nicolas étoit gendre de Stylien, ayant épou-

sé la sœur de Zoé ; mais jaloux du crédit de son beau pere il épioit toutes ses démarches, & en rendoit compte à l'Empereur, dont il étoit devenu le confident intime. Stylien pour le moins aussi fier que le Prince, rompit tout commerce avec lui ; & cette brouillerie dura quelques jours : mais Léon Théodotace maître du Palais entreprit, en vue de ses propres intérêts, de les réconcilier, & y réussit.

LÉON VI. Ann. 892.

XX. Mort de Théophano.

*Cedr. p. 598. 599. Leo. p. 479, 481. Zon. p. 177, 178. Glycas, pag. 299, Joël p. 179. Incert. continuat. p. 222. Sym. p. 463. Georg. pag. 554, 556. Du Cange fam. Byz. p. 141.*

Sur la fin de cette année mourut l'Impératrice Théophano. Elle n'avoit eu de Léon qu'une fille qui étoit morte en naissant Cette Princesse pieuse au milieu d'une cour dissolue, humble au faîte de la grandeur, ne s'occupa que de prieres & d'aumônes. Les Grecs la mirent au nombre des Saintes, & ils font encore sa fête le 16 Décembre. Ils lui attribuerent des miracles après sa mort. Elle en avoit fait un perpétuel pendant les douze années de son mariage ; ce fut de souffrir sans jalousie & sans impatience les infidélités de son mari & les mépris de Zoé. Aussi Léon qui

LÉON VI. Ann. 892.

l'avoit si peu ménagée pendant sa vie, respecta-t-il sa mémoire ; & quoique toujours esclave de nouvelles passions, il fit bâtir sous son nom une magnifique Eglise, où son corps fut déposé. Ces pieux hommages étoient plus faciles à rendre & sans doute moins agréables à cette sainte Princesse, que de se corriger lui-même.

Ann. 893.

XXI. Léon épouse Zoé.

Peu de jours après la mort de Théophano, Léon épousa Zoé. Ce mariage avec une femme qui avoit empoisonné son premier mari, fut un nouveau scandale. Il paroît que l'Empereur n'osa même s'adresser au Patriarche son frere pour en recevoir la bénédiction nuptiale. Il employa un Clerc du palais, nommé Sinape, que le Synode patriarcal eut le courage d'interdire, pour s'être prêté à ce ministere. Zoé devenue Auguste ne jouit pas long-temps du rang qu'elle avoit acheté par tant de crimes. Elle mourut au bout de vingt mois ; & tandis qu'on faisoit les préparatifs de ses funérailles, il y eut quelqu'un assez hardi pour graver ces

mots au-dedans du cercueil, *malheureuse fille de Babylone*. Un auteur qui écrivoit cinquante ans après, rapporte un fait qui ne seroit pas exempt d'impiété ni de folie : Léon, dit-il, fit construire une Eglise sous le nom de sainte Zoé, qu'on croit avoir répandu son sang pour la foi dans la persécution de Dioclétien, & il y transféra le corps de la nouvelle Zoé. Etoit-ce pour abuser de l'équivoque, & faire partager à sa concubine les hommages que l'Eglise rendoit à une sainte Martyre ?

LÉON VI. Ann. 893.

XXII. Mort du patriarche Etienne.

Le patriarche Etienne finit aussi ses jours cette année, mais avec moins de remords. Un auteur contemporain rapporte que ce Prélat vertueux voulant calmer les ardeurs importunes de la jeunesse se refroidit tellement l'estomac par des remedes, qu'il en mourut. Il eut pour successeur Antoine Cauleas, de famille noble & abbé d'un Monastere. Antoine ne siégea que deux ans. Il fut ainsi que son prédécesseur mis au nombre des Saints. Le schisme de Photius étoit entiérement éteint : cependant l'Em-

*Cedr.* p. 595. *Leo.* p. 477. *Zon.* p. 176. *Joël.* p. 179. *Greg. vita Basil. jun.* *Incert. contin.* p. 220. *Sym.* p. 462. *Georg.* pag. 551. *Pagi ad Bar.* *Fleury, hist. eccles.* l. 54. art. 16. *Oriens Christ.* tom. I. pag. 250.

pereur voulut cimenter la réconciliation de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Romaine par un Concile, auquel Antoine présida, & dont les actes sont perdus.

LÉON VI. Ann. 893.

XXIII. Collection des Basiliques.

*Arthur Duck de jure civ. Rom. l. 1. c. 5. Fleuri Hist. eccles. l. 54. art. 16. Giann. Hist. Nap. l. 7. c. 2.*

Quoiqu'Etienne ne témoignât nulle complaisance pour les désordres de l'Empereur son frere, Léon lui adressa ses nouvelles loix concernant les matieres écclésiastiques. Ce Prince acheva le grand recueil des Basiliques, entrepris & commencé par son pere. Depuis Justinien jusqu'à Phocas, le droit de Justinien avoit été en vigueur à Constantinople & la justice se rendoit en langue Latine. Depuis Phocas elle se rendit en langue Grecque; mais les loix de Justinien étoient encore en usage. Elles avoient été traduites en Grec du temps même de cet Empereur ou peu de temps après lui. On y joignit les constitutions des Princes postérieurs. La jurisprudence Romaine s'affoiblit de plus en plus jusqu'à Basile. Ce Prince, jaloux peut-être de la gloire de Justinien, voulut être l'auteur d'un nouveau corps de droit.

Il fit compiler un abrégé des sources principales de la jurisprudence; cet ouvrage, nommé par les Grecs *Procheiron*, c'est-à-dire, *Manuel*, étoit divisé en quarante titres. Léon le retoucha & le rédigea en une meilleure forme. Il publia de plus cent-treize novelles, & des épitomes ou abrégés d'un assez bon style. Mais l'œuvre à laquelle il donna le plus de soin, fut la compilation des Basiliques, divisées en soixante livres. Il s'aida dans ce travail des conseils de ce même Symbatice, qui prit Bénévent. Les livres de Justinien lui fournirent le fond & la méthode; il y ajouta les constitutions des Empereurs suivans, retranchant ce qui étoit superflu, contradictoire, ou abrogé par l'usage. Ces Basiliques furent nommées *Premieres*, parce qu'il en parut d'autres ensuite. Constantin Porphyrogenète, fils de Léon, les revit & les corrigea; cette seconde édition prit le nom de *Basiliques postérieures*. Ces soixante livres furent appellés *Basiliques*, soit parce que Basile en fut le premier auteur, soit

Léon VI. Ann. 893.

plutôt encore parce qu'ils renfermoient les loix des Empereurs nommés en Grec *Basileis*. On oublia le recueil de Justinien. Basile, Léon, Constantin traiterent l'ouvrage de ce Prince, comme il avoit traité les écrits des anciens jurisconsultes, dont il avoit composé les Pandectes. Le nouveau corps de droit fut la loi des Tribunaux jusqu'à la fin de l'Empire; & tandis que dans l'Occident la jurisprudence étoit ensévelie dans les ténebres de la barbarie, elle se conservoit en Orient avec les débris de l'ancienne littérature; ensorte que personne ne pouvoit acquérir le titre de savant, qu'il n'eût étudié à Constantinople.

Ann. 894.
XXIV.
Disgrace & mort de Stylien.

*Leo. p. 479. Incert. continuat. p. 223. Georg. pag. 554.*

Stylien ne survêcut pas long-temps à sa fille. Son crédit, n'ayant pas d'autre appui, tomba par la mort de Zoé. L'Empereur écouta les murmures qu'excitoit la corruption de son Ministre. On l'accusoit de vendre la justice, les emplois, la faveur du Prince, & de ne donner accès auprès de lui qu'à ceux qui l'achetoient de Mousic & d'un certain Staurace,

ses

ſes valets, plus avides encore que leur maître. Léon voulut s'aſſurer par lui-même de la vérité de ces plaintes. Il ſe tranſporte chez Stylien & rencontre dans le veſtibule Staurace chargé de quantité de mémoires & de requêtes qu'il alloit préſenter. Il s'en ſaiſit & y voit des preuves de l'indigne trafic qu'on faiſoit de ſes graces. Il fait auſſi-tôt traîner Staurace hors de la maiſon & ordonne de l'enfermer dans un Monaſtere. Il entre plus avant, & trouve Mouſic dans le même état que Staurace; il lui fait le même traitement, & retourne au Palais, ſans daigner voir Stylien, qui ſentit vivement cette diſgrace & mourut de chagrin quelques jours après.

LÉON VI. Ann. 893.

XXV. Nouvelle conjuration. *Cedr. p. 598. 599. Leo. p. 479. 480. Zon. p. 177. Incert. contin. p. 223, 224. Sym. p. 463. Georg. pag. 554, 555, 556.*

Tant que Stylien avoit vêcu, Nicolas qui ſervoit auprès de lui d'eſpion à l'Empereur, avoit été en crédit. Mais après la mort du beaupere, la perfidie du gendre étant devenue inutile à l'Empereur, il avoit beaucoup perdu de ſa faveur. Baſile un de ſes fils, auſſi ambitieux qu'imprudent & étourdi, ſe mit en tête de ſe

Léon VI. Ann. 894.

faire Empereur. Il étoit lié d'intrigue avec un homme hardi & capable de tout entreprendre, nommé Samonas. C'étoit un Sarasin, qui ayant abandonné son pays & sa loi, s'étoit avancé par sa souplesse à la cour de Constantinople. Basile après lui avoir fait promettre le secret, lui confia son dessein. *Le Prince*, lui dit-il, *ne pouvant se passer de femme, ne tardera pas à remplacer Zoé. Toujours esclave de ses amours, il nous ôtera nos emplois pour en gratifier les créatures de la nouvelle maîtresse, qu'il fera sans doute Impératrice, & nous serons anéantis.* Après cette ouverture, il lui développe tout le plan de la conjuration, l'exhortant à y prendre part, s'il veut s'élever aux plus hautes dignités. Samonas promet tout; & pour avancer sa fortune par une voie plus sûre & plus courte, il va aussi-tôt trouver l'Empereur: *Prince*, lui dit-il, *je suis dépositaire d'un secret qu'il m'importe autant de cacher, qu'à vous de le connoître. Je périrai, si je parle; mais vous mourrés, si je me tais. Le choix n'est pas difficile à un sujet fidele.*

En même-temps il lui découvre tout le complot. Comme l'Empereur sembloit se défier de la vérité de son rapport, *votre Majesté peut s'en assurer*, lui dit Samonas. *Donnez-moi deux hommes de confiance; je les placerai dans un lieu, d'où sans être apperçus, ils entendront tout de la bouche même de Basile.* Léon lui donna Christophe grand-maître de la garde-robbe, & Calocyr chambellan. Samonas les cache dans un coin de la chambre. Basile s'y rend bien-tôt; & Samonas par ses questions lui fait déduire le détail de l'entreprise. Les espions de retour au Palais communiquent à l'Empereur toute la conversation qu'ils avoient mise par écrit. Léon fait aussi-tôt arrêter les conjurés; mais naturellement porté à la douceur, il se contente de confisquer leurs biens & de renfermer dans des Monasteres ou d'exiler Nicolas, ses enfans & toute la famille de Stylien. Sa clémence épargna même la vie à l'auteur du complot. Basile fut fouetté; on lui brûla publiquement la barbe & les cheveux; & après avoir été

promené ignominieusement par toute la ville, il fut relégué en Grece où il mourut misérablement.

LÉON VI. Ann. 895.

XXVI. Fortune de Samonas. *Greg. vita basil. jun.*

Samonas fut magnifiquement récompensé. L'Empereur le prit pour chambellan, le nomma Patrice & le combla de richesses. La vie déréglée de ce nouveau favori & son air efféminé jetterent un soupçon fâcheux sur l'Empereur. Toute la Cour plioit devant lui; il ne se trouva qu'un homme que son arrogance ne put intimider. C'étoit un pauvre Anachorete, nommé Basile. Des Officiers qui traversoient les défilés du mont Taurus, l'ayant rencontré couvert de haillons & dans un extérieur sauvage, le prirent pour un espion des Sarasins; ils l'amenerent à Constantinople, attaché à la queue de leurs chevaux, & le présenterent à l'Empereur qui le mit entre les mains de Samonas pour l'interroger. Samonas assis sur un tribunal, environné de gardes, & de tout le faste de sa dignité, le fit venir en sa présence. On ne put engager Basile à fléchir le genou devant son Juge, comme c'é-

toit la coutume ; & Samonas lui demandant d'un ton impérieux qui il étoit, quel étoit ſon pays & ſon nom ; Baſile ſans perdre contenance, *& toi*, lui dit-il, *qui es tu? Dans quel pays es tu né?* Il ſavoit que Samonas étoit Saraſin de naiſſance. *Tu parles à un Patrice*, reprit Samonas, *& à un chambellan de l'Empereur. Eh bien*, dit Baſile, *celui qui te répond eſt ainſi que toi un des habitans de la terre.* Comme Samonas le traitoit de ſcélérat, & que Baſile répliquoit que ce nom ne pouvoit convenir qu'à ceux qui font des actions criminelles, Samonas craignant qu'il n'en dit davantage, le fit promptement chaſſer de ſa préſence, & alla rapporter à l'Empereur, que c'étoit un malheureux vagabond qui ne méritoit que la miſere, à laquelle il s'étoit condamné lui-même.

LÉON VI. Ann. 895.

Antoine Cauleas étant mort après deux ans d'épiſcopat, eut pour ſucceſſeur Nicolas le myſtique, c'eſt-à-dire aſſeſſeur ſecret du Conſeil de l'Empereur. C'étoit un homme de mœurs irréprochables ; mais d'une

Ann. 896.

XXVII. Nicolas le myſtique Patriarche. *Cedr. p* 599. *Leo. p.* 480, 481.

Léon VI. Ann. 896.

*Zon. p. 177, 178. Joel. p. 179. Incert. contin. p. 224. Sym. p. 463. Georg. pag. 556. Pagi ad Bar. Oriens. christ. T. I. p. 250.*

XXVIII. Troisieme mariage de Léon.

févérité inflexible, qui lui attira des perfécutions & des difgraces, pour avoir voulu affujettir les paffions du Prince aux régles établies dans l'Eglife Grecque, comme nous le verrons dans la fuite.

C'étoit la coutume que l'Empereur en certains jours de l'année fît un feftin folemnel, auquel étoient admis les Seigneurs & les principaux Officiers de la Cour ; & tandis qu'il traitoit les hommes, fa femme, fa fille ou fa fœur, mais toujours une perfonne revêtue du titre d'Augufte, faifoit les honneurs de la table des femmes. Le foible Prince, efclave de l'étiquette, n'eut point d'autre raifon pour couronner Anne fille de Zoé, qui ne pouvoit avoir au plus que trois ans. Mais incapable de fupporter un long veuvage, accoutumé à être gouverné par des femmes, il fe donna bien-tôt à lui-même & à l'Empire une fouveraine. Il époufa une jeune Phrygienne parfaitement belle, & la fit auffi-tôt couronner, en lui donnant le nom d'Eudocie. Il la perdit encore avant l'année révolue. Elle

mourut en accouchant de son premier enfant qui ne survêcut pas à sa mere.

LÉON VI. Ann. 902.

XXIX. Nouvelle passion de Léon. *Cedr. p.600. Leo. p. 482. Zon. p. 177, 178. Glycas, pag. 299. Const. Porph. de adm. imp. c. 22. Liutprand. hist. l. 3. c. 7. Incert. contin. p. 225. Sym. p. 474. Georg. pag. 557. Du Cange fam. Byz. p. 141. Fleury, hist. ecclés. l. 54. art. 40*

Les cinq années suivantes ne fournissent aucun événement ; il paroît que Léon enchaîné par une nouvelle passion, ne s'occupa que de ses amours, s'abandonnant à cette molle indolence, qu'inspire la volupté. Il se laissa prendre aux charmes d'une seconde Zoé surnommée Carbonopsine, petite niéce du saint abbé Théophane le Chronologue, qui étoit mort dans la persécution de Léon l'Arménien. Si l'on en veut croire les auteurs Grecs, trop prévenus en faveur de ce Prince, ce nouvel engagement ne fut qu'un effet du désir d'avoir un fils ; ce que ses trois femmes ne lui avoient pas donné. Il étoit, disent-ils, très-savant dans tous les mysteres de la divination. L'astrologie, qu'il regardoit comme un art infaillible, lui promettoit un héritier de sa couronne. Ce fut donc pour remplir sa destinée qu'il jetta les yeux sur Zoé. Il entretint commerce avec elle : mais il attendit pour l'épouser

qu'elle eût donné des preuves de sa fécondité. Le succès ne répondit pas sitôt à son impatience, & le scandale précéda de plusieurs années l'union légitime.

LÉON VI. Ann. 902.

XXX. Léon blessé par un assassin.

Cedr. p. 599. 600. Leo. p. 481, 482. Manass. pag. 109. Zon. p. 178. Glycas pag. 298. Incert. contin. p. 225. Sym. p. 464. Georg. pag. 556, 557.

Avant que de s'être donné un successeur, il courut grand risque de périr. L'an 902, entre Pâques & la Pentecôte comme il entroit dans l'église de saint Moce à la suite d'une procession, un homme sautant en bas du jubé, lui déchargea sur la tête un coup de bâton si violent, que sans un chandelier à branches qui reçut le fort du coup, c'en étoit fait de sa vie. Le sang qui sortoit abondamment de sa blessure effraya tellement ceux qui l'accompagnoient, qu'ils s'enfuirent s'écrasant les uns les autres. Alexandre frere de l'Empereur, n'assistoit pas à cette cérémonie sous prétexte d'une indisposition, ce qui donna occasion de le soupçonner. On cherchoit Samonas favori du Prince, & on s'étonnoit qu'il ne s'empressât pas à le secourir. Mais tandis que Léon étoit en dévotion, sa maîtresse par son ordre avoit pris

ce moment pour s'établir dans le Palais, & Samonas confident des plaisirs de son maître, donnoit ses soins à loger cette nouvelle hôtesse. L'assassin fut pris, & après avoir souffert pendant plusieurs jours les plus rigoureuses tortures, sans déclarer aucun complice, il fut conduit au Cirque & brûlé vif, après qu'on lui eut coupé les pieds & les mains. L'horreur d'un pareil attentat, fit abolir cette procession annuelle.

LÉON VI. An. 902.

L'inaction de Léon mettoit en mouvement tous les barbares voisins de l'Empire. Les Bulgares recommençoient leurs courses; les Sarasins attaquoient toutes les places, où les attiroit le désir du pillage. Pendant que Léon occupoit ses soldats à bâtir des Eglises, les Sarasins d'Afrique firent une descente en Sicile, & prirent Taormine, où ils firent un grand carnage. On attribua la perte d'une ville si forte, à la trahison du Gouverneur nommé Caramale, & de retour à Constantinople il fut condamné à mort. A la sollicitation du patriarche Nicolas on lui fit grace de

Ann. 902. XXX. Courses des Sarasins. *Cedr. p. 599. Leo. p. 480, 481. Leo. Tact. c. 18. Joann. Camen. de excidio. Thessal. art. 14. Zon. p. 178. Incert. contin. p. 225. Sym. p. 463. Georg. pag. 556, 557. Elmacin.*

LÉON VI. Ann. 902.

la vie; il fut fouetté, dépouillé de ses biens & enfermé dans un Monastere. Les barbares étant ensuite passés en Italie, ils se rendirent maîtres de Rhege, & assiégerent Cosence. La mort de leur roi Ibrahim qui fut tué d'un coup de foudre, leur fit lever le siége. Les Sarasins de Cilicie firent encore de plus grands ravages. Comme ils n'étoient pas cultivateurs, ils n'avoient de ressource pour vivre que dans leurs épées. Ils portoient également la guerre sur terre & sur mer. Lorsqu'ils ne faisoient pas de courses par terre, ils montoient leurs navires & venoient infester toutes les côtes jusqu'en Grece & en Macédoine. Conduits par un renégat nommé Damien, célebre par sa valeur, ils prirent Séleucie sur la mer de Cilicie, s'emparerent de l'isle de Lemnos, & vinrent attaquer Démétriade en Thessalie. C'étoit un ville ancienne, bâtie par Démétrius Poliorcète, riche, peuplée, & dont le port étoit très-fréquenté. Ils la prirent, passerent tout au fil de l'épée; & comme si le ciel eut agi de concert avec les

Sarasins pour affliger ce pays, vers ce même-temps Bérée en Macédoine fut renversée par un tremblement de terre qui fit périr presque tous les habitans.

LÉON VI. Ann. 902.

Les Sarasins méditoient une entreprise beaucoup plus importante sur Thessalonique. Cette ville étoit alors la premiere de l'Empire après Constantinople. Située au fond du golfe qui portoit son nom, la beauté & la commodité de son port y attiroient les richesses de l'Asie, de la Grece & des isles de l'Archipel. Le fleuve Axius, le plus grand de la Macédoine, & dont l'embouchure étoit voisine, y apportoit toutes les marchandises de ce vaste pays. Elle jouissoit de tous les avantages d'un territoire fertile & d'un commerce florissant. Cette opulence fut un attrait pour les Sarasins. Ils équiperent une flotte de cinquante-quatre gros navires, dont ils donnerent le commandement au plus fameux de leurs Pirates. C'étoit un renégat nommé Léon, né dans la ville d'Attalée en Pamphylie, qui s'étant fait Maho-

Ann. 904.

XXXII. Expédition des Sarasins dans l'Archipel.

*Joann. Camen. de excidio. Thessal.* *Cedr.* p. 600, 601. *Leo* p. 482. *Incert. contin.* p. 225, 226, 227. *Sym.* p. 464, 465, 466. *Georg.* pag. 557, 558. *Pagi ad Bar.*

métan étoit venu s'établir à Tripoli de Syrie, d'où il fut surnommé le Tripolite, & sous ce nom il s'étoit rendu la terreur de toutes les côtes de la Méditerranée & de l'Archipel. Il haïssoit mortellement les Chrétiens qu'il avoit trahis, & leur faisoit tous les maux dont il étoit capable. Pour cacher son dessein sur Thessalonique, il fit mine d'en vouloir à la capitale de l'Empire, & vogua vers l'Hellespont. Sur la nouvelle qu'en reçut l'Empereur, il fit partir sa flotte commandée par Eustathe Argyre, qui étant allé au-devant des Sarasins jusque dans l'Archipel, & se voyant très-inférieur en forces, prit le parti de se retirer & de reprendre la route de Constantinople. Le Tripolite le poursuivit jusqu'à Parium à l'entrée de la Propontide. L'Empereur se persuadant qu'Eustathe n'avoit manqué que de courage, envoya pour commander à sa place Himere son premier Sécrétaire, qui avoit quelque expérience dans la Marine. Le Sarasin faisant semblant de fuir devant lui repassa l'Hellespont, tourna

ensuite sur la droite entre Imbros & Samothrace, & gagna l'isle de Thase, où il se mit en bataille. A la vue d'un front redoutable de plus de cinquante vaisseaux de haut bord, garnis de toutes les machines en usage dans les combats de mer, & montés d'une jeunesse nombreuse & pleine d'ardeur, Himere n'osa risquer une action; il regagna l'Hellespont & fit connoître à l'Empereur, qu'il n'étoit pas en état de tenir la mer contre des forces si supérieures. Le Tripolite qui ne cherchoit qu'à donner le change, au lieu de le poursuivre, rabattit sur la droite, & cotoyant le mont Athos prit la route de Thessalonique.

XXXIII.
Préparatifs des Thessaloniciens.

Avant même le retour d'Himere, l'Empereur avoit appris de quelques déserteurs Sarasins qui avoient gagné le rivage, le dessein des Musulmans. Il avoit aussi-tôt dépêché à Thessalonique un de ses écuyers nommé Pétronas, pour avertir les habitans de se préparer à la défense. Cet avis jetta l'allarme dans la ville. Tranquille au fond de son golfe, endormie

LÉON VI. Ann. 904.

dans le luxe & dans les plaiſirs que nourrit l'abondance, elle n'étoit point réveillée par le bruit des orages qui grondoient au loin ſur les frontieres de l'Empire. A la nouvelle d'une attaque prochaine, les habitans ſans armes, ſans aucun uſage de la guerre, trouvoient à peine aſſez de courage pour ſonger à leur ſûreté. Du côté du continent une ſituation avantageuſe, une épaiſſe muraille qu'on diſoit avoir été bâtie du temps de Xerxès, de fortes tours peu éloignées les unes des autres, mettoient la ville en état de ſoutenir un ſiége. Mais elle étoit ouverte du côté de la mer. Son port vaſte & commode pour le commerce étoit auſſi acceſſible aux flottes ennemies qu'aux vaiſſeaux marchands; & la muraille qui bordoit la mer, étant à demi ruinée s'élevoit à peine au-deſſus de la poupe des grands vaiſſeaux. Pétronas avoit ordre de reſter dans la ville juſqu'à l'arrivée d'un Commandant que l'Empereur devoit inceſſamment envoyer, & d'aider les habitans à faire les préparatifs néceſſaires. C'é-

toit un homme intelligent & de beaucoup d'expérience. Il commença par fermer le port d'une chaîne, & il en rendit l'entrée impraticable par des navires coulés à fond. Les habitans vouloient exhausser leur muraille du côté de la mer; il vit que le temps étoit trop court pour achever assez tôt cet ouvrage dans une si grande étendue. Il imagina un moyen d'en défendre l'approche. Il y avoit aux environs de la ville un nombre infini de tombeaux d'une seule pierre; il les fit jetter dans la mer & en forma une digue qui devoit s'élever jusqu'à fleur d'eau tout le long de la muraille à la distance d'une portée de trait. Cette entreprise utile & bien entendue fut interrompue à l'arrivée du Commandant nommé Léon, qui se croyant beaucoup plus sage que Pétronas, fit abandonner la digue & élever la muraille. Ce nouveau travail, qui fatiguoit toute la ville, étoit à peine commencé, qu'on vint dire que l'ennemi approchoit avec une flotte chargée de Syriens, d'Arabes, d'Ethiopiens, d'Afriquains plus féroces

que les lions & les tigres de leurs déserts. Les habitans des isles de l'Archipel, que les Sarasins ravageoient sur leur passage, échappés au fer de ces barbares, arrivoient à tous momens dans des barques pour chercher asyle à Thessalonique, tandis que les Thessaloniciens saisis d'effroi abandonnoient leurs maisons & se dispersoient dans les campagnes, traînant leurs femmes & leurs enfans, & cherchant une retraite au fond des forêts, sur les montagnes, dans le creux des rochers.

XXXIV.
Etat déplorable des Thessaloniciens.

On vit alors arriver un second Commandant nommé Nicétas. Il venoit par ordre de l'Empereur pour seconder Léon son ami, mais il fut obligé de prendre sa place. Léon courant à sa rencontre pour le recevoir, tomba de cheval & se rompit la cuisse. Nicétas chargé seul de tout le détail de la défense, fit avancer des tours de bois le long du mur, qu'on n'avoit pas eu le temps de relever. C'étoit une foible ressource. Il envoya demander du secours aux Gouverneurs des Provinces voisines;

mais en cette occaſion l'Empereur fut puni du mauvais choix qu'il faiſoit de ſes Officiers. Ces ames vénales, qui ne briguoient les gouvernemans que pour s'enrichir, occupés à piller leurs Provinces où ils faiſoient eux-mêmes ce qu'auroient fait les Sarafins, s'embarraſſerent peu du péril de leurs voiſins & du déshonneur de l'Empire. Ils n'envoyerent aucun ſecours, ou ce ne fut qu'une poignée de miſérables ſans cœur & ſans armes, à charge aux aſſiégés. Abandonnés de toute part les Theſſaloniciens devenus religieux par la crainte, couroient en foule à l'égliſe du ſaint Martyr Démétrius patron de leur ville, & la faiſoient jour & nuit retentir de leurs gémiſſemens & de leurs prieres.

LÉON VI. Ann. 904.

XXXV. Arrivée de la flotte Sarafine.

Enfin le Dimanche 29 Juillet au point du jour la flotte cinglant à pleines voiles ſe montra dans la rade, & pouſſée par un vent favorable, elle vint jetter l'ancre à peu de diſtance des murailles, avec des cris d'allégreſſe. Tandis que les habitans regardoient avec effroi ce nombreux

Léon VI.
Ann. 904.

essain de barbares, qui leur paroissoient autant de bêtes féroces, & cette forêt de mats & de cordages qui sembloient être une ville flottante, les Sarasins n'étoient pas moins étonnés, considérant la vaste étendue de cette ville, à laquelle ne ressembloit aucune de celles qu'ils avoient vues, & le peuple immense qui bordoit le haut des murs. Car malgré la fuite d'une partie des habitans, il en restoit encore un très-grand nombre, & la présence du péril qu'ils avoient tant redouté, leur avoit rendu le courage. Résolus de périr avec leur patrie ils s'animoient mutuellement, & marchant à la mort d'un air intrépide, armés de ce qu'ils avoient pu trouver, ils suivoient Nicétas qui les distribuoit dans les différens postes. Pendant que les Sarasins se préparoient à l'attaque, le Tripolite dans un de ses vaisseaux visitoit la muraille, pour en observer les endroits les plus foibles & les plus accessibles. Il choisit le lieu où elle n'étoit pas encore exhaussée ni bordée de la digue, & donna le signal. Les Sarasins s'a-

vançent à force de rames, pouſſant des hurlemens affreux, & faiſant un grand bruit de timbales & de tous leurs inſtrumens de guerre. Les habitans y répondent avec tant de force, invoquant à leur ſecours la croix du Sauveur, que les barbares prêts à décocher leurs fleches, frappés des cris d'une ſi prodigieuſe multitude, friſſonnent d'effroi, & demeurent quelques momens les bras ſuſpendus ſur leurs arcs. Enfin on voit partir en même-temps des vaiſſeaux & des murs une grêle de traits, plus meurtriere de la part des aſſiégés : grand nombre d'Eſclavons mêlés avec eux, très-adroits à manier l'arc & la fronde, manquoient rarement leur coup. Alors une troupe de Saraſins, brûlant d'impatience & voulant ſignaler leur audace, ſautent dans la mer, & ſe couvrant la tête de leurs boucliers, pouſſant devant eux des échelles, ils gagnent à la nage le pied des murs au travers des traits qui pleuvoient ſur eux. Ils plantent l'eſcalade & montent avec intrépidité. Un torrent de pierres les précipite dans la mer, où

ils demeurent ensevelis. Ce mauvais succès arrête la fougue des autres qui se disposoient à les suivre. Ils font reculer leurs vaisseaux pour être moins à portée des arcs & des frondes ; mais les catapultes & les balistes dont le mur est armé, leur envoyent à cette distance les blessures & la mort. Nicétas se trouvoit partout encourageant les habitans. Léon lui-même se faisoit porter en litiere, pour visiter les postes & animer par sa constance celle du peuple. Les barbares repoussés par mer, abordent au rivage Oriental, & attaquent la ville du côté de la terre. La muraille étant plus haute & plus forte en cet endroit, ils trouvent encore plus de résistance. Après de violens combats renouvellés à plusieurs reprises, & qui ne finirent qu'avec le jour, ils se rembarquent pour se délasser des fatigues d'une si rude journée. Mais les assiégés n'osent prendre aucun repos ; ils passent la nuit chacun dans leur poste de crainte des surprises.

XXXVI. Suite de l'attaque.

Au point du jour les Sarasins redescendent à terre ; ils se répandent

par pelotons autour de l'enceinte, & dirigent leurs plus grands efforts vers les portes. Ils font pleuvoir sur le mur les fléches & les pierres, dont les plus grosses partoient des balistes qui bordoient le front de l'attaque. A la faveur de cette nuée meurtriere, ils montent aux échelles ; ils étoient près d'atteindre le haut du mur, lorsque les plus vigoureux & les plus déterminés des habitans, bravant la mort qui voloit autour d'eux, se penchent de tout le corps, saisissent le haut des échelles, & redoublant leurs efforts les renversent avec tous les Sarasins dont elles étoient chargées, qui tombent les uns sur les autres, percés de leurs propres traits, brisés & fracassés par la chûte, par les échelles, par les pierres énormes dont on les accabloit en même-temps. Ce désastre effraya le reste des Sarasins; écumans de rage, ils reculent à la portée de leurs machines, s'élançant par pelotons, pour faire usage de leurs arcs & de leurs frondes. Leur fureur étoit si opiniâtre, que malgré les ardeurs

d'un ſoleil brûlant ils paſſerent tout le jour ſous les armes, ſans ſonger même à prendre de nourriture. Tous leurs efforts n'ayant eu jusqu'alors aucun ſuccès, ils s'aviſerent d'un nouveau moyen pour s'ouvrir l'entrée de la ville ; ce fut d'en brûler les portes. Elles étoient revêtues de fer & à l'épreuve des plus fortes machines par leur épaiſſeur. Ils chargent de bois ſec, enduit de poix & de ſoufre, deux chariots qu'ils traînent aux deux plus grandes portes, & après y avoir mis le feu, ils s'éloignent à quelque diſtance tirant ſans ceſſe ſur les murs. La flamme des chariots fit enfin tomber les portes réduites en charbons : mais les habitans avoient eu le temps de fermer l'ouverture par dedans avec de groſſes pierres, qui formoient un nouveau mur. Inſtruits par cette expérience, ils placerent ſur les murailles au-deſſus des autres portes de grands vaſes remplis d'eau, pour éteindre l'incendie en cas d'une pareille tentative. Le reſte du jour ſe paſſa en décharges continuelles.

XXXVII. Priſe de la ville.

Pendant la nuit les barbares mi-

rent en œuvre une invention nouvelle, qui les élevoit au-dessus du mur du côté de la mer, & leur donnoit le moyen de sauter dans la ville. Ils joignirent leurs vaisseaux deux à deux, les attachant ensemble avec des chaînes & de gros cables; & établissant au-dessus un plancher de mâts & de poutres, ils y éleverent des tours de bois, qu'ils remplirent des soldats les plus robustes & les plus hardis, avec ordre de lancer dans la ville des javelots, des pierres, des feux préparés, & de sauter ensuite sur la muraille. Comme ils travailloient à la lueur des flambeaux, la plûpart des habitans témoins de ce formidable appareil, désespérant d'y résister, abandonnerent la muraille; & se disant le dernier adieu, embrassant pour la derniere fois leurs enfans & leurs femmes, ils erroient çà & là dans un morne silence, attendant l'ennemi & la mort. Quelques-uns plus courageux amassoient sur le mur de la poix, de la résine & d'autres matieres inflammables pour mettre le feu aux tours & aux vaisseaux. Dès que

LÉON. VI.
Ann. 904.

Léon VI.
Ann. 904.

le jour parut, on vit avancer ces énormes bâtimens, qui joignant bientôt la muraille dans l'endroit où la mer étoit la plus profonde, mirent les aſſiégeans au niveau des aſſiégés, enſorte qu'on ſe battit quelque-temps comme de plein-pied avec le plus grand acharnement. Les feux, les pierres, les coups de main, les cris affreux & la rage des deux partis, raſſembloient toutes les horreurs d'une bataille furieuſe. Mais le nombre des ennemis qui abordoient ſucceſſivement, groſſiſſant toujours, & celui des habitans diminuant par le carnage, il fallut céder: les Saraſins ſe répandirent comme un torrent ſur la muraille, & tuant, précipitant les défenſeurs, ſauterent dans la ville. Qu'on ſe repréſente tous les déſaſtres d'une place priſe d'aſſaut par un ennemi barbare, que la réſiſtance a rendu plus féroce, Theſſalonique les éprouva. Le Saraſin auſſi diſſolu que cruel n'épargna ni l'âge ni le ſexe. Les Vierges conſacrées à Dieu furent la victime de la brutalité, avant que de l'être de la rage. La plûpart des habitans

habitans enchaînés par la terreur se laisserent égorger sans faire aucun mouvement ; d'autres ouvrant les portes & ne pouvant sortir tant ils se pressoient les uns les autres, trouvoient devant eux des Sarasins qui tranchoient à grands coups de cimeterre cette foule serrée, comme si elle n'eût fait qu'un seul corps. Quelques-uns en petit nombre se sauverent en sautant du haut des murs. Trois cens habitans s'étoient retirés dans l'Eglise d'un Monastere : un officier Sarasin étant arrivé en ce lieu avec sa troupe, & ayant forcé les portes, saute sur l'autel où il s'assit les jambes croisées à la maniere des Orientaux, & delà comme de dessus un tribunal, il prononce la sentence de mort contre tous ces misérables & les fait égorger à ses yeux. Cependant on laissa la vie à ceux qui furent en état de la racheter en livrant les trésors qu'ils avoient cachés durant le siége. De ce nombre furent le gouverneur Léon & son collégue Nicétas. Mais les barbares ne faisoient cas que de l'or, de l'argent, des

LÉON VI. Anné 904.

pierreries & de la soie, toute autre matiere n'étoit pas acceptée ; ils la jettoient dans la mer & massacroient ceux qui n'avoient rien autre chose à donner, à moins que ce ne fussent de jeunes garçons ou de jeunes filles, qu'ils destinoient à des horreurs pires que la mort.

XXXVIII. Les bâtimens de la ville rachetés à prix d'argent.

Entre les prisonniers étoit un chambellan de l'Empereur nommé Rhodophyle. Il avoit été envoyé pour porter cent livres d'or aux troupes d'Italie. Etant tombé malade dans la navigation, il s'étoit arrêté à Thessalonique & s'y trouvoit lorsque les Sarasins vinrent l'attaquer. A la premiere nouvelle de leur approche, il avoit pris la précaution d'envoyer secrettement cette somme à Syméon qui commandoit dans une Province voisine, qu'on nommoit alors le Theme de Strymon, à cause du fleuve qui la traversoit. Le Tripolite ayant appris que Rhodophyle avoit apporté un trésor, le fit venir devant lui & lui demanda ce que cet or étoit devenu. Rhodophyle avoua qu'il l'avoit fait transporter ailleurs, ensorte

qu'il n'en étoit plus le maître ; mais il promettoit de donner en dédommagement beaucoup de richesses, si l'on vouloit lui laisser la vie. Sur ces paroles Léon étincelant de colere, *scélérat*, lui dit-il, *cet or m'appartenoit. Tu mourras pour apprendre à tes pareils à ne pas voler leurs maîtres.* En même-temps il le fait assommer devant lui à coups de bâton. Il ordonne ensuite à ses gens de se préparer au départ ; il fait distribuer les prisonniers dans les vaisseaux, avec ordre de séparer ceux qui étoient parens. Ce n'étoit que gémissemens & que larmes : enchaînés par les pieds on les entassoit pêle-mêle dans les navires, & à peine leur laissoit-on la place de leurs corps. On ne peut peindre avec d'assez vives couleurs ce que dans le transport ils souffrirent de la faim, de la soif, de l'infection & de la cruauté des barbares. Il suffit de dire que tous ces maux rassemblés en firent périr un grand nombre. Les navires Sarasins ne suffisant pas pour contenir le butin de cette ville opulente, le Tripolite y employa encore

LÉON VI.
Ann. 904.

tous les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans le port, & fit retirer à force de machines ceux qu'on y avoit enfoncés pour en boucher l'entrée. Il déclara enſuite qu'il alloit conduire les priſonniers à Tarſe, & que ſi l'Empereur conſentoit à renvoyer un même nombre de Saraſins, il accepteroit l'échange; ſinon, qu'il uſeroit à leur égard du droit que lui donnoit la victoire, & qu'il les feroit tous égorger. Alors Syméon, le dépoſitaire de l'argent de Rhodophyle, qui étoit venu à Theſſalonique pour racheter ceux qu'il pourroit, s'étant hardiment préſenté à lui, *Seigneur*, lui dit-il, *je me charge de cette négociation auprès de l'Empereur. Je ſais qu'il aime ſes ſujets & qu'il ne balancera pas de vous rendre autant de Saraſins, tels que vous les voudrés choiſir. Je les amènerai moi-même à Tarſe & je vous en donne ma parole. Permettez-nous ſeulement d'enterrer les morts, dont les cadavres couvrent toutes les rues de la ville, & de leur rendre les derniers devoirs à la manière des Chrétiens.* Le pirate l'accorda, &

exigea de Syméon qu'il s'obligeât par écrit & par ferment. Tout étant prêt pour le départ, il donna ordre de mettre le feu à la ville ; mais Syméon la fauva. Il alla trouver le Tripolite ; *je fais*, lui dit-il, *entre les mains de qui font les cent livres d'or que Rhodophyle devoit porter en Italie. Je promets de vous les faire tenir ici, fi vous voulez épargner les bâtimens de Theffalonique. N'efpérez pas me les arracher par des fupplices. Il n'eft pas en votre pouvoir de vous en faifir. Si vous me faites mourir, vous ne les trouverez pas dans les cendres de cette cité malheureufe.* Léon jura qu'il laifferoit la ville fur pied à cette condition, & Syméon tint parole ainfi que le barbare. L'Empereur fçut fi bon gré à Syméon du double fervice qu'il avoit rendu, qu'à fon retour à Conftantinople il lui conféra la charge de premier Sécrétaire.

XXXIX.
Départ des Sarafins.

Enfin le dixieme jour après la prife de la ville, les Sarafins leverent l'ancre au fon de leurs cimbales, mêlé aux cris & aux lamentations des prifonniers, défolés de fe voir arra-

chés du ſein de leur patrie. Après une aſſez longue navigation, ils arriverent en Crete; où ayant fait le dénombrement des priſonniers, ils en trouverent vingt-deux mille. Pendant douze jours qu'ils reſterent en ce lieu, ils en vendirent une partie aux Crétois, qui devoient y faire un grand profit; la coutume de ce peuple dans les échanges avec les Grecs, étant d'exiger homme pour homme & par-deſſus encore la rançon du priſonnier qu'ils rendoient. Les Saraſins battus de la tempête entre l'iſle de Crete & celle de Cypre, furent ſur le point de jetter grand nombre de Chrétiens dans la mer, pour faire place à l'équipage d'un de leurs vaiſſeaux prêt à périr; & ils l'auroient fait, ſi le bâtiment qui portoit les Chrétiens n'eut été emporté loin d'eux par les vents & par les vagues. Ils arriverent en cinq jours à Paphos en Cypre, & de là en deux fois vingt-quatre heures à Tripoli de Syrie. On y débarqua tout le butin, que les magagaſins de la ville pouvoient à peine contenir; & peu de jours après on fit

rembarquer les Chrétiens pour les conduire à Tarse, où ils devoient être rachetés par l'Empereur ou massacrés. Bien-tôt Syméon vint selon sa promesse les délivrer, par un échange, des maux incroyables que leur avoit fait souffrir le cruel Tripolite. L'Empereur mortellement affligé du désastre d'une ville si florissante, ne tarda pas à la réparer. Sa situation, son commerce, les exemptions qu'il accorda, lui rendirent bien-tôt son ancien lustre; & l'espace de peu d'années fit disparoître les traces d'un si horrible saccagement.

LÉON VI. Ann. 904.

Pour ne pas interrompre le récit de l'expédition des Sarasins, je ne me suis pas arrêté à faire connoître les deux Généraux que l'Empereur envoya d'abord pour les combattre. Il sera parlé d'Himere dans la suite. Mais comme les écrivains de ce temps-là ne mettent aucun ordre dans ce qu'ils racontent d'Eustathe, je vais le rassembler en ce lieu. Il étoit petit fils de ce Léon Argyre, que Michel III avoit inutilement employé pour réduire les Pauliciens de Té-

XL. Histoire d'Eustathe Argyre.

*Const. de ad. imp. c.* 50. *Cedr.* p. 601, 604. *Incert. contin.* p. 127, 130, 131. *Du Cange fam. Byz.* p. 154.

phrique, & il fut l'ayeul de l'Empereur Romain Argyre, ce qui le rend plus digne d'attention. Il paroît que cette famille étoit originaire de la Charsiane, contrée de la Cappadoce, où Léon, le premier dont l'histoire fasse mention, fonda un célebre Monastere. Quant au surnom d'Argyre, les écrivains débitent de si frivoles conjectures, qu'il est plus sur de dire qu'on en ignore la raison. Eustathe s'étoit avancé à la Cour de l'Empereur par ses talents & par le crédit d'Himere patrice & Surintendant des Postes de l'Empire, d'abord son ami intime, & qui devint dans la suite son ennemi. Il fut envoyé à Cibyre en Pamphylie, pour arrêter les courses des Sarasins de Tarse, & il se fit beaucoup de réputation par les avantages qu'il remporta sur terre & sur mer. Il est remarquable qu'on lui donna pour Lieutenant Andronic Ducas, dont le pere avoit été joint à Léon son ayeul dans l'expédition contre les Pauliciens. Mais il avoit un ennemi plus incommode que les Sarasins. C'étoit Staurace Platys chef

des Mardaïtes d'Attalée, & Receveur des impôts de ces Provinces, homme injuste & avide, d'autant plus hardi dans ses exactions, qu'il se sentoit appuyé à la Cour par Himere son protecteur. Cependant Himere l'abandonna en faveur de son ami, & Staurace fut rappellé. L'histoire fait entendre qu'Eustathe n'avoit pas autant de probité que de valeur, & que pour détruire ce concussionnaire il mit en œuvre jusqu'à la calomnie. Peut-être que dans une Cour corrompue la vérité n'auroit pas suffi seule pour mettre en disgrace un méchant homme. Les succès d'Eustathe contre les Sarasins sur la mer de Pamphylie, déterminerent l'Empereur à le faire venir à Constantinople pour lui donner le commandement de la flotte impériale. Mais après qu'il se fut retiré de devant le Tripolite, Léon lui ayant substitué Himere, les deux amis devinrent rivaux & ennemis mortels. Leur jalousie, nourrie de médisances & de fâcheux rapports, s'accrut à un tel point, qu'ils résolurent l'un & l'autre

LÉON VI. Ann. 904.

de se détruire. Le crédit d'Himere l'emporta, & Eustathe fut banni de la Cour, dépouillé de toutes ses charges & relégué sur ses terres en Charsiane. Sa disgrace causa les regrets & les murmures des armées de terre & de mer, dont il avoit l'estime. Mais ce courtisan gâté par l'air de la Cour, & incapable de sentir l'avantage d'en être éloigné, se porta à un tel désespoir, qu'il s'empoisonna en chemin. Il fut enterré dans le Monastere qu'avoit fondé son ayeul.

XLI. Fuite & retour de Samonas. *Cedr. p. 601. Leo. p. 482, 483. Zon. p. 179. Incert. contin. p. 227, 228.*

Samonas étoit le moteur secret de toutes les intrigues de la Cour. Esprit remuant & dangereux, il se prêtoit avec complaisance à tous les caprices du Prince, & abusoit de sa faveur, pour détruire ces ames roides & généreuses, qui ne savent pas ramper aux pieds d'un favori. Hypocrite achevé, quoique toujours Sarasin dans le cœur, il affectoit un grand zéle pour la Religion; il faisoit des crimes, & bâtissoit des Monasteres; c'étoit alors la dévotion à la mode. Comblé de bienfaits, enrichi des dépouilles de ceux qu'il avoit ruinés,

il fut tenté de retourner dans sa patrie, & d'y transporter le fruit de ses impostures. Peut-être y fut-il déterminé par quelque dégoût dont on ignore la cause. Il feignit d'aller visiter un Monastere qu'il faisoit bâtir à Damatrys sur le chemin de Nicomédie ; & emportant toutes ses richesses il prit la route de Mélitine, coupant les jarrets à tous les chevaux des postes par où il passoit. Léon averti de sa fuite, envoie courir après lui. On l'atteint, on l'arrête au passage de l'Halys, & malgré ses prieres, malgré l'argent qu'il offre, quoiqu'il proteste que la dévotion seule le conduit en Cappadoce à une station célebre, on le garde en prison jusqu'à l'arrivée de Constantin Ducas qui le ramene à Constantinople. Il méritoit la peine des déserteurs. L'Empereur le fait enfermer dans un palais. Mais comme il l'aimoit & qu'il vouloit le sauver, en conservant une apparence de justice, il ordonne à Constantin de le décharger par son témoignage, lorsqu'il seroit juridiquement interrogé, & de dire

LÉON VI.
Ann. 904.

LÉON VI. Ann. 905.

qu'en effet Samonas n'avoit dessein que d'aller accomplir un vœu en Cappadoce. Constantin le promit. Le lendemain Léon fait comparoître Samonas devant le Sénat, & après avoir fait jurer Constantin par le nom de Dieu & par le salut du Prince, qu'il alloit dire vérité, il lui demande quel étoit le dessein de Samonas. Constantin préparé à un mensonge, ne l'étoit pas à un parjure : effrayé du serment qu'il venoit de faire, il répond selon la vérité, que Samonas s'enfuyoit à Mélitine. Le Prince déconcerté chasse Constantin de sa présence, & fait à regret renfermer Samonas, bien résolu de rapprocher au plutôt de sa personne un courtisan qui le flattoit dans ses désordres.

Ann. 905.
XLII.
Naissance de Constantin.
Cedr. p. 601. 602.
Leo. p. 483, 484.
Manass. pag. 109, 110.

Au bout de quatre mois la naissance d'un fils lui en fournit le prétexte. C'étoit l'occasion d'accorder des graces. Zoé qui depuis quatre ans vivoit avec lui comme sa femme, accoucha d'un enfant qui fut nommé Constantin, & auquel on donna dans la suite le surnom de Porphyrogenète. Il fut baptisé dans sainte Sophie

le jour des Rois par le patriarche Nicolas, assisté de tous les Prélats qui se trouvoient à Constantinople, & eut pour parrains son oncle Alexandre avec les premiers du Sénat & le patrice Samonas, à qui l'Empereur fut bien aise de procurer cet honneur, pour l'assurer qu'il n'avoit rien perdu de son crédit. Tous les Historiens rapportent que dans le temps de la naissance de Constantin parut une comete très-lumineuse dont les rayons se dirigeoient vers l'Orient, & qui se fit voir pendant quarante nuits. Ce n'étoit pas assurément un pronostic de la gloire que cet enfant devoit un jour acquérir.

LÉON VI. Ann. 905.

*Zon. p.* 178, 179.
*Glycas pag.* 299.
*Incert. contin. p.* 228, 229.
*Sym. p.* 466, 467.
*Georg. pag.* 559.
*Balsamon ad epist. Basilii ad Amphiloc.*
*Baronius.*
*Pagi ad Bar.*
*Fleury, hist. eccles. l.* 54. *art.* 40, 41.
*Oriens Christ. tom. I. pag.* 250, 251.

XLIII. Troubles au sujet des quatriemes nôces de Léon.

Trois jours après le baptême du jeune Prince, Léon épousa Zoé & la nomma Auguste, ce qui causa de grands troubles dans l'église de Constantinople. Quoique l'église Grecque fût si indulgente à l'égard des mariages, qu'elle permettoit aux Prêtres de vivre avec les femmes qu'il avoient épousées avant leur ordination, comme il avoit été décidé par le Concile *in Trullo*, cependant elle fut toujours

très-févere par rapport aux maria-
ges réitérés. On voit par la lettre
canonique de faint Bafile à Amphi-
lochius que les fecondes nôces ex-
cluoient de l'Eglife pendant un an,
les troifiemes pendant trois & qua-
tre ans. La Trigamie même ne s'ap-
pelloit plus un mariage, mais une
polygamie, une fornication mitigée.
A la vérité on ne rompoit pas ces
mariages, mais on les puniffoit. Léon
lui-même avoit publié une conftitu-
tion par laquelle il condamnoit les
troifiemes nôces, & déclaroit ceux
qui les contractoient exempts de
peine quant à la loi civile, mais fou-
mis aux cenfures & à la pénitence
canonique. Pour les quatriemes, elles
étoient abfolument défendues. Nico-
las dans fa lettre au Pape avance que
jufqu'alors aucun particulier, ni mê-
me aucune perfonne élevée en digni-
té, n'avoit ofé contracter un pareil
mariage. Les Prélats d'Orient n'a-
voient confenti à célébrer le baptême
du fils de Zoé avec la pompe impé-
riale, qu'en faifant promettre avec
ferment à l'Empereur qu'il fe fépare-

LÉON VI.
Ann. 905.

roit de Zoé. Cependant trois jours après il déclara au Patriarche qu'il vouloit consacrer son union avec elle par l'autorité de l'Eglise. Nicolas prosterné à ses pieds le supplioit de se respecter lui-même, lui représentant *que la majesté impériale élevée aux yeux de tous les peuples ne peut cacher les taches de ses vices ; que les Princes ont au-dessus d'eux un maître plus puissant qui les châtie ; qu'ils ne sont pas exempts des loix pour n'en point avoir, mais pour être eux-mêmes leur loi ; qu'ils sont soumis au tribunal de leur conscience.* Il le conjuroit de se séparer de cette femme du moins jusqu'à l'arrivée des Légats de Rome & des autres siéges patriarcaux, avec lesquels on délibéreroit sur le parti qu'on devoit prendre. Mais un coup d'œil de Zoé avoit plus de force sur le cœur du Prince, que les remontrances de tous les Patriarches ensemble. Ce Prince impétueux dans ses désirs, voulut absolument être marié, & au refus de Nicolas, il se fit donner solemnellement la bénédiction nuptiale par un clerc du pa-

LÉON VI. An. 905.

XLIV. Opposition du Patriarche.

lais nommé Thomas, & mit sur la tête de Zoé la couronne d'Impératrice.

Nicolas étoit d'un caractere dur & opiniâtre, incapable d'aucun ménagement. Ni le respect de la personne de l'Empereur, ni l'intérêt de l'Empire qui demandoit qu'on ne laissât aucune tache sur la naissance du successeur, ne purent rien gagner sur son esprit. Aussi inflexible après la cérémonie, qu'il l'avoit été auparavant, il excommunia le clerc qui avoit prêté son ministere, & interdit à l'Empereur l'entrée de l'Eglise. Le Prince y venoit cependant, mais par une porte dérobée. D'abord tous les Evêques se joignirent au Patriarche; bientôt l'Empereur à force de présens en détacha une grande partie, qui prétendirent que cette exclusion ne devoit durer que peu de temps, & qu'il falloit se rendre aux vives instances de l'Empereur. Le Prélat presque abandonné ne perdit rien de sa fermeté. Léon eut recours au Pape Sergius, ainsi qu'aux trois Patriarches de l'Orient; ils envoyerent des Légats à Constantinople.

Nicolas persuadé qu'ils ne venoient que pour confirmer la validité de ce mariage, s'abstint de les voir en public, & proposa d'avoir avec eux une conférence particuliere dans le palais; ce que l'Empereur refusa. L'année entiere se passa en sollicitations pressantes de la part de l'Empereur & des Légats. Il ne purent rien obtenir.

Ann. 906.

XLV.
Euthymius mis à la place de Nicolas.

Enfin Samonas dévoué sans réserve au service de Zoé, par le crédit de laquelle il gouvernoit l'Empereur même, ayant en vain employé toute son adresse pour fléchir le Prélat, conseilla au Prince de se défaire de ce censeur intraitable. L'Empereur faisoit tous les ans au premier de Février un festin à toute sa Cour. Il y invita Nicolas; & tous les courtisans de concert avec le Prince s'étant réunis pour le presser de lever l'interdiction & d'approuver le mariage, comme il persistoit à refuser, on l'enleva de la table même, & on le transporta au-delà du Bosphore, où il fut laissé seul sur le rivage, sans domestique, sans aucun secours,

au milieu d'une nuit obſcure dans un froid très-rigoureux. Il lui fallut gagner à pied au travers des neiges le bourg de Galacrènes, où il avoit bâti un Monaſtere. Cette retraite devint pour lui une priſon; il y fut gardé étroitement. On ne traita pas avec plus de douceur les Evêques, qui lui étoient demeurés attachés. Les Prélats courtiſans s'étant enſuite aſſemblés, les Légats à leur tête, autoriſerent par diſpenſe le mariage de l'Empereur, prononcerent la dépoſition de Nicolas, & mirent à ſa place Euthymius. C'étoit un Moine du mont Olympe, Syncelle du Patriarche, & fort eſtimé pour ſa vertu. Il n'accepta cette place que pour prévenir les triſtes effets de la colere du Prince, qui menaçoit de faire une loi pour permettre d'avoir à la fois trois ou quatre femmes; & les Hiſtoriens ajoutent qu'il trouvoit des gens habiles tout prêts à juſtifier cette loi Anti-chrétienne : ce qui n'eſt jamais impoſſible à un Monarque.

XLVI. Violent orage.

Au mois de Juin ſuivant il s'éleva un ſi furieux orage, qu'on n'en avoit

jamais vû de semblable. Pendant trois jours un vent de Sud-ouest souffla sans cesse avec tant de violence, qu'il déracina presque tous les arbres, enleva les moissons & les fruits, détruisit les maisons & les Eglises. Constantinople fut remplie de ruines & resta plusieurs jours déserte, les habitans s'étant enfuis dans les campagnes. Une pluie abondante abbattit enfin ce vent impétueux.

LÉON VI. Ann. 906.

*Cedr. p. 602. Leo. p. 484. Incert. contin. p. 229. Sym. p. 467. Georg. pag. 559.*

XLVII. Fuite d'Andronic chez les Sarasins.

*Cedr. p. 602, 603. Leo. p. 484, 485. Incert. contin. p. 229, 230. Sym. p. 467. Georg. pag. 560, 561.*

Samonas malfaisant par nature, aigri encore par le poison de la vengeance, usoit de tous ses artifices pour perdre ceux qu'il haissoit, & le Prince n'étoit, sans le savoir, que le Ministre de ses ressentimens. Il en vouloit sur-tout à Andronic Ducas, dont le fils Constantin l'avoit ramené à Constantinople. Andronic étoit estimé du Prince pour sa valeur & ses talens militaires. Les Sarasins ayant mis une flotte en mer, Léon choisit Himere pour commander celle de l'Empire, & lui donna pour adjoint ce brave guerrier. Ce fut pour Samonas une occasion de le conduire à sa perte. Il suborna un

LÉON VI.
Ann. 908.

de ces faux amis, que l'intérêt change en dangereux ennemis, pour avertir Andronic qu'il se donnât bien de garde de partir avec Himere; que l'honneur qu'on sembloit lui faire étoit un piége de Samonas, & que le Général avoit ordre de lui crever les yeux dès qu'il seroit éloigné de Constantinople. Andronic étoit disposé à tout croire de la méchanceté de Samonas : il refusa d'accompagner Himere, qui étant parti seul remporta une grande victoire sur les Sarasins. Andronic désespéré de n'en avoir pas partagé la gloire, troublé d'ailleurs par les craintes que lui inspiroit un si puissant ennemi, s'enfuit de la Cour, & suivi de son fils & de quelques amis, il se retira dans un château nommé Cabala près d'Icone en Lycaonie. Samonas toujours ardent à suivre sa proie, persuade à l'Empereur que cette retraite est une révolte; que par trop de patience il a laissé échapper un traître qu'il devoit prévenir; il l'excite à ne pas perdre de temps pour écraser ce rebelle, avant qu'il ait pû se rendre redoutable.

Léon allarmé par ce diſcours fait partir un grand corps de troupes & met à leur tête Grégoras Ibérize commandant de la garde, allié d'Andronic dont le fils avoit épouſé la fille de Grégoras. Mais les intérêts politiques diviſent les familles, & ſont capables de rompre les liens les plus étroits. Andronic hors d'état de tenir contre de ſi grandes forces, ſortit de Cabala & s'enfuit chez les Saraſins, où il trouva auprès du Calife un aſyle honorable. L'Empereur étoit auſſi bon que Samonas étoit méchant; il ſavoit d'ailleurs qu'un Prince ſe fait honneur de revenir ſur ſes pas, quand la paſſion ou la malice d'autrui l'a conduit trop loin, & que cette ſorte d'inconſtance qui le ramene à la raiſon & à la juſtice, eſt un conſeil de la vertu. Il ne fut pas long-temps ſans ſe repentir d'avoir perdu un ſi habile capitaine & de l'avoir donné à ſes ennemis. Il réſolut de le rappeller. Pour cet effet il lui écrivit de ſa propre main, l'aſſurant qu'il lui pardonnoit le paſſé, qu'il lui rendoit ſes bonnes

LÉON VI. Ann. 907.

graces, & qu'à son retour il le combleroit encore de nouveaux bienfaits. Cette lettre fut enfermée dans une chandelle de cire, & confiée à un prisonnier Sarasin, qui, sur la promesse d'une grande récompense, se chargea de la porter à Andronic. Samonas qui n'avoit pu empêcher l'Empereur de faire cette lettre, s'en servit pour perdre celui que Léon vouloit sauver. Il alla trouver le messager au moment du départ. *Savez-vous*, lui dit il, *ce que contient la lettre dont vous êtes le porteur ? C'est la perte des Musulmans. Si vous aimez encore votre patrie & votre religion, dont mon cœur ne se détachera jamais, mettez la lettre entre les mains du Visir. Votre fidélité sera mieux payée, que votre perfidie ne le seroit de l'Empereur.* Le Sarasin suivit ce conseil, & le Visir ayant mis la lettre sous les yeux du Calife, Andronic fut arrêté avec son fils & tous ceux qui l'avoient suivi. Plusieurs d'entr'eux succomberent aux traitemens cruels qu'on leur fit souffrir, & racheterent leur liberté en se fai-

ſant Mahométans. Selon quelques auteurs Andronic eut la même foibleſſe ; ſelon d'autres il mourut de miſere dans la priſon.

LÉON VI. Ann. 907.

XLVIII. Retour de Conſtantin fils d'Andronic.

Son fils Conſtantin fut plus heureux. De l'avis de ſon pere qui vivoit encore, mais qui étoit plus étroitement gardé, il concerta avec les autres priſonniers les moyens de s'enfuir ; & s'étant coulés le long d'une corde après avoir rompu leurs fers, ils trouverent des chevaux ſur leſquels ils prirent la fuite. Pourſuivis par une troupe de cavaliers, tantôt ſe retournant pour les combattre, tantôt leur jettant l'argent qu'ils avoient ſur eux pour retarder la pourſuite, ils gagnerent enfin la frontiére avec perte de quelques-uns des leurs. L'Empereur fut ravi de joie de les revoir ; il les combla de préſens, les fit manger avec lui dans la plus belle ſalle du palais, & après le repas prenant par la main Conſtantin, dont il connoiſſoit le caractere hardi & entreprenant, il le conduiſit devant une image de Jeſus-Chriſt ; *ami*, lui dit-il, *comptez ſur ma bienveillance ; per-*

LÉON VI. Ann. 908.

*sonne ne pourra plus vous nuire auprès de moi : mais jurez-moi devant cette sainte Image que vous me demeurerez fidele, & à mon fils après moi. Vous portez le même nom que lui ; mais songez que si jamais l'ambition vous égaroit jusqu'à le troubler dans la possession de son héritage, votre perte seroit infaillible, & qu'on rapporteroit votre tête sanglante dans ce palais où je vous reçois aujourd'hui avec tant d'honneur.* L'événement donna dans la suite à ces paroles de Léon la force d'une prophétie. Il mit Constantin à la tête d'une des compagnies de ses gardes, & l'envoya commander en Asie, où il se signala par les avantages qu'il remporta sur les Sarasins.

Ann. 909.

XLIX. Les Sarasins chassés du Garillan.

*Leo. ost. l. 1. c. 59.*

*Liutprand. hist. l. 2. c. 14.*

*Murat. ann. Ital. tom. V. p. 258, 268, 269.*

Il y avoit déja plusieurs années que vingt Sarasins d'Espagne, emportés par la tempête dans un petite barque avoient échoué sur la côte de Provence entre Nice & Fréjus près d'un village nommé Frainet. Ils en avoient égorgé les habitans & s'étoient fait un rempart d'une haie d'épines sur une montagne voisine. Ils furent assez hardis pour commencer dès lors à

piller

LÉON VI.
Ann. 909.

piller les environs, firent venir d'Espagne & d'Afrique un plus grand nombre de leurs camarades, & peu à peu se rendirent formidables à tous les habitans d'alentour. Ce qui augmenta leur insolence, c'est que les peuples de la Provence se faisant alors la guerre les uns aux autres, les appelloient à leur secours; & ces infideles les détruisirent tous également. Ils infestoient les passages des Alpes, osoient même ravager la France & l'Italie, & poussoient leurs courses d'un côté jusque dans le Dauphiné, de l'autre jusqu'aux portes de Turin. Tout ce pays fut pendant un siecle exposé aux ravages de ces brigands. Mais une autre colonie de Sarasins, établie depuis vingt ans sur les bords & à l'embouchure du Garillan, inquiétoit bien davantage l'Italie. Ces barbares voisins de Gaëte, de Capoue, de Naples, de Bénévent, de Salerne, désoloient par leurs courses tout ce beau pays, & poussoient leurs ravages jusqu'aux environs de Rome. Ils recevoient sans cesse par la mer de

LÉON VI. Ann. 909.

nouveaux renforts. Athenulf prince de Bénévent & de Capoue eut recours à Léon. Il lui députa Landulf son fils aîné & son collegue. Léon reçut bien le jeune Prince, se flattant d'avoir trouvé l'occasion de relever l'ancienne souveraineté de l'Empire sur Bénévent. Il lui promit toute assistance, & fit équipper une flotte. Landulf apprenant la mort de son pere retourna en Italie avec le titre de Patrice; & peu de temps après Léon fit partir le patrice Nicolas surnommé Picigli avec une bonne armée, lui ordonnant de faire tous ses efforts pour déloger les Sarasins. Ce Patrice brave & prudent commença par détacher d'eux Grégoire duc de Naples & Jean duc de Gaëte, leur conférant le patriciat de la part de l'Empereur. Ensuite se joignant aux princes de Capoue & de Salerne, il se fortifia encore de toutes les troupes d'Apulie & de Calabre, & alla camper au-dessus des Sarasins sur la gauche du Garillan. Le Pape Jean X, qui croyoit faire un sacrifice agréable à Dieu en massacrant des

infideles, vint lui-même à la tête d'une armée avec le Marquis Alberic, duc de Spolete, se poster de l'autre côté, ensorte que les Sarasins enveloppés furent au bout de trois mois réduits à l'extrémité. Mourant de faim & ne pouvant échapper, ils suivent le conseil que leur donnoient secrettement le duc Grégoire & le duc Jean, qui entretenoient toujours intelligence avec eux; ils mettent le feu à leurs baraques, & se faisant jour le sabre à la main au travers de l'armée Chrétienne, ils se dispersent sur les montagnes & dans les forêts voisines. On les poursuit sans relâche; on les détruit les uns après les autres, & bien peu échapperent au fer ennemi. C'est ainsi que les Sarasins furent chassés du Garillan; c'étoit leur place d'armes, le dépôt de leur butin & de leurs prisonniers. Tous les étrangers que leur dévotion conduisoit à Rome, tomboient entre leurs mains & leurs payoient une grosse rançon. Quoique l'Italie eût beaucoup à souffrir des Hongrois & des Sarasins du Frainet, elle souffroit encore davan-

LÉON VI.
Ann. 909.

tage de ces vautours qui lui déchiroient les entrailles. Cette guerre commencée vers la fin du regne de Léon, ne fut terminée que cinq ans après sa mort en 916. Une expédition si bien soutenue pendant sept ans, fit honneur aux armes des Grecs, & montra qu'il ne falloit qu'un brave & habile général pour réveiller dans le cœur de la nation son ancien courage.

LÉON VI. Ann. 909.

L. Etat des frontieres du côté de l'Orient.

Const. Porph. de Them. l. 1. Idem de adm. imp. c. 43, 45.

L'honneur de l'Empire ne se soutenoit pas du côté de l'Orient. La frontiere se dépeuploit, & quelques accroissements arrivés sous le regne de Léon du côté de l'Euphrate, furent de peu de conséquence. Trois freres qui possédoient des terres au-delà de ce fleuve au-dessous de Mélitine, se donnerent à l'Empereur, qui pour illustrer cette acquisition fit de ce petit canton une Province, sous le nom imposant de Theme de la Mésopotamie. La grande Arménie étoit partagée entre plusieurs petits Princes, qui tâchoient de se maintenir entre la puissance des Grecs & celle des Sarasins, en servant sourde-

ment ceux dont ils paroiſſoient ouvertement ennemis. Tels étoient Cricorice prince de Taro, pays ſitué entre l'Euphrate & le mont Taurus à l'Occident du lac de Van; Adranaſar en Ibérie qui portoit le titre de Curopalate, & Symbatice, qui paroît avoir été le plus puiſſant de ces petits Souverains. Auſſi prenoit-il le titre pompeux de *Prince des princes*. Ses Etats s'étendoient du midi au ſeptentrion depuis la ville de Kars juſqu'au lac de Van qui y étoit renfermé; & cette contrée étoit dès lors appellée Baaſparacan. Les Empereurs recevoient quelques préſens de ces Princes, & leur payoient des penſions; ils faiſoient avec eux des échanges de territoire, s'intéreſſoient dans leurs démêlés & dans leurs jalouſies mutulles, les attiroient de temps en temps auprès d'eux, leur procuroient des mariages avec des filles d'un rang diſtingué dans l'Empire, leur donnoient même à Conſtantinople des établiſſemens utiles; & avec toutes ces complaiſances ils n'en tiroient pas grand ſecours. Ce fut pour l'intérêt

Léon VI.
Ann. 909.

de ces Seigneurs que Léon entreprit une expédition dans la Phasiane, contrée située vers la source de l'Araxe, qui porte quelquefois dans l'antiquité le nom de Phase ainsi que le fleuve de la Colchide. Les Sarasins s'étoient emparés de ce pays. Léon y envoya les troupes des Provinces voisines, commandées par Lalacon, qui y fit de grands ravages. Catacale qui lui succéda prit Théodosiopolis, place très-forte, aujourd'hui Hassan-Cala près d'Arz-Roum, saccagea la Phasiane, & affoiblit en ces contrées la puissance des Sarasins.

LI.
Le pere de Samonas à Constantinople.

Ceux de Tarse & de Mélitine envoyerent dans ce même temps à Constantinople pour traiter de l'échange des prisonniers. Entre ces envoyés étoit le pere de Samonas. L'Empereur en considération de son favori les traita splendidement dans le palais de Magnaure; il s'empressa d'étaler à leurs yeux toutes les richesses de l'Empire, & les fit entrer dans l'église de sainte Sophie, qu'il avoit fait parer de ses plus beaux

ornemens. On trouva fort mauvais, on regarda même comme une profanation, qu'il eût mis les vases sacrés sous les yeux de ces Musulmans. Le pere de Samonas ébloui de tant de magnificence, charmé du grand pouvoir, des honneurs & de l'opulence de son fils, vouloit se faire Chrétien & demeurer à Constantinople, pour partager cette brillante prospérité. Samonas aussi mauvais Chrétien que doit l'être un adorateur de la fortune, l'en détourna, lui conseillant de rester dans sa religion & dans son pays, où il lui promettoit d'aller le rejoindre, dès qu'il pourroit commodément y transporter tous ses biens.

LÉON VI. Ann. 909.

Il n'eut pas le temps d'exécuter ce mauvais dessein. Sa méchanceté lui fit perdre ce qu'elle lui avoit procuré. Le jour de la Pentecôte de l'an 910, Léon fit couronner solemnellement son fils Constantin par les mains du patriarche Euthymius. Dans le festin qui suivit cette auguste cérémonie, Zoé fut si charmée de l'intelligence & de la bonne mine du maître-d'hôtel

Ann. 910.

LII. Disgrace de Samonas.

*Cedr. p. 605, 606. Leo. p. 475, 485, 486. Zon. p. 180, 181. Glycas, pag. 299, 300. Joël. p. 180. Incert. con-*

LÉON VI. Ann. 910.

tin. p. 231, 232. Sym. p. 468, 469, 470. Georg. pag. 561, 562.

de Samonas, qu'elle le demanda pour l'employer à son service, & le courtisan se fit un mérite de le céder aussitôt. Ce domestique se nommoit Constantin. Il s'insinua si bien en peu de temps dans la confiance de l'Empereur & de l'Impératrice, que Samonas en devint jaloux; il résolut de le perdre. La calomnie ne lui coûtoit rien; il avertit l'Empereur, que l'Impératrice s'étoit prise d'amour pour Constantin, & qu'elle entretenoit avec lui un secret commerce. Léon qui avoit de bonnes raisons de douter de la vertu de sa femme; voulant cependant éviter l'éclat, se contenta de faire tondre Constantin & de l'enfermer dans un Monastere éloigné. Peu de jours après, sa colere étant calmée, l'inclination qu'il avoit pour ce serviteur agréable reprit le dessus, il le fit rapprocher de Constantinople, & transférer dans le Monastere, que Samonas avoit lui-même fondé près de Damatrys. C'étoit un séjour délicieux, où l'Empereur alloit souvent se reposer. Il y vit Constantin, & sur le champ Samonas eut ordre

de lui rendre l'habit séculier & de l'amener aussi-tôt pour servir à table. Après le repas l'Empereur lui ordonna de le suivre à Constantinople, & le reprit à son service. Samonas désespéré du retour de son rival, tourna toute sa colere contre Léon ; de concert avec d'autres mécontens il compose un libelle satyrique où le Prince étoit horriblement déchiré, & le jette sur le passage de l'Empereur. Ce fut la premiere chose que Léon rencontra en entrant dans la sacristie de sainte Sophie. Il en fut vivement piqué & fit les informations les plus exactes pour en découvrir l'auteur. Les devins ne furent pas oubliés ; mais toutes ces recherches auroient été inutiles, si un des complices n'eût révélé le secret à l'Empereur. Léon qui ne fut jamais sanguinaire, ne punit Samonas que par la confiscation de ses biens & par une prison perpétuelle, digne récompense de ses criminelles complaisances & de ses intrigues pernicieuses. Il revêtit Constantin de toutes ses charges, & pour l'égaler en tout à Samonas,

LÉON VI
Ann. 910.

LÉON VI. Ann. 910.

il voulut qu'il eut aussi l'honneur de fonder un Monastere, dont le patriarche Euthymius fit la dédicace; pour honorer la cérémonie, l'Empereur y assista avec toute la Cour.

LIII. Occasion de la fondation du Monastere des Nosies.

Ce Monastere fut bâti dans un lieu nommé les Nosies; voici ce qui détermina Constantin à choisir cet emplacement. Il avoit un pere plein de probité & de religion, qui cultivoit en cet endroit un petit jardin sans autre ornement qu'une belle source d'eau pure, recueillie dans un bassin, où les passans s'arrêtoient volontiers pour se rafraîchir. Un soldat vint s'y reposer, & tandis que son cheval s'abbreuvoit, il s'amusa à compter l'argent qu'il rapportoit à Constantinople; c'étoient trois livres d'or. En remontant à cheval il oublia sa bourse, qu'il laissa au bord de la fontaine. Le vieillard la trouva; & non moins affligé de cette perte que le cavalier même, il la mit à part, priant Dieu de lui ramener le maître. Trois ans après le soldat repassa par les Nosies. Après s'être désaltéré & avoir abbreuvé son cheval,

il s'assit près de la fontaine, & la regardant en soupirant, *Hélas*, dit-il, *c'est sur tes bords que j'ai perdu toute ma fortune, tout le fruit de mes travaux*. Le maître du jardin l'entendit & lui demanda le sujet de sa douleur. Le soldat lui raconta son avanture, sans oublier la forme de la bourse, le nombre & la valeur des pieces qu'elle contenoit. Sur des indices si bien circonstanciés le vieillard court à sa cabanne, & lui remettant sa bourse, *tenez*, lui dit-il, *je ne l'ai pas ouverte*. Le soldat après avoir compté l'argent, charmé de sa bonne foi, le pressoit de prendre ce qu'il jugeroit à propos, & ne put l'engager à rien accepter. Il s'en alla louant Dieu & comblant de bénédictions cet homme digne des premiers âges du monde. Ce fut cette cabanne que Constantin changea en un superbe Monastere.

LÉON VI. Ann. 910.

Les Sarasins avoient sur le cœur l'affront qu'ils avoient reçu d'Himere par la défaite de leur flotte. Résolus de prendre leur revanche, ils mirent en mer trois cens vaisseaux, dont ils

Ann. 911.

LIV. Flotte Grecque battue par les Sarasins.

LÉON VI. Ann. 911.

donnerent le commandement à ces deux renégats dont nous avons déja parlé, Damien Emir de Tyr & Léon de Tripoli. Himere alla au-devant d'eux & les rencontra près de Samos, où commandoit alors Romain Lécapene, qui fut depuis Empereur. Il se livra un sanglant combat, dans lequel Himere fut vaincu, sa flotte coulée à fond ou dispersée. Il courut lui-même les plus grands risques, & vivement poursuivi, il gagna enfin le port de Mytilène.

LV. Mort de Léon.

*Cedr. p. 606, 607. Leo. p. 486, 487. Zon. p. 181, 182. Glycas pag. 298. Joël. p. 179, 180. Manass. pag. 110. Leo. Tact. c. 18. Const. de adm. imp. c. 26. Cod. orig. p. 63. Incert. con-*

Léon étoit depuis assez long-temps tourmenté d'une dysenterie, mal funeste à un grand nombre d'Empereurs, & qui fut sans doute dans la plupart l'effet de l'intempérance. C'étoit l'usage qu'au commencement du carême les Empereurs fissent une exhortation Chrétienne au Sénat & à leur Cour assemblée; ces Princes, quoique déréglés dans leur conduite, étoient grands prédicateurs. Cette année 911, Léon atténué par sa maladie, n'eut de force que pour dire ces paroles : » Vous voyez l'état d'a-» néantissement auquel je me trouve

» réduit. Je ne puis me flatter de » vivre encore long-temps avec vous, » & peut-être ne verrai-je pas le jour » de la résurrection du Seigneur. » Voici le dernier service que je vous » demande ; souvenez-vous d'un » Prince qui vous a gouvernés avec » douceur, & témoignez-en votre » reconnoissance à mon fils & à ma » femme ». Ce triste discours fut suivi des gémissemens de toute l'assemblée ; ils protesterent d'une voix unanime, qu'ils serviroient fidelement, au péril même de leur propre vie, l'Impératrice & son fils ; & après avoir salué le Prince ils se retirerent fondant en larmes. Avant que de mourir il eut encore le chagrin d'être témoin d'un grand incendie, qui consuma les archives de la grande Eglise. Sa vie languissante se prolongea plus qu'il n'avoit espéré ; & le 11 de Mai se voyant prêt de mourir, il fit venir son frere Alexandre, & le désigna pour son successeur avec son fils encore enfant, lui recommandant avec instance ce jeune Prince, & le conjurant de le faire son héritier. On

LÉON VI.
Ann. 911.
*tin. p.* 217, 232.
*Sym. p.* 461, 470.
*Georg. pag.* 549, 562.
*Liutpr. hist. l.* 3. *c.* 6. 7.
*Du Cange fam. Byz. p.* 141, 142.
*Baronius.*
*Pagi ad Bar.*
*Fleury, hist. ecclef. l.* 54. *art.* 47.

dit même qu'en expirant il prédit à son frere qu'il n'avoit plus que treize mois à vivre. Les Grecs de ce temps-là paroissent fort prévenus en faveur du talent prophétique de Léon ; à les entendre il avoit prédit presque tous les événemens de son regne, & même ceux des temps postérieurs ; & c'est peut-être principalement pour cette raison qu'ils lui ont donné le nom de Sage & de Philosophe, qu'on peut d'ailleurs lui refuser avec justice. On nous a conservé, je ne sais pourquoi, seize oracles de sa façon, qui ne sont qu'un babil inintelligible, & qu'on a prétendu expliquer après les événemens ; mais l'explication n'est pas moins ridicule que le texte. Il a cependant laissé un ouvrage estimable, c'est sa tactique, dans laquelle il donne de bons préceptes sur l'art militaire, tel qu'il étoit de son temps. M. de Maizeroy, Officier distingué par son mérite, vient d'en donner une traduction Françoise, qu'il a enrichie de remarques savantes & judicieuses. Ce traité nous apprend plusieurs usages qu'on ne trouveroit

pas ailleurs. On y voit que tous les jours soir & matin on faisoit dans le camp une priere commune, où toute l'armée chantoit le Trisagion ; & que la veille d'une bataille un Prêtre faisoit sur toutes les troupes une aspersion d'eau bénite. On y voit aussi que l'usage des fléches empoisonnées étoit ordinaire en ce temps-là, & Léon ne le blâme pas ; c'est une preuve de la bassesse de cœur devenue alors générale. On cite encore de ce Prince plusieurs autres ouvrages militaires, qui se conservent en manuscrit dans la bibliotheque du Vatican & dans celle de Florence, avec un grand nombre de discours sur les dogmes de la religion & sur la morale ; entre lesquels est une lettre d'un style épiscopal, adressée à tous ses sujets pour les exhorter à vivre chrétiennement. On y reconnoît par-tout un Prince très-orthodoxe, au zele duquel il ne manquoit que son propre exemple. Entre plusieurs Monasteres il en fit bâtir un sous le nom de saint Lazare, dans lequel on ne recevoit pour Moines que des Eunuques. Il avoit eu de

LÉON VI. Ann. 911.

LÉON VI.
Ann. 911.

Zoé Carbonopsine une fille qui fut nommée Eudocie, & dont on ne connoît que la naissance. Il avoit regné 25 ans 2 mois & 11 jours, & mourut dans sa 46e. année.



# SOMMAIRE

## DU

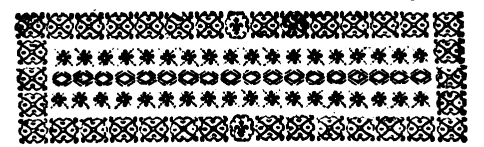
## LIVRE SOIXANTE-TREIZIEME.

I. *Gouvernement d'Alexandre.* II. *Rétablissement du patriarche Nicolas.* III. *Mort d'Alexandre.* IV. *Entreprise de Constantin Ducas.* V. *Proclamé Empereur il assiege le palais.* VI. *Mauvais succès de l'entreprise.* VII. *Syméon vient assiéger Constantinople & se retire.* VIII. *Le fils du Doge de Venise à Constantinople.* IX. *Zoé rentre dans le palais.* X. *Andrinople perdue & recouvrée.* XI. *Alliance avec les Patzinaces.* XII. *Courses des Grecs & des Sarasins.* XIII. *Paix avec les Sarasins.* XIV. *Les Grecs marchent contre les Bulgares.* XV. *Bataille d'Achéloüs.* XVI. *Romain Lécapene accusé de trahison.* XVII. *Syméon repoussé devant Constantinople.* XVIII. *Léon Phocas & Romain Lécapene aspirent tous deux à l'Empire.* XIX. *Romain se saisit du chambellan*

*Conſtantin.* XX. *Trouble dans le palais.* XXI. *Romain vient au palais.* XXII. *Léon prend les armes.* XXIII. *Romain diſſipe la rébellion de Léon.* XXIV. *Diverſes conjurations contre Romain.* XXV. *Romain couronné.* XXVI. *Romain éleve ſa famille aux honneurs du Trône.* XXVII. *Fin du Schiſme de l'Egliſe de Conſtantinople.* XXVIII. *Conjurations.* XXIX. *Méchanceté de Rhentace.* XXX. *Guerre des Bulgares.* XXXI. *Mort de Théodora femme de Romain.* XXXII. *Le roi d'Ibérie à Conſtantinople.* XXXIII. *Nouvélle irruption des Bulgares.* XXXIV. *Urne des cendres de Maurice.* XXXV. *Révolte de Boïlas.* XXXVI. *Nouvelle guerre à Andrinople.* XXXVII. *Mort du patriarche Nicolas.* XXXVIII. *Léon le Tripolite battu à Lemnos.* XXXIX. *Entrevue de Romain & de Syméon.* XL. *Elévation des fils de Romain.* XLI. *Entrepriſe ſur l'Egypte.* XLII. *Rivalité de Romain & de Syméon par rapport à la Servie.* XLIII. *Troubles dans le Péloponneſe.* XLIV. *Origine des Maïnotes.* XLV. *Conjuration de Jean le Myſtique.* XLVI. *Mort de Syméon.* XLVII. *Mariage du roi des*

*Bulgares avec la petite fille de Romain.* XLVIII. *Malatia prise par les Grecs.* XLIX. *Affaires d'Italie.* L. *Mort du patriarche Etienne.* LI. *Guerre en Arménie.* LII. *Conjuration contre Pierre roi des Bulgares.* LIII. *Mort de Christophe.* LIV. *Théophylacte patriarche.* LV. *Charité de Romain.* LVI. *Incursion des Hongrois.* LVII. *Mariages des fils de Romain.* LVIII. *Evénemens divers.* LIX. *Incursion des Russes.* LX. *Exploits & disgrace de Jean Curcuas & de son frere Théophile.* LXI. *Le voile d'Edesse transporté a Constantinople.* LXII. *Romain envoye des secours à Hugues roi d'Italie contre les Sarasins.* LXIII. *Treve avec les Hongrois.* LXIV. *Mariage de Romain fils de Constantin Porphyrogenete.* LXV. *Changement de vie de Romain.* LXVI. *Intrigue de Constantin Porphyrogenete pour détrôner Romain.* LXVII. *Romain détrôné.* LXVIII. *Enfans de Romain.*





# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.



## *LIVRE SOIXANTE-TREIZIEME.*

### ALEXANDRE. CONSTANTIN VII, *dit* PORPHYROGENETE, *ſecond de ce ſurnom.* ROMAIN LÉCAPENE.

ALEXANDRE. CONSTANTIN VII.

Ann. 911.

I. Gouvernement d'Alexandre.

PENDANT le regne de Léon, ſon frere Alexandre n'avoit eu que le nom d'Empereur. Après ſa mort il en eut ſeul tout le pouvoir, ſon neuveu Conſtantin, qui partageoit ce titre avec lui, n'étant âgé que de

ALEXANDRE. CONSTANTIN VII.
Ann. 911.
*Cedr. p. 607, 608, 611.*
*Leo. p. 487, 488.*
*Manass. pag. 110.*
*Zon. tom. II. p. 182, 183.*
*Joël. p. 180.*
*Greg. vita Basilii. jun.*
*Incert. contin. p. 233, 234.*
*Sym. p. 471, 472.*
*Georg. pag. 563, 564, 567.*
*Baronius.*
*Pagi ad Bar.*
*Du Cange fam. Byz. p. 141.*
*OriensChrist. tom. I. pag. 251, 252.*

six ans. Il étoit dans sa quarante-deuxieme année; mais sa vie passée toute entiere dans la débauche, ne lui avoit laissé acquérir nulle expérience. Libertin, ivrogne, ignorant, ne connoissant d'occupation sérieuse que la chasse, il avoit autant que son neuveu besoin de Gouverneur. Il en prit de conformes à son caractere; c'étoient les compagnons & les ministres de ses plaisirs. Il mit à la tête du Clergé du palais un clerc de mœurs dépravées, nommé Jean Lazare, qui mourut peu de temps après lui, en jouant à la paume dans l'Hebdome. Il prodigua les trésors de l'Etat à deux scélérats, Gabriélopule & Basilize, & les fit Patrices. Il fut même tenté de nommer Basilize son successeur, & de rendre son neveu incapable de régner en le faisant eunuque. Les serviteurs fideles du jeune Prince ne le détournerent de cet infâme dessein, qu'en lui faisant espérer que cet enfant ne vivroit pas. Son Conseil n'étoit composé que de charlatans & d'astrologues. Ils lui persuaderent qu'une vieille figure de

ALEXANDRE. CONSTANTIN VII. Ann. 911.

ſanglier, qui ſe voyoit dans un coin du Cirque, étoit ſon taliſman; que ſa fortune y étoit attachée, & que la vertu ſecrette de cet animal myſtérieux l'avoit défendu contre les mauvais deſſeins de ſon frere Léon. Capable de tout croire, il adopta cette idée extravagante, fit réparer la figure à demi mutilée, & voulut l'honorer d'une dédicace ſolemnelle. Il la fit placer au milieu du Cirque, qu'il orna des plus riches tapiſſeries, des lampes & des chandeliers de ſainte Sophie; & au milieu de ce magnifique appareil, il fit célébrer des jeux équeſtres. Cette profanation des ornemens d'une Egliſe ajouta le ſcandale au ridicule de cette cérémonie.

II. Rétabliſſement du patriarche Nicolas.

Dès les premiers jours de ſon regne il chaſſa Zoé du palais. Himere ne fut pas plutôt de retour avec les débris de ſa flotte, qu'il le relégua dans un Monaſtere, le menaçant de le traiter en ennemi, pour le punir, diſoit-il, des mauvais ſervices, qu'il lui avoit rendus auprès de ſon frere Léon. Himere effrayé de ces mena-

ALEXANDRE. CONSTANTIN VII. Ann. 911.

ces, tomba dans une langueur, qui le conduisit au tombeau. Le seul événement mémorable de ce méprisable regne, seroit le rétablissement du patriarche Nicolas, si Euthymius n'eût pas été traité en même-temps de la maniere la plus indigne. Léon dans sa derniere maladie avoit rappellé Nicolas ; c'étoit même entre ses mains qu'il avoit reconnu ses désordres; il s'étoit en mourant recommandé à ses prieres ; il lui avoit rendu le gouvernement de son Eglise. Euthymius qui n'avoit accepté qu'à regret le patriarcat, étoit disposé à le quitter avec joie. Mais Alexandre ne savoit rien faire avec modération & avec douceur. Il assembla le Clergé & le Sénat dans le palais de Magnaure, & ayant fait asseoir Nicolas auprès de lui, il fit amener Euthymius. Dès qu'il parut, des clercs insolens, excités sans doute par le Prince, l'accablerent d'outrages; & lui sautant au visage, le frappant indignement, lui arrachant la barbe, ils le chasserent de l'assemblée, le traitant d'usurpateur, d'adultere infâme, qui avoit

avoit enlevé une épouſe à ſon époux légitime. Euthymius ſupportant patiemment ces inſultes, fut relégué dans un Monaſtere, où il mourut peu après. C'eſt un grand crime à Nicolas, que de ne s'être pas oppoſé à ces indignités.

ALEXANDRE. CONSTANTIN VII.

Ann. 912.

III. Mort d'Alexandre.

Syméon roi des Bulgares vivoit en paix depuis dix ans. Dès qu'il ſut qu'Alexandre ſuccédoit à ſon frere, il lui envoya demander, ſi c'étoit ſon intention d'entretenir la bonne intelligence, lui offrant ſon amitié. Alexandre auſſi fier qu'incapable de ſoutenir par des effets ce ton de hauteur, reçut les Ambaſſadeurs avec arrogance & mépris, ne répondant que par des menaces. Le roi Bulgare irrité ſe préparoit à la guerre, lorſqu'il apprit la mort d'Alexandre. Le ſix Juin ce Prince s'étant levé de table, ivre à ſon ordinaire, après avoir pris quelque ſommeil, s'en alla jouer à la paume, & ſaiſi tout-à-coup d'une extrême douleur d'entrailles, il ſe fit rapporter au palais, où il expira le lendemain, rendant le ſang par le nez & par l'uretre. Il avoit régné un

ALEXANDRE. CONSTANTIN VII. Ann. 912.

an & vingt-sept jours. Les auteurs ne disent pas qu'il ait jamais été marié. Il nomma en mourant sept tuteurs à sont neveu, la plupart indignes de cet important ministere : c'étoient le patriarche Nicolas, Étienne & Jean Eladas, l'un maître du palais, l'autre des offices, Jean Lazare dont j'ai parlé, un certain Euthymius différent du patriarche déposé, Basilize & Gabriélopule. On rapporte que sous le regne de ce Prince parut à l'Occident pendant quinze jours une de ces cometes qu'on nomme Xiphias, parce qu'elles ont la forme d'une épée.

IV. Entreprise de Constantin Ducas. *Cedr. p. 609, 610, 611. Leo. p. 488, 489, 490. Greg. vita Basil. jun. Manass. pag. 111. Zon. T. II. p. 183, 184. Incert. conti. p. 235, & seqq. Sym. p. 472, 473, 474.*

La nouvelle des préparatifs extraordinaires que faisoit le roi des Bulgares, jettoit l'allarme dans Constantinople, & le mauvais choix des tuteurs du jeune Prince redoubloit les craintes & excitoit les murmures. *Quelle ressource contre un ennemi puissant & déja tant de fois vainqueur, dans des hommes sans expérience, peu d'accord ensemble, & qui dès les premiers jours de leur gouvernement donnoient à chaque instant des preuves de*

*leur incapacité ? Qu'on devoit chercher ailleurs le ſalut de l'Etat, & en remettre les forces entre des mains qui ſuſſent en faire uſage : Que depuis trois ans Conſtantin Ducas employé en Aſie contre les Saraſins & exercé aux combats, ſoutenoit par ſon courage l'honneur de l'Empire : Qu'étant ſeul en état de conſerver au jeune Prince les droits de ſa naiſſance, il méritoit de les partager : Qu'il falloit le faire venir, l'aſſocier à la ſouveraineté, & l'oppoſer aux Bulgares.* Le patriarche Nicolas tenoit par ſa dignité le premier rang entre les tuteurs : inſtruit des diſpoſitions du peuple, il avertit ſes collegues du danger où ils étoient ; il leur conſeilla de prévenir l'orage, & d'offrir eux-mêmes à Ducas les rênes du gouvernement, avant qu'il eût aſſez de forces pour s'en ſaiſir & les retenir malgré eux ; *qu'ils trouveroient plus facilement les moyens de lui ôter ce qu'ils lui auroient donné eux-mêmes.* Cet avis fut approuvé. On écrit à Ducas, on l'invite à venir ſoutenir la couronne en la partageant avec le jeune Empereur. Quelque

ALEXANDRE.
CONSTANTIN VII.
Ann. 912.

Georg. pag. 565, 566.
Du Cange fam. Byz. p. 142.

CONSTANTIN VII. Ann. 912.

ambitieux que fût Ducas, il respectoit les loix, il aimoit son Prince & ses compatriotes, & avoit horreur d'une guerre civile. D'ailleurs plus cette invitation étoit extraordinaire, plus il s'en défioit comme d'un piége. Il répondit qu'il ne se sentoit pas capable de porter un si grand fardeau, & que de plus il n'étoit pas d'humeur d'abuser de la jeunesse de son maître, pour le dépouiller d'une portion de ses droits. Les tuteurs sentirent que le soupçon avoit plus de part à ce refus, que le devoir & la modestie. Ils presserent de nouveau, & pour lui prouver leur sincérité, ils lui envoyerent leur serment, & selon la coutume d'alors, la croix que chacun d'eux portoit au cou. C'étoit le gage le plus inviolable de la foi donnée. Sur cette assurance Ducas prend la route de Constantinople avec un détachement de cavalerie.

V. Proclamé Empereur il assiége le palais.

Il arrive pendant la nuit & entre par un porte dérobée, qu'on lui tenoit ouverte au pied du rempart. Il passe le reste de la nuit dans la maison de Grégoras son beaupere. Plu-

ſieurs Seigneurs viennent lui offrir leurs ſervices. Il s'étonne de ne voir paroître aucun des tuteurs, & commence à ſe douter de leur perfidie. Mais ne perdant pas courage, il ſe détermine à les forcer de tenir leur parole. Avant le jour le bruit de ſon arrivée s'étant répandu dans la ville, une foule de peuple & grand nombre de Sénateurs accourent à la maiſon de Grégoras. On ſalue Ducas Empereur, on le conduit au Cirque à la lueur des flambeaux. Les portes du Cirque étoient fermées, & l'écuyer de Ducas étant deſcendu de cheval pour les enfoncer, eſt renverſé par terre d'un coup de lance par un des gardes de l'intérieur. Affligé de cette mort comme d'un mauvais augure de ſon entrepriſe, Ducas abandonne le Cirque, & marche au palais où les tuteurs s'étoient renfermés. Il devoit bloquer le palais, & tenir le paſſage des vivres aſſez long-temps fermé pour forcer les tuteurs à lui ouvrir les portes. Son impatience le perdit. Mais ſa bonté naturelle & l'horreur qu'il avoit du carnage lui fit ménager

CONSTANTIN VII. Ann. 912.

le ſang de ſes concitòyens ; il fit jurer à ceux qui le ſuivoient, qu'ils ne feroïent uſage de leurs armes que pour ſe défendre. Auſſi-tôt il fait abattre à coups de hache la porte de Calcé, & pénétre dans la premiere cour. Une ſeconde muraille environnoit ce vaſte édifice. Cependant Jean Eladas un des tuteurs avoit raſſemblé tout ce qu'il pouvoit de ſoldats & de matelots ; car le palais donnoit ſur le port ; & les ayant armés de tout ce qui pouvoit ſervir d'armes offenſives, il fit avec eux une vigoureuſe ſortie.

VI. Mauvais ſuccès de l'entrepriſe.

Le combat fut ſanglant ; pluſieurs Seigneurs y périrent du côté de Ducas, & entre les autres, ſon fils Grégoras. Le mur étoit bordé de ſoldats qui ne ceſſoient de tirer des fléches. Dans les mouvemens que Ducas ſe donnoit pour encourager les combattans, ſon cheval s'abattit, & dans ce moment une fléche vint lui percer les flancs. A peine eût-il le temps de s'écrier, *malheureux*, *que ſuis-je venu chercher ici* ? qu'auſſitôt, tous ſes gens ayant pris la fuite, un

soldat ennemi lui coupa la tête & l'emporta dans le palais. C'étoit ce que Léon lui avoit prédit. En même-temps toutes les troupes sortent du palais, tombent sur les fuyards & les taillent en pieces. On fait fermer toutes les portes de la ville, afin qu'aucun d'eux n'échappe. On poursuit, on massacre par toutes les rues. On eût dit que la ville étoit prise d'assaut. Il y périt plus de trois mille hommes. Grégoras beaupere de Ducas, & le patrice Léon Chérosphacte, se réfugierent dans sainte Sophie ; on les en tira par force ; mais les tuteurs se contenterent de les raser & de les renfermer dans le Monastere de Stade. On fit le même traitement au patrice Eladique, après l'avoir promené par toute la ville en le frappant de nerfs de bœuf. On creva les yeux à d'autres Patrices. Quelques-uns eurent la tête tranchée au milieu du cirque. Celle de Ducas fut portée au bout d'une pique dans toutes les rues. On chercha envain Nicétas & Constantin surnommé l'Afriquain ; ils eurent le bonheur de se sauver. On

CONSTANTIN VII.
Ann. 912.

CONSTANTIN VII. Ann. 912.

borda de potences le rivage de la mer dans une grande étendue près de Chrysopolis; on y pendit le patrice Egidas renommé pour sa valeur, & avec lui un grand nombre de Sénateurs & d'Officiers distingués. On fit jetter les cadavres dans la mer, sans avoir égard aux larmes & aux prieres des familles, qui demandoient la permission de rendre les derniers devoirs à leurs parens. Les tuteurs n'étoient pas encore rassasiés de sang & de supplices, & ils auroient poussé plus loin la cruauté, si un d'entr'eux ne leur eût représenté, qu'il n'étoit pas trop sûr pour eux d'abuser, aux dépens de tant de familles, d'un pouvoir passager, qui ne devoit durer qu'autant que l'enfance du Prince, & qu'ils pourroient bien un jour se repentir de tant d'exécutions. Cette remontrance ne partoit pas du Patriarche. C'étoit à lui plutôt qu'à tout autre d'arrêter tant de bras meurtriers, & d'inspirer à ses collégues des sentimens de douceur & de clémence. Mais sa dureté naturelle alla dans cette occasion jusqu'à la féroci-

té, & il ne se distingua que par une rigueur plus impitoyable. On fit raser la femme de Ducas, ce qui étoit alors une punition honteuse; on la relégua sur ses terres en Paphlagonie, & on rendit eunuque Etienne son fils.

CONSTANTIN VII. Ann. 912.

VII. Syméon vient assiéger Constantinople & se retire. *Cedr. p. 611. Leo. p. 490. Zon. tom. II. p. 184. Incert. contin. p. 238. Sym. p. 474, 475. Georg. pag. 566, 567. Pagi ad Bar.*

Le sang couloit encore dans Constantinople, lorsque Syméon, se montra aux portes à la tête d'une grande armée. A la faveur de tant de troubles il espéroit se rendre maître de la ville sans beaucoup de peine. Mais à la vue de ses fortes murailles, de la multitude de soldats dont elles étoient bordées, & du nombre prodigieux de machines de toute espece disposées en batterie, il perdit toute espérance, & s'étant retiré à l'Hebdome, il envoya un de ses Officiers demander un accommodement. Cette proposition fut favorablement écoutée; & les tuteurs s'étant rendus au palais de Blaquernes, y reçurent les deux fils de Syméon, qui souperent avec le jeune Empereur. Le lendemain Nicolas alla trouver Syméon dans son camp; & ce Prince pieux, quoique guerrier, s'étant incliné devant lui,

reçut ſur ſa tête l'étole du Patriarche qui prononça des prieres. Cependant on ne put convenir des conditions de paix, & Syméon, ſans avoir rien conclu, reprit le chemin de Bulgarie avec des préſens conſidérables pour lui & pour ſes deux fils.

CONSTANTIN VII. Ann. 912.

VIII. Le fils du Doge de Véniſe à Conſtantinople. *Murat. annal. d'Ital. Tom. V. p.* 270, 271.

Quoique Veniſe fût entiérement libre, elle entretenoit toujours avec l'Empire Grec une reſpectueuſe correſpondance. Le nouveau Doge faiſoit part à l'Empereur de ſon élection, & l'Empereur ne manquoit pas de décorer le Doge même ou ſon fils du titre de quelque charge de la Cour, qui flattoit ces Princes, mais qui retraçoit néanmoins l'ancienne dépendance. Pierre fils de Participace III, élu Doge cette année, revenoit de Conſtantinople fort content des préſens qu'il avoit reçus & du titre de Protoſpataire, lorſqu'il fut arrêté ſur la frontiere de Croatie par Michel duc d'Eſclavonie, qui le dépouilla & le mit entre les mains du roi des Bulgares. L'Empereur Grec ne pouvoit lui être d'aucun ſecours auprès de Syméon, & ce ne fut qu'à

force d'argent que Participace put retirer son fils.

CONSTANTIN VII Ann. 914.

IX.

Zoé rentre dans le palais.

*Cedr. p. 611, 612. Leo. p. 490. Zon. t. II. p. 184, 185. Incert. contin. p. 238, 239. Sym. p. 475. Georg. pag. 567.*

Le jeune Empereur ne pouvoit se consoler de l'éloignement de sa mere, qu'Alexandre avoit fait sortir du palais. Il la redemandoit sans cesse; on ne put l'appaiser qu'en la faisant revenir. Mais à son retour elle se rendit maîtresse des affaires, & fit bientôt repentir les favoris d'Alexandre de la disgrace qu'ils lui avoient attirée. Elle changea entiérement la face de la Cour. Le Patriarche eut ordre de ne se mêler que du gouvernement de son Eglise. Des autres tuteurs elle ne conserva que Jean Eladas qui lui conseilloit d'écarter ses collégues. Mais il ne jouit pas long-temps de sa faveur, il mourut de maladie peu de jours après. Zoé donna la charge de grand chambellan à un de ses fideles serviteurs nommé Constantin; elle honora des premieres charges du palais un autre Constantin & son frere Anastase, tous deux surnommés Gongyle. Dominique fut Commandant de la garde étrangere; c'étoit lui qui avoit fait éloigner le Patriar-

CONSTANTIN VII.
Ann. 914.

che ; il eut bientôt le même sort. Il avoit été nommé Patrice, & étoit déja en chemin pour aller à l'Eglise recevoir la bénédiction du Patriarche, selon la coutume de ceux qu'on élevoit à cette dignité : il eut ordre de retourner chez lui : le grand chambellan l'accusoit auprès de l'Impératrice de prendre des mesures pour faire couronner son frere. Sa place fut donnée à Jean Garidas. L'eunuque Damien eut le commandement des gardes de nuit.

X.
Andrinople perdue & recouvrée.
Cedr. p. 612.
Leo. p. 491, 492.
Zon tom. II. p. 185.
Incert. contin. p. 239.
Sym. p. 475.
Georg. pag. 568.

Depuis que Syméon s'étoit éloigné de Constantinople, il se préparoit à de nouvelles entreprises. Voyant l'Empire gouverné par une femme, il se crut plus assuré du succès. Après avoir ravagé une grande partie de la Thrace, il se présenta devant Andrinople au mois de Septembre. La ville située au confluent de trois rivieres & bien fortifiée, l'auroit long-temps arrêté, s'il n'eût employé un moyen plus fort & plus prompt que toutes les machines de guerre. Il corrompit par argent l'Arménien Pancratucas qui commandoit

la garnifon. Zoé fit ufage du même expédient pour retirer cette place des mains de Syméon même ; il la rendit pour une plus grande fomme d'argent.

CONSTANTIN VII. Ann. 914.

XI. Alliance avec les Patzinaces.

*Conft. Porph. de adm. imp. c. 1 & feqq. 13, 37, 38. M. de Guignes, hift. des Huns, tom. II. p. 519. M. Danville Mém. acad. tom. XXX. p. 249.*

Léon s'étoit fervi des Hongrois contre les Bulgares ; Zoé eut recours à un peuple barbare plus puiffant & vainqueur des Hongrois mêmes. C'étoient les Patzinaces dont j'ai parlé dans les livres précédens & que j'ai conduits des bords du Jaïk à ceux du Tanaïs. La fortereffe de Sarcel bâtie pour défendre le paffage du fleuve ne les arrêta pas long-temps. Pouffant toujours les Hongrois devant eux, ils s'emparerent d'une vafte contrée tant au-delà qu'au deçà du Boryfthene. Ils étoient divifés en treize tribus qui occupoient huit Provinces, quatre à l'Orient, quatre à l'Occident de ce grand fleuve. Du côté de l'Orient ils confinoient aux Chazares, aux Ruffes, aux Cherfonites & à tous les peuples qui bordoient le Pont-Euxin fur la côte Septentrionale. Du côté de l'Occident ils s'étendoient depuis les Porouïs ou

Constantin VII. Ann. 914.

Sauts du Borysthene jusqu'au voisinage des Hongrois : ce qui comprend aujourd'hui la Drik-Polie, la nouvelle Servie, la Podolie & la Bessarabie jusqu'aux embouchures du Danube. Cette nation aussi féroce que nombreuse, quoiqu'elle eût été obligée de céder aux Uzes joints aux Chazares qui lui avoient fait abandonner ses premieres demeures, faisoit trembler tous les barbares de son voisinage, & nulle autre peuplade Scythique n'étoit en état de lui résister. Les Hongrois qu'ils avoient souvent défaits, se reconnoissoient tellement inférieurs, qu'ils refuserent du secours aux Grecs toutes les fois qu'ils leur en demanderent contre les Patzinaces. Les Bulgares ne pouvoient nuire à l'Empire, qu'ils ne fussent en paix avec eux. Les Russes ménageoient leur amitié, parce que la Russie n'ayant alors ni chevaux ni moutons, ils en tiroient des Patzinaces, & qu'ils ne pouvoient se mettre en campagne pour aller attaquer l'Empire, sans laisser leur pays exposé aux incursions de ces redouta-

bles voiſins. De plus, obligés de ſuivre le cours du Boryſthene, il falloit porter leurs bateaux ſur leurs épaules lorſqu'ils arrivoient aux Porouïs; ce qui les mettoit alors à la merci des Patzinaces. L'Empire n'avoit donc rien à craindre ni des Hongrois, ni des Ruſſes, ni des Bulgares, lorſqu'il étoit aſſuré de cette nation. Mais elle vendoit chérement ſon ſecours. Avides & inſatiables de préſens, il falloit en faire pour leurs femmes, pour leurs parens, pour leurs chevaux. Auſſi hardis à demander, que les Grecs étoient timides à refuſer, on éludoit leurs demandes par de faux prétextes. Dans les avis que Conſtantin Porphyrogenete donne à ſon fils Romain, une des choſes qu'il lui recommande le plus, c'eſt que ſi les Hongrois ou les Patzinaces envoyent demander quelques-uns des habits impériaux ou quelque couronne en récompenſe de leurs ſervices, Romain leur réponde, qu'il n'eſt pas permis à l'Empereur, ſous peine de malédiction, de leur abandonner aucun de ces ornemens, qui ont été appor-

tés du ciel par un ange au grand Constantin ; il en dit autant du feu grégeois. Si quelqu'un de leurs Princes demande en mariage la fille de l'Empereur, ou lui offre la sienne, Constantin veut aussi qu'on lui réponde, que ces alliances ont été prohibées par le grand Constantin sous peine d'anathême : mensonges puériles qui montrent autant la foiblesse du Prince qui les emploie, que la stupidité des barbares capables d'en être la dupe. Rien ne prouve mieux la bisarrerie des coutumes des diverses nations, que la loi établie chez les Patzinaces pour la succession à la couronne. Elle étoit héréditaire ; mais au lieu de passer aux fils ou aux freres, elle passoit aux cousins ; afin, disoient-ils, que l'autorité, sans sortir de la même famille, pût se communiquer à toutes les branches. Tels étoient les Patzinaces, dont l'Impératrice voulut se faire un rempart contre les Bulgares. Ce fut un conseil de Jean Bogas, qui promit d'engager cette nation à défendre l'Empire ; il ne demandoit

pour récompense d'un service si important, que l'honneur de Patrice. Zoé reçut cette proposition avec joie ; elle lui mit entre les mains des sommes considérables pour acheter l'alliance de ce peuple avide. Il réussit dans sa négociation, fit un traité avec eux & en reçut des ôtages qu'il conduisit à Constantinople. Les Patzinaces s'engagoient à passer le Danube & à tomber sur les Bulgares au premier mouvement qu'ils feroient contre l'Empire. L'Arménien Asot fils du prince de Baasparacan vint de la part de son pere faire les mêmes offres contre les Sarasins. Zoé lui fit un accueil honorable & le renvoya chargé de présens.

CONSTANTIN VII. Ann. 914.

Il paroît que ce Prince n'attendit pas long-temps à donner des preuves de son attachement à l'Empire. Je crois du moins pouvoir lui attribuer ce que rapporte Abulfeda, que l'année suivante les Grecs firent des courses sur les frontieres de la Mésopotamie. L'auteur Arabe aura confondu les Grecs avec leurs alliés. Mais Damien, Emir de Tyr, qui

Ann. 915.

XII. Courses des Grecs & des Sarasins.

*Cedr. p. 612. Leo. p. 491. Incert contin. p. 240. Sym. p. 475. Georg. pag. 558. Abulfeda.*

CONSTANTIN VII.
Ann. 915.

avoit déja fait tant de mal à l'Empire, se préparoit à lui enlever les isles de l'Archipel. Dès que la mer fut navigable, on le vit à la tête d'une grande flotte sur les côtes de l'ancienne Carie. Il attaqua Strobele sur le bord du golfe Céramique ; & cette ville auroit bientôt succombé à ses efforts, s'il ne fût mort de maladie. Ce contre-temps déconcerta tous les projets des Sarasins, qui se retirerent en Syrie. Le reste de cette année ne présente qu'un événement, qui peut apprendre aux Officiers des Princes à ne pas trop compter sur la patience des peuples, qu'ils ne craignent pas d'irriter par leurs vexations. Chasès gouverneur de l'Achaïe, plongé dans la débauche, soutenoit un luxe énorme aux dépens de la Province, qu'il traitoit en pays de conquête. Un jour qu'il assistoit à l'office dans une église d'Athènes, le peuple de cette ville, quoique naturellement doux & patient, ayant formé contre lui un complot secret, l'assomma de pierres au pied même de l'autel : vengeance atroce & criminelle par elle-

même & dans ses circonstances, mais bien méritée par celui qui en fut la victime.

CONSTANTIN VII. Ann. 915.

XIII. Paix avec les Sarasins. Cedr. p. 612, 650. Leo. p. 491. Zon. tom. II. p. 185. Incert. contin. p. 240. Sym. p. 476. Georg. pag. 568. Abulfeda. Abulfarage. Murat. annal. d'Ital. Tom. V. p. 277. Abrégé de l'hist. d'Ital. T. II. pag. 668.

Les Sarasins établis en Sicile ne donnoient pas moins d'inquiétude que ceux de Syrie. Tandis que ceux-ci attaquoient le cœur de l'Empire, les autres travailloient à en détacher les extrémités, & à s'emparer de ce qui restoit aux Grecs en Italie. Ben-Khorab révolté contre le Calife d'Afrique, s'étoit rendu maître de l'isle. Résolu d'illustrer son usurpation par la conquête de la Calabre, il se mit à la tête d'une flotte; mais elle fut battue de la tempête & entiérement détruite dans le détroit de Messine. Peu de temps après Ben-Khorab fut pris par les troupes que le Calife envoya contre lui; on le transporta en Afrique où il eut la tête tranchée. Mais l'ennemi le plus incommode & le plus dangereux, parce qu'il étoit le plus voisin de la capitale, étoit le roi Bulgare. Pour pouvoir réunir contre lui toutes les forces de l'Empire, Zoé résolut de se débarrasser des autres guerres en faisant la

CONSTANTIN VII. Ann. 916.

paix avec les Sarasins. Eustathe gouverneur de Calabre fit avec les Sarasins de Sicile un traité, par lequel l'Empire s'engageoit à payer tous les ans au Calife d'Afrique un tribut de vingt-deux milles pieces d'or, c'est-à-dire, près de cent mille écus de notre monnoie. Il falloit s'assurer du Calife de Bagdad. Zoé envoya deux ambassadeurs, Rodin & Toxaras, pour traiter avec lui. La relation que les auteurs Arabes nous ont laissée de leur réception, donne une grande idée de la magnificence de cette Cour. Tout l'armée composée de cent soixante mille hommes, tant cavaliers que fantassins, étoit sous les armes. On rencontroit ensuite la maison du Calife rangée en haie & superbement vêtue.: on y voyoit sept mille Eunuques, quatre mille blancs, trois mille noirs, sept cens portiers. Sur le Tigre flottoit un nombre infini de barques richement équipées. Le palais étoit orné de trente-huit mille pieces de tapisserie, où brilloient l'or & la soie, & de quarante mille tapis. De

CONSTANTIN VII.
Ann. 916.

diſtance en diſtance de grands lions, juſqu'au nombre de cent, ſymboles du Prince & de ſes Miniſtres, donnoient à toute cette pompe par leurs rugiſſemens un air effrayant & ſauvage. Au milieu d'une ſalle immenſe un grand arbre, partie d'or partie d'argent, ſe diviſoit en dix-huit groſſes branches, ſans compter les petites, couvertes de feuilles & chargées d'oiſeaux de l'un & de l'autre métal; les branches s'agitoient par des reſſorts; les oiſeaux rendoient un ramage. Les deux Ambaſſadeurs furent introduits par le Viſir qui leur ſervit d'interprete: On convint de la paix & de l'échange des priſonniers. Il s'en trouva entre les mains des Grecs un nombre ſi ſupérieur, qu'après avoir rendu homme pour homme, il en coûta encore au Galiſe cent vingt mille pieces d'or, qui valoient environ quinze cents mille livres de notre monnoie.

Ann. 917.
XIV.
Les Grecs marchent contre les Bulgares.

L'Impératrice n'ayant plus rien à craindre du côté de l'Orient, fit paſſer en Europe toutes les troupes d'Aſie. On n'avoit vu depuis long-

CONSTANTIN VII. Ann. 917.

*Cedr. p. 612, 613. 614. Leo p. 991, 992. Zon. T. II. p. 185, 186. Incert. contin. p. 240, 241. Sym. p. 476, 477. Georg. pag. 568, 569, 570.*

temps une si belle armée, & l'on ne doutoit pas que cette année ne fût la derniere pour le royaume de Bulgarie. Pour encourager tant de soldats, Zoé leur fit d'avance distribuer la paye de toute la campagne & y ajouta de nouvelles libéralités. Elle mit à leur tête Léon Phocas, fils de ce vaillant Nicéphore, qui s'étoit signalé sous les deux regnes précédens. Comme le nouveau général, déja connu par sa valeur, n'avoit pas encore l'expérience du commandement, on lui donna pour conseil Constantin l'Afriquain, qui ayant échappé cinq ans auparavant à la punition des autres complices de Ducas, avoit reparu après la disgrace des tuteurs, & s'étoit concilié la faveur de Zoé. Tous les Officiers distingués par leur rang & par leur mérite voulurent avoir part à la gloire de cette campagne. Entre les autres moins connus dans l'histoire, on remarque Bardas Phocas frere du général, Romain & Léon fils d'Eustathe Argyre, & Nicolas fils de Ducas qui n'avoit pas été enveloppé dans

le malheur de ſon pere. Ce brave Mélias, autrefois eſclave d'Angurinès, devenu gouverneur d'une Province qu'il avoit formée, vint avec une troupe d'Arméniens de ſa dépendance. Avant le départ on aſſembla l'armée dans une plaine aux portes de Conſtantinople, & l'Archiprêtre du palais, portant en ſes mains le bois de la vraie Croix, fit mettre à genoux tous les ſoldats & leur fit jurer qu'ils vaincroient ou qu'ils mourroient enſemble, ſans ſe ſéparer par la fuite.

CONSTANTIN VII. Ann. 917.

XV. Bataille d'Acheloüs.

Après ce ſerment téméraire on marcha en Bulgarie. Le ſixieme jour d'Août on rencontra les Bulgares près d'un château nommé Acheloüs, ſur les bords du Danube; on les chargea ſur le champ, & l'armée Grecque très-ſupérieure en forces les mit en déroute dès le premier choc. Dans l'ardeur de la pourſuite le général mourant de ſoif deſcendit de cheval près d'une fontaine; & tandis qu'il ſe déſaltéroit, ſon cheval ayant rompu ſon licol, s'enfuit au travers des troupes Grecques. On le recon-

CONSTANTIN VII. Ann. 918.

nut, on crut Léon mort; la consternation se répand par toute l'armée; on cesse la poursuite; quelques escadrons tournent bride pour faire retraite. Syméon qui se retiroit en bon ordre, appercevant du haut d'une éminence ce qui se passoit dans l'armée ennemie, profite du moment; il retourne sur les Grecs, & les trouvant abattus de tristesse & à demi vaincus, il les met aisément en fuite. Les Grecs auparavant vainqueurs, ne songent pas même à se défendre. Saisis d'un épouvante soudaine, ils se précipitent; ils se renversent hommes & chevaux; on en fait un horrible carnage. Le général Léon gagna Mésembrie. Constantin l'Afriquain périt dans cette funeste journée avec grand nombre des meilleurs Officiers. Quelques auteurs donnent une autre cause à ce triste événement: ils disent que Léon Phocas poursuivant les ennemis, apprit que Romain Lécapene commandant de la flotte, qui étoit entrée dans le Danube, au lieu de le seconder, comme il en avoit ordre, se retiroit

&

CONSTANTIN VII. Ann. 917.

& faisoit voile vers Constantinople, à dessein de se faire Empereur : qu'étant lui-même possédé de la même ambition, il quitta aussi-tôt son armée & courut à toute bride vers le Danube, pour s'assurer de la vérité de ce rapport ; & que ses soldats s'imaginant qu'il fuyoit, se débanderent & prirent la fuite ; ce qui donna la victoire à Syméon. Tous conviennent que depuis long-temps l'Empire n'avoit essuyé une si sanglante défaite.

XXVI. Romain Lécapene accusé de trahison.

On devoit d'autant moins s'y attendre, qu'outre la supériorité des forces, les Patzinaces étoient prêts à se joindre à l'armée Grecque, ainsi qu'ils en étoient convenus. Jean Bogas les avoit amenés au bord du Danube, & Romain Lécapene, grand amiral, étoit entré dans le fleuve avec sa flotte, pour leur procurer le passage. Mais une contestation survenue entre Bogas & Romain rompit ces mesures. Les Patzinaces lassés d'attendre la fin de cette querelle, abandonnerent avec mépris des gens qui s'entendoient si mal, & reprirent le

chemin de leur pays. Bogas de retour à Constantinople accusa Romain devant le Sénat, d'avoir été la principale cause de la défaite en refusant de passer les Patzinaces, & en laissant l'armée exposée à la fureur des ennemis sans donner retraite aux fuyards. Romain fut jugé coupable de trahison & condamné à l'aveuglement ; ce qui auroit été exécuté, sans la protection puissante de l'Impératrice qui ne vouloit pas perdre un courtisan de très-bonne mine, qu'elle honoroit de ses faveurs.

XVII.
Syméon repoussé de devant Constantinople.

Syméon fier de sa victoire marcha droit à Constantinople. Léon Phocas s'y étoit rendu avec les débris de son armée. Résolu de périr ou d'effacer par sa valeur la honte de sa défaite, il sort de la ville à la tête de ce qu'il peut rassembler de soldats, accompagné de Nicolas, fils de Ducas, qui s'étoit signalé dans la malheureuse bataille contre les Bulgares. A quelque distance de Constantinople ils rencontrent un grand corps d'ennemis qui s'étoient avancés pour piller les campagnes ; ils le chargent

& le mettent en fuite. L'avant garde qui accouroit pour le soutenir fut repoussée avec vigueur ; enfin toute l'armée réunie ne put résister à leur fougue impétueuse, & les Grecs combattant en désespérés alloient rendre la pareille aux Bulgares, lorsque Syméon pour ne pas perdre entiérement l'honneur de sa victoire, fit sonner la retraite ; & marchant en bon ordre, toujours sur la défensive, s'éloigna de Constantinople. Nicolas fut tué dans cette rencontre en donnant des marques d'une héroïque valeur.

CONSTANTIN VII.
Ann. 917.

Une couronne mal assurée sur la tête d'un jeune Prince qui n'avoit rien de grand dans le caractere, mal appuyée par une mere plus occupée de ses plaisirs secrets que des affaires publiques, sembloit devoir être le prix du plus hardi usurpateur. Un Macédonien nommé Basile essaya de l'enlever par l'imposture ; il prétendit être Constantin Ducas, auquel, disoit-il, on s'imaginoit faussement avoir ôté la vie. Il fit même un parti ; mais il fut bientôt pris & brulé vif.

Ann. 919.
XVIII.
Léon Phocas & Romain Lécapene aspirent tous deux à l'Empire.
*Cedr. p.614, & seqq. Leo. p. 492, & seqq. Manass. pag. 111, 112, 113. Zon. tom. II. p. 186, 187, 188.*

Constantin VII. Ann. 919.

*Glycas, pag. 300. Joël. p. 180. Incert. contin. p. 241, & seqq. Sym. p. 477, & seqq. Georg. pag. 570, & seqq. Liutpr. hist. l. 3. c. 6. 8. Sigeb. chron. Du Cange fam. Byz. p. 161. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. l. 7. c. 4. Murat. an. d'Ital. T. V. p. 285.*

Entre les principaux Seigneurs, qui tous se croyoient dignes de l'Empire, les deux plus puissans étoient Léon Phocas & Romain Lécapene; l'Empereur Léon en mourant avoit nommés l'un général de ses armées, l'autre grand amiral. Leur ambition fit taire celle des autres, qui n'osant entrer en concurrence avec eux, demeurerent spectateurs du combat. Léon Phocas est déja connu. Romain Lécapene étoit fils de ce soldat Arménien nommé Théophylacte, qui dans une bataille avoit sauvé la vie à l'Empereur Basile. D'abord simple soldat de marine, il s'étoit avancé par ses services, & dans une guerre contre les Sarasins il s'étoit fait une grande réputation de force & de courage en tuant un lion, prêt à dévorer un de ses gens. La valeur & la hardiesse étoit égale dans ces deux rivaux; mais Romain savoit y joindre la ruse & la souplesse. Léon au contraire, comme s'il eût été sûr du succès, ne se donnoit pas même la peine de cacher ses desseins ambitieux. Il comptoit sur sa noblesse,

sur son crédit, sur le grand pouvoir du chambellan Constantin, dont il avoit épousé la sœur. Constantin étoit le chef des Eunuques, ministres assidus des voluptés de l'Impératrice, & par ce mérite arbitres de la Cour. Mais Lécapene avoit encore en ce point un grand avantage; il disposoit de l'Impératrice même, dont il s'étoit fait aimer. Habile dans l'art de dissimuler, il affectoit pour le Prince un attachement sans réserve, ensorte que Théodore gouverneur du jeune Empereur, craignant pour son éleve les effets de l'audace de Léon, lui conseilla de se jetter entre les bras de Romain, comme du plus zélé de ses serviteurs. Théodore écrivit donc à Romain que sa fidélité exigeoit de lui qu'il protégeât la jeunesse du Prince contre les traîtres qui en vouloient à sa couronne & peut-être à sa vie. Mais Romain appréhendant que ce ne fût un piége, répondit avec une fausse modestie, qu'il étoit prêt à verser jusqu'à la derniere goutte de son sang pour le service de son maître; mais qu'il se re-

CONSTANTIN VII. Ann. 919.

connoiſſoit infiniment au deſſous de la qualité de ſon protecteur ; qu'il ſe tenoit aſſez honoré d'obéir à ſes ordres & à ceux de ſa mere. Pluſieurs lettres de Théodore ne purent tirer de lui d'autre réponſe. Enfin l'Empereur lui-même lui ayant écrit de ſa main, il promit de s'oppoſer de toutes ſes forces au chambellan Conſtantin & à ceux dont il favoriſoit les pratiques criminelles.

XIX.
Romain ſe ſaiſit du chambellan Conſtantin.

Cette intrigue ne put demeurer ſecrette. Bientôt on ne parloit à Conſtantinople que de la rivalité de Léon & de Romain, & comme s'il ſe fût agi du combat de deux fameux athletes, chacun ſe déclaroit pour l'un ou pour l'autre. Le chambellan préſomptueux ſe perſuadoit que ſon parti ne pouvoit ſuccomber. Il réſolut d'éloigner Romain ; & comme celui-ci refuſoit de mettre à la voile, que ſes troupes & ſes équipages ne fuſſent payés, Conſtantin ſe tranſporta au bord de la mer pour diſtribuer la paye. Romain vint au-devant de lui dans une chaloupe, & l'abordant avec les démonſtrations du plus

profond respect, il l'entretint long-temps de son dévouement, du désir ardent qu'il avoit de mériter ses bonnes graces, de l'état de la flotte & des projets qu'il formoit pour l'honneur de l'Empire. Il avoit eu soin de fournir sa chaloupe des plus vigoureux matelots; & dans le moment que Constantin satisfait de ses humbles protestations de respect & d'obéissance, lui donnoit ordre de lever l'ancre sur le champ, Romain ayant dit à ses gens, *saisissez-vous de cet homme*, la chose fut aussi-tôt exécutée, sans que personne de la suite du chambellan osât le défendre. Le superbe Ministre se trouva en un instant transporté sur la flotte & prisonnier de l'Amiral. La nouvelle de cet enlévement fit grand bruit à Constantinople; on le regardoit comme le signal d'un guerre civile. Zoé qui n'avoit pas été prévenue, envoya le Patriarche & les principaux Sénateurs demander à Romain la raison d'une action si hardie; ils furent reçus à coups de pierres; on ne les laissa pas même approcher.

CONSTANTIN VII. Ann. 919.

XX. Trouble dans le palais.

Le lendemain au point du jour, Zoé ayant fait venir son fils & toute sa maison, leur demande la cause de ces mouvemens. Tous les autres gardant le silence, Théodore prend la parole: *Princesse*, dit-il, *accusez-en Léon Phocas & Constantin même; l'un a mis le désordre dans les troupes, l'autre dans le palais.* En même-temps l'Empereur déclare qu'il veut gouverner par lui-même, & il fait revenir auprès de lui le patriarche Nicolas & le tuteur Etienne. L'Impératrice les avoit bannis de la Cour; ils s'en vengent dès le jour suivant, en lui faisant signifier qu'elle ait à sortir du palais. Désespérée d'un affront si outrageant, Zoé court à l'appartement de son fils; elle se jette à son cou & ranime sa tendresse; il verse lui-même des larmes, & commande qu'on lui laisse sa mere. Craignant tout de Léon Phocas, il lui ôte sa charge de Capitaine de la garde & la donne à Jean Garidas. Léon obtient cependant que celle de Commandant de la garde étrangere soit donnée à son fils Syméon & à Théo-

dore ſon beaufrere ; & après avoir juré à l'Empereur une fidélité inviolable, il ſe retire dans ſa maiſon. A peine eſt-il ſorti du palais, qu'on en bannit & ſon fils & ſon beaufrere. Effrayé de ce nouveau coup de foudre, il croit n'avoir d'autre reſſource que de ſe liguer avec Romain même pour ſe défendre contre ſes autres ennemis. Il monte à cheval & ſe rend à la flotte. Il expoſe à Romain les affronts qu'il vient de recevoir, & lui veut perſuader qu'il doit s'attendre aux mêmes traitemens de la part des Miniſtres d'un jeune Prince, ames baſſes & jalouſes de tout mérite qui les efface. Il lui propoſe de s'unir enſemble pour réſiſter à leurs attaques. Romain plus ruſé que lui feint d'embraſſer ce parti avec joie ; ils cimentent leur nouvelle alliance par des ſermens réciproques, qui ne coutent rien à des ames corrompues. Ils conviennent même de marier enſemble leurs enfans, & ſe promettent le ſecret. Léon ſe retire ſur ſes terres en Cappadoce.

CONSTANTIN VII. Ann. 919.

XXI. Romain

Romain qui ne tenoit compte des

CONSTANTIN VII. Ann. 919. vient au palais.

ſermens qu'il venoit de faire à Léon, envoie au palais pour ſe juſtifier, & toujours prêt à jurer pour appuyer un menſonge, il proteſte par ce qu'il y a de plus ſacré, qu'il n'a rien fait pour ſa propre élévation; que ſon unique vue a été de mettre l'Empereur à couvert des attentats de Léon. Comme le Patriarche qui gouvernoit alors le Prince, plein d'une juſte défiance n'admettoit point ſes excuſes, ſon ami Théodore lui mande qu'il eſt temps de lever le maſque; il lui conſeille de ſe préſenter à la tête de la flotte dans le port voiſin du palais. Romain étonné lui-même de la hardieſſe de l'entrepriſe, après avoir long-temps balancé, preſſé enfin par les vives ſollicitations de ſes amis, entre dans le port de Bucoleon le vingt-cinq Mars avec toute ſa flotte armée en guerre. A la vue d'un appareil ſi formidable, Etienne quitte le palais, & le patrice Nicétas ami de Romain en fait ſortir le Patriarche. On permet à Romain d'y entrer; mais on ne le reçoit qu'après lui avoir fait jurer ſur la vraie croix,

que jamais il ne formera aucun dessein au désavantage du Prince. Le jeune Empereur le conduit à la chapelle du palais, & après qu'ils se sont engagés l'un à l'autre par des sermens mutuels, Romain est revêtu de la charge de Commandant de la garde étrangere. De peur que la jalousie ne fasse prendre les armes à Léon Phocas, on force le chambellan Constantin son ami de lui écrire qu'il ait patience ; qu'on lui prépare un sort encore plus honorable ; que s'il demeure fidéle au Prince, il ne sera pas long-temps sans se voir au-dessus de tous ses rivaux. Léon trompé par ces belles promesses, en attend tranquillement les effets.

CONSTANTIN VII. Ann. 919.

XXII. Léon prend les armes.

Cependant Romain profitant habilement de ses avantages, fait tous les jours quelque pas vers le trône. Il rend le jeune Prince amoureux de sa fille Hélene, qui joignoit beaucoup d'esprit aux graces de la beauté, & le mariage se fait la seconde fête de Pâques. Romain reçoit en même-temps le titre de *Pere de l'Empereur*, dignité supérieure à toutes les autres,

CONSTANTIN VII. Ann. 919.

imaginée sous le regne précédent en faveur de Stylien. Sa charge de Commandant de la garde étrangere passe à son fils Christophe. La nouvelle de tant d'honneurs prodigués à Romain & à sa famille, alla bientôt réveiller la jalousie de Léon Phocas. Le chambellan Constantin va le trouver en Cappadoce avec trois autres des principaux Seigneurs de la Cour; ils aigrissent encore son ressentiment. Par leur conseil Léon assemble une armée nombreuse; toutes les troupes d'Asie dont il étoit Général se rendent sous ses enseignes & marchent à sa suite vers Constantinople. Il ne prenoit les armes, disoit-il, que pour tirer l'Empereur des mains de ceux qui le tenoient en esclavage.

XXIII. Romain dissipe la rébellion de Léon.

Pour dissiper cet orage, Romain n'eut besoin que du nom de l'Empereur. Il composa des lettres par lesquelles le Prince ordonnoit à tous ceux qui suivoient Phocas, de l'abandonner, promettant des récompenses à ceux qui feroient le devoir de fideles sujets, comme il menaçoit de châtiment les complices de la révolte.

Il ſcella ces lettres du ſceau de l'Empereur & les mit entre les mains d'un clerc nommé Michel, & d'une femme nommée Anne, que la Cour employoit volontiers dans toutes les intrigues, parce que pour la ſervir elle n'épargnoit pas même ſon honneur. Plus adroite que Michel & plus exercée à ce manège, elle s'acquitta de ſa commiſſion avec ſuccès. Mais Michel fut découvert, & Phocas lui fit couper le nez & les oreilles. Ces lettres ne furent pas ſans effet; elles détacherent de Phocas pluſieurs des principaux Officiers, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ſa marche. Il arriva vis-à-vis de Conſtantinople, & borda de ſoldats tout le rivage du Boſphore, depuis Chryſopolis juſqu'à Chalcédoine. Il eſpéroit réduire ſes ennemis par la ſeule terreur de ſes armes, à lui propoſer des conditions avantageuſes. Mais malgré l'épouvante qui s'étoit répandue dans la ville, le ſecrétaire Syméon fut aſſez hardi pour traverſer le détroit dans une chaloupe, portant à l'armée de Phocas une déclaration écrite de la

CONSTANTIN VII. Ann. 919.

main de l'Empereur, & conçue en ces termes : » Ayant reconnu par expé-» rience la vigilance & la fidélité » de Romain, je l'ai choisi pour le » gardien & le défenseur de ma per-» sonne après Dieu, & convaincu de » son affection paternelle, je déclare » qu'il me tient lieu de pere. Quant » à Léon qui n'a cessé de troubler » notre regne par de sourdes intri-» gues, & qui nous fait aujourd'hui » une guerre ouverte, je le déclare » déchu de toutes ses dignités, cou-» pable de haute trahison, & digne » par ses attentats de toute ma colere. » Vous donc qu'il a séduits par ses » mensonges, reconnoissez la vérité, » séparez vous d'un rebelle odieux, » & rentrez sous l'obéissance de votre » légitime Empereur «. A l'arrivée de Syméon, toute l'armée, que Léon ne put retenir, s'assemble autour de lui. La lecture des lettres-patentes fait une forte impression sur les troupes. Trompées par les discours de leur général, elles avoient cru jusqu'alors qu'elles servoient l'Empereur, & que Phocas agissoit d'intel-

CONSTANTIN VII. Ann. 919.

ligence avec lui pour le délivrer de la tyrannie de Romain. Dès qu'elles furent désabusées, elles se débanderent; & Léon abandonné, suivi seulement de ses plus fideles serviteurs, après s'être envain présenté devant plusieurs forteresses qui lui fermerent leurs portes, fut pris par un détachement envoyé pour le poursuivre. Ceux qui le ramenoient à Constantinople lui creverent les yeux en chemin, sans doute par un ordre secret de Romain, qui les désavoua, affectant même d'en paroître affligé. Tel fut le succès des projets ambitieux de Léon Phocas.

XXIV. Diverses conjurations contre Romain.

Tant que la victoire avoit paru incertaine entre les deux rivaux, ils avoient également partagé la haine publique. Dès que la querelle fut décidée au désavantage de Léon, la compassion lui fit un mérite d'avoir succombé, & le succès de Romain le fit paroître criminel même à plusieurs de ses partisans. Trois des premiers Officiers du palais gagnerent des assassins pour le tuer à la chasse. Le complot fut découvert; on creva

Constantin VII. Ann. 919.

les yeux aux coupables, leurs biens furent confisqués, & après les avoir battus de verges, on les promena sur des mules dans la grande place pour les donner en spectacle au peuple. Romain par une basse vengeance fit conduire au milieu d'eux l'infortuné Léon Phocas. Le commerce secret établi depuis long-temps entre Zoé & Romain n'étoit pas l'effet de l'amour : la débauche d'un côté, l'ambition de l'autre étoient les seuls liens qui les unissoient. Dès que Romain sentit qu'il pouvoit voler de ses propres aîles, il négligea Zoé. La Princesse piquée au vif de se voir méprisée par un homme qui lui devoit sa fortune, résolut de s'en venger par le poison. Elle fut trahie, & Romain la fit raser & renfermer dans un cloître. Il n'étoit personne, à qui Romain eut de plus grandes obligations qu'à Théodore gouverneur du Prince ; c'étoit Théodore qui avoit mis en mouvement son ambition, qui lui avoit ouvert l'entrée du port, & les portes du palais, qui l'avoit pour ainsi dire pris entre ses bras pour le

placer à côté du Prince. Mais Théodore commençoit à s'appercevoir que Romain ne se contentoit pas d'un rôle subalterne, & il étoit trop attaché à son éleve pour consentir à l'usurpation. Les mesures qu'il prit pour l'empêcher, le rendirent suspect ; on oublia tous ses services ; & un jour qu'il étoit à table avec son fils Syméon chez le connétable Théophylacte, Jean Curcuas, alors Commandant du guet, suivi d'une troupe d'archers les enleva tous les trois, & les transporta sur leurs terres au-delà de l'Hellespont avec défense d'en sortir.

CONSTANTIN VII. Ann. 919.

XXV. Romain couronné.

Romain agissoit déja en souverain ; il ne lui en manquoit que le titre. Constantin âgé seulement de quinze ans, Prince sans expérience, qu'une longue vie ne lui donna même jamais, tendit la main à cet ambitieux pour l'aider à monter sur le trône. Il le nomma César le 24 Septembre, & le 17 Décembre de cette même année 919, il lui permit de prendre le diadême, dont le patriarche Nicolas le couronna solemnel-

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 919.

lement. Romain devenu Empereur prit sur lui tous les soins comme toute l'autorité du gouvernement ; & laissa son collegue, d'un caractere doux & paisible, passer obscurément ses jours dans des études, qui honorent un particulier, mais qui ne doivent occuper que le loisir d'un Prince, auquel il n'en reste guères quand il est digne de régner. Pendant ces grands mouvemens, dont la cour de Constantinople étoit agitée, tout étoit tranquille au dehors. Du moins l'histoire de cette année ne fait mention d'aucune guerre, sinon de quelques combats de peu d'importance entre les Grecs, toujours maîtres de l'Apulie, & les princes de Bénévent & de Capoue, tantôt amis, tantôt ennemis, qui remporterent alors quelque avantage.

Ann. 920.

XXVI. Romain éleve sa famille aux honneurs du trône.

Cedr. p. 619. Leo. p. 496.

Le nouvel Empereur, pour assurer sa puissance, se hâta d'en répandre l'éclat sur sa famille. Le six Janvier de l'année suivante il donna le titre d'auguste à sa femme Théodora ; & le jour de la Pencôte il fit couronner son fils aîné Christophe. Constan-

tin lui-même préſidoit à cette cérémonie, qui lui cauſoit un mortel déplaiſir ; mais la crainte l'obligeoit de le diſſimuler. Agathe fille de Romain épouſa Léon Argyre. C'étoit au rapport des Hiſtoriens le plus accompli de tous les Seigneurs de la Cour. La valeur, la prudence, la ſimplicité antique, une libéralité inépuiſable envers les malheureux ſe trouvoient réunies dans ſa perſonne [illegible]xtérieur le plus avantageux.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 920.

*Zon. tom.* II. *p.* 188. *Joël p.* 180. *Incert. contin. p.* 246. *Sym. p.* 481. *Georg. pag.* 574. *Sigeb. chron.*

Depuis la dépoſition du patriarche Euthymius, l'égliſe de Conſtantinople étoit diviſée, une partie des eccléſiaſtiques s'étant ſéparés de ceux qui avoient approuvé les quatriemes noces de Léon. Nicolas voulant réunir les eſprits, s'adreſſa au Pape, & Jean X envoya des légats qui rétablirent la concorde. La diſcipline au ſujet des mariages fut réglée par un édit de l'Empereur Conſtantin, dont on faiſoit tous les ans une lecture publique dans le jubé de ſainte Sophie. Cet édit portoit qu'à commencer de la préſente année 920, les quatriemes noces ne ſeroient plus permiſes, ſous

XXVII. Fin du ſchiſme de l'égliſe de Conſtantinople.

*Cedr. p.* 619. *Leo. p.* 497. *Conſtant* 13. *novel. Incert. contin. p.* 246. *Sym. p.* 481. *Georg. pag.* 574. *Baronius. Pagi ad Bar. Balſamon ad epiſt. Baſilii ad Amphiloc. Fleury, hiſt. eccleſ. l.* 54. *art.* 55.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. ANN. 920.

peine d'excluſion de l'entrée de l'Egliſe, tant qu'elles ſubſiſteroient. Les troiſiemes noces ne ſe permettoient même qu'avec certaines reſtrictions. Balſamon, qui vivoit à la fin du douzieme ſiecle & au commencement du treizieme, obſerve que malgré cette conſtitution, l'égliſe Grecque juſqu'à ſon temps ne permettoit pas les troiſiemes noces. Dans un Synode compoſé d[illegible]lats qui ſe trouvoient à Conſtan[illegible]ople & dans lequel les autres eccléſiaſtiques furent admis, on décida que le quatrieme mariage de Léon, qui avoit excité tant de diſſenſions & de ſcandale, n'avoit été toléré que par ménagement pour la perſonne du Prince, afin de ne pas aigrir un eſprit qui ſe ſeroit porté à des excès encore plus condamnables. C'étoit juſtifier la conduite d'Euthymius. Auſſi ſa mémoire fut-elle rétablie en honneur. Son corps fut transféré en grande pompe à Conſtantinople. Mais ſon nom que Nicolas avoit rayé des diptyques, n'y fut remis que long-temps après par le patriarche Polyeucte. On parle ſur

cette année d'une incurſion de Sarafins, qui obligea de tranſporter à Naples le corps de ſaint Séverin, dépoſé auparavant dans un lieu nommé le château de Lucullus entre Naples & Pouzzoles.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 920.

L'aſcendant que Romain prenoit ſur le jeune Prince, révoltoit les anciens ſerviteurs de la famille impériale. Ils gémiſſoient de voir leur maître naturel réduit à une ſorte d'eſclavage. Ce mécontentement fit éclorre grand nombre de complots contre Romain, & dès la ſeconde année de ſon regne, il ſe vit environné de conjurations, qu'il eut le bonheur d'étouffer dans leur naiſſance. Etienne maître du palais, Théophane réparateur des murs, Paul intendant de l'Hôpital des Orphelins, ligués enſemble pour le détrôner, furent découverts; ils en furent quittes pour être revêtus de l'habit de Moines & relégués dans l'iſle d'Antigonie; c'étoit une iſle du Boſphore. A peine Romain étoit-il ſorti de ce danger, qu'il tomba dans un autre. Comme il faiſoit la revue de la maiſon Impériale avec Conſtan-

Ann. 921.

XXVIII. Conjurations.

*Cedr.* p. 619, 620. *Leo.* p. 497. *Joël.* p. 180. *Vita Baſil. jun.* *Incert. contin.* p. 246, 247, 248. *Sym.* p. 481. *Georg.* pag. 574, 575, 576. *Sigeb. chron.* *Zon. tom.* II. p. 188.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 921.

tin, un domeftique du patrice Arfene vint l'avertir, que fon maître, de concert avec Paul capitaine des Manglabites, c'étoit un corps de la garde armé de maffues, étoit prêt de fe faifir de fa perfonne. Sur cet avis il retourna au palais à toute bride avec Conftantin. Les deux coupables furent fouettés, aveuglés, & exilés avec confifcation de leurs biens. Le mauvais fuccès de ce complot n'intimida pas le tréforier Anaftafe. Il engagea dans fon deffein les fécrétaires Théoclete & Démétrius, le chambellan Théodoret, Nicolas Cubaze & Théodote, pilote de la galere du Prince. Surpris & convaincus ils furent fuftigés dans les carrefours de la ville, rafés & envoyés en exil. On épargna au chambellan l'ignominie publique; il fut fouetté dans le palais. Tant de conjurations en faveur de Conftantin auroient pu engager l'ufurpateur à en couper la racine en faifant périr ce Prince; ce qui lui eut été facile. Mais Romain plus ambitieux que méchant fe contenta de le rendre méprifable, en pre-

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 921.

nant le pas au-dessus de lui dans toutes les cérémonies & dans les inscriptions des actes publics. Quelque-temps après il donna la même prérogative à son fils Christophe qu'il avoit nommé Auguste, ensorte que Constantin, seul Empereur légitime, n'étoit plus que le troisieme dans la maison impériale, & rien dans l'Empire. C'étoit une contravention formelle au serment que Romain avoit fait de ne rien attenter contre l'honneur de ce Prince : mais quel ambitieux tint jamais compte de ses sermens ?

XXIX. Méchanceté de Rhentace.

A ne considérer que le genre de peines dont on châtioit alors les plus grands crimes, on seroit tenté de croire que les Grecs de ce temps-là étoient plus humains, que n'avoient été les Romains mêmes. Rarement on condamnoit au dernier supplice ; les forfaits les plus criminels n'étoient ordinairement punis que de l'exil, de la confiscation des biens, de la perte des yeux. On faisoit Moines des gens qui méritoient la mort. Mais ce n'étoit pas un effet de l'adoucissement

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 921.

des mœurs. Dans les Etats qui dégénerent, toutes les idées s'affoibliſſent; les vertus perdent leur énergie, & les crimes leur atrocité : il reſte toujours aſſez de vigueur pour en commettre, mais trop peu pour les punir. Un Athénien, nommé Rhentace, parent du patrice Nicétas, perdu de débauche & accablé de dettes, s'ennuya de voir ſon pere vivre trop long-temps; il réſolut de s'en défaire. Le vieillard averti, prend la fuite, & fait voile vers Conſtantinople pour ſe mettre à l'abri du trône. Il eſt pris par des pirates & emmené en Crete. Le fils devenu maître des biens paternels, les vend & paſſe à Conſtantinople, où s'étant réfugié dans l'enceinte de ſainte Sophie, parce que ſon deſſein parricide avoit éclatté, il continue de ſe livrer au plaiſir. Romain informé de l'abus que ce ſcélérat faiſoit de cet azyle, ordonne de l'en tirer & de lui faire ſon procès. Rhentace inſtruit de cet ordre, prend le parti de ſe ſauver chez les Bulgares, & pour y être mieux reçu, il contrefait des lettres de Romain à Syméon.

Syméon. On l'arrête, on le trouve saisi de ces lettres, & pour ce double crime on se contente de lui crever les yeux & de le dépouiller de ses biens.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 921.

XXX. Guerre des Bulgares.

*Cedr. pag.* 620, 621. *Leo. p.* 497, 498. *Zon. tom. II.* 188. *Incert. contin. p.* 247, 248, 249. *Sym. p.* 481, 482. *Georg. pag.* 575, 576. *Liutpr. in legat.* *Lup. Protosp. & ibi Peregrin.*

Syméon s'ennuyoit du repos. Il prit le chemin de Constantinople avec quelques troupes légeres. Pothus Argyre eut ordre de marcher à sa rencontre; il s'avança jusqu'à Thermopolis; d'où il envoya Michel, un de ses Officiers, avec un détachement pour reconnoître l'ennemi. Michel surpris dans une embuscade & enveloppé de toutes parts, se défendit courageusement. Abattant sous ses coups tout ce qu'il trouvoit devant lui, il s'ouvrit un passage & regagna le gros de l'armée; mais il mourut bientôt après d'une blessure dont sa valeur n'avoit pu le garantir. Syméon qui ne songeoit d'abord qu'à faire une course dans le pays ennemi, retourna sur ses pas pour assembler son armée, dont il donna le commandement à deux habiles Capitaines. Après sa retraite les Grecs croyant la campagne terminée, s'étoient aussi retirés à Constantinople.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 921.

Mais Romain apprenant que les Bulgares revenoient avec de plus grandes forces, joignit aux troupes qu'il avoit d'abord employées, toutes celles de la maison impériale, & les fit partir sous le commandement de trois Généraux, Jean surnommé le Recteur, Léon & Pothus. Léon étoit son gendre, dont j'ai déja parlé; Pothus étoit frere de Léon. Pour soutenir cette armée, Alexis Mosele grand Amiral borda de vaisseaux le golfe de Céras. Les Grecs ayant ordre de ne pas s'éloigner de Constantinople, camperent dans une plaine basse au bord du golfe; & lorsqu'ils croyoient les Bulgares encore fort éloignés, ils les virent paroître sur les éminences & fondre tout-à-coup sur eux avec de grands cris. Le général Jean est le premier à prendre la fuite; le patrice Photin le voyant poursuivi, s'efforce avec sa troupe d'arrêter les ennemis; il lui donne le temps de gagner une chaloupe; mais il lui en coûte la vie ainsi qu'à sa troupe qui est taillée en pieces. L'Amiral qui étoit descendu à terre

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 921.

pour combattre, voulant remonter dans un vaisseau, tombe chargé du poids de ses armes & est englouti dans les eaux. Léon & Pothus se sauvent dans un château voisin. Le reste de l'armée fuyant vers le rivage pour gagner la flotte, est massacré, pris ou noyé. Les Bulgares vainqueurs mettent le feu au palais des Fontaines; c'étoit une superbe maison de plaisance, où les Empereurs alloient souvent prendre le frais. Ils pillent, brûlent, détruisent tout sur les bords du golfe, jusqu'aux portes de la ville, & se retirent chargés de butin. Dans le même-temps l'Empire recevoit un autre échec en Italie. Landulf, prince de Bénévent & de Capoue, ayant pris les armes, attaqua les Grecs près d'Ascoli & les défit. Ursileüs qui les commandoit fut tué dans le combat, & presque toute l'Apulie se rendit au vainqueur. Un autre événement fit perdre la Calabre. Jean Muzalon, gouverneur de cette Province, s'étoit rendu odieux aux peuples par sa dureté insupportable. Ils se soulevérent, le tuerent,

CONSTANTIN VII ROMAIN. Ann. 921.

& se donnerent à Landulf. Pour recouvrer cette partie de l'Italie, Romain résolut de mettre une flotte en mer. Mais auparavant il tenta la voie de la négociation. Il en chargea le patrice Côme, ami de Landulf. Côme, moitié par adresse & par insinuation, moitié par menaces en faisant entendre au Prince qu'il alloit s'attirer sur les bras toutes les forces de l'Empire, l'engagea enfin à conclure un traité. Non seulement Landulf abandonna la Calabre; il travailla même de concert avec Côme à ramener les Apuliens & les Calabrois à l'obéissance, & la paix fut rétablie en Italie.

Ann. 922. XXXI. Mort de Théodora, femme de Romain. *Cedr.* p. 621. *Leo.* p. 494, 498. *Zon. tom.* II. p. 188. *Incert. contin.* p. 249. *Sym.* p. 482. *Georg.* pag. 576, 577.

Le vingt Février de l'année suivante 922, mourut Théodora femme de Romain. Ce Prince voulant honorer sa mémoire par un monument singulier, changea en Monastere le palais où elle avoit fini ses jours. Pour remplir la place d'Impératrice, il fit couronner Sophie femme de son fils Christophe, déja Empereur. Elle étoit fille du patrice Nicétas, maître du palais, qui avoit

aidé Romain à parvenir à l'Empire.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. An. 922.

*Const. Porph. l. 2. them. 6.*

XXXII. Le roi d'Ibérie à Constantinople.

Les rois d'Ibérie étoient alliés de l'Empire, & ces Princes moins fiers que leurs ancêtres s'en étoient rendus les vassaux en acceptant le titre de Curopalates, devenu chez eux héréditaire. Celui qui régnoit alors vint à Constantinople, & Romain s'empressa de le recevoir avec honneur, & d'étaler à ses yeux toute la pompe impériale. On avoit superbement décoré la grande place, par où on le fit passer à son arrivée. Delà on le conduisit à sainte Sophie, dont l'intérieur étoit orné de riches tapisseries, des plus belles peintures, & de tout ce que le trésor de cette Eglise opulente pouvoit fournir d'or & de pierreries. Le Prince barbare ébloui de cette magnificence, qui relevoit encore la beauté & la majestueuse grandeur de cet admirable édifice, s'écria que c'étoit-là véritablement la maison de l'Etre suprême; & comparant ce luxe brillant avec la pauvreté de son pays, il remporta une merveilleuse idée de la puissance de l'Empire,

dont il ne connut pas la foiblesse.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 923. XXXIII. Nouvelle Irruption des Bulgares. *Ced. p. 621, 651. Leo. p. 498, 499. Incert. contin. p. 249, 250. Sym. p. 482. Georg. pag. 577, 578. Du Cange. Const. christ. l. 4. c. 12.*

Après un an d'inaction les Bulgares revinrent au voisinage de Constantinople. L'opulence de cette grande ville avoit bientôt réparé les dommages causés par les incursions des ennemis ; & c'étoit pour eux un nouvel attrait. Ils avancerent jusqu'au palais de l'Impératrice Théodora femme de Théophile, situé hors de la ville ; & n'y trouvant aucune défense, ils le pillerent & y mirent le feu. Les habitans étoient consternés. Romain voulant ranimer les courages, invita les Officiers de guerre à un splendide festin. L'insolence des Bulgares fit le sujet de l'entretien des convives, & l'Empereur n'oublioit rien de ce qui pouvoit échauffer les cœurs. Ses discours pathétiques, aidés de l'ardeur que le vin inspire, ayant exalté les esprits, tous devinrent autant de héros, tous promettoient à l'envi de se sacrificer pour l'honneur de l'Empire. Sactice commandant de la garde de nuit, se signala entre tous par ses bravades ; & dès le lendemain au point du jour, encore em-

brasé de cette chaleur téméraire, suivi seulement de la compagnie qu'il commandoit, il vole au camp ennemi, il le trouve presque abandonné. Les Bulgares étoient déja dispersés dans les campagnes pour butiner. Il massacre ceux qui étoient restés à la garde du camp : mais quelques-uns échappés du carnage ayant averti leurs camarades, Sactice se voit bientôt enveloppé d'une armée nombreuse, qui fond sur lui de toutes parts. Il combat long-temps avec une valeur désespérée ; obligé de céder au nombre, il se bat en retraite. Son cheval s'étant embourbé au passage d'un ruisseau, il reçoit une blessure mortelle. Dégagé enfin par ses efforts & par le secours de ses gens, qui toujours poursuivis s'arrêtoient de temps en temps pour faire face aux ennemis, il arrive au fauxbourg de Blaquernes ; & ayant perdu ses forces avec son sang, il se fait porter dans l'église du saint Sepulcre, où il expire la nuit suivante, au grand regret de l'Empereur & des soldats, qui donnoient à une fougue insensée l'ad-

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 923.

miration due à une ſage valeur. Les Bulgares après leur ravage reprirent le chemin de leur pays. Syméon mécontent de tirer ſi peu de fruit de tant d'expéditions, réſolut de faire un dernier effort pour ſe rendre maître de l'Empire. Il conclut un traité de ligue avec le Calife d'Afrique. Les conditions étoient que le roi Bulgare viendroit par la Thrace avec toutes ſes forces attaquer Conſtantinople, que les Saraſins l'aſſiégeroient par mer, qu'après la priſe les deux nations partageroient le pillage, & que Syméon demeureroit en poſſeſſion de la ville. Les députés du Califé accompagnerent ceux du Roi pour obtenir de lui la ratification du traité. Ils furent arrêtés en Calabre & envoyés à Conſtantinople. Romain qui ſentoit combien cette ligue étoit dangereuſe pour l'Empire, profita de cette occaſion pour la rompre, & pour détacher le Calife des intérêts de Syméon. Il fit mettre en priſon les députés Bulgares; traita au contraire les Saraſins avec honneur, les chargea de préſens pour eux-mêmes & pour

leur Prince, leur recommandant de lui dire *que c'étoit ainſi que les Romains ſe vengeoient des ennemis qu'ils eſtimoient.* Il s'excuſoit en même-temps ſur les troubles d'Italie, de n'avoir pas encore payé le tribut annuel des vingt-deux mille pieces d'or, & promettoit une prompte ſatisfaction. Les députés de retour en Afrigue inſpirerent au Calife tant d'amitié pour Romain, & par les éloges qu'ils firent de ſa générosité & par les préſens qu'ils lui mirent entre les mains, que ce Prince non ſeulement renonça à l'alliance des Bulgares, mais remit même à l'Empereur la moitié du tribut qu'il étoit en droit d'en exiger.

XXXIV.
Urne des cendres de Maurice.

On déterra vers ce temps-là dans le Monaſtere de ſaint Mamas hors de la ville trois urnes de bronze, remplies de cendres; l'une plus grande & ornée de bas-reliefs; les deux autres plus petites & tout unies. On ſe perſuada que ces cendres étoient celles de Maurice & de ſes enfans, quoique cette opinion ne s'accordât gueres avec ce que les hiſtoriens rapportent

des suites de la mort de ce Prince. Romain les fit apporter dans la ville par le patrice Pétronace, & déposer dans le Monastere de Myrelée qu'il avoit fait bâtir.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 923.

Ann. 924. XXXV. Révolte de Boïlas. *Cedr. p. 622. Leo. p. 499. Incert. contin. p. 250. Sym. p. 482, 483. Georg. pag. 578. Lup. protosp. chron. Chron. Barense. Murat. ann. d'Ital. tom. V. p. 301.*

Curcuas chargé de la défense de l'Empire du côté de l'Euphrate & de la Syrie, réprimoit depuis quatre ans toutes les entreprises des Sarasins. Mais en 924, il s'éleva des troubles sur la frontiere de l'Arménie & du Pont. Le patrice Bardas Boïlas commandoit en cette contrée. Voulant apparemment se faire une principauté, sans courir lui-même aucun risque, il excita deux Seigneurs puissans, Adrien & Tazate, à prendre les armes. Ils leverent l'étendard de la révolte en s'emparant d'une place forte nommée Païpert. Curcuas qui se trouvoit alors à Césarée de Cappadoce, accourut au bruit de ces mouvemens; il livra bataille aux rebelles, les défit, prit Adrien avec les principaux Officiers, auxquels il fit crever les yeux. Il renvoya les simples soldats sans leur faire aucun mal. Quant à Tazate s'étant réfugié d'abord dans

une forteresse, il se rendit ensuite à Constantinople sur la parole qu'on lui donna de l'impunité, & fut reçu entre les gardes de l'Empereur, nommés les Manglabites. Peu de temps après, comme on eut découvert qu'il songeoit à s'enfuir pour exciter de nouveaux troubles, on le punit d'aveuglement. Boïlas auteur de cette rebellion, auroit mérité un châtiment encore plus rigoureux. Mais Romain, dont il étoit ami, quoiqu'informé de sa perfidie, se contenta de le faire Moine. Dans ce même-temps les Sarasins d'Italie prirent Oria entre Brindes & Tarente, tuerent toutes les femmes, & allerent vendre les hommes en Afrique. Ils s'emparerent aussi dans ce même pays de la rocque de sainte Agathe.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 924.

Le patrice Léon commandoit dans Andrinople. C'étoit un guerrier aussi remuant que Syméon même. Il ne cessoit de faire des courses dans le pays des Bulgares, & ne leur donnoit point de repos. Syméon résolut de se délivrer d'un voisin si incommode. Il vint assiéger Andrinople &

Ann. 925.

XXXVI. Nouvelle guerre à Andrinople.

*Cedr. p. 622. Leo. p. 499. Zon. T. II. p. 188. Incert. con-*

Constantin VII. Romain. Ann. 925. tin. p. 250, 251. Sym. p. 483. Georg. pag. 578.

mit tout en œuvre pour la prendre de force. L'infatigable Léon repoussoit tous ses assauts, réparoit les brêches, & par de fréquentes sorties, animant sa garnison par son exemple, il démontoit les machines des assiégeans, les tailloit en pieces, & ne rentroit jamais dans la place sans être couvert du sang des Bulgares. La trahison seule put faire succomber cet indomptable guerrier. Les habitans pressés par la famine livrerent à Syméon la ville & le Gouverneur. Le Roi se vengea lâchement sur lui des maux, que le droit de la guerre lui avoit permis de faire aux Bulgares. Il ne le mit à mort qu'après lui avoir fait endurer les supplices les plus cruels. Content d'avoir satisfait sa colere, il se retira laissant une garnison dans la ville. Mais l'armée Grecque qui n'avoit pû être assez-tôt préparée pour faire lever le siége, étant arrivée quelques jours après la retraite de Syméon, la garnison prit la fuite, & laissa la place au pouvoir de ses anciens maîtres.

XXXVII. Mort du

Nicolas qui remplissoit le siége de

Conftantinople depuis quatorze ans, qu'il avoit été rétabli, mourut le 15 Mai de cette année 925. Quoiqu'il ait paru trop occupé des affaires féculieres, pour être irréprochable dans un fiecle plein de noires intrigues, & qu'il foit difficile de juftifier un affez grand nombre de fes actions, cependant les Grecs, jaloux apparemment de l'honneur de leur capitale, l'ont inféré dans leur calendrier au nombre des Saints. Au mois d'Août fuivant on lui donna pour fucceffeur Etienne déja Archevêque d'Amafée, qui étoit eunuque.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 925. patriarche Nicolas. *Leo. p. 502. Zon. T. II. p. 188. Incert. contin. p. 254. Sym. p. 485, 486. Georg. pag. 581. Oriens. chrift. T. I. p. 252. Pagi ad Bar. Fleury, hift. ecclef. l. 55. art. 12.*

L'année fuivante les Grecs fe vengerent des cruautés que Léon le Tripolite avoit exercées vingt-deux ans auparavant fur Theffalonique. Ce pirate à la tête d'une nombreufe flotte, après avoir défolé fur fon paffage les ifles de l'Archipel, étoit à l'ancre dans le port Lemnos. Le patrice Jean Radin alla l'attaquer, le défit, prit, brûla ou coula à fond tous fes vaiffeaux. Il n'en échappa qu'un feul; c'étoit celui de Léon, qui fe fauva plein de défefpoir & couvert de honte.

Ann. 926. XXXVIII. Léon le Tripolite battu à Lemnos. *Cedr. p. 622. Leo. p. 499. Zon. T. II. p. 188. Incert. contin. p. 251. Sym. p. 487. Georg. pag. 578.*

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 926.

XXXIX. Entrevue de Romain & de Syméon

*Cedr. p. 622, 623, 624. Leo. p. 499, 500, 501. Zon. T. II. p. 188, 189. Glycas pag. 300. Incert. contin. p. 251, 252, 253. Sym. p. 483. 484, 485. Georg. pag. 578, & seqq.*

Au mois de Septembre Syméon mit toutes ses troupes en campagne & marcha vers Constantinople, ravageant la Macédoine & la Thrace, sans laisser même sur pied aucun arbre. S'étant avancé jusqu'à la porte de Blaquernes, il demanda une conférence, pour traiter d'accommodement. Romain lui envoya le patriarche Etienne, le patrice Michel Stypiote, & Jean devenu Ministre d'Etat, à la place d'un autre du même nom & surnommé le Recteur, qui se voyant calomnié auprès du Prince avoit renoncé aux affaires pour se renfermer dans un Monastere qu'il avoit fondé. Syméon après s'être entretenu avec eux, les renvoya, demandant à conférer avec l'Empereur même, dont il connoissoit, disoit-il, l'équité & la prudence. Romain fut flatté de cette marque d'estime. Il désiroit ardemment la paix, & étoit vivement affligé de voir répandre tant de sang. Il fit applanir le rivage à la pointe du golfe pour y donner à sa galere un accès facile & commode. On forma ensuite une enceinte entourée

d'une forte palissade, où devoient se rendre les deux Princes. Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, Syméon donnoit une nouvelle preuve de son éloignement de la paix, en brûlant une célebre église de la sainte Vierge & ravageant tout le territoire voisin. L'Empereur au contraire s'occupoit de dévotion; prosterné dans l'église de Notre-Dame de Blaquernes, il arrosoit la terre de ses larmes, priant Dieu d'amollir le cœur de Syméon & de lui inspirer des pensées de paix. On gardoit dans cette Eglise un manteau qu'on disoit avoir appartenu à la sainte Vierge; il s'en revêtit par-dessus ses habits impériaux comme d'une cuirasse impénétrable, & suivi d'une partie de sa garde bien armée, il monta dans son navire pour se rendre au lieu de la conférence. C'étoit le neuf Novembre. Syméon y vint de son côté au milieu d'une troupe nombreuse de Bulgares, dont les armes brilloient d'or & d'argent. Ils célébroient les louanges de leur Roi par des chansons & des acclamations, affectant de lui donner en lan-

CONSTANTIN VII.
ROMAIN.
Ann. 926.

gue Grecque tous les titres dont on avoit coutume de décorer les Empereurs. Les murs de Constantinople étoient bordés d'une foule de peuple, qui considéroit avidement ce brillant spectacle. L'Empereur s'avançant d'un air intrépide à la vue de tant d'ennemis, entra le premier dans l'enceinte, où il attendit Syméon. Après les ôtages donnés de part & d'autre, Syméon ayant fait visiter le lieu, de crainte de quelque surprise, descendit de cheval & s'approcha de l'Empereur. Les deux Princes s'étant salués & embrassés, l'Empereur parla en ces termes: » Prince, j'entends » dire que vous êtes vraiment Chré- » tien, attaché d'esprit & de cœur à » notre sainte Religion: je vois ce- » pendant que vos actions ne s'accor- » dent gueres avec votre croyance. » Un vrai Chrétien cherche la paix; il » chérit les autres hommes comme ses » freres. Notre Dieu est un Dieu de » paix; il n'appartient qu'aux infi- » deles, comme aux animaux féro- » ces, de se repaître de carnage. Si » donc vous voulez mériter le titre

» qui nous eſt commun, & dont vous
» vous faites honneur, mettez fin à
» tant de funeſtes guerres; purifiez
» vos mains ſanglantes, pour ne les
» plus tremper dans le ſang de mes
» ſujets; épargnez celui des vôtres,
» & faiſons une paix durable. Vous
» êtes homme, & vous attendez com-
» me nous une autre vie; peut-être
» notre corps ne ſera-t-il demain
» qu'une vile pouſſiere, mais qui ſe
» ranimera un jour pour ſubir le ſort
» qu'aura mérité notre ame immor-
» telle. Un fievre peut nous faire
» tomber le ſceptre des mains. Pla-
» cez-vous devant le tribunal du Sou-
» verain Juge : couvert du ſang de
» tant de peuples, de quel œil l'en-
» viſagerez-vous ? Comment vous
» juſtifierez-vous d'avoir ôté la vie à
» tant de ſes créatures ? Si c'eſt l'a-
» mour des tréſors qui vous rend in-
» humain, retenez votre bras, je ſa-
» tisferai vos déſirs. Je ne croirai ja-
» mais payer trop cher une paix qui
» ſauvera les peuples, qui conſerve-
» ra les enfans aux peres, aux fem-
» mes leurs époux, à vous-même

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 926.

» vos sujets, la tranquillité de la vie » & le calme de la conscience ». Syméon touché de ces paroles consentit à la paix. Il n'étoit plus question que d'en dresser les articles. Cette négociation fut remise à la prudence des Plénipotentiaires qui seroient nommés par les deux Princes. Ils s'embrasserent avec tendresse, & dans leurs adieux mutuels, l'Empereur combla Syméon de magnifiques présens. Le roi Bulgare de retour dans son camp assembla son Conseil & fit l'éloge de la sagesse & de la modération de l'Empereur. Peu de jours après il reprit la route de ses Etats.

XL. Elévation des fils de Romain. *Cedr. p. 624. Leo. p. 501, 502. Zon. T. II. p. 189. Manass. pag. 113. Vita Basil. jun. Incert. contin. p. 254, 255. Sym. p. 485. Georg. pag. 581.*

Constantin Porphyrogenete, seul Empereur légitime, voyoit déja au-dessus de lui Romain & son fils aîné Christophe. Son caractere doux & timide souffroit avec patience cet indigne abaissement. Quelques auteurs disent même que le mépris de Romain alloit jusqu'à lui refuser le traitement nécessaire, & que ce Prince habile dans les arts & sur-tout dans la peinture, étoit quelquefois réduit à vendre les amusemens de son loisir pour

subvenir à ses besoins. L'ambition de Romain ne se trouva pas encore satisfaite. Il donna dans la suite la qualité d'Augustes à ses deux autres fils Etienne & Constantin, & il leur associa encore Romain fils aîné de Christophe. Tous ces nouveaux Augustes prirent le pas sur Porphyrogete. Romain avoit un quatrieme fils nommé Théophylacte : comme il le destinoit à remplir le siége de Constantinople, il l'avoit fait tonsurer dès l'enfance par le patriarche Nicolas, qui peu après lui donna le soudiaconnat & le fit son Syncelle.

CONSTANTIN VII ROMAIN. Ann. 926. *Sigeb. chron. Du Cange fam. Byz. p.* 146.

XLI. Entreprise sur l'Egypte. *Elmacin.*

Les auteurs Arabes parlent d'une entreprise, que Romain fit vers ce temps-là sur l'Egypte, & dont la certitude n'est appuyée que sur leur témoignage : les historiens Grecs n'en font aucune mention. Elmacin raconte que les gardes des embouchures du Nil prirent une frégate légere, où se trouva un homme magnifiquement vêtu. On l'interrogea, il avoua qu'il étoit espion, & que l'Empereur devoit envoyer en Egypte mille barques armées en guerre. Sur

Constantin VII. Romain. Ann. 916.

ce rapport l'Emir d'Egypte se hâta de se mettre en défense. Il garnit de vaisseaux toute la côte entre Alexandrie & Damiette ; il fit dresser des tours mobiles sur des roues de fer. Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, la tempête jetta sur les côtes un vaisseau Grec, d'où sortirent deux hommes, qui déclarerent qu'un an auparavant l'Empereur avoit envoyé en Egypte un de ses parens, pour reconnoître l'état du pays. On ne douta pas que ce ne fût celui qu'on avoit trouvé dans la frégate. Le bruit courut que la flotte Grecque étant en mer avoit été attaquée d'une violente tempête ; que trois cens barques avoient péri avec tout leur équipage, & que les autres étoient retournées à Constantinople. Les Musulmans continuoient leurs préparatifs ; mais un vent impétueux ayant tout détruit, ils reçurent de la Syrie d'assez puissans secours, pour ôter aux Grecs toute espérance de faire aucun progrès en Egypte.

XLII. Rivalité de Romain &

Ce fut aussi dans ce temps-là que Zacharie prince des Serves, protégé

par l'Empereur, fit la guerre aux Bulgares. Voici quelle en fut l'occasion. Sous le regne de Léon, Pierre roi de Servie allié de Syméon, fut soupçonné d'entretenir des intelligences secrettes avec les Grecs. Le roi Bulgare envoya une armée dans ses Etats. Pierre fut pris & conduit en Bulgarie, où il mourut en prison. Paul lui ayant succédé par la faveur de Syméon, Romain lui suscita un rival. C'étoit Zacharie qui avoit sur la couronne des droits légitimes, étant issu de la branche aînée des rois de Servie. Ce Prince chassé de son pays avoit trouvé azyle auprès de Romain, qui lui fournit des troupes pour se rétablir. Mais Paul le défit & l'envoya prisonnier en Bulgarie. Trois ans après les intérêts changerent. La guerre s'étant élevée entre Paul & Syméon, Zacharie soutenu par les Bulgares aussi bien que par les Grecs, monta sur le trône, & dans la guerre qui survint ensuite entre Romain & Syméon, il se déclara pour l'Empereur, attaqua les Bulgares, les défit, & fit porter à



de Syméon par rapport à la Servie.

*Const. Porph. de adm. imp. c. 32.*

*Du C fam. Dalmat. p. 271, 272.*

Romain la tête de leurs Généraux. Syméon irrité leve une grande armée, & marche contre Zacharie, qui effrayé d'un si puissant armement, abandonne ses Etats & s'enfuit en Croatie. Les Bulgares font élire à sa place Zeesthlave réfugié chez eux, jeune Prince de la race royale. Mais ce n'étoit qu'une feinte de leur part; leur dessein étoit de s'emparer du pays. En effet ayant conduit Zeesthlave sur la frontiere, où se rendirent en même-temps les Seigneurs Serves pour recevoir leur Roi, ils se saisirent & du Roi & des Seigneurs, les chargerent de chaînes & les emmenerent en Bulgarie. Ils entrerent ensuite dans le pays qu'ils saccagerent & dépeuplerent entiérement, transportant chez eux tous les habitans, de quelque condition qu'ils fussent. Ils passerent de là en Croatie, pour y porter la même désolation. Mais ils y furent eux-mêmes taillés en pieces. Sept ans après Zeesthlave s'étant échappé des mains des Bulgares, revint en Servie, où il ne trouva dans tout le pays que cin-

quante misérables, devenus presque sauvages & ne vivant que de leur chasse. Il eut recours à l'Empereur Grec dont il promit de se rendre vassal, comme l'avoient été les premiers rois de Servie. Romain lui accorda du secours ; il lui renvoya tous les Serves qui s'étoient réfugiés en grand nombre dans l'Empire. Ceux qui s'étoient dispersés dans les contrées voisines, revinrent aussi de toutes parts, & bien-tôt la Servie recouvra son ancienne population. Elle se maintint à l'ombre de l'Empire, auquel elle demeura soumise tant que Romain régna. Mais ensuite les Serves ennuyés de cette dépendance, se mirent en pleine liberté.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 926.

XLIII. Troubles dans le Péloponnese. *Const. Porph. de adm. imp. c. 50.*

Les Esclavons cantonnés dans le le Péloponnese, payoient à l'Empire depuis quatre-vingts ans le tribut léger, qui leur avoit été imposé sous le regne de Michel III. Ils tenterent de secouer le joug, & refuserent de reconnoître le Gouverneur, de fournir des troupes & de payer aucune redevance. Crinites Arotras, envoyé depuis peu dans ce pays, eut ordre

Constantin VII. Romain. Ann. 926.

d'employer la force pour les dompter, ou de les exterminer. Il les attaqua, brûla leurs campagnes, & les poursuivit sans relâche dans leurs retraites, où ils se défendirent pendant huit mois. Enfin réduits à l'extrémité, ils se soumirent & demanderent grace. On leur pardonna leur révolte; mais on augmenta les impôts dont ils étoient chargés. Ce peuple misérable hors d'état de payer ce qu'on exigeoit, implora la clémence de l'Empereur, qui voulut bien remettre ce qui avoit été imposé de nouveau.

XLIV. Origine des Maïnotes.

Ceux qu'on nomme aujourd'hui Maïnotes, & qui habitent ce même pays, ne descendent point de ces Esclavons, qui étoient distingués en Milinges & Ezérites, comme je l'ai dit ailleurs. Selon Constantin Porphyrogenete, les Maïnotes sont un reste des anciens Grecs, qui ne se sont jamais mêlés avec les nouvelles peuplades. Opiniâtrement attachés à l'idolâtrie, ils s'étoient cantonnés avec leurs idoles dans les défilés du mont Taygete, & n'ont reçu le baptême

baptême que sous le regne de Basile le Macédonien. Leur pays est sans eau, inaccessible, fertile seulement en oliviers. Ils tirent leur nom de la ville de Maïna, & c'est la plus ancienne mention que je trouve de cette ville sous ce nom. Elle se nommoit auparavant Messa, entre le mont Taygete & le golfe Messéniaque, aujourd'hui le golfe de Coron, vers la pointe du cap de Tenare. Soumis à l'Empire, ils recevoient du commandant de la Province un Gouverneur particulier, & payoient un tribut annuel de quatre cens pieces d'or. Ce peuple autrefois séparé de ses voisins, l'est encore aujourd'hui. Environné de la puissance Ottomanne, mais défendu par l'âpreté de ses montagnes & par la férocité de son caractere, il forme une république indépendante.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 926.

XLV. Conjuration de Jean le Ministre. *Cedr. p. 624, 625. Leo. p. 502. incert. contin. p. 254.*

Romain se croyoit affermi sur le trône, depuis qu'il y avoit placé sa famille. Environné de trois Empereurs, il sembloit être hors d'atteinte. Cependant peu de jours après, dans le même mois d'Octobre, il courut

Constantin VII. Romain. Ann. 926. *Sym. p.* 486. *Georg. pag.* 581, 582.

risque d'être renversé par une conjuration. Jean, ministre d'Etat, avoit épousé la fille du patrice Côme, Intendant des postes de l'Empire. Côme désirant ardemment de voir sa fille Impératrice, aiguillonna l'ambition de son gendre. Constantin grand maître d'hôtel entra dans ce complot. Mais leurs démarches, quelque secrettes qu'elles fussent, donnerent du soupçon à des courtisans, jaloux peut-être de n'avoir pas été admis dans cette intrigue. Ils accuserent le Ministre, qui eut ordre de sortir du palais, mais avec permission d'y entrer & d'approcher du Prince, pour lui faire part de ses conseils dans les affaires du gouvernement. Romain étoit attaché à ce Ministre complaisant & flatteur ; il ne pouvoit se persuader qu'il fût coupable. Mais enfin pressé par les accusateurs, qui n'oublierent rien pour constater le crime, il fit de sérieuses recherches, & reconnut que le fait n'étoit que trop véritable. Il ordonna d'arrêter Jean & de lui faire son procès. Jean prévint l'exécution de cet ordre en

se sauvant dans un Monastere, où il prit l'habit de Moine. C'étoit suivant l'usage de ce temps là une sauve-garde inviolable. Constantin se mit à couvert par le même moyen. Le châtiment ne tomba que sur Côme, qui fut traité avec plus de douceur qu'il ne méritoit. Il fut dépouillé de sa charge & battu de verges. Il arriva dans le même-temps en Lydie un furieux tremblement de terre, qui fit ouvrir un large abîme, où furent engloutis des églises & des villages entiers avec leurs habitans.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 926.

La défaite de Syméon en Croatie lui causa un mortel chagrin, qui le conduisit au tombeau le 27 Mai de l'année suivante 927. Il eut pour successeur Pierre un de ses fils. Le caractere guerrier de Syméon avoit procuré beaucoup de gloire aux Bulgares; mais leurs succès leur avoient coûté des fleuves de sang, & l'on peut dire que la Bulgarie étoit ruinée à force de victoires. La mort de Syméon mit en mouvement les Croates, les Hongrois & tous les barbares du voisinage. Tous se préparoient à

Ann. 927.

XLVI. Mort de Syméon.

*Cedr. p. 625. Leo. p. 502. Zon. tom. II. p. 189. Glycas, pag. 300, 301. Incert. contin. p. 255. Sym. p. 486, 487. Georg. pag. 582. Liutpr. hist. l. 3. c. 9. Idem in legat. Pagi ad Bar.*

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 927.

écraser un jeune Prince, qui outre la foiblesse de son âge & l'épuisement de ses forces voyoit encore ses Etats désolés par la famine, & ravagés par des nuées de sauterelles qui dévoroient l'espérance des moissons. De tant d'ennemis prêts à fondre sur la Bulgarie, les Grecs étoient les plus redoutés. La mort du défunt Roi avoit rompu la négociation entamée pour la paix, & l'on savoit que Romain se disposoit à se venger sur le fils des maux que le pere avoit faits à l'Empire.

XLVII. Mariage du roi des Bulgares avec la petite fille de Romain.

Le conseil des Bulgares fut d'avis de se montrer prêt à faire la guerre, pour trouver les Grecs plus disposés à faire la paix. Pierre fit marcher une armée en Macédoine, & envoya en même temps à Constantinople deux Seigneurs, avec un Moine Arménien, nommé Calocyr, adroit négociateur ; le roi Bulgare déclaroit à l'Empereur, *qu'il étoit en état de soutenir la guerre ; mais qu'il ne tiendroit qu'à Romain que les deux nations vécussent en paix : que pour la rendre même plus assurée, il étoit disposé à*

*s'unir à l'Empire par un mariage, si l'on ne dédaignoit pas son alliance.* L'Empereur, qui avoit alors besoin de toutes ses forces contre les Sarasins, écouta cette proposition. Il envoya sur le champ à Mesembrie le Moine Théodose Abucès & Constantin clerc du palais, pour entrer en négociation. Comme de part & d'autre on désiroit sincérement la paix, elle ne fut pas long-temps à conclure. Les envoyés Grecs furent accompagnés à leur retour de neuf seigneurs Bulgares. Les articles arrêtés dans la conférence furent acceptés de l'Empereur; & les députés cherchant dans la famille impériale une alliance pour leur Roi, fixerent leur choix sur Marie fille de Christophe & petite fille de Romain. La beauté de cette Princesse leur répondoit du consentement de leur Prince; ils le prierent de se rendre en personne à Constantinople. L'Empereur envoya au-devant de lui Nicétas son parent, maître du palais, pour l'amener avec honneur à la Cour. Il alla lui-même le recevoir à la porte

CONSTANTIN VII., ROMAIN. Ann. 927.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. An. 927.

de Blaquernes, & l'embrassa tendrement à son arrivée. Après un moment d'entretien, on présenta la Princesse à son futur époux; Théophane, grand-maître de la garde-robbe, dressa les articles, & le traité de paix fut signé en même temps que le contrat de mariage le 8 Octobre. Le patriarche Etienne donna aux deux époux la bénédiction nuptiale dans l'Eglise de sainte Marie de la Fontaine. On les conduisit ensuite dans la ville, où les noces furent célébrées avec magnificence. Trois jours après la Princesse partant avec son mari, fut conduite par son pere, sa mere & toute la Cour jusqu'à l'Hebdome; les adieux furent de part & d'autre touchans & pleins de tendresse. Marie prit le nom d'Irene. Plusieurs auteurs rapportent que ce fut à l'occasion de ce mariage, que Christophe & ses fils prirent le pas sur Constantin. Les Bulgares, disent-ils, le demanderent ainsi pour faire honneur à leur Reine, & Romain, peut-être auteur secret de cette demande, ne se fit pas long-temps prier pour l'accorder.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 927.

XLVIII. Malatia prise par les Grecs.

*Cedr. p. 626, 627. Leo. p. 504. Incert. contin. p. 257, 258. Sym. p. 487. Georg. pag. 584, 585. Elmacin. Abulfeda. Pagi ad Bar.*

La révolte de Boïlas avoit été un ſignal de guerre pour les Saraſins de Malatia. Ils recommencerent leurs ravages ſur les frontieres de l'Empire. Mais ils trouverent dans Curcuas qui commandoit en Orient, un ennemi invincible. Ce Général vaillant, habile, infatigable les battit en toute occaſion. Toujours les armes à la main, il portoit le fer & le feu juſqu'aux bords de l'Euphrate, ruinoit les campagnes, détruiſoit les villages & les villes, maſſacroit ou faiſoit eſclaves hommes, femmes, enfans. Après avoir fait un déſert de toute la contrée, il mit le ſiege devant Malatia, la capitale du pays & la plus forte place des Saraſins. Ses attaques pouſſées avec vigueur, réduiſirent bientôt les aſſiégés à l'extrémité. Ils demanderent à capituler. L'Emir Apochaps, & Apoſalath le plus diſtingué des habitans, vinrent ſe jetter à ſes pieds. Ils allerent par ſon ordre à Conſtantinople implorer la clémence de l'Empereur ; ils en obtinrent un traité de paix, par lequel ils s'obligeoient à ſe détacher du Calife & à

V iv

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 927.

servir l'Empire contre les Sarasins mêmes. Ils tinrent fidélement parole; ils seconderent Curcuas dans toutes ses entreprises; & c'étoit pour les Grecs un spectacle aussi étonnant que flatteur, de voir deux Sarasins entrer dans Constantinople à la tête d'une troupe de leurs compatriotes qu'ils amenoient prisonniers, comme on se sert de certains animaux apprivoisés pour prendre & dompter ceux de leur espece. Mais les deux Sarasins étant morts en 934, Malatia secoua le joug des Grecs & se rendit à ses anciens maîtres. Curcuas aidé de Melias, ce préfet de Lycande, dont j'ai parlé, assiégea de nouveau la ville, la prit de force & la rasa. Il ne traita pas avec moins de rigueur les autres places de cette contrée. Toute la petite Arménie fut réduite en province. Ce pays fertile & abondant, joint à la préfecture de Lycande, fut pour le trésor de l'Empereur une nouvelle source de richesses; & l'Euphrate qui depuis long-temps ne voyoit que des Musulmans sur ses bords, recommença de couler sous

les loix de l'Empire, dans une partie considérable de ſon cours.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 927.

XLIX. Affaires d'Italie.

Cedr. p. 651. Lup. chron. Liutpr. hiſt. l. 3. c. 5. Pagi ad Bar. Murat. annal. d'Ital. Tom. V. p. 422.

Ce n'étoit pas ſans peine que les Grecs conſervoient ce qu'ils poſſédoient encore en Italie. Attaqués par les Princes Lombards, ils avoient ſans ceſſe les armes à la main pour ſe maintenir en Apulie, où ils étoient maîtres de Bari, capitale du pays. Hugues, qui de Marquis de Provence étoit devenu roi d'Italie, cherchoit à s'appuyer de l'alliance des puiſſances voiſines. Il députa vers l'Empereur Grec le pere de Liutprand, ce célebre Evêque de Crémone, qui fut lui-même envoyé dans la ſuite. Entre d'autres préſens plus conſidérables l'Ambaſſadeur amenoit deux beaux chiens de chaſſe, qui effarouchés de l'habillement biſarre du Prince Grec, le prirent pour un animal ſauvage; & abboyant, grinçant des dents ils alloient ſauter ſur lui & le mettre en pieces, s'ils n'euſſent été retenus par grand nombre de perſonnes. Malgré cet incident ridicule, Romain fit un accueil honorable à l'Envoyé; il lui ſut gré ſur-tout de

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 927.

lui avoir mis entre les mains plusieurs prisonniers ; c'étoient des chefs d'Esclavons qui pilloient le territoire de Thessalonique. Ils avoient attaqué l'Ambassadeur sur son passage, & avoient été vaincus & pris eux-mêmes par son escorte.

Ann. 928.

I. Mort du patriarche Etienne.

Cedr. p. 627, 628, 629. Leo. p. 504. Zon. tom. II. p. 190. Glycas, pag. 301. Incert. contin. p. 258, 261. Sym. p. 487, 488, 489. Georg. pag. 585, 587. Oriens Christ. tom. I. pag. 252, 253. Pagi ad Bar Fleury, hist. ecclés. l. 55. art. 12.

Le patriarche Etienne après trois ans de pontificat mourut le 18 Juillet 928. Théophylacte destiné depuis son enfance à cette dignité, n'étant encore âgé que d'onze ou douze ans, Romain son pere fort peu instruit des loix ecclésiastiques & aussi peu scrupuleux sur leur observation, n'osa cependant user de sa puissance en faveur d'un enfant si éloigné de l'âge canonique. Il semble néanmoins qu'il fut tenté de le faire, & qu'il balança long-temps. Ce fut apparemment la raison qui retarda l'élection du successeur. Enfin le Moine Tryphon, personnage d'une vertu reconnue, fut ordonné patriarche le 14 Décembre. Tous les historiens Grecs s'accordent à dire que Tryphon ne fut nommé que par *interim*, jusqu'à ce que le jeune Prince fût plus avancé

en âge ; ce qui ſuppoſeroit dans ce Prélat confidenitaire & dans les Grecs qui l'ont mis au nombre des Saints, un grand mépris ou une grande ignorance des loix de l'Egliſe. Je croirois plutôt que Tryphon entra de bonne foi dans le patriarcat ; mais que le deſſein de l'Empereur & des Prélats vendus à la Cour qui le nommerent, étoit, ſans qu'il le ſût, de le deſtituer, dès qu'ils pourroient mettre en place Théophylacte ; & cette conjecture s'accorde avec l'événement. Tryphon gouvernoit depuis trois ans l'égliſe de Conſtantinople, lorſque l'Empereur craignant apparemment de ne pouvoir aiſément le faire ſortir de place, s'il l'y laiſſoit plus long-temps, eut recours à une ruſe également indigne du Prince qui l'employa & des Prélats qui s'y prêterent. Théophane, métropolitain de Céſarée, ſurnommé le Porc à cauſe de ſes mœurs, affectant de prendre un vif intérêt à à l'honneur de Tryphon, l'avertit *qu'on cherchoit tous les moyens de le deſtituer ; mais que la ſainteté de ſa vie le mettant hors d'atteinte, l'Em-*

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 928.

*pereur, faute d'autre prétexte, prétendoit qu'il étoit ignorant jusqu'à ne ne savoir pas écrire; qu'il lui étoit facile de confondre une pareille imputation, en signant seulement son nom:* ce que Tryphon fit sans difficulté au bas d'un papier que Théophane lui présenta. Cette signature ayant été portée à l'Empereur, il fit écrire au-dessus un acte de démission volontaire, par lequel Tryphon renonçoit à l'épiscopat dont il se reconnoissoit indigne. Cet acte si facile à démentir, servit de fondement à un Synode composé d'Evêques de Cour, pour prononcer la déposition de Tryphon, qui retourna dans son Monastere, où il mourut peu après. Cependant on n'osa encore nommer Théophylacte, & le siége de Constantinople demeura vacant jusqu'au mois de Février 933.

LI. Guerre en Arménie. *Conft. Porph. de adm. imp. c. 45. Abulfeda.*

Quoique les rois d'Ibérie fussent alliés & comme vassaux de l'Empire, ils disputoient néanmoins aux Grecs la possession des pays limitrophes. Sous le regne de Léon, Catacalo s'étoit rendu maître de Théodosio-

polis & de la Phasiane, d'où il avoit presque entiérement chassé les Sarasins. Après le départ de ce Général, le roi d'Ibérie s'étoit emparé de toutes ces places, & prétendoit s'y maintenir. Pour éviter une guerre avec ce Prince, on convint que l'Araxe feroit la borne des deux Etats, & on abandonna aux Ibériens tout le pays situé au septentrion de ce fleuve. Les Sarasins possédoient encore une partie du Baasparacan aux environs du lac de Van dans l'ancienne Arménie. Curcuas y conduisit une grande armée, mit le siége devant Aklat situé à la pointe occidentale du lac, & força les habitans à demander la paix. Il ne l'accorda qu'à condition qu'ils planteroient la croix au milieu de leur mosquée; à quoi ils consentirent. Il alla ensuite attaquer Bidlis, qui n'en étoit pas éloignée; il y eut le même succès & en exigea la même condition.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. An. 928.

L'alliance contractée entre la famille impériale & Pierre roi des Bulgares, n'avoit pas étouffé les défiances mutuelles; & trois ans après le

Ann. 930. LII. Conjuration contre Pierre

CONSTANTIN VII.
ROMAIN.
Ann. 930.
Roi des Bulgares.
*Cedr. p. 627, 628.*
*Leo. p. 505.*
*Incert. contin. p. 260.*
*Sym. p. 488, 489.*
*Georg. pag. 586.*

mariage de Marie, Romain fit assez connoître ses mauvaises intentions par la protection qu'il s'empressa d'accorder à un rebelle. Jean frere de Pierre conspira contre ce Prince avec plusieurs Seigneurs. Le complot ne put demeurer caché. Jean fut fouetté, renfermé dans un cloître & revêtu de l'habit de Moine. Les autres conjurés moururent dans les supplices. Romain pour s'appuyer contre Pierre du crédit d'un Prince remuant, qui avoit encore beaucoup de partisans, envoya un Moine à la cour de Bulgarie, sous prétexte de racheter quelques prisonniers; mais avec des ordres secrets d'enlever Jean & de l'amener à Constantinople. Le Moine eut l'adresse de réussir. Jean fut reçu avec honneur; on lui fit quitter l'habit monastique, qu'il portoit à regret; on lui assigna de grands revenus en terres; l'Empereur le maria avantageusement; & Christophe ne refusa pas de faire les honneurs de la noce, quoique l'époux fût l'ennemi de son gendre; les intérêts politiques ayant de tout temps fait taire la voix de la

nature. Il n'en auroit pas tant fallu pour faire venir Syméon aux portes de Constantinople. Mais son fils d'un caractere doux & pacifique, ne témoigna aucun ressentiment. Peu de temps après Michel, autre frere de Pierre, préférant la pourpre à l'habit de Moine que son pere Syméon lui avoit fait prendre, se révolta contre son frere, s'empara d'une forteresse & attira sous ses étendards un parti nombreux. Mais il n'eut pas le temps d'en faire usage, étant mort au milieu de ses premiers mouvemens. Les Bulgares qui s'étoient attachés à lui, formerent une assez grande armée; & n'osant demeurer dans le pays, ils se jetterent sur les terres de l'Empire. Ils traverserent la Macédoine, & pénétrerent en Epire, où ils s'emparerent de Nicopolis, aujourd'hui Prévese la vieille. Ils s'y maintinrent long-temps contre les forces des Gouverneurs de la Grece; mais enfin ils furent réduits à se soumettre.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 930.

Nicétas, maître du palais, avoit rendu les plus importans services à Romain pour l'élever à l'Empire, & il en étoit récompensé. Sa fille So-

Ann. 931.

LIII. Mort de

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 931. Christophe. *Cedr. p. 627, 628, 636. Leo. p. 504, 505, 510. Zon. tom. II. p. 190. Joël. p. 180. Vita Basil. jun. c. 23. Incert. contin. p. 258, & seqq. Sym. p. 487, 489. Georg. pag. 585, 587, 588. Du Cange fam. Byz. p. 148.*

phie avoit épousé Christophe fils aîné de Romain, & déja revêtu de la qualité d'Empereur ; elle avoit elle-même le titre d'Auguste. Mais cet ambitieux s'ennuya de ne voir son gendre & sa fille qu'au second rang, & pour les faire régner, il résolut de détrôner le pere. Le secret fut trahi par un des complices, comme il arrive presque toujours ; Nicétas fut rasé, banni & enfermé dans un Monastere. On ne dit pas que Christophe eut aucune part à ce complot, ni même qu'il en eut connoissance ; & la douleur extrême que témoigna Romain peu de temps après, lorsque la mort lui enleva ce fils, semble justifier pleinement Christophe, à moins que ces larmes ne fussent, comme il n'est pas rare à la Cour, des larmes de théâtre. Sophie perdit avec son mari toute la considération qu'elle avoit eu, & fut même obligée de sortir du palais. Christophe avoit eu deux fils & une fille : Romain qui avoit aussi reçu le titre d'Auguste, & qui mourut avant lui : & Michel qui sans être honoré du même titre, avoit le pri-

vilége de porter la robbe impériale & la chaussure de pourpre. Il fut mis au nombre des clercs après la disgrace de ses oncles. La fille, Marie, nommée aussi Irène, avoit épousé Pierre roi des Bulgares, & pour empêcher la rupture entre les deux Princes, elle faisoit de fréquens voyages à Constantinople. Après la mort de son pere Christophe, elle vint rendre visite à Romain son grand pere, & lui amena ses trois enfans. Elle fut reçue avec tendresse & s'en retourna chargée de présens.

CONSTANTI VII. ROMAIN. Ann. 931

Romain se consola de la mort de son fils par l'éclat d'une brillante cérémonie. Il étoit si contraire à la discipline de l'Eglise de charger du ministere épiscopal un jeune homme de seize ans, que l'Empereur pour autoriser une nouveauté si révoltante, voulut, malgré la jalousie ordinaire de l'église de Constantinople, s'appuyer du suffrage du Pape. Albéric alors maître de Rome obligea le pape Jean XI son frere, qu'il tenoit en prison, de satisfaire l'Empereur. Jean envoya donc à Constantinople

Ann. 93
LIV.
Théoph lacte patria che.
*Cedr. p.63* 639.
*Leo. p. 50*
*Zon. tom. p. 194.*
*Joël. p. 18*
*Glycas p* 302.
*Incert. co tin. p. 261* 277.
*Sym. p. 48* 495.
*Georg. p* 587, 583

des Légats, qui non-seulement apporterent l'approbation du Pape, mais qui placerent eux-mêmes le jeune Prélat dans la chaire patriarcale, le 2 Février 933. Son pere qui lui confioit le gouvernement d'un grand diocèse, ne jugea pas cependant à propos de l'abandonner lui-même à sa propre conduite; & c'étoit une chose bien étrange de voir un patriarche de Constantinople sous la direction d'un gouverneur. On eut à se repentir de ne l'avoir pas laissé en cet état toute sa vie. Tant qu'il fut guidé par une main étrangere, il ne s'écarta pas de la modestie convenable à sa dignité. Mais dès qu'il fut maître de ses démarches, il ne justifia que trop la sagesse des loix canoniques, qui ont fixé l'âge auquel il est permis de monter aux divers degrés de la hiérarchie. Il ne connut plus de regle, & se livra sans pudeur à toutes ses passions. Il méprisoit les fonctions de son ministere. Maître des dispenses, il crut pouvoir se dispenser lui-même des loix de l'Evangile & de toute décence. L'histoire

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 933.

*Liutpr. legat. Pagi ad Bar. Du Cange fam. Byz. p. 147. Fleury, hist. eccles. l. 55. art. 51. Oriens Christ. tom. I. pag. 253, 254.*

avertit qu'elle rougiroit de raconter ce qu'il ne rougissoit pas de faire. Il fournissoit aux dépenses de ses débauches par le trafic des évêchés & des autres places ecclésiastiques qu'il vendoit au plus offrant. Il porta jusque dans le sanctuaire le goût de la dissipation & du plaisir ; & pour égayer la sérieuse dignité des cérémonies de l'Eglise, il introduisit dans les offices publics les plus solemnels des danses, des divertissemens, des clameurs insensées, des chansons profanes & même deshonnêtes, qui mêlées au chant des hymnes allioient le culte du diable avec celui de la Majesté Divine. Un auteur qui vivoit cent cinquante ans après observe que cet usage monstrueux n'étoit pas encore aboli de son temps. On peut croire que c'est de là qu'il s'est répandu jusqu'en Occident, où une ignorance licentieuse à maintenu dans quelques diocèses pendant des siecles entiers un abus aussi scandaleux que ridicule malgré toutes les censures ecclésiastiques. Les chevaux étoient la passion dominante de Théo-

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 933.

phylacte. On lui en comptoit plus de deux mille : ses écuries emportoient tous ses soins ; c'étoit pour lui la portion la plus chérie de son diocèse. Insensible aux miseres des pauvres, il nourrissoit ses chevaux à grands frais des fruits les plus exquis, & n'épargnoit pour eux ni les liqueurs les plus recherchées ni les parfums les plus précieux. On rapporte qu'un jour de Jeudi Saint, tandis qu'il célébroit la Messe, on vint lui annoncer que sa plus belle jument, qu'on lui nomma, venoit de mettre bas. L'impatience que lui causa une nouvelle si intéressante, lui fit achever le saint Sacrifice avec une indécente précipitation ; il jette aussi-tôt ses habits pontificaux, court à son écurie pour voir le poulain ; & ce ne fut qu'après l'avoir contemplé à son aise, qu'il revint à sainte Sophie achever l'office. Nous verrons dans la suite que cette frénésie lui causa la mort.

LV. Charité de Romain. *Cedr. p. 627, 628, 629. Leo. p. 504, 505, 506.*

L'Empereur son pere, tout vicieux qu'il étoit, eût été un meilleur Evêque. Dévoré d'ambition & passionné pour les femmes, du moins rougis-

soit-il de ses vices. Il aimoit l'argent, mais la compassion pour les misérables étoit plus forte en lui que l'avarice. Au jour de Noël 932 commença un hyver si rigoureux, que la terre fut couverte de neige & de glace pendant quatre mois entiers. La peste, la famine, deux fléaux qui se succédent presque toujours quand ils ne vont pas ensemble, firent encore un ravage affreux; & afin de completter le nombre des maux que le ciel envoye dans sa colere, un incendie consuma une partie de Constantinople, & une pierre énorme détachée de la voûte d'un des marchés de la ville, écrasa soixante personnes. Tant de calamités accumulées remplirent la ville de misérables & firent connoître la charité de l'Empereur. Les hôpitaux étant remplis, il fit fermer les portiques de cloisons, pour y loger les malades. De distance en distance en dehors on posa des boîtes fermées, mais percées d'une ouverture pour recevoir les aumônes, & c'est le premier exemple que je trouve des troncs, qui ne furent

CONSTANTIN VII. ROMAIN.
Ann. 933.
*Zon. tom. II. p. 190.*
*Glycas pag. 301.*
*Incert. contin. p. 258, & seqq.*
*Sym. p. 488, 489.*
*Georg. pag. 585, & seqq.*

Constantin VII. Romain. Ann. 933.

connus en France & placés dans nos Eglises que trois cens ans après sous le pontificat d'Innocent III. Il tiroit de son trésor les charités les plus abondantes : il lui en coûtoit tous les mois cinquante mille écus de notre monnoie pour secourir tant les malades que les autres pauvres de sa capitale. Il faisoit tous les jours manger à sa table trois pauvres, auxquels il distribuoit encore une aumône ; le mercredi & le vendredi c'étoient trois Moines. On faisoit une lecture édifiante pendant le repas. Après ce temps d'infortune, dont ses libéralités adoucirent la rigueur, il ne cessa le reste de sa vie d'employer une partie de ses trésors au soulagement des malheureux, à la décoration des Eglises, & à l'entretien des Monasteres. Il respectoit les Moines dont il connoissoit la vertu, & loin de s'offenser de leur liberté à le reprendre de ses désordres, il écoutoit leurs remontrances avec douceur, avouoit ses fautes & versoit des larmes, mais sans se corriger. Le moine Basile lui ayant un jour reproché en face qu'il

se déshonoroit lui-même, & qu'il attiroit sur lui & sur ses Etats la colere de Dieu, en corrompant les filles de ses sujets, il reçut cette correction avec une humble confusion, & voulut même la payer d'une somme d'or que le Saint refusa. La misere des temps avoit ruiné quantité de familles, & la somme de l'argent emprunté par des débiteurs insolvables dans la ville de Constantinople, montoit à trois millions de nos livres. Il s'en chargea, & après avoir satisfait les créanciers, il fit brûler au milieu d'une place toutes les obligations. Il paya de plus le loyer dû pour les habitations. Il fit rebâtir ou réparer plusieurs villes de Thrace & de Macédoine ruinées par les Barbares. Constantinople vit par ses ordres élever plusieurs palais, planter des jardins délicieux : mais elle lui fut encore plus de gré d'ouvrir des azyles à la misere, à la vieillesse & aux maladies. Compatissant aux malheurs des exilés, il ne les perdoit pas de vue ; il étoit attentif à s'informer de leur état, à les secourir

CONSTANTIN VII.
ROMAIN.
Ann. 933.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 933.

dans leur indigence ; aussi empress à les rappeller, qu'eux-mêmes à revoir leur patrie ; & lorsqu'il fut détrôné, il n'y avoit personne en exil. Quoique ce Prince eût usurpé l'Empire, & qu'il fût libéral d'un bien qui ne lui appartenoit pas légitimement, il a cependant le mérite de n'avoir pas dévoré seul tout le fruit de cet illustre brigandage ; & l'on doit au moins lui savoir autant de gré qu'à ces voleurs publics, qui restituent en aumônes une partie de ce qu'ils ont enlevé par des rapines & des injustices.

Ann. 934. LVI. Incursion des Hongrois. Cedr. p. 629. Leo. p. 506. Incert. contin. p. 262. Sym. p. 488, 490. Georg. pag. 588.

Depuis que les Hongrois s'étoient établis sur les bords du Danube, ils avoient tourné leurs armes contre la Germanie & l'Italie. Ils avoient même porté le ravage jusque dans les Provinces méridionales de la France. L'année 934 au mois d'Avril, ils se jetterent en Thrace pour la premiere fois, & saccageant tout sur leur passage, ils s'avancerent jusqu'aux environs de Constantinople. Pour se délivrer de ces nouveaux ennemis, l'Empereur ne crut pas devoir employer

ployer la force des armes ; il jugeoit bien que vainqueur ou vaincu il les attireroit de nouveau, soit pour venger leur honte, soit pour profiter de leur succès. Il crut donc qu'il étoit plus sage de traiter avec eux, & leur envoya Théophane grand maître de la garde-robbe. Théophane se fit beaucoup d'honneur par sa dextérité dans cette négociation. Il sut leur inspirer des sentimens de paix. L'Empereur de son côté n'épargna pas l'argent pour adoucir ces cœurs féroces, & pour tirer de leurs mains ses sujets prisonniers.



LVII. Mariage des fils de Romain.

*Cedr. p. 629. Leo. p. 506. Incert. contin. p. 262. Sym. p. 490. Georg. pag. 588. Du Cange fam. Byz. p. 147.*

Romain espéroit perpétuer sa race sur le trône, qui lui avoit coûté tant de travaux & d'artifices. Depuis la mort de Christophe, Etienne étoit l'aîné de ses fils. Il lui fit épouser Anne, fille du patrice Gamalas, à laquelle il donna en même-temps le titre d'Auguste. Constantin son second fils fut marié le 14 Janvier à Hélene fille du patrice Adrien ; mais dès le 2 Février suivant elle fit place par sa mort à une nouvelle épouse : ce fut Théophano sortie d'une de ces

familles dont l'origine se perd dans l'antiquité.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 934.

LVIII. Evénemens divers.

Les six années suivantes ne fournissent que des guerres peu importantes, contre les Princes d'Italie. Les Ducs de Naples reconnoissoient encore la souveraineté des Empereurs ; mais les autres Princes d'Italie plus remuants & plus ambitieux que puissans, se déchiroient mutuellement par des jalousies, des querelles, des invasions & des chicannes sanglantes. Tantôt amis ils s'unissoient ensemble pour déposséder les Grecs de ce qui leur restoit dans l'Apulie & la Calabre ; tantôt ennemis ils employoient le secours des Grecs contre leurs voisins. Landulf, Prince de Bénévent, attaqué par les Grecs, eut recours à Thibaut Duc de Spolete, qui étant venu le joindre avec de grandes forces, battit les troupes de l'Empire. Hors d'état de tenir la campagne, elles se cantonnerent dans des châteaux, où Thibaut alla les forcer. Il fit grand nombre de prisonniers, qu'il renvoyoit après les avoir faits eunuques ; c'étoit, leur disoit-il par une raillerie cruelle,

*Liutpr. hist. l. 4. c. 4. Lup. chron. & ibi Peregr. Giann. Hist. Nap. l. 7. c. 4. Abrégé de l'hist. d'Ital. T. II. pag. 647. Elmacin. Abulfeda.*

pour avancer leur fortune, les hommes de cette espece étant en grand honneur à la cour de Constantinople. Après une paix de peu de durée la guerre recommença entre les Italiens & les Grecs. On combattit avec différens succès. Il y eut une rude rencontre près de Matéra dans la Basilicate, où les Grecs furent vaincus & poursuivis jusqu'au bord de la mer. Leur général Imogalapte se noya en voulant gagner une barque près du rivage. Les Sarasins d'Orient ne donnoient nulle inquiétude : le brave Curcuas servoit de barriere à l'Empire. Ce fut en ce temps-là que les Califes de Bagdad perdirent toute autorité, & furent réduits à n'être plus que des fantômes de Souverains, auxquels on ne laissa que l'honneur stérile d'être regardés comme chefs de la Religion. Al Rhadi, fils de Moctader, qui mourut en 940, fut le dernier Calife qui régna avec splendeur. Ses successeurs dépouillés de tout pouvoir sur leurs Provinces, où grand nombre d'usurpateurs se rendirent souverains, tomberent dans le

CONSTANTIN VII.
ROMAIN.
Ann. 934.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 935.

mépris ; & pendant trois cens ans que leur nom subsista encore, ces puissans maîtres de l'Orient ne furent plus que de vils esclaves. Mais la dynastie des Califes Fatimites qui s'étoit établie en Afrique depuis trente ans, étendoit de plus en plus sa puissance. Quoique les Sarasins fussent depuis long-temps maîtres de la Sicile, les habitans ne leur obéissoient que par contrainte ; ils se regardoient toujours comme sujets de l'Empire. Ceux d'Agrigente se révolterent contre Salem leur gouverneur, dont la cruauté leur étoit insupportable. Le Calife Aboul-Casem fit partir une flotte pour faire le siége d'Agrigente, & les habitans implorerent l'assistance de Romain, qui malgré le traité fait avec le Calife leur envoya des troupes. Avec ce secours ils tinrent pendant quatre ans, & battirent plusieurs fois les Sarasins, qui furent même obligés de lever le siége. Mais les infideles étant revenus avec des forces supérieures, il fallut céder. Une partie des Agrigentins s'enfuit de la ville ; le reste se rendit sous la condition d'avoir la vie sauve. Le

commandant de la flotte fit embarquer les chefs de la révolte, comme pour les transporter en Afrique. Mais il avoit donné un ordre secret de percer le vaisseau en pleine mer; ce qui fut exécuté, & tous les Chrétiens furent submergés. Depuis vingt ans de mariage, Constantin Porphyrogenète, qui n'étoit Empereur que de nom, n'avoit point encore d'enfans. En 939 sa femme Hélene mit au monde un fils qui fut nommé Romain comme son ayeul maternel, & qui régna dans la suite.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 935.

Depuis la premiere irruption des Russes, quatre-vingts ans auparavant, sous le regne de Michel III, il s'étoit établi un commerce entre la Russie & Constantinople. Le prince des Russes résidoit à Novogorod. Au commencement du printems leurs barques se rendoient par diverses rivieres dans le Borysthene & descendoient à Kiovie. C'étoient des canots d'une seule piece. Rassemblés au mois de Juin, ils partoient ensemble & suivoient le cours du fleuve jusqu'aux Porouïs. Ils traînoient alors

Ann. 941.

LIX. Incursion des Russes.

*Cedr. p. 629. 630, 636. Leo. p. 506, 507. Zon tom. I. p. 190, 191, 194. Const. Porph. de adm. imp. c. 9. Incert. contin. p. 262, 263, 264. Sym. p. 490, 491. Georg. pag. 588, 589.*

leurs canots le long du bord ou les portoient sur leurs épaules. Se rembarquant ensuite & entrant avec le fleuve dans le Pont-Euxin, ils descendoient aux embouchures du Danube. Là vendant en Bulgarie une partie de leurs marchandises, ils portoient le reste à Constantinople. Au mois de Novembre ils retournoient à Kiovie, d'où ils se dispersoient dans leur pays pour revenir au mois d'Avril. Ils ne craignoient dans leur voyage que les Patzinaces, leurs éternels ennemis, qui les cotoyoient, & avec lesquels il falloit souvent combattre. Ennuyés enfin d'un profit médiocre qui leur coûtoit tant de peines, ils résolurent d'emporter en une fois le gain de plusieurs années, & d'épuiser la source de tant de richesses. Au printems de l'an 941 le Pont-Euxin se couvrit de dix mille canots, & cette flotte sous les ordres d'Inger, prince des Russes, se montra le 11 Juin à l'entrée du Bosphore. N'osant encore s'engager dans le détroit, ils débarquerent d'un côté en Thrace, de l'autre en Bithynie, & porterent de toutes parts l'horri-

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 941.

*Liutpr. hist. l. 5. c. 6. 9. Sigeb. chron. Elmacin. Pagi ad Bar.*

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 941.

ble férocité d'une nation barbare altérée de ſang & avide de pillage. Non contens de mettre le feu aux métairies, aux villages, aux Egliſes, ils ſe faiſoient un jeu des ſupplices les plus inhumains. Ils mettoient les habitans en croix, perçoient les autres de javelots & les laiſſoient cloués à la terre; d'autres liés à des poteaux ſervoient de but à leurs fléches. Leur cruauté diſtinguoit les Prêtres & les Clercs; après leur avoir attaché les mains derriere le dos, ils ſe divertiſſoient à leur enfoncer des clous dans le crâne. L'abſence de la flotte de l'Empire leur donnoit le temps d'exercer ces fureurs. Tous les vaiſſeaux étant employés à garder les côtes d'Aſie ou les iſles de l'Archipel contre les entrepriſes des Saraſins, il ne reſtoit dans les ports de Conſtantinople que quinze brigantins, qu'on y avoit laiſſés à cauſe du mauvais état où ils ſe trouvoient. Romain les fit radouber en diligence, & après un jeûne de pluſieurs jours, il y fit monter ſes meilleurs Officiers de marine avec ce qu'ils pouvoient conte-

nir de soldats. Il en donna le commandement au patrice Théophane, avec ordre d'aller attaquer les Russes. Ils étoient remontés dans leurs canots & s'étoient rassemblés près du Phare, à l'entrée du Pont-Euxin. Inger voyant les Grecs venir en si petit nombre, les méprise & ordonne à ses gens de les envelopper & de les prendre sans les tuer. La mer devient calme en ce moment, ce qui étoit très-favorable pour lancer le feu Grégeois. Théophane se jette au milieu de la flotte Russe; il rompt en cent endroits l'ordonnance de ces foibles canots, les disperse, les coule à fond: ses vaisseaux vomissent des feux de toutes parts. Les Russes effrayés sautent dans la mer pour éviter les flammes; ils périssent par les feux ou dans les eaux. D'autres sont pris ou assommés à coups de rames. Comme leurs canots tiroient peu d'eau, quelques-uns à la suite d'Inger aborderent au rivage où les vaisseaux Grecs ne pouvoient les poursuivre. On conduisit à Constantinople grand nombre de prisonniers, auxquels Romain fit sur le champ trancher la

tête. Ceux qui s'étoient échappés, étant descendus sur la côte de Bithynie pour se pourvoir des choses nécessaires dont ils manquoient, furent rencontrés par un grand corps de cavalerie & d'infanterie, que commandoit Bardas Phocas; il tomba sur eux & les tailla en pieces. Jean Curcuas qui étoit accouru avec toutes les troupes d'Asie au premier bruit de l'arrivée des Russes, survint en ce moment & acheva la défaite. Ceux qui purent se sauver, regagnerent leurs canots & voguerent vers les côtes de la Thrace, où ils espéroient trouver une retraite. Mais Théophane, qui n'avoit cessé de les faire observer, leur coupe le chemin; il fallut combattre une seconde fois, & le reste de leur flotte fut presque entiérement détruit. Il n'y en eut qu'un très-petit nombre, qui gagnerent à force de rames les côtes voisines du mont Hémus, & qui profiterent de la nuit pour remonter vers l'embouchure du Borysthene, d'où ils retournerent dans leur pays, trois mois après leur départ. Inger étant mort,

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 941

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 941.

Elga sa femme vint en 945 à Constantinople demander le baptême ; elle prit le nom d'Helene, & reçut de grands honneurs. Elle fut la premiere de la famille des princes de Russie, qui embrassa la religion Chrétienne. Mais elle ne put y engager son fils Vinceslas, que les historiens Grecs nomment *Sphendosthlabus*. Celui-ci plus guerrier encore que son pere, fut ennemi de l'Empire, comme je le dirai dans la suite.

IX. Exploits & disgrace de Jean Curcuas & de son frere Théophile.

*Cedr. p. 631. Leo. p. 507. Zon. tom. II. p. 191. Incert. contin. p. 264, 265, 266. Georg. pag. 590.*

Jean Curcuas qui s'étoit signalé dans cette occasion, étoit alors le héros de l'Empire. Romain qui connoissoit son mérite, en avoit fait usage, aussi-tôt qu'il étoit monté sur le trône ; il l'avoit mis à la tête des armées d'Orient ; & ce brave guerrier, non content de conserver les provinces qui restoient à l'Empire, recouvroit celles qu'il avoit perdues. Un homme de ce caractere mérite mieux que les Empereurs mêmes d'être connu de la postérité. Aussi un historien nommé Manuel avoit-il écrit sa vie en huit livres. La perte de cet ouvrage ne nous laisse que le peu de lumieres qu'on peut tirer des histoires géné-

rales, qui renvoyent le lecteur à cet écrit de Manuel pour le détail des exploits de Curcuas. Voici ce qu'on fait de ce grand homme. Il étoit né dans la petite Arménie, fils de ce Curcuas capitaine des Icanates, qui conspira contre Basile en 879. Il fut élevé par son parent Christophe archevêque de Gangres, qui prit soin de l'instruire dans la religion & de cultiver par l'étude des lettres son heureux naturel. Toujours fidele à Romain, nous l'avons vû réprimer la rébellion de Boïlas, prendre deux fois & ruiner Malatia. Les Sarasins empiétant toujours sur l'Empire, en avoient reculé les bornes jusqu'au fleuve Halys; il l'étendit jusqu'au delà de l'Euphrate, rendit tributaire une grande partie de la Mésopotamie, poussa ses conquêtes jusqu'aux bords du Tigre, prit aux Sarasins plus de mille places, & envoya plusieurs fois à Constantinople des peuplades entieres de Musulmans prisonniers. Hardi à s'exposer au danger des batailles, prudent au milieu du danger, il joignoit à l'exemple d'une

valeur héroïque cette éloquence militaire, étincelante de courage, si capable d'embraser le cœur des soldats. Les Grecs le nommoient le nouveau Bélisaire; ils le mettoient même au-dessus; & depuis que ces contrées avoient commencé à connoître les aigles Romaines, elles ne trouvoient que Trajan qui pût lui être comparé. Son fils Romain apprit sous lui l'art de la guerre, & s'y distingua sous le regne de Nicéphore Phocas. Mais le guerrier le plus semblable à Curcuas, fut son frere Théophile qui partagea ses dangers & sa renommée. Patrice & duc de Chaldie, loin de s'abandonner à la molesse & à la débauche, comme tous le gouverneurs de provinces de ce temps-là, toujours à cheval, toujours la cuirasse sur sur le corps, il ne s'occupa qu'à seconder son frere dans ses glorieux travaux : sans cesse aux prises avec les Sarasins, il ravageoit leurs campagnes, ruinoit leurs villes, ne leur donnoit point de repos. Il réduisit la forte place de Théodosiopolis & tous les châteaux d'alentour. Il se signala par ses exploits en Mé-

ſopotamie. On le nommoit le Salomon de l'Orient ; par alluſion à ce brave lieutenant de Béliſaire. Il fut l'ayeul de Jean Zimiſcès qui régna dans la ſuite. L'envie ajouta le dernier trait au tableau de Curcuas. Tandis qu'il expoſoit ſa vie ſur la frontiére pour rétablir l'honneur & la puiſſance de l'Empire, des courtiſans oiſifs travailloient ſourdement à le perdre. On l'accuſa en ſon abſence d'aſpirer à la couronne ; de n'entretenir une armée qu'à deſſein de l'employer contre ſes maîtres, & de s'être mis en poſſeſſion de pluſieurs grandes terres, les unes enlevées aux ſujets du Prince, les autres conquiſes ſur les ennemis. Romain écouta ces calomnies ; mais pour éclaircir la vérité, il envoya ſur les lieux des commiſſaires. Ces Magiſtrats s'étant trouvés par bonheur des hommes incorruptibles, certifierent l'innocence de Curcuas. L'Empereur pour le dédommager de cette injuſte perſécution, conçut le deſſein de l'honorer de ſon alliance. Il voulut marier Euphroſyne fille de Curcuas à Romain fils de Conſtantin ſon ſecond fils. La

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 941.

bienveillance du Prince réveilla la fureur de l'envie. On ſouleva contre Curcuas toute la famille impériale. Il lui fallut céder à l'orage, renoncer à tous ſes emplois & abandonner le ſervice de la patrie. Telle fut la récompenſe de tant de ſang répandu pour elle, & de vingt-deux ans de continuelles fatigues. On mit à ſa place Panthérius dont le ſeul mérite étoit d'être parent de l'Empereur.

Ann. 942. LXI. Le voile d'Edeſſe tranſporté à Conſtantinople. *Joël. p.* 180. *Zon. tom.* II. *p.* 192. *Leo. p.* 508. *Incert. contin. p.* 268. *Sym. p.*491. *Georg. pag.* 590, 591. *Elmacin. Abulfarage. Abulfeda.*

Avant que Curcuas fût rappellé, il couronna ſes exploits par une campagne très-funeſte aux Saraſins. Il mit à feu & à ſang tout le Diarbek; prit Arzan, Dara, Ruſalaïn, dont tous les habitans furent paſſés au fil de l'épée. Arrivé aux portes d'Edeſſe, il menaça de la traiter avec la même rigueur, ſi on ne lui mettoit entre les mains ce voile fameux que l'on gardoit dans cette ville, & ſur lequel on croyoit voir la face de Jeſus-Chriſt, imprimée, diſoit-on, par lui-même, & envoyée au roi Abgare. Curcuas offroit de rendre à ce prix tous les priſonniers. Le Calife Al-Mottaki conſulta les gens de loi, qui ſe trouverent partagés de

sentiment ; les uns disant qu'il leur seroit honteux d'accorder par crainte aux Chrétiens ce qu'ils ne leur demandoient que pour insulter à leur foiblesse ; les autres, que ce seroit racheter à bon marché tant de Musulmans. Ce dernier avis prévalut. Le voile fut porté à Constantinople. Le Patriarche suivi du Clergé, & d'une foule de peuple alla au-devant jusqu'au bord du Sagaris en Bithynie. Cette relique célebre entra dans la ville le 15 Août, & fut d'abord portée à l'église de Blaquernes, où l'Empereur la reçut avec grande vénération. Le lendemain toute la famille impériale se joignit au Clergé & au Sénat pour l'accompagner à sainte Sophie, où elle reçut les hommages de toute la ville. Elle fut de-là transportée dans le palais.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 942.

LXIII. Romain envoye du secours à Hugues roi d'Italie contre les Sarasins. *Liutpr. hist. l. 5. c. 4. 7. Sigeb. chron. Pagi ad Bar.*

Les Sarasins du Frainet insultoient la Provence & l'Italie par des ravages continuels. Hugues roi d'Italie voulant déloger ces brigands, & manquant de marine, s'adressa aux Empereurs de Constantinople : il les pria de lui envoyer une flotte avec le feu grégeois pour brûler les vaiſ-

seaux Sarasins & leur couper les secours d'Espagne, tandis qu'il iroit par terre les forcer dans leur retraite. Ce projet fut exécuté; & c'en étoit fait de cette colonie insupportable à tous les pays voisins, si Hugues par une mauvaise politique ne les eut sauvés lui-même. Craignant que Bérenger, marquis d'Yvrée, son ennemi, qui s'étoit retiré en Allemagne, ne revint l'attaquer en Italie, il résolut de se servir de ces barbares, pour lui fermer les passages. Il traita donc avec eux & leur permit de s'établir sur les montagnes qui séparent l'Allemagne de l'Italie. Ils revinrent peu à peu à leur premiere demeure, & continuerent leur brigandage jusqu'en 972, qu'ils furent entiérement exterminés par Guillaume comte de Provence.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 942. *Murat. annal. d'Ital. Tom. V. p.* 349, 350. *Abrégé de l'hist. d'Ital. T.* II. *p.* 701, 702.

Il y avoit neuf ans que Théophane avoit préservé la Thrace de la fureur des Hongrois. Il en avoit été récompensé par la charge de grand chambellan. Il fut encore employé en 943 à une même négociation, & il eut le même succès. Les Hongrois étant venus au mois d'Avril, se jet-

Ann. 943. LXIII. Treve avec les Hongrois. *Cedr. p.* 631, *Leó. p.* 507. *Incert. contin. p.* 267. *Sym. p.* 491.

ter ſur les terres de l'Empire, furent arrêtés dans leur courſe, donnerent des ôtages, & firent une treve de cinq ans.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 943. *Georg. pag.* 590.

Dans le temps que Hugues avoit emprunté de Romain le ſecours d'une flotte contre les Saraſins, l'Empereur avoit demandé à ce Prince une de ſes filles. Il avoit deſſein de la marier à Romain fils de Conſtantin Porphyrogenète & de ſa fille Hélene, quoiqu'il n'eût encore que cinq ans. Hugues à qui la débauche avoit donné beaucoup d'enfans, n'ayant pas de fille légitime, lui offrit une de ſes batardes nommée Berthe, parfaitement belle, qu'il avoit eue de Beſola ſa concubine. Conſtantin, quoiqu'Empereur, ne diſpoſoit pas de ſes propres enfans; Romain auſſi peu délicat que Hugues ſur cet article, accepta la propoſition ſans balancer. Paſcal, écuyer de l'Empereur & duc de Lombardie fut député pour recevoir Berthe des mains de ſon pere, & Sigefroi, évêque de Parme, la conduiſit à Conſtantinople avec un train magnifique & de riches préſens. La cérémonie du mariage fut faite au

Ann. 944.

LXIV. Mariage de Romain fils de Conſtantin Porphyrogenète.

*Cedr. p.* 631, 633. *Leo. p.* 507. *Conſt. de ad. imp. c.* 26. *Incert. contin. p.* 262. *Sym. p.* 491. *Georg. pag.* 590. *Liutpr. hiſt. l.* 5. *c.* 5. *Du Cange fam. Byz. p.* 143.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 943.

mois de Septembre 944. Le nom de Berthe fut changé en celui d'Eudocie, qu'avoit porté la tante & la bisayeule paternelles de son mari. Elle ne vêcut que cinq ans depuis son mariage, & mourut avant qu'il pût être consommé.

LXV. Changement de vie de Romain. *Cedr. p.* 632, 633, 634. *Leo. p.* 508, 509. *Manass. pag.* 114. *Zon. tom. II. p.* 192. *Glycas, pag.* 302. *Incert. contin. p.* 269, 270. *Sym. p.* 492, 493, 494. *Georg. pag.* 501, 502. *Joël. p.* 180. *Liutpr. hist. l.* 5. *c.* 9.

Romain Lécapene parvenu à une âge assez avancé, commençoit, quoiqu'un peu tard, à se reconnoître. L'yvresse de l'ambition, les accès violens du libertinage n'avoient point étouffé dans son cœur les sentimens de religion. Il avoit eu autant de remords que de foiblesses. Ce qui contribua le plus à le ramener des égaremens de sa vie, ce fut le respect qu'il avoit toujours conservé pour les personnes consacrées à Dieu. Entre les Moines vertueux, auxquels il donnoit un libre accès, il chérissoit Sergius neveu du patriarche Photius, mais qui joignoit au savoir de son oncle des vertus que son oncle n'avoit pas. Romain fit bâtir pour lui un Monastere, où Sergius rassembla huit cens Moines sous sa discipline, & l'Empereur fournissoit à leurs besoins. Ce saint abbé travailla effica-

cement à la converſion du Prince ; mais il ne put corriger la foible complaiſance qui l'aveugloit à l'égard de ſes fils. Il lui repréſentoit ſans ceſſe, mais inutilement, qu'il devoit craindre d'être puni lui-même, comme autrefois le patriarche Heli, des déſordres qu'il n'avoit pas le courage d'arrêter dans ſa famille.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 944.

LXVI. Intrigue de Conſtantin Porphyrogenète pour détrôner Romain.

Cette menace n'eut que trop d'effet. Conſtantin Porphyrogenète s'ennuyant enfin de n'être aſſis qu'au dernier rang ſur un trône, qui lui appartenoit tout entier par le droit de la naiſſance, forma le deſſein d'en faire deſcendre l'uſurpateur, & crut n'y pouvoir réuſſir qu'en excitant contre le pere l'ambition de ſes fils. Etienne & Conſtantin fils de Romain étoient également déréglés dans leurs mœurs ; mais le ſecond avoit plus de retenue & de reſpect pour ſon pere ; l'autre plus vain, plus emporté, parut plus facile à ſéduire. Porphyrogenète mit en œuvre pour ce manége un certain Baſile, qu'on ſurnommoit l'Oiſeau, attaché depuis l'enfance à ſon ſervice. C'étoit un homme ſouple, adroit, fécond en ruſes & propre

CONSTANTIN VII.
ROMAIN.
Ann. 944.

à prendre toutes ſortes de formes, en un mot un de ces fourbes ſubalternes, que les Princes ſavent employer aux baſſeſſes & aux menſonges dont ils croient avoir beſoin, quand ils ne jugent pas à propos de les faire eux-mêmes. Baſile ſut bientôt s'inſinuer dans la plus intime familiarité d'Etienne ; & quand il ſe vit maître de ſon eſprit, après lui avoir demandé pardon de ſa liberté qui n'étoit qu'un effet de ſon zele, il lui repréſenta *qu'étant déja Empereur, dans toute la force de ſon âge, avec une prudence ſupérieure & toute l'expérience que donne aux autres la vieilleſſe, on étoit étonné qu'il laiſſât le deſtin de l'Empire ſi long-temps ſuſpendu à un fil uſé & prêt à rompre : qu'on diſoit de toute part qu'il devoit ſe produire, ſe mettre au-devant d'un vieillard qui laiſſoit tout languir avec lui, & prendre en main les rênes de l'Etat : qu'on lui connoiſſoit d'aſſez grandes qualités pour régir la terre entiere : qu'il étoit redevable à la patrie de cette vigueur de corps & d'eſprit que le ciel lui avoit donnée pour la gouverner : que dès qu'il ſe montreroit à la*

*tête des affaires, on verroit rajeunir l'Empire, les Bulgares & les Sarasins trembler dans leurs limites & toutes les provinces refleurir sous son heureuse influence : qu'il pouvoit être assuré d'être secondé dans ce noble projet par Constantin son beaufrere, qui ne souhaitoit rien tant que de se voir affranchi de la dureté bisarre d'un beaupere intraitable.*



LXVII. Romain détrôné.

Il n'étoit pas difficile d'étouffer dans un cœur corrompu les sentimens de la nature. Etienne animé par Basile va tenter la fidélité de son frere Constantin ; il le trouve si contraire à son dessein qu'il n'ose même lui en faire confidence ; il se charge seul de l'exécution, d'autant plus facile que Romain, alors malade, étoit incapable d'aucune résistance. Le palais de Constantinople étoit par lui-même une place forte, toujours défendue par une garde nombreuse. Il étoit ouvert à tout le monde depuis l'aurore jusqu'à la troisieme heure du jour. Alors on faisoit sortir tous ceux qui n'étoient pas nécessaires au service, & la porte demeuroit fermée jusqu'à la neuvieme heure. Basile avoit fait entrer dans le complot

plusieurs Officiers considérables ; les plus distingués étoient Manuel Curtice, & Marien Argyre, fils de ce Léon Argyre qui avoit épousé Agathe fille de Romain Lécapene ; il étoit par conséquent petit-fils de l'Empereur même qu'on alloit détrôner. Mais comme il portoit à regret l'habit de moine, il embrassa volontiers cette occasion de s'en dépouiller. L'histoire nomme encore Cladon, Philippe, & le général Diogene qui furent secondés de leurs amis. Le jour qu'Etienne avoit pris pour exécuter son dessein, il choisit l'heure où tout le monde étoit sorti à l'ordinaire. Il entre avec ses conjurés dans l'appartement de son pere, le saisit dans son lit, le menace d'un plus mauvais traitement s'il jette le moindre cri, l'enveloppe d'un voile & le transporte sans bruit hors du palais, & delà dans l'isle de Proté à l'entrée de la Propontide. On l'enferme dans un Monastere, où sur le champ on lui coupe les cheveux & on lui fait prendre l'habit de Moine. Constantin frere d'Etienne, qui n'avoit pas voulu prendre de part à

l'attentat, voyant le ſuccès, voulut en profiter. Il ſe joint à ſon frere. Le bruit de cet enlévement ſe répand bien-tôt dans la ville, on diſoit même que Porphyrogenète avoit été aſſaſſiné. Le peuple accourt au palais; on demande à grands cris à voir Porphyrogenète; il ſe montre aux fenêtres & la ſédition ceſſe. Les deux fils de Romain, déſeſpérés de voir que le peuple n'a des yeux que pour ce rival, ſe tiennent renfermés. Cette révolution arriva le 20 Décembre 944. Romain avoit régné 25 ans & 4 jours. Sergius l'accompagna dans cet exil, & ſe joignit à Polyeucte abbé du Monaſtere pour conſoler ce pere infortuné. Il profita de leurs avis ſalutaires, & délivré de la ſéduction du pouvoir ſouverain, il trouva dans la retraite le repos & le vrai bonheur qu'il avoit envain cherché ſur le trône. Porphyrogenète eut trop tard connoiſſance du teſtament de Romain, par lequel ce Prince rétabliſſoit l'ordre qu'il avoit troublé lui-même: il donnoit le premier rang dans l'Empire à Conſtantin Porphyrogenète; il ne nommoit ſes deux fils

CONSTANTIN VII.
ROMAIN.
Ann. 944.

CONSTANTIN VII. ROMAIN. Ann. 944.

qu'au second rang, & les déclaroit déchus de tous leurs droits, s'ils formoient aucun attentat contre le premier Empereur. Liutprand prétend que Porphyrogenète n'eut aucune part à la déposition de Romain & que tout se passa à son insçû. J'ai mieux aimé suivre les historiens Grecs, qui doivent avoir été mieux instruits.

LXVIII. Enfans de Romain. *Cedr. p. 644. Vita Basil. jun. Du Cange fam. Byz. p. 148.*

Outre les enfans de Romain Lécapene, que nous avons déja fait connoître, il eut une fille qui épousa Romain Saronite, maître du palais. Celui-ci devenu veuf, voulant se soustraire aux orages de la Cour, distribua ses biens à ses enfans & embrassa la vie monastique sous le regne de Romain le jeune. C'est ce que rapportent les historiens de l'Empire. Cependant un auteur contemporain dit qu'il mourut de maladie, lorsqu'il songeoit à se faire Empereur. Romain avoit encore eu d'une esclave Bulgare un batard nommé Basile, qui joua dans la suite un grand rôle, & dont nous aurons plusieurs fois occasion de parler.

*Fin du Tome Quinzieme.*

# *FAUTES A CORRIGER.*

## TOME XV.

**Pages**

248, *lig.* 4, *lisez* Tous, soldats & matelots, apprirent, &c.

282, à la marge, *lig.* 9 *De vita*, lisez *De Vita.*

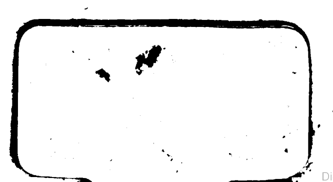
303, *lig. derniere*, gigatensque, *lisez* gigantesque.

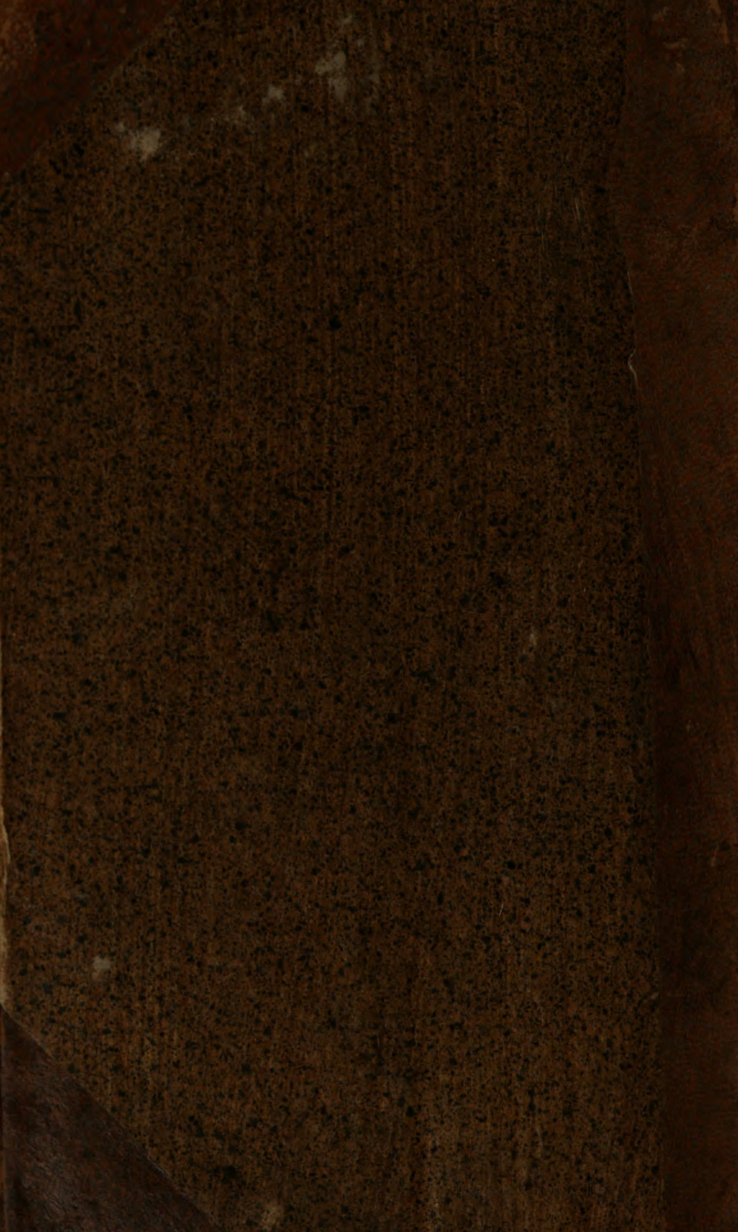
366, *lig.* 26, richsses, *lisez* richesses.

467, *lig.* 2, confidenitaire, *lisez* confidentiaire.


BIBLIOT: ACADEM: LAUSAN
PATRIE






Digitized by Google